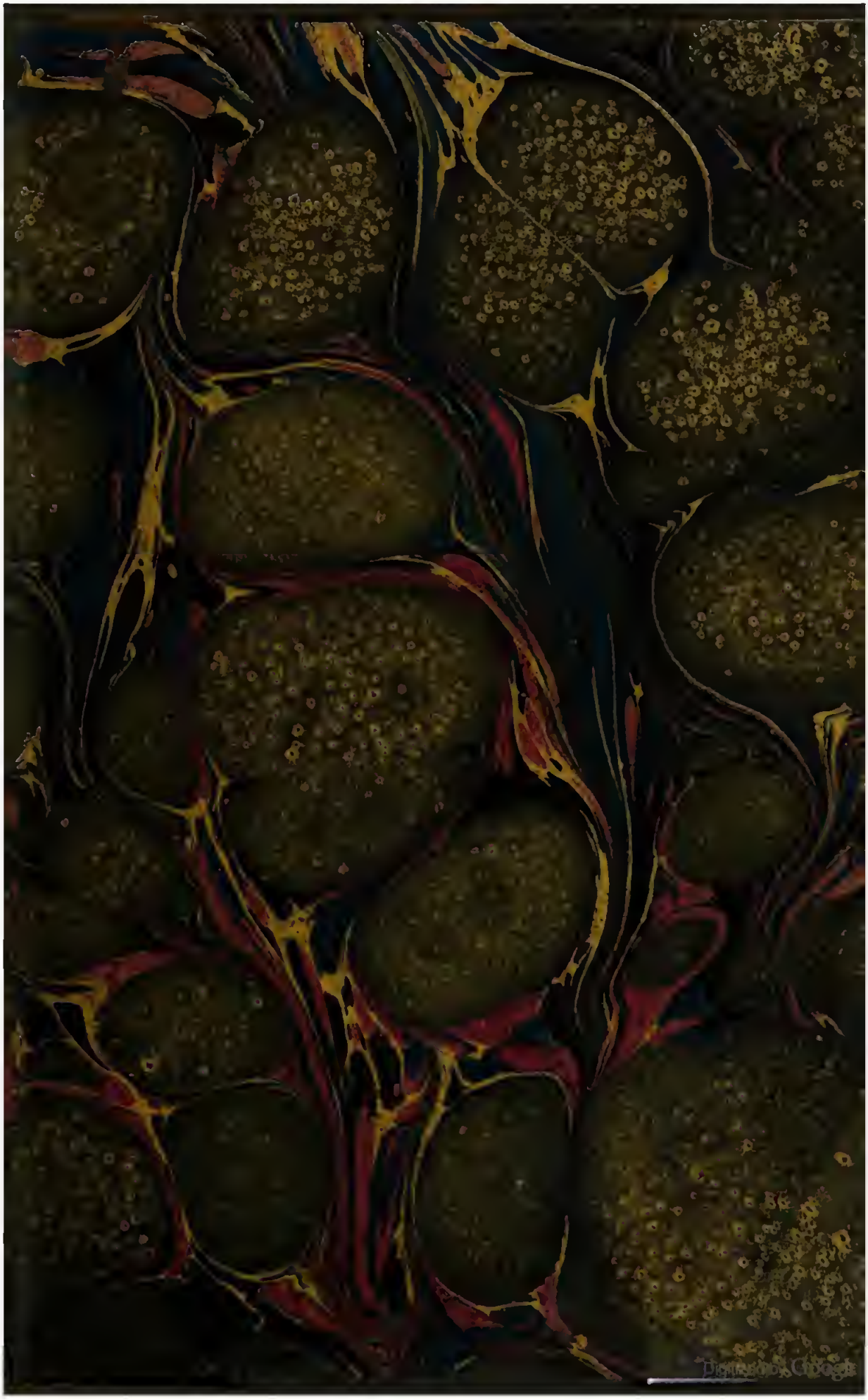
Digitized by Google

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
17 (4
NAPOLI


Digitized by Google

33. 2. 14.

169. III

Digitized by Google

II Suff. Robert 817

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON.

TOME IV.

Digitized by Google

SE TROUVE AUSSI :

A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON JUNIOR, LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9;

A LYON,

CHEZ FÉRISSE FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE MERCIÈRE, N° 33.

DE L'IMPRIMERIE DE L.-T. CELLOT,
rue du Colombier, n° 30.

Digitized by Google

627834

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

SERMONS POUR LE CARÊME.

TOME TROISIÈME.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON FILS AINÉ, ÉDITEUR.

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M. DCCC. XXII

Digitized by Google

Digitized by Google

SERMON

POUR

LE JEUDI DE LA IIIe SEMAINE

DE CARÊME.

SUR L'INCERTITUDE DE LA JUSTICE DANS LA TIÉDEUR.

Surgens Jesus de synagoga, introivit in domum Simonis; socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus.

Jésus étant sorti de la synagogue, entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avoit une grosse fièvre. Luc. 4. 38.

Rien ne représente plus au naturel l'état d'une âme tiède et languissante, que l'état d'infirmité, où l'Évangile nous dépeint aujourd'hui la belle-mère de saint Pierre. On peut dire que la tiédeur et l'indolence dans les voies de Dieu, accompagnées d'une vie d'ailleurs exempte de grands crimes, est une sorte de fièvre secrète et dangereuse, qui mine

peu à peu les forces de l'âme, qui altère toutes ses bonnes dispositions, qui affoiblit toutes ses facultés, qui corrompt insensiblement tout l'intérieur, qui change ses goûts et ses penchants, qui répand une amertume universelle sur tous les devoirs, qui la dégoûte de tout bien et de toute nourriture sainte et utile, qui consume de jour en jour sa vie et sa substance, et finit enfin par une extinction entière et une mort inévitable.

Cette langueur de l'âme dans les voies du salut, est d'autant plus dangereuse qu'elle est moins aperçue. L'exemption du désordre dans cet état d'infidélité nous rassure : la régularité extérieure de la conduite, qui nous attire de la part des hommes tous les éloges dus à la vertu, nous flatte : le parallèle secret que nous faisons de nos mœurs avec les déréglements de ces pécheurs déclarés que le monde et les passions entraînent, achève de nous aveugler; et nous regardons notre état, comme un état moins parfait, à la vérité, mais toujours sûr pour le salut, puisque la conscience ne nous y reproche qu'un fonds de paresse, de négligence dans nos devoirs, d'immortification, d'amour de nous-mêmes, et des infidélités légères qui ne donnent pas la mort à l'âme.

Cependant, puisque les livres saints nous représentent comme également rejetées de Dieu, et l'âme adultère et l'âme tiède, et qu'ils prononcent

le même anathème, et contre celui qui méprise l'œuvre de Dieu, et contre celui qui la fait avec négligence; il faut que l'état de tiédeur dans les voies de Dieu, soit un état fort douteux pour le salut; et par les dispositions présentes qu'il met dans l'âme, et par celles ou tôt ou tard il ne manque pas de la conduire.

Je dis, premièrement, par les dispositions présentes qu'il met dans l'âme; savoir, un fonds d'indolence, d'amour de soi-même, de dégoût de la vertu, d'infidélité à la grâce, de mépris délibéré de tout ce qu'on ne croit pas essentiel dans les devoirs : dispositions qui forment un état fort douteux pour le salut.

Secondement, par celles où la tiédeur nous conduit tôt ou tard, qui sont l'oubli de Dieu, et une chute grossière et déclarée.

C'est-à-dire, que je me propose d'établir deux vérités capitales en cette matière, qui font sentir tout le danger d'une vie tiède et infidèle, et qui, par leur importance, nous fourniront le sujet de deux discours différents. La première, c'est qu'il est fort douteux que l'âme tiède conserve dans cet état habituel de tiédeur, la grâce sanctifiante, et la justice qu'elle croit conserver, et sur laquelle elle se rassure. La seconde, c'est que quand même il seroit moins douteux si elle conserve encore devant Dieu la grâce sanctifiante, ou si elle l'a perdue, il

est certain du moins qu'elle ne sauroit la conserver long-temps.

L'incertitude de la justice dans la tiédeur : cette première vérité fera le sujet de ce discours.

La certitude de la chute dans la tiédeur, seconde vérité sur laquelle je vous instruirai dans le discours suivant. Implorons, etc.

Si *nous disons que nous sommes sans péché*, dit un apôtre, *nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous.*[1] La vertu la plus pure n'est donc jamais ici-bas exempte de taches : l'homme, plein de ténèbres et de passions depuis le péché, ne sauroit être toujours, ni si attentif à l'ordre, qu'il ne se méprenne quelquefois, et ne s'en écarte; ni si touché des biens véritables et invisibles, qu'il ne se laisse quelquefois surprendre par les biens apparents, parce qu'ils font sur nos sens des impressions vives et promptes, et qu'ils trouvent dans nos cœurs des penchants toujours favorables à leurs dangereuses séductions.

La fidélité que la loi de Dieu exige des âmes justes, n'exclut donc pas mille imperfections inséparables de la condition de notre nature, et dont la piété la plus attentive ne peut se défendre; mais

[1] 1. Jean, 1. 8.

il en est de deux sortes : les unes qui échappent à la fragilité, qui sont bien moins des infidélités que des surprises, où le poids de la corruption a plus de part que le choix de la volonté, et que le Seigneur, dit saint Augustin, laisse aux âmes les plus fidèles, pour nourrir leur humilité, pour exciter leurs gémissements, pour rallumer leurs désirs, le dégoût de leur exil, et l'attente de leur délivrance; les autres sont celles qui nous plaisent, que nous nous justifions à nous-mêmes, auxquelles il ne nous paroît pas possible de renoncer, que nous regardons comme des adoucissements nécessaires à la vertu, où nous ne voyons rien de criminel, parce que nous n'y voyons point de crime, qui entrent dans le plan délibéré de nos mœurs et de notre conduite, et qui forment cet état d'indolence et de tiédeur dans les voies de Dieu, qui damne tant de personnes, et dans le monde et dans les cloîtres, nées d'ailleurs avec des principes de vertu, une horreur du crime, un fonds de religion et de crainte de Dieu, et des dispositions heureuses pour le salut.

Or, je dis que cet état de relâchement et d'infidélité, cette négligence soutenue et tranquille sur tout ce qui ne nous paroît pas essentiel dans nos devoirs, cette molle indulgence pour tous nos penchants, dès qu'ils ne nous offrent point de crime; en un mot, cette vie toute naturelle, toute

d'humeur, de tempérament, d'amour-propre, si commune parmi ceux qui font profession publique de piété, si sûre en apparence, si glorieuse même devant les hommes, et à laquelle l'erreur générale attache le nom de vertu et de régularité : je dis que cet état est un état fort douteux pour le salut, qu'il prend sa source dans un cœur déréglé, où l'Esprit Saint ne domine plus; et que toutes les règles de la foi nous conduisent à penser qu'une âme de ce caractère est déjà déchue sans le savoir, de la grâce et de la justice qu'elle croit conserver encore : Premièrement, parce que le désir de la perfection, essentiel à la piété chrétienne, est éteint dans son cœur. Secondement, parce que les règles de la foi, qui distinguent le crime de la simple offense, toujours presque fort incertaines à l'égard des autres pécheurs, le sont infiniment plus envers l'âme tiède et infidèle. Troisièmement, enfin, parce que de toutes les marques d'une charité vivante et habituelle, il n'en est plus aucune qui paroisse en elle. Suivons ces vérités; elles sont dignes de votre attention.

Toute âme chrétienne est obligée de tendre à la perfection de son état. Je dis obligée; car quoique le degré de perfection ne soit pas renfermé dans le précepte; tendre à la perfection, travailler à la perfection, est néanmoins un commandement et un devoir essentiel pour toute âme fidèle. Soyez

parfaits, dit Jésus-Christ, parce que le Père céleste que vous servez est parfait. Je ne vois qu'un seul point d'essentiel, disoit saint Paul, c'est d'oublier tout ce que j'ai fait jusqu'ici; et qu'oublioit-il, mes Frères? ses travaux infinis, ses souffrances continuelles, ses courses apostoliques, tant de peuples convertis à la foi, tant d'églises illustres fondées, tant de révélations et de prodiges : et d'avancer sans cesse vers ce qui me reste de chemin à faire. Le désir de la perfection, les efforts continuels pour y parvenir, les saintes inquiétudes sur les obstacles innombrables qui nous arrêtent sur notre route, non-seulement ne renferment donc pas un simple conseil, et une pratique réservée aux cloîtres et aux déserts; mais ils forment l'état essentiel du chrétien, et la vie de la foi sur la terre.

Car la vie de la foi dont le juste vit, n'est qu'un désir non interrompu que le règne de Dieu s'accomplisse dans notre cœur, un saint empressement de former en nous la ressemblance parfaite de Jésus-Christ, et de croître jusqu'à la plénitude de l'homme nouveau; un gémissement continuel excité par le sentiment intérieur de nos propres misères, et par ce poids de corruption qui appesantit notre âme, et lui fait encore porter tant de traits de l'homme terrestre; un combat journalier entre la loi de l'esprit, qui voudroit sans cesse nous élever

au-dessus de nos affections sensuelles, et la loi de la chair, qui sans cesse nous rentraîne vers nous-mêmes : voilà l'état de la foi et de la justice chrétienne. Qui que vous soyez, grand, peuple, prince, sujet, solitaire, courtisan, voilà la perfection où vous êtes appelé : voilà le fond et l'esprit de votre vocation. On ne demande pas de vous l'austérité des anachorètes, le silence et la solitude des déserts, la pauvreté des cloîtres; mais on demande que vous travailliez chaque jour à réprimer les désirs qui s'opposent en vous à la loi de Dieu, à mortifier ces penchants rebelles qui ont tant de peine à plier sous le devoir et sous la règle ; en un mot, à avancer votre parfaite conformité avec Jésus-Christ : voilà la mesure de perfection où la grâce chrétienne vous appelle, et le devoir le plus essentiel à l'âme juste.

Or, dès-là que vous vous prêtez à tous vos penchants, pourvu qu'ils n'aillent pas jusqu'à l'infraction visible et grossière du précepte ; dès que vous vous bornez à l'essentiel de la loi, que vous vous faites comme un plan et un état de la tiédeur et de la négligence, que de propos délibéré vous ne voulez pas pousser plus loin votre fidélité ; que vous dites vous-même, que vous ne sauriez soutenir une vie plus recueillie et plus exacte ; dès-là vous renoncez au désir de votre perfection : vous ne vous proposez plus d'avancer sans cesse pour atteindre à ce point

de justice et de sainteté où Dieu vous appelle, et où sa grâce ne cesse de vous pousser en secret : vous ne gémissez plus sur ces misères et ces foiblesses qui vous retardent sur votre route; vous ne souhaitez plus que le règne de Dieu s'accomplisse dans votre cœur. Donc dès-là vous abandonnez le grand ouvrage de la sainteté, auquel il vous est ordonné de travailler, vous négligez le soin de votre âme, vous n'entrez pas dans les desseins de la grâce, vous en arrêtez les saintes impressions, vous n'êtes plus chrétien : c'est-à-dire, que cette disposition toute seule, ce dessein formel de se borner à l'essentiel, et de regarder tout le reste comme des excès louables et des œuvres de surcroît, est un état de mort et de péché, puisque c'est un mépris déclaré de ce grand commandement qui nous oblige d'être parfaits, c'est-à-dire, de travailler à le devenir.

Cependant, quand nous venons vous instruire sur la perfection chrétienne, vous la regardez comme le partage des cloîtres et des solitudes, et à peine écoutez-vous là-dessus nos instructions. Vous vous trompez, mes Frères : les âmes retirées embrassent à la vérité certains moyens de pur conseil, des jeûnes, des austérités, des veilles, pour parvenir à la mortification des passions, à laquelle nous sommes tous appelés : elles s'engagent à une perfection de moyens qui n'est pas de notre état, je

l'avoue ; mais la perfection de la fin où ces moyens conduisent, qui est le règlement des affections, le mépris du monde, le détachement de nous-mêmes, la soumission des sens et de la chair à l'esprit, le renouvellement du cœur, est la perfection de tous les états, l'engagement de tous les chrétiens, le vœu de notre baptême : donc, renoncer à cette perfection, en se bornant par choix et par état à une vie douce, tranquille, sensuelle, mondaine, exempte seulement de chute grossière; c'est renoncer à la vocation chrétienne et changer la grâce de la foi, qui nous a faits membres de Jésus-Christ, en une indigne paresse. Première raison.

Mais quand cet état de tiédeur ne seroit pas si douteux pour le salut, par rapport au désir de la perfection, essentiel à la vie chrétienne, et qui est éteint dans l'âme tiède et infidèle, il le seroit par l'impuissance où il nous laisse, et où il la met elle-même, de discerner dans sa conduite, les infidélités qui peuvent aller au crime, de celles qui demeurent de simples offenses.

Car, quoiqu'il soit vrai que tous les péchés ne sont pas des péchés à la mort, comme dit saint Jean, et que la morale chrétienne reconnoisse des fautes qui ne font que contrister en nous l'Esprit-Saint, et d'autres qui l'éteignent tout-à-fait dans l'âme ; néanmoins, les règles qu'elle nous fournit pour les discerner, ne sauroient être toujours ni

sûres ni universelles, du moment qu'on les applique : il s'y trouve d'ordinaire par rapport à nous des circonstances qui leur font changer de nature. Je ne parle pas ici des transgressions formelles et manifestes des préceptes marqués dans la loi, et qui ne laissent aucun doute sur l'énormité de l'offense : je parle de mille transgressions douteuses et journalières de haine, de jalousie, de médisance, de sensualité, de recherche de soi-même, de vanité, de vivacité, de paresse, de duplicité, de négligence dans la pratique des devoirs, de désirs de parvenir ou de plaire, où il est malaisé de définir jusques à quel point le précepte est violé : or, je dis que c'est par la disposition du cœur toute seule, qu'on peut décider de la mesure et de la malice de ces sortes de fautes ; que les règles y sont toujours incertaines, et que souvent ce qui n'est que fragilité ou surprise dans le juste, est crime et corruption, non-seulement dans le pécheur, mais aussi dans l'âme tiède et infidèle. En voulez-vous des exemples tirés des livres saints ?

Saül, malgré les ordres du Seigneur, épargne le roi d'Amalec, et tout ce qu'il y a de plus précieux dans la dépouille de ce prince infidèle : la faute ne paroît pas considérable ; mais comme elle part d'un fonds d'orgueil, de relâchement dans les voies de Dieu, et de vaine complaisance en sa victoire, cette démarche commence sa réprobation, et l'Esprit de

Dieu se retire de lui. Josué au contraire trop crédule, épargne les Gabaonites, que le Seigneur lui avoit ordonné d'exterminer : il ne va pas le consulter devant l'arche avant de faire alliance avec ces imposteurs; mais comme cette infidélité est plutôt une précipitation et une surprise, qu'une désobéissance, et qu'elle part d'un cœur encore soumis, religieux, fidèle, elle est légère aux yeux de Dieu, et le pardon suit de près la faute. Or, si ce principe est incontestable, sur quoi vous fondez-vous, lorsque vous regardez vos infidélités journalières et habituelles comme légères? Connoissez-vous toute la corruption de votre cœur d'où elles partent? Dieu la connoît, qui en est le scrutateur et le juge; et ses yeux sont bien différents de ceux de l'homme. Mais s'il est permis de juger avant le temps, dites-nous si ce fonds d'indolence et d'infidélité qui est en vous, de persévérance volontaire dans un état qui déplaît à Dieu, de mépris délibéré de tous les devoirs que vous ne croyez pas essentiels, d'attention à ne rien faire pour Dieu que lorsqu'il ouvre l'enfer sous vos pieds; dites-nous si tout cela peut former à ses yeux un état fort digne d'un cœur chrétien, et si des fautes qui partent d'un principe si corrompu, peuvent être légères et dignes d'indulgence?

Aussi, mes Frères, Paul, cet homme miraculeux, et à qui les secrets du ciel avoient été révélés;

Paul qui ne vivoit plus lui-même, mais en qui Jésus-Christ tout seul vivoit; Paul qui souhaitoit tous les jours la dissolution du corps terrestre pour être revêtu de l'immortalité; cet apôtre toujours prêt à donner sa vie pour son maître, et d'être immolé sur le sacrifice de sa foi; ce vase d'élection à qui la conscience ne reprochoit rien, ne savoit pourtant s'il étoit digne d'amour ou de haine; s'il portoit encore au fond de son cœur le trésor invisible de la charité, ou s'il l'avoit perdu; et dans ces tristes perplexités, le témoignage de sa conscience ne pouvoit calmer ses frayeurs et ses incertitudes. David, ce roi si pénitent, qui faisoit ses délices de la méditation continuelle de la loi du Seigneur, et que l'Esprit-Saint appelle un roi selon le cœur de Dieu; David tremble cependant que la malice de ses fautes ne lui soit pas assez connue; que la corruption de son cœur ne lui en cache toute l'énormité : il se figure des abîmes inconnus dans sa conscience, qui lui font répandre un torrent de larmes devant la sainteté de son Dieu, et demander qu'il l'aide à se purifier de ses infidélités cachées en les lui faisant connoître : *Et ab occultis meis munda me.*[1] Et vous qui ne veillez point sur votre cœur, vous qui dans des mœurs tièdes et sensuelles, vous permettez tous les jours de propos délibéré, mille infidélités, sur la malice desquelles

[1] Ps. 18. 13.

vous ignorez le jugement que Dieu porte ; vous qui éprouvez tous les jours ces mouvements douteux des passions, où, malgré toute votre indulgence pour vous-même, vous avez tant de peine à démêler si le consentement n'a pas suivi le plaisir, et si vous vous en êtes tenu à ce degré périlleux qui sépare le crime de la simple offense ; vous dont toutes les actions sont presque douteuses, qui êtes toujours à vous demander à vous-même si vous n'avez pas été trop loin ; qui portez des embarras et des regrets sur la conscience, que vous n'éclaircissez jamais à fond ; vous qui flottez éternellement entre le crime et les pures fautes, et qui tout au plus pouvez dire que vous n'êtes jamais séparé que d'un petit degré de la mort, *uno tantum gradu, ego morsque dividimur ;*[1] vous, malgré tant de justes sujets de crainte, vous croiriez que l'état de votre conscience vous est parfaitement connu ; que les décisions de votre amour-propre sur vos infidélités, sont les décisions de Dieu même, et que le Seigneur que vous servez avec tant de tiédeur et de négligence, ne vous livre pas à vos propres erreurs, et ne punit pas vos égarements en vous les faisant méconnoître? vous croiriez conserver encore la justice et la grâce sanctifiante? et vous vous calmeriez sur vos infidélités visibles et habituelles, par une prétendue habitude invisible de

[1] 1. Reg. 20. 3.

justice, dont vous ne voyez au dehors aucune marque?

O homme! que vous connoissez peu les illusions du cœur humain, et les jugements terribles de Dieu sur les âmes qui vous ressemblent! Vous dites : Je suis riche, je suis comblé de biens (c'est ce que le Seigneur reprochoit autrefois à une âme tiède et infidèle); et vous ne voyez pas, ajoutoit-il (car le caractère de la tiédeur, c'est l'aveuglement et la présomption), vous ne voyez pas que vous êtes pauvre, misérable, aveugle, et dénué de tout à mes yeux : *Et neseis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus.*[1] C'est donc la destinée d'une âme tiède et infidèle de vivre dans l'illusion, de se croire juste et agréable à Dieu, et d'être déchue devant lui, sans le savoir, de la grâce et de la justice.

Et une réflexion que je vous prie de faire ici, c'est que la confiance des âmes dont je parle, est d'autant plus mal fondée, qu'il n'est personne qui soit moins en état de juger de son cœur, que l'âme tiède et infidèle; car le pécheur déclaré ne peut se dissimuler à lui-même ses crimes, et il sent bien qu'il est mort aux yeux de Dieu; le juste, quoiqu'il ignore s'il est digne d'amour ou de haine, porte du moins une conscience qui ne lui reproche rien; mais l'âme tiède et infidèle est toujours un mystère

[1] Apoc. 3. 17.

inexplicable à elle-même ; car la tiédeur affoiblissant en nous les lumières de la foi, et fortifiant nos passions, augmente nos ténèbres; chaque infidélité est comme un nouveau nuage répandu sur l'esprit et sur le cœur, qui obscurcit à nos yeux les vérités du salut. Ainsi votre cœur peu à peu s'enveloppe, votre conscience s'embarrasse, vos lumières s'affoiblissent : vous n'êtes plus cet homme spirituel qui juge de tout : insensiblement vous vous faites en secret des maximes qui diminuent à vos yeux vos propres fautes; l'aveuglement augmente à proportion de la tiédeur : plus vous vous relâchez, plus vous voyez d'un œil différent les devoirs et les règles : ce qui paroissoit autrefois essentiel, ne paroît plus qu'un vain scrupule : les omissions sur lesquelles on auroit senti, dans le temps de la ferveur, de vifs remords, on ne les regarde plus même comme des fautes : les principes, les jugements, les lumières, tout est changé.

Or, dans cette situation, qui vous a dit que vous ne vous trompez pas dans le jugement que vous portez sur la nature de vos infidélités et de vos chutes journalières? qui vous a dit que ce qui vous paroît si léger, l'est en effet, et que les bornes reculées que vous marquez au crime, et en deçà desquelles tout ce qui en approche vous semble véniel, sont en effet les bornes de la loi? Hélas! les guides les plus éclairés eux-mêmes, ne sauroient voir clair

dans une conscience tiède et infidèle : ce sont là de ces maux de langueur, pour ainsi dire, où l'on ne connoît rien, où les maîtres de l'art ne sauroient parler sûrement, et dont la cause secrète est toujours une énigme : vous-même dans cet état de relâchement, vous sentez bien que vous portez sur le cœur je ne sais quels embarras qui ne s'éclaircissent jamais assez à votre gré; qu'il vous reste toujours au fond de la conscience je ne sais quoi d'inexplicable et de secret, que vous ne manifestez jamais qu'à demi : ce ne sont point des faits, c'est l'état et le fond de votre âme que vous ne faites point connoître : vous sentez bien que la confession extérieure de vos fautes, ne ressemble jamais bien à vos dispositions les plus intimes, et ne peint pas votre intérieur tel qu'il est en effet; et qu'enfin, il y a toujours dans votre cœur quelque chose de plus coupable que les infidélités dont vous venez vous accuser.

Et en effet, qui peut vous assurer que dans ces recherches secrètes et éternelles de vous-même; dans cette mollesse de mœurs qui fait comme le fonds de votre vie; dans cette attention à vous ménager tout ce qui flatte les sens, à éloigner tout ce qui vous gêne, à sacrifier toujours ce qui ne paroît pas essentiel dans vos obligations à la paresse et à l'indolence; l'amour de vous-même n'y est pas monté jusqu'à ce point fatal, qui suffit pour le

faire dominer dans un cœur, et en bannir la charité? Qui pourroit vous répondre, si dans ces infidélités volontaires et si fréquentes, où rassuré par leur prétendue légèreté, vous résistez à la grâce qui vous en détourne en secret, vous étouffez la voix de la conscience qui vous les reproche, vous agissez toujours contre vos propres lumières; si ce mépris intérieur de la voix de Dieu, si cet abus formel et journalier des lumières et des grâces, n'est pas un outrage fait à la bonté divine, un mépris criminel de ses dons, une malice dans l'égarement, qui n'y laisse plus d'excuse, une préférence donnée de propos délibéré à vos penchants et à vous-même sur Jésus-Christ, qui ne peut partir que d'un cœur où tout amour de l'ordre et de la justice est éteint? Qui pourroit vous dire, si dans ces pensées, où votre esprit oiseux a rappelé mille fois des objets ou des événements périlleux à la pudeur, votre lenteur à les combattre n'a pas été criminelle; et si les efforts que vous avez faits ensuite, n'ont pas été un artifice de l'amour-propre, qui a voulu après coup vous déguiser à vous-même votre crime, et vous calmer sur la complaisance que vous leur aviez déjà accordée? Qui oseroit décider enfin, si dans ces antipathies et ces animosités secrètes, sur lesquelles vous ne vous gênez jamais que foiblement, et toujours par bienséance plus que par piété, vous vous en êtes toujours tenu à ce pas glissant, au

delà duquel se trouve la haine et la mort de l'âme? si dans cette sensibilité outrée qui accompagne d'ordinaire vos afflictions, vos infirmités, vos pertes, vos disgrâces, ce que vous appelez sentiments inévitables à la nature, ne sont pas un déréglement de votre cœur, et une révolte contre les ordres de la Providence? si dans toutes ces attentions et ces empressements dont on vous voit si occupé pour ménager, ou les intérêts de votre fortune, ou les soins d'une vaine beauté, il n'y entre pas autant de vivacité qu'il en faut pour former le crime de l'ambition, ou autant de complaisance en vous-même et de désir de plaire, pour souiller votre cœur du crime de la volupté? Grand Dieu! qui a bien discerné, comme disoit autrefois votre serviteur Job, ces bornes fatales, qui séparent dans un cœur la vie de la mort, et la lumière des ténèbres? ce sont là des abîmes sur lesquels l'homme peu instruit ne peut que trembler, et dont vous réservez la manifestation au jour terrible de vos vengeances : Seconde raison tirée de l'incertitude des règles, qui laissent l'état d'une âme tiède fort douteux, et qui la mettent elle-même dans l'impuissance de se connoître.

Mais une dernière raison qui me paroît encore plus décisive et plus terrible pour l'âme tiède; c'est qu'on ne voit plus rien en elle qui puisse même faire présumer qu'elle conserve encore la grâce

sanctifiante, et que tout conduit à penser qu'elle l'a perdue; c'est-à-dire, que de tous les caractères d'une charité habituelle et vivante, il n'en est plus aucun qui paroisse en elle.

Car, mes Frères, le premier caractère de la charité, c'est de nous remplir de cet esprit de l'adoption des enfants, qui nous fait aimer Dieu comme notre père, aimer sa loi et la justice de ses commandements, et craindre plus la perte de son amour, que tous les maux dont il nous menace.

Or, cette attention toute seule qu'apporte une âme tiède à examiner si une offense est vénielle ou si elle va plus loin, à disputer à Dieu tout ce qu'elle peut lui refuser sans crime, à n'étudier la loi que pour connoître jusqu'à quel point il est permis de la violer, à prendre sans cesse les intérêts de la cupidité contre ceux de la grâce, et justifier éternellement tout ce qui flatte les passions, contre la sévérité des règles qui l'interdisent; cette attention, dis-je, toute seule ne peut partir que d'un fonds vide de foi et de charité, d'un fonds où l'Esprit de Dieu, cet Esprit d'amour et de dilection, ne paroît pas régner : car il n'est que les enfants prodigues qui chicanent ainsi avec le père de famille, qui veuillent user de leurs droits à la rigueur, et prendre tout ce qui leur appartient.

Et pour donner à cette réflexion toute son étendue : cette disposition qui fait qu'on se permet dé-

libérément toutes les infidélités qu'on ne croit pas dignes d'une peine éternelle, est la disposition d'un esclave et d'un mercenaire; c'est-à-dire, que si l'on pouvoit se promettre une pareille impunité, et une même indulgence du côté de Dieu, pour la transgression des points essentiels de la loi, on les violeroit avec la même facilité qu'on viole les moindres; c'est-à-dire, que si une vengeance déclarée, une calomnie noire, un attachement criminel, ne devoient pas avoir d'autres suites pour l'avenir, qu'un léger ressentiment, qu'un discours de malignité et de médisance, que des désirs de plaire, et trop de soin et d'attention sur soi-même, on n'auroit pas plus d'horreur pour l'un que pour l'autre; c'est-à-dire, que lorsqu'on est fidèle aux commandements, ce n'est pas la justice que l'on aime, c'est la peine que l'on craint; ce n'est pas à l'ordre et à la loi qu'on s'assujettit, c'est à ses châtiments; ce n'est pas le Seigneur qu'on se propose, c'est soi-même: car tandis que sa gloire toute seule y est intéressée, et qu'il ne doit nous revenir aucun dommage de nos infidélités par leur légèreté, nous ne craignons pas de lui déplaire : nous nous justifions même en secret ces sortes de transgressions, en nous disant que quoiqu'elles offensent le Seigneur, et lui soient désagréables, elles ne donnent pas cependant la mort à l'âme, et ne damnent personne : ce qui le regarde, ne nous touche pas; sa gloire n'entre pour

rien dans le discernement que nous faisons des œuvres permises ou défendues : c'est notre intérêt tout seul qui règle là-dessus notre fidélité, et rien ne réveille notre tiédeur que les flammes éternelles : nous sommes même ravis de l'impunité de ces fautes légères, de pouvoir satisfaire nos inclinations sans qu'il nous en arrive d'autre malheur que d'avoir déplu à Dieu : nous aimons cette malheureuse liberté, qui semble nous laisser le droit d'être impunis et infidèles : nous en sommes les apologistes : nous la poussons même plus loin qu'elle ne va en effet : nous voulons que tout soit véniel ; les jeux, les plaisirs, les parures, les sensualités, les vivacités, les animosités, les inutilités, les spectacles ; que dirai-je ? nous voudrions que cette liberté fût universelle ; que rien de ce qui plaît, ne fût puni ; que le Seigneur ne fût ni juste, ni vengeur de l'iniquité, et que nous pussions nous prêter à tous nos penchants, et violer la sainteté de sa loi, sans craindre la sévérité de sa justice. Pour peu qu'une âme tiède rentre en elle-même, elle sentira que c'est là le fond de son cœur, et sa véritable disposition.

Or, je vous demande, est-ce là la situation d'une âme qui conserve encore la grâce et la charité sanctifiante ; c'est-à-dire, d'une âme qui aime encore son Dieu plus que le monde, plus que toutes les créatures, plus que tous les plaisirs, plus que toutes

les fortunes, plus qu'elle-même? d'une âme qui ne trouve de joie qu'à le posséder, qui ne craint que de le perdre, qui ne connoît de malheur que celui de lui avoir déplu? La charité que vous croyez conserver encore, cherche-t-elle ainsi ses propres intérêts? ne compte-t-elle pour rien de déplaire à ce qu'elle aime, pourvu que ses infidélités soient impunies? s'avise-t-elle de supputer, comme vous faites tous les jours, jusqu'à quel point on peut l'offenser impunément, pour prendre là-dessus ses mesures, et se permettre toutes les transgressions auxquelles l'espérance de l'impunité est attachée? ne voit-elle rien d'aimable dans son Dieu, et de propre à lui gagner les cœurs, que ses châtiments? quand il ne seroit pas un Dieu terrible et vengeur, en seroit-elle moins touchée de ses miséricordes infinies, de ses beautés éternelles, de sa vérité, de sa sainteté, de sa sagesse?

Ah! vous ne l'aimez plus, âme tiède et infidèle! vous ne vivez plus pour lui; vous n'aimez plus, vous ne vivez plus que pour vous-même; ce reste de fidélité qui vous éloigne encore du crime, n'est qu'un fonds de paresse, de timidité, d'amour-propre; vous voulez vivre en paix avec vous-même; vous craignez les embarras d'une passion, et les remords d'une conscience souillée; le crime est pour vous une fatigue, et c'est tout ce qui vous déplaît : vous aimez votre repos; voilà toute votre

religion : l'indolence est la seule barrière qui vous arrête, et toute votre vertu se borne à vous-même. Et certes, vous voudriez savoir si cette infidélité est une offense vénielle, ou si elle va plus loin : vous savez qu'elle déplaît à Dieu, car ce point n'est pas douteux; et cela ne suffit pas pour vous l'interdire? et vous voudriez savoir encore si elle lui déplaît jusqu'à mériter une peine éternelle? et tout votre soin est de vous informer si c'est un crime digne de l'enfer? Ah! vous voyez bien que cette recherche n'aboutit plus qu'à vous-même; que votre disposition va à ne compter pour rien le péché, en tant qu'il est offense de Dieu, et qu'il lui déplaît; motif essentiel cependant, qui doit vous le rendre haïssable; que vous ne servez pas le Seigneur dans la vérité, et dans la charité; que votre prétendue vertu n'est plus qu'un naturel timide, qui n'ose s'exposer aux menaces terribles de la loi; que vous n'êtes qu'un vil esclave à qui il faut montrer des verges pour le contenir; que vous ressemblez à ce serviteur infidèle qui avoit caché son talent, parce qu'il savoit que son maître étoit sévère, mais qui hors de là, l'eût dissipé en folles dépenses : et que dans la préparation du cœur à laquelle seule Dieu regarde, vous haïssez sa loi sainte; vous aimez tout ce qu'elle défend; vous n'êtes plus dans la charité; vous êtes un enfant de mort et de perdition.

Le second caractère de la charité, dit saint Ber-

nard, c'est d'être timorée, et de grossir nos fautes à nos propres yeux : elle augmente, elle exagère tout, dit ce Père : *Sed aggravat, sed exaggerat universa.* Ce n'est pas que la charité nous trompe, et nous cache la vérité; mais c'est que dégageant notre âme des sens, elle épure la vue de la foi, et la rend plus clairvoyante sur les choses spirituelles; et que d'ailleurs tout ce qui déplaît à l'objet unique de notre amour, paroît sérieux et considérable à l'âme qui aime. Ainsi la charité est toujours humble, timide, défiante; sans cesse agitée par ces pieuses perplexités qui la laissent dans le doute sur son état; toujours alarmée par ces délicatesses de la grâce, qui la font trembler sur chaque action, qui lui font de l'incertitude où elles la laissent, une espèce de martyre d'amour qui la purifie. Ce ne sont pas ici ces scrupules vains et puérils que nous blâmons dans les âmes foibles; ce sont ces pieuses frayeurs de la grâce et de la charité, inséparables de toute âme fidèle. Elle opère son salut avec crainte et tremblement, et regarde quelquefois comme des crimes, des actions qui devant Dieu souvent sont des vertus, et presque toujours de pures foiblesses : ce sont là ces saintes perplexités de la charité qui prennent leur source dans les lumières mêmes de la foi : cette voie a été la voie des justes de tous les siècles.

Et cependant c'est cette prétendue charité que

Digitized by Google

vous croyez conserver encore au milieu d'une vie tiède, et de toutes vos infidélités, qui vous les fait paroître légères : c'est la charité elle-même que vous supposez n'avoir point perdue, qui vous rassure, qui diminue vos fautes à vos yeux, qui vous établit dans un état de paix et de sécurité, en un mot qui non-seulement bannit de votre cœur toutes ces alarmes pieuses, toujours inséparables de la piété, mais qui vous les fait regarder comme les foiblesses et les excès de la piété même. Or, dites-moi, je vous prie, si ce n'est pas là une contradiction ; si la charité se dément ainsi elle-même, et si vous pouvez beaucoup compter sur un amour qui ressemble si fort à la haine.

Enfin le dernier caractère de la charité, c'est d'être vive et agissante. Lisez tout ce que l'Apôtre lui attribue d'activité et de fécondité dans un cœur chrétien : elle opère partout où elle est ; elle ne peut être oiseuse, disent les saints : c'est un feu céleste que rien ne peut empêcher d'agir et de se produire : il peut être à la vérité quelquefois couvert et comme ralenti par la multitude de nos foiblesses ; mais tandis qu'il n'est pas encore éteint, il en sort toujours, pour ainsi dire, quelques étincelles, des vœux, des soupirs, des gémissements, des efforts, des œuvres : les sacrements la raniment, les mystères saints l'attendrissent, les prières la réveillent, les lectures de piété, les instructions de

salut, les spectacles de religion, les saintes inspirations, les afflictions mêmes, les disgrâces, les infirmités corporelles, tout la rallume lorsqu'elle n'est pas encore éteinte. Il est écrit au second livre des Machabées, que le feu sacré que les Juifs avoient caché durant la captivité, se trouva, au retour, couvert d'une mousse épaisse, et parut comme éteint aux enfants des prêtres, qui le retrouvèrent sous la conduite de Néhémias : mais comme ce n'étoit que la surface seule qui étoit couverte, et qu'au dedans ce feu sacré conservoit encore toute sa vertu, à peine l'eut-on exposé aux rayons du soleil, qu'on le vit se rallumer à l'instant, et offrir aux yeux un éclat tout nouveau et une activité surprenante : *Accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.*[1]

Voilà l'image de la tiédeur d'une âme véritablement juste, et ce qui devroit vous arriver, si la multitude de vos infidélités n'avoit fait que couvrir et ralentir, pour ainsi dire, en vous le feu sacré de la charité sans l'éteindre : voilà, dis-je, ce qui devroit vous arriver lorsque vous approchez des sacrements, et que vous venez entendre la parole sainte. Lorsque Jésus-Christ, le soleil de justice, lance sur vous quelques traits de sa grâce et de sa lumière, et vous inspire de saints désirs, on devroit alors voir votre cœur se rallumer, votre ferveur se renouveler ; vous devriez alors paroître tout de feu dans la pratique

[1] 2. Mach. 1. 22.

de vos obligations, et surprendre les témoins les plus confidents de votre vie, par le renouvellement de vos mœurs et de votre zèle : *Accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.*

Et cependant rien ne vous ranime; les sacrements que vous fréquentez, vous laissent toute votre tiédeur; la parole de l'Évangile que vous écoutez, tombe sur votre cœur, comme sur une terre aride où elle meurt à l'instant; les sentiments de salut que la grâce opère au dedans de vous, n'ont jamais de suite pour le renouvellement de vos mœurs : vous traînez partout la même indolence et la même langueur; vous sortez du pied des autels aussi froid, aussi insensible que vous y étiez venu; on ne voit point en vous de ces renouvellements de zèle et de ferveur, si familiers aux âmes justes, et dont elles trouvent les motifs dans leurs propres chutes : ce que vous étiez hier, vous l'êtes encore aujourd'hui, mêmes infidélités et mêmes foiblesses; vous n'avancez pas d'un seul degré dans la voie du salut : tout le feu du ciel ne sauroit plus rallumer cette prétendue charité cachée au fond de votre cœur, et sur laquelle vous vous rassurez. Ah! mon cher Auditeur, que je crains qu'elle ne soit éteinte, et que vous ne soyez mort aux yeux de Dieu! Je ne veux pas ici prévenir les jugements secrets du Seigneur sur les consciences; mais je vous dis que votre état n'est point sûr; je vous dis même que si l'on en

juge par les règles de la foi, vous êtes dans la disgrâce et dans la haine de Dieu : je vous dis encore qu'une tiédeur si longue, si constante, si durable, ne peut subsister avec un principe de vie surnaturelle, qui de temps en temps du moins, laisse paroître au dehors des mouvements et des signes, s'élève, s'anime, prend son essor, comme pour se dégager des liens qui l'appesantissent; et qu'une charité si muette, si oiseuse, et si constamment insensible, n'est plus.

Mais le grand danger de cet état, c'est qu'une âme tiède n'a pas même là-dessus de scrupule. Elle sent bien qu'elle pourroit pousser la ferveur et la fidélité plus loin; mais elle regarde ce zèle et cette exactitude comme une perfection et une grâce réservée à certaines âmes, et non comme un devoir : ainsi on se fixe dans ce degré de tiédeur où l'on est tombé; on n'a fait aucun progrès dans la vertu, depuis les premières ardeurs d'une conversion d'éclat : il semble que toute la ferveur émoussée contre les passions criminelles qu'on avoit eu d'abord à combattre, croit qu'il n'y a plus qu'à jouir en paix du fruit de sa victoire : mille débris qui restent encore du premier naufrage, on ne pense point à les réparer : mille foiblesses, mille inclinations corrompues que nous ont laissées nos premiers désordres, on les aime, loin de les réprimer : les sacrements ne raniment plus la foi, ils l'amusent : la

conversion n'est plus la fin qu'on se propose ; on la croit faite : les confessions ne sont plus que des redites et des peintures qui se ressemblent : se confesser n'est plus se proposer un changement ; car que trouveroit-on à changer dans un train de vie où tout paroît à sa place, et où nulle faute grossière de conduite ne frappe les sens? c'est s'acquitter simplement d'un devoir de piété, et venir amuser le ministre de Jésus-Christ du récit de quelques fautes légères dont on ne se repent point, tandis qu'on est soi-même un crime que l'on ignore. Aussi la vertu de notre ministère délivre encore quelquefois de grands pécheurs ; et nous voyons encore tous les jours avec consolation des âmes touchées après une vie entière de dissolution et de crime, venir se jeter à nos pieds ; et là, le cœur brisé de douleur, le visage baigné de larmes, nous surprendre par la grandeur de leur foi, nous attendrir par l'abondance de leurs soupirs et la vivacité de leur componction, et sortir de nos pieds justifiées ; tandis que ces âmes tièdes et infidèles dont je parle, sans cesse réconciliées et jamais pénitentes, portent toujours au tribunal les mêmes foiblesses dont elles ne reçoivent jamais le pardon, parce qu'elles ne les détestent jamais comme il faut, et prouvent qu'il est plus aisé de passer du crime à la vertu, que de la tiédeur à la pénitence.

Hélas ! peut-être que le guide sacré de votre conscience, à qui vous ne venez redire sans cesse que de légères foiblesses, et qui ne sauroit voir la corruption du cœur d'où elles partent, peut-être par un jugement terrible de Dieu sur vous, qu'il est tranquille comme vous sur votre état : il croit seulement que vous dormez, que vous vous relâchez ; il se contente d'animer votre négligence, de réveiller votre tiédeur : il pense de vous ce que les disciples pensoient autrefois de Lazare : *Si dormit, salvus erit ;*[1] qu'au fond ce sommeil, cette indolence dans les voies de Dieu, cette tiédeur ne vous conduiront pas à la mort. Mais Jésus-Christ qui vous voit tel que vous êtes, et qui ne juge pas comme l'homme ; Jésus-Christ déclare que vous êtes mort déjà depuis long-temps à ses yeux : *Tunc Jesus dixit eis manisfeste : Lazarus mortuus est.*[2] Il le dit ouvertement, *manifeste*, c'est-à-dire, que la chose n'étoit pas nouvelle, et que Lazare, qu'ils croyoient seulement languissant, étoit mort depuis trois jours : c'est-à-dire, que lorsqu'une chute grossière et déclarée termine enfin la tiédeur d'une âme infidèle, la mort qu'elle portoit déjà depuis long-temps dans son cœur, ne fait que se manifester. Elle n'est nouvelle que pour les hommes, qui ne voyoient pas ce qui se passoit au dedans ; mais devant Dieu, elle étoit morte comme Lazare, depuis le jour presque

[1] Joan. 11. 12. — [2] Ibid. vers. 14.

qu'elle fut languissante : *Tunc Jesus dixit eis manifeste : Lazarus mortuus est.*

On s'abuse sur ce que la conscience ne reproche rien de criminel ; et on ne voit pas que c'est cette tranquillité même, qui en fait tout le danger, et peut-être aussi tout le crime. On se croit en sûreté sur son état, parce qu'il offre plus d'innocence et de régularité que celui des âmes désordonnées : et on ne veut pas comprendre qu'une vie toute naturelle ne sauroit être la vie de la grâce et de la foi ; et qu'un état constant de paresse et d'immortification, est un état de péché et de mort dans la vie chrétienne.

Ainsi, mon cher Auditeur, vous, que ce discours regarde, renouvelez-vous sans cesse dans l'esprit de votre vocation ; ressuscitez tous les jours, selon l'avis de l'Apôtre, par la prière, par la mortification des sens, par la vigilance sur vos passions, par une vie intérieure, par un retour continuel vers votre cœur, cette première grâce qui vous retira des égarements du monde, et vous fit entrer dans les voies de Dieu. Comptez que la piété n'a de sûr et de consolant que la fidélité ; qu'en vous relâchant vous augmentez vos peines, parce que vous multipliez vos liens ; qu'en retranchant de vos devoirs le zèle, la ferveur, l'exactitude, vous en retranchez toutes les douceurs ; qu'en ôtant de votre état la fidélité, vous en ôtez la sûreté : et qu'en vous bornant à

éviter le crime, vous perdez tout le fruit de la vertu.

Et au fond, puisque vous avez déjà sacrifié l'essentiel, pourquoi tiendriez-vous encore à des attachements frivoles? et faut-il qu'après avoir fait les démarches les plus pénibles et les plus héroïques pour votre salut, vous périssiez pour n'en vouloir pas faire de plus légères? Lorsque Naaman, peu touché de ce que le prophète ne lui ordonnoit pour guérir de sa lèpre, que d'aller se baigner dans les eaux du Jourdain, se retiroit plein de mépris pour l'homme de Dieu, comme si sa guérison n'eût pu être attachée à un remède si facile, ceux de sa suite le firent revenir de son erreur, en lui disant: Mais, Seigneur, si l'homme de Dieu vous eût ordonné des choses difficiles, vous auriez dû lui obéir: vous avez abandonné votre patrie, vos dieux et vos enfants, pour venir consulter le prophète, vous vous êtes exposé au péril d'un long voyage, vous en avez soutenu toutes les incommodités, pour recouvrer la santé que vous avez perdue; et après tant de démarches pénibles, refuseriez-vous de tenter un expédient aussi aisé que celui que vous propose l'homme de Dieu? *Et si rem grandem dixisset tibi propheta, certe facere debueras; quanto magis quia nunc dixit tibi : Lavare, et mundaberis.*[1]

Et voilà ce que je vous dis en finissant ce dis-

[1] 4. Reg. 5. 13.

cours : vous avez abandonné le monde, et les idole que vous y adoriez autrefois ; vous êtes revenu de si loin dans la voie de Dieu ; vous avez eu tant de passions à vaincre, tant d'obstacles à surmonter, tant de choses à sacrifier, tant de démarches difficiles à faire ; vous avez soutenu les peines, les dégoûts, les discours insensés, inséparables d'une conversion d'éclat : il ne vous reste plus qu'un pas à faire ; on ne vous demande plus qu'une vigilance exacte sur vous-même. Si le sacrifice des passions criminelles n'étoit pas encore fait, et qu'on l'exigeât de vous, vous ne balanceriez pas un moment ; vous le feriez, quoi qu'il en dût coûter : *Et si rem grandem dixisset tibi propheta, certe facere debueras :* et maintenant qu'on ne vous demande que de simples purifications, pour ainsi dire ; qu'on ne vous demande presque que les mêmes choses que vous faites, mais pratiquées avec plus de ferveur, plus de fidélité, plus de foi, plus de vigilance ; êtes-vous excusable de vous en dispenser? *Quanto magis quia nunc dixit tibi : Lavare, et mundaberis.* Pourquoi rendriez-vous par le refus d'une chose si aisée, tous vos premiers efforts inutiles? pourquoi auriez-vous renoncé au monde et aux plaisirs criminels, pour trouver dans la piété le même écueil que vous aviez cru éviter en fuyant le crime ? et ne seriez-vous pas à plaindre, si, après avoir sacrifié à Dieu le principal, vous alliez vous

perdre pour vouloir lui disputer encore mille sacrifices moins pénibles au cœur et à la nature ? *Quanto magis quia nunc dixit tibi : Lavare, et mundaberis.*

Achevez donc en nous, ô mon Dieu! ce que votre grâce y a commencé : triomphez de nos langueurs et de nos foiblesses, puisque vous avez déjà triomphé de nos crimes : donnez-nous un cœur fervent et fidèle, puisque vous nous avez déjà ôté un cœur criminel et corrompu : inspirez-nous cette bonne volonté qui fait les justes, puisque vous avez éteint en nous cette volonté déréglée qui fait les grands pécheurs : ne laissez pas votre ouvrage imparfait; et, puisque vous nous avez fait entrer dans la sainte carrière du salut, rendez-nous dignes de la couronne promise à ceux qui auront légitimement combattu.

Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LE JEUDI DE LA IIIe SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA CERTITUDE D'UNE CHUTE DANS LA TIÉDEUR.

Surgens Jesus de synagoga, introivit in domum Simonis ; socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus.

Jésus étant sorti de la synagogue, entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avoit une grosse fièvre. Luc. 4. 38.

Puisque Simon jugea la présence de Jésus-Christ nécessaire pour la guérison de sa belle-mère, il falloit sans doute, mes Frères, que le mal fût pressant, et menaçât d'une mort prochaine; il falloit que les remèdes ordinaires fussent devenus inutiles, et qu'il n'y eût qu'un miracle qui pût opérer

sa guérison, et la tirer des portes de la mort : cependant l'Évangile ne la dit attaquée que d'une simple fièvre. Partout ailleurs on n'a recours à Jésus-Christ que pour ressusciter des morts, guérir des paralytiques, rendre la vue et l'ouïe à des sourds et à des aveugles de naissance, et en un mot, pour guérir des maux incurables à tout autre qu'au souverain maître de la mort et de la vie des hommes : ici on l'appelle pour rendre seulement la santé à un fébricitant. D'où vient que la toute-puissance est employée pour une infirmité si légère? c'est que cette fièvre étant l'image naturelle de la tiédeur dans les voies de Dieu, l'Esprit-Saint a voulu nous faire entendre par-là, que cette maladie si légère en apparence, et dont on ne craint pas le danger; cette tiédeur si ordinaire dans la piété, est une maladie qui immanquablement tue l'âme, et qu'il faut un miracle pour qu'elle ne conduise pas à la mort.

Oui, mes Frères, de toutes les maximes de la morale chrétienne, il n'en est point sur laquelle l'expérience permette moins de s'abuser, que sur celle qui nous assure que le mépris des moindres obligations conduit insensiblement à la transgression des plus essentielles; et que la négligence dans les voies de Dieu n'est jamais loin de la chute. Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu, dit l'Esprit-Saint; celui qui les méprise, c'est à-dire, qui les viole de propos délibéré, qui en fait

comme un plan et un état de conduite ; car si vous y manquiez seulement quelquefois par fragilité, ou par surprise, c'est la destinée de tous les justes, et ce discours ne vous regarderoit plus ; mais les mépriser dans le sens déjà expliqué, et qui ne convient qu'aux âmes tièdes et infidèles, c'est une voie qui aboutit toujours à la perte de la justice. Premièrement, parce que les grâces spéciales, nécessaires pour persévérer dans la vertu, n'y sont plus données. Secondement, parce que les passions qui nous entraînent au vice, s'y fortifient. Troisièmement enfin, parce que tous les secours extérieurs de la piété y deviennent inutiles.

Développons ces trois réflexions ; elles renferment des instructions importantes sur tout le détail de la vie chrétienne ; utiles, non-seulement aux âmes qui font profession d'une piété publique et déclarée, mais encore à celles qui font consister toute la vertu dans une bonne conduite, et dans une certaine régularité que le monde lui-même exige. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une vérité du salut, dit saint Augustin, que l'innocence même des plus justes, a besoin du secours continuel de la grâce. L'homme livré au péché par le déréglement de la nature, ne trouve

presque plus en lui que des principes d'erreur, et des sources de corruption : la justice et la vérité, nées d'abord avec nous, nous sont devenues comme étrangères : tous nos penchants révoltés contre la loi de Dieu, nous entraînent comme malgré nous vers les objets illicites ; de sorte que pour rentrer dans l'ordre, et soumettre notre cœur à la loi, il faut que nous résistions sans cesse aux impressions des sens, que nous rompions nos inclinations les plus vives, et que nous nous roidissions sans relâche contre nous-mêmes. Il n'est plus de devoir qui ne nous coûte, plus de précepte marqué dans la loi, qui ne combatte quelqu'un de nos penchants; plus de démarche dans la voie de Dieu, à laquelle tout notre cœur ne se refuse.

A ce poids de corruption, qui nous rend le devoir si difficile, et l'injustice si naturelle ; ajoutez les piéges qui nous environnent, les exemples qui nous entraînent, les objets qui nous amollissent, les occasions qui nous surprennent, les complaisances qui nous affoiblissent, les afflictions qui nous découragent, les prospérités qui nous corrompent, les situations qui nous aveuglent, les bienséances qui nous gênent, les contradictions qui nous éprouvent, tout ce qui est autour de nous, qui n'est pour nous qu'une tentation continuelle.

Je ne parle pas même des misères qui nous sont propres, et des oppositions particulières que nos

mœurs passées et nos premières passions ont laissées dans notre cœur à l'ordre et à la justice : ce goût pour le monde et pour ses plaisirs ; ce dégoût pour la vertu et pour ses maximes ; cet empire des sens fortifié par une vie voluptueuse ; cette paresse invincible à qui tout coûte, et à qui tout ce qui coûte devient presque impossible ; cette fierté qui ne sait ni plier ni se rompre ; cette inconstance du cœur qui se lasse bientôt de lui-même, incapable de suite et d'uniformité, qui ne peut s'assujettir à la règle, parce que la règle est toujours la même ; qui veut et qui ne veut plus ; qui passe en un clin d'œil d'un abattement excessif à une joie vaine et puérile, et qui ne met qu'un instant entre la résolution la plus sincère, et l'infidélité qui la viole.

Or, dans une situation si misérable, eh! que peut l'homme le plus juste, ô mon Dieu! livré à sa propre foiblesse, à tous les piéges qui l'environnent, portant dans son cœur la source de tous les égarements, et dans son esprit le principe de toute illusion? La grâce de Jésus-Christ toute seule peut donc le délivrer de tant de misères, l'éclairer au milieu de tant de ténèbres, le soutenir contre tant de difficultés, le retenir sur des penchants si rapides, l'affermir contre tant d'attaques : si on le laisse un moment à lui-même, il tombe, ou il s'égare ; si une main toute-puissante cesse un instant

de le retenir, le courant l'emporte : notre consistance dans la vertu est donc un miracle continuel de la grâce : toutes nos démarches dans la voie de Dieu, sont donc de nouveaux mouvements de l'Esprit-Saint ; c'est-à-dire, de ce guide invisible qui nous pousse et qui nous mène : toutes nos actions de piété sont donc des dons de la miséricorde divine, puisque tout bon usage de notre liberté vient de lui, et qu'il couronne ses dons en récompensant nos mérites : tous les moments de notre vie chrétienne sont donc comme une nouvelle création dans la foi et dans la piété ; c'est-à-dire (car cette création spirituelle ne suppose pas dans le juste un néant, mais un principe de grâce et une liberté qui coopère avec elle), c'est-à-dire donc, que comme dans l'ordre de la nature, nous retomberions dans le néant, si le Créateur cessoit un instant de conserver l'être qu'il nous a donné ; dans la vie de la grâce, nous retomberions dans le péché et dans la mort, si le Réparateur cessoit un seul moment de nous continuer par de nouveaux secours le don de la justice et de la sainteté dont il a embelli notre âme : telle est la foiblesse de l'homme, et sa dépendance continuelle de la grâce de Jésus-Christ. La fidélité de l'âme juste est donc le fruit des secours continuels de la grâce ; mais elle en est aussi le principe : c'est la grâce toute seule qui peut opérer la fidélité du juste ; et c'est la

fidélité du juste toute seule qui mérite la conservation et l'accroissement de la grâce dans son cœur.

Car, mes Frères, comme les voies de Dieu sur nous sont pleines d'équité et de sagesse, il faut qu'il y ait un ordre dans la distribution de ses grâces et de ses dons : il faut que le Seigneur se communique plus abondamment à l'âme qui lui prépare plus fidèlement les voies dans son cœur; qu'il donne des marques plus continuelles de sa protection et de ses miséricordes au juste, qui lui en donne de continuelles de son amour et de sa fidélité, et que le serviteur qui fait valoir son talent, soit récompensé à proportion de l'usage qu'il en a su faire : il est juste au contraire qu'une âme tiède et infidèle, qui sert son Dieu avec négligence et avec dégoût, le trouve dégoûté et refroidi envers elle; et comme elle n'offre plus rien à ses yeux que de propre à le rebuter, il n'est pas surprenant qu'il la rejette de sa bouche, selon l'expression de l'Esprit-Saint, avec le même dégoût et le même soulèvement qu'on rejette une boisson tiède et dégoûtante. La peine, inséparable de la tiédeur, est donc la privation des grâces de protection. Si vous vous refroidissez, Dieu se refroidit à son tour; si vous vous bornez à son égard à ces devoirs essentiels que vous ne pouvez lui refuser sans crime, il se borne à votre égard à des secours généraux avec lesquels vous n'irez pas loin : il se retire de vous

à proportion que vous vous retirez de lui ; et votre fidélité à le servir, est la mesure de celle qu'il apporte lui-même à vous protéger.

Rien de plus juste que cette conduite ; car vous entrez en jugement avec votre Dieu. Vous négligez toutes les occasions où vous pourriez lui donner des marques de votre fidélité ; il laisse passer toutes celles où il pourroit vous en donner de sa bienveillance : vous lui disputez tout ce que vous ne croyez pas lui devoir : vous êtes en garde pour ne rien faire pour lui de surcroît : vous lui dites, ce semble, comme il disoit lui-même à ce serviteur injuste : Prenez ce qui vous appartient, et n'en demandez pas davantage : n'êtes-vous pas convenu du prix avec moi? *Tolle quod tuum est : nonne ex denario convenisti mecum?*[1] Vous comptez avec votre Dieu, pour ainsi dire : toute votre attention est de prescrire des bornes au droit qu'il a sur votre cœur ; et toute son attention aussi est d'en mettre à son tour à ses miséricordes sur votre âme, et de vous refuser, s'il est permis de parler ainsi, tout ce qu'il peut se dispenser de vous accorder : il paie votre indifférence de la sienne. L'amour est le prix de l'amour tout seul ; et si vous ne sentez pas assez toute la terreur et l'étendue de cette vérité, souffrez que je vous en développe les conséquences.

La première, c'est que cet état de tiédeur et d'in-

[1] Matth. 20. 13, 14.

fidélité, éloignant de l'âme tiède les grâces de protection, ne lui laissant plus que les secours généraux, la laisse, pour ainsi dire, vide de Dieu, et comme entre les mains de sa propre foiblesse : elle peut encore sans doute avec ces secours communs qui lui restent, conserver la fidélité qu'elle doit à Dieu : elle en a toujours assez pour pouvoir se soutenir dans le bien; mais sa tiédeur ne lui permet pas d'en faire usage : c'est-à-dire elle est encore aidée de ces secours avec lesquels on peut persévérer; mais elle ne l'est plus de ceux avec lesquels on persévère infailliblement : ainsi il n'est plus de péril qui ne fasse sur cette âme quelque impression dangereuse, et qui ne l'approche d'une chute. Je veux qu'un naturel heureux, qu'un reste de pudeur et de crainte de Dieu, qu'une conscience encore effrayée du crime, qu'une réputation de vertu à conserver, la défende quelque temps contre elle-même; néanmoins comme ces ressources, prises la plupart dans la nature, ne sauroient aller loin; que les objets des sens au milieu desquels elle vit, font tous les jours de nouvelles plaies à son cœur, et que la grâce moins abondante ne répare plus ces pertes journalières : ah! les forces de jour en jour s'affoiblissent, la foi se relâche, les vérités s'obscurcissent; plus elle avance, plus elle empire : on sent bien soi-même qu'on ne sort plus du monde et des périls aussi innocent qu'on en sortoit autrefois;

qu'on pousse plus loin la foiblesse et la complaisance ; qu'on passe certaines bornes qu'on avoit jusque-là respectées ; que les discours libres nous trouvent plus indulgents ; les médisances , plus favorables ; les occasions , plus faciles ; les plaisirs, moins retenus ; le monde , plus empressé ; qu'on en rapporte un cœur à demi gagné, et qui ne tient plus qu'à de foibles bienséances ; qu'on sent ses pertes, et qu'on ne sent plus rien qui les répare ; enfin que Dieu s'est presque retiré , et qu'il n'y a plus entre nous et le crime , d'autre barrière que notre foiblesse. Voilà où vous en êtes : jugez où vous en serez en peu de temps.

Je sais que cet état de relâchement et d'infidélité vous trouble et vous inquiète ; que vous dites tous les jours que rien n'est plus heureux que de ne tenir plus à rien, et que vous enviez la destinée de ces âmes qui se donnent à Dieu sans réserve, et qui ne gardent plus de mesures avec le monde. Mais vous vous trompez : ce n'est pas la foi et la ferveur de ces âmes fidèles que vous enviez ; vous n'enviez dans leur destinée que la joie et le repos dont elles jouissent dans le service de Dieu, et dont vous ne sauriez jouir vous-même : vous n'enviez que l'insensibilité et l'heureuse indifférence où elles sont parvenues pour le monde et pour tout ce que le monde estime , dont l'amour fait tous vos troubles, vos remords, vos peines secrètes ; mais vous n'en-

viez pas les sacrifices qu'il leur a fallu faire pour en venir là : vous n'enviez pas les violences qu'elles ont eu à dévorer pour s'établir dans cet état heureux de paix et de tranquillité : vous n'enviez pas ce qu'il leur en a coûté, pour mériter le don d'une foi vive et fervente : vous enviez le bonheur de leur état; mais vous ne voudriez pas qu'il vous en coûtât l'illusion et la mollesse du vôtre.

Aussi la seconde conséquence que je tire des grâces de protection refusées à l'âme tiède, c'est que le joug de Jésus-Christ devient pour elle un joug dur, accablant, insupportable ; car, mes Frères, par le déréglement de notre nature, ayant perdu le goût de la justice et de la vérité, qui faisoit les plus chères délices de l'homme innocent, nous n'avons plus de vivacité et de sentiment, que pour les objets des sens et des passions. Les devoirs de la loi qui nous rappellent sans cesse des sens à l'esprit, et qui nous font sacrifier les impressions présentes des plaisirs, à l'espérance des promesses futures ; ces devoirs, dis-je, lassent bientôt notre foiblesse, parce que ce sont des efforts continuels que nous faisons contre nous-mêmes : il faut donc que l'onction de la grâce adoucisse ce joug ; qu'elle répande de secrètes consolations sur son amertume, et qu'elle change la tristesse des devoirs en une joie sainte et sensible.

Or, l'âme tiède, privée de cette onction, n'a plus

pour elle que la pesanteur du joug, sans les consolations qui l'adoucissent : le calice de Jésus-Christ ne lui fait plus sentir que son amertume ; ainsi tous les devoirs de la piété vous deviennent insipides ; les pratiques du salut, ennuyeuses ; votre conscience inquiète et embarrassée par vos relâchements et vos infidélités, dont vous ne pouvez vous justifier l'innocence, ne vous laisse plus goûter de paix et de joie dans le service de Dieu : vous sentez tout le poids des devoirs auxquels un reste de foi et d'amour du repos vous empêche d'être infidèle ; et vous ne sentez pas le témoignage secret de la conscience, qui l'adoucit et qui soutient l'âme fervente : vous évitez certaines sociétés de plaisir, où l'innocence fait toujours naufrage ; et vous ne trouvez dans la retraite qui vous en éloigne qu'un ennui mortel, et un goût encore plus vif et plus piquant des mêmes plaisirs que vous vous efforcez de vous interdire : vous priez ; et la prière n'est plus pour vous qu'un égarement ou une fatigue : vous vous employez à des œuvres de miséricorde ; et à moins que l'orgueil ou le tempérament ne vous y soutienne, tout ce qui s'y trouve de mortifiant vous devient insupportable : vous fréquentez des personnes de vertu ; et leur société vous paroît d'un ennui à vous dégoûter de la vertu même : la plus légère violence que vous vous faites pour le ciel, vous coûte de si grands efforts, qu'il

faut que les plaisirs et les amusements du monde viennent vous délasser d'abord de cette fatigue passagère : la plus petite mortification abat votre corps, jette l'inquiétude et le chagrin dans votre humeur, et ne vous console que par la prompte résolution d'en interrompre à l'instant la pratique : vous vivez malheureux et sans consolation, parce que vous vous privez d'un certain monde que vous aimez, et que vous substituez à sa place des devoirs que vous n'aimez pas : toute votre vie n'est plus qu'un triste ennui, et un dégoût perpétuel de vous-même : vous ressemblez aux Israélites dans le désert ; dégoûtés, d'un côté, de la manne dont le Seigneur les obligeoit de se nourrir ; et de l'autre, n'osant plus revenir aux viandes de l'Égypte qu'ils aimoient encore, et que la crainte d'être frappés de Dieu, les portoit à s'interdire.

Or, cet état de violence ne sauroit durer ; on se lasse bientôt d'un reste de vertu qui ne calme point le cœur, qui ne soulage pas la raison, qui ne contente pas même l'amour-propre ; on a bientôt secoué un reste de joug qui accable, et qu'on ne porte plus que par bienséance, et non par amour. Il est si triste de n'être rien, pour ainsi dire ; ni juste, ni mondain ; ni au monde, ni à Jésus-Christ ; ni dans les plaisirs des sens, ni dans ceux de la grâce ; qu'il est impossible que cette situation ennuyeuse d'indifférence et de neutralité soit durable. Il faut au

cœur, et à des cœurs surtout d'un certain caractère, un objet déclaré qui les occupe et qui les intéresse; si ce n'est pas Dieu, ce sera bientôt le monde : un cœur vif, emporté, extrême, tel que l'ont la plupart des hommes, ne sauroit être fixé que par des sentiments; et être constamment dégoûté de la vertu, c'est offrir déjà un cœur sensible aux attraits du vice.

Je sais, premièrement, qu'il est des âmes paresseuses et indolentes qui paroissent se maintenir dans cet état d'équilibre et d'insensibilité; qui n'offrent rien de vif ni au monde ni à la vertu; qui semblent également éloignées par leur caractère, et des ardeurs d'une piété fidèle, et des excès d'un égarement profane; qui conservent au milieu des plaisirs du monde, un fonds de retenue et de régularité qui annonce encore la vertu; et au milieu des devoirs de la religion, un fonds de mollesse et de relâchement qui respire encore l'air et les maximes du monde : ce sont des cœurs tranquilles et paresseux, qui ne sont vifs sur rien, à qui l'indolence tient presque lieu de vertu; et qui, pour n'être pas à ce point de piété qui fait les âmes fidèles, n'en viennent pas pour cela à ce degré d'abandonnement, qui fait les âmes égarées et criminelles.

Je le sais, mes Frères : mais je sais aussi que cette paresse de cœur ne nous défend que des crimes qui coûtent, ne nous éloigne que de certains plaisirs

qu'il faudroit acheter au prix de notre tranquillité, et que l'amour du repos tout seul peut nous interdire. Elle ne nous laisse vertueux qu'aux yeux des hommes, lesquels confondent l'indolence qui craint l'embarras, avec la piété qui fuit le vice : mais elle ne nous défend pas contre nous-mêmes, contre mille désirs illégitimes, mille complaisances criminelles, mille passions plus secrètes et moins pénibles, parce qu'elles se renferment dans le cœur; des jalousies qui nous dévorent; des animosités qui nous aigrissent; une ambition qui nous domine; un orgueil qui nous corrompt; un désir de plaire qui nous possède; un amour excessif de nous-mêmes qui est le principe de toute notre conduite, et qui infecte toutes nos actions; c'est-à-dire, que cette indolence nous livre à toutes nos foiblesses secrètes, en même temps qu'elle nous sert de frein contre des passions plus éclatantes et plus tumultueuses, et que ce qui ne paroît qu'indolence aux yeux des hommes, est toujours une corruption et une ignominie secrète devant Dieu.

Je sais en second lieu, que le goût de la piété, et cette onction qui adoucit la pratique des devoirs est un don souvent refusé aux âmes mêmes les plus saintes et les plus fidèles. Mais il y a trois différences essentielles entre l'âme fidèle à qui le Seigneur refuse les consolations sensibles de la piété, et l'âme tiède et mondaine que la pesanteur du joug

Digitized by Google

accable, et qui ne sauroit goûter les choses de Dieu.

La première, c'est que l'âme fidèle, malgré sa répugnance et ses dégoûts, conservant toujours une foi ferme et solide, trouve son état et l'exemption du crime où elle vit depuis que Dieu l'a touchée, mille fois plus heureux encore que celui où elle vivoit, lorsqu'elle étoit livrée aux égarements des passions; et pénétrée de l'horreur de ses excès passés, elle ne voudroit pas pour tous les plaisirs de la terre, changer sa destinée et se rengager dans ses premiers vices : au lieu que l'âme tiède et infidèle, dégoûtée de la vertu, regarde avec envie les plaisirs et la vaine félicité du monde; et comme ses dégoûts ne sont que la suite et la peine de la foiblesse et de la tiédeur de sa foi, le crime commence à lui paroître la seule ressource des ennuis et de la tristesse de la piété.

La seconde différence, c'est que l'âme fidèle au milieu de ses dégoûts et de ses aridités, porte du moins une conscience qui ne lui reproche point de crime; elle est du moins soutenue par le témoignage de son propre cœur, et par une certaine paix de l'innocence qui, quoiqu'elle ne soit pas vive et sensible, ne laisse pas d'établir au dedans de nous un calme que nous n'avions jamais éprouvé dans les voies de l'égarement : au lieu que l'âme tiède et infidèle, se permettant contre le témoignage de

son propre cœur, mille transgressions journalières dont elle ignore la malice, porte toujours une conscience inquiète et douteuse; et n'étant plus soutenue, ni par le goût des devoirs, ni par la paix et le témoignage de la conscience, cet état d'agitation et d'ennui finit bientôt par la paix funeste du crime.

Enfin la dernière différence, c'est que les dégoûts de l'âme fidèle n'étant que des épreuves dont Dieu se sert pour la purifier, il supplée aux consolations sensibles de la vertu, qu'il lui refuse, par mille endroits qui les remplacent, par une protection plus puissante, par une attention miséricordieuse à éloigner tous les périls qui pourroient la séduire, par des secours plus abondants de la grâce: car il ne veut pas la perdre et la décourager; il ne veut que l'éprouver et lui faire expier par les amertumes et les aridités de la vertu, les plaisirs injustes du crime. Mais les dégoûts de l'âme infidèle ne sont pas des épreuves; ce sont des punitions: ce n'est pas un Dieu miséricordieux qui suspend les consolations de la grâce, sans suspendre la grâce elle-même; c'est un Dieu sévère qui se venge et qui se retire: ce n'est pas un père tendre, qui supplée par la solidité de sa tendresse, et par des secours effectifs, aux rigueurs apparentes dont il est obligé d'user; c'est un juge sévère qui ne commence à priver le criminel de mille adoucissements, que parce qu'il

lui prépare un arrêt de mort. Les aridités de la vertu trouvent mille ressources dans la vertu même; celles de la tiédeur n'en sauroient trouver ailleurs que dans les douceurs trompeuses du vice.

Voilà, mes Frères, la destinée inévitable de la tiédeur, le malheur de la chute. Venez nous dire après cela, que vous voulez vous faire une sorte de vertu qui dure; que ces grands zèles ne se soutiennent pas; qu'il vaut mieux ne pas le prendre si haut, et aller jusqu'au bout; et qu'on ne va pas loin, quand on se met hors d'haleine dès les premiers pas.

Je sais que tout excès, même dans la piété, ne vient pas de l'Esprit de Dieu, qui est un esprit de discrétion et de sagesse; que le zèle qui renverse l'ordre de notre état et de nos devoirs, n'est pas la piété qui vient d'en haut, mais une illusion qui naît de nous-mêmes; que l'indiscrétion est une source de fausses vertus; et qu'on donne souvent à la vanité, ce qu'on croit donner à la vérité. Mais je vous dis de la part de Dieu, que pour persévérer dans ses voies, il faut se donner à lui sans réserve: je vous dis que pour se soutenir dans la fidélité aux devoirs essentiels, il faut sans cesse affoiblir les passions qui nous en éloignent sans cesse; et que les ménager, sous prétexte de n'aller pas trop loin, c'est se creuser à soi-même son précipice. Je vous dis qu'il n'y a que les âmes fidèles et ferventes qui,

non contentes d'éviter le crime, évitent tout ce qui peut y conduire ; qu'il n'y a, dis-je, que ces âmes qui persévèrent, qui se soutiennent, qui honorent la piété par une conduite soutenue, égale, uniforme; et au contraire, qu'il n'y a que les âmes tièdes et molles, les âmes qui ont commencé leur pénitence par mettre des bornes à la piété, et à l'accommoder avec les plaisirs et les maximes du monde ; qu'il n'y a que ces âmes qui reculent, qui se démentent, qui reviennent à leur vomissement, et qui déshonorent la piété par des inconstances et des inégalités d'éclat, et par une vie mêlée, tantôt de retraite et de vertu, tantôt de monde et de foiblesse. Et j'en appelle ici à vous-mêmes, mes Frères : quand vous voyez dans le monde une âme se relâcher de sa première ferveur, se rapprocher un peu plus des sociétés et des plaisirs qu'elle s'étoit d'abord si sévèrement interdits, rabattre insensiblement de sa retraite, de sa modestie, de sa circonspection, de ses prières, de l'exactitude à ses devoirs ; ne dites-vous pas vous-mêmes qu'elle n'est pas loin de redevenir tout ce qu'elle étoit autrefois? Ne regardez-vous pas tous ces relâchements, comme les préludes de la chute? et ne comptez-vous pas que la vertu est presque éteinte, dès que vous la voyez affoiblie? En faut-il tant même pour réveiller vos censures et vos présages sinistres et malins contre la piété? Injustes que vous êtes, vous con-

damnez une vertu tiède et infidèle, et vous nous condamnez nous-mêmes, quand nous exigeons une vertu fidèle et fervente! vous prétendez qu'il ne faut pas le prendre si haut pour se soutenir, et vous prophétisez qu'on va tomber, dès qu'on s'y prend avec plus de tiédeur et de négligence!

C'est donc dans le relâchement tout seul, qu'il faut craindre les retours et les chutes: ce n'est donc pas en se donnant à Dieu sans réserve, qu'on se dégoûte de lui, et qu'il nous abandonne; c'est en le servant avec lâcheté: le moyen de sortir glorieux du combat, n'est donc pas de ménager l'ennemi; c'est de le vaincre: le secret pour n'être pas surpris, n'est donc pas de s'endormir dans la paresse et dans l'indolence; c'est d'être attentif sur toutes ses voies: il ne faut donc pas craindre d'en trop faire, de peur de ne pouvoir se soutenir; au contraire, pour mériter la grâce de se soutenir, il faut d'abord ne laisser rien à faire. Quelle illusion, mes Frères! on craint le zèle comme dangereux à la persévérance, et c'est le zèle seul qui l'obtient; on se retranche dans une vie tiède et commode, comme la seule qui peut durer, et c'est la seule qui se dément; on évite la fidélité comme l'écueil de la piété, et la piété sans fidélité n'est jamais loin du naufrage.

C'est ainsi que la tiédeur éloigne de l'âme infidèle les grâces de protection; et que ces grâces éloi-

gnées ôtant à notre foi toute sa force, au joug de Jésus-Christ toutes ses consolations, nous laissent dans un état de défaillance et de dépérissement, où il ne faut à l'innocence pour succomber que le malheur d'être attaquée. Mais si la perte de la justice est inévitable dans la tiédeur, du côté des grâces qui s'éloignent ; elle l'est encore du côté des passions qui se fortifient.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce qui rend la vigilance si nécessaire à la piété chrétienne, c'est que toutes les passions qui s'opposent en nous à la loi de Dieu, ne meurent, pour ainsi dire, qu'avec nous. Nous pouvons bien les affoiblir par le secours de la grâce et d'une foi vive et fervente ; mais les penchants et les racines en demeurent toujours dans le cœur : nous portons toujours au dedans de nous les principes des mêmes égarements, que nos larmes ont effacés : le crime peut être mort dans nos cœurs ; mais le péché, comme parle l'Apôtre, c'est-à-dire, les inclinations corrompues qui ont formé tous nos crimes, y habitent et y vivent encore ; et ce fonds de corruption qui nous avoit éloignés de Dieu, nous est encore laissé dans notre pénitence, pour servir d'exercice continuel à la vertu ; pour nous rendre

plus dignes de la couronne par les occasions éternelles de combat qu'il nous suscite; pour humilier notre orgueil; pour nous faire souvenir que le temps de la vie présente est un temps de guerre et de péril; et que par une destinée inévitable à la condition de notre nature, il n'y a presque jamais qu'un pas à faire entre le relâchement et le crime.

Il est vrai que la grâce de Jésus-Christ nous est donnée pour réprimer ces penchants corrompus qui survivent à notre conversion : mais, comme nous venons de le dire, dans la tiédeur, la grâce ne nous offrant presque plus que des secours généraux, et toutes les grâces de protection dont nous nous sommes rendus indignes, étant ou plus rares ou suspendues, il est clair que de cela même, les passions doivent prendre de nouvelles forces. Mais je dis que non-seulement les passions se fortifient dans la vie tiède et infidèle, parce que les grâces de protection qui les affoiblissent y sont plus rares, mais encore par l'état tout seul du relâchement et de la tiédeur elle-même : car la vie tiède et infidèle n'étant qu'une indulgence continuelle pour toutes nos passions; une molle facilité à leur accorder sans cesse jusqu'à un certain point tout ce qui les flatte; une attention même d'amour-propre à éloigner tout ce qui pourroit, ou les réprimer, ou les contraindre; un usage perpétuel de tout ce

qui est le plus capable de les enflammer; il est clair qu'elles doivent tous les jours y prendre de nouvelles forces.

En effet, mes Frères, il ne faut pas se figurer qu'en ne poussant notre indulgence pour nos passions, que jusqu'à certaines bornes permises, nous les apaisions, pour ainsi dire, nous leur en accordions assez pour les satisfaire, et pas assez pour souiller notre âme, et mettre le trouble et le remords dévorant dans la conscience; nous figurer que nous puissions jamais arriver à un certain état d'équilibre entre le crime et la vertu, où d'un côté, nos passions soient contentes par les adoucissements que nous leur permettons, et où de l'autre, notre conscience soit tranquille par la fuite du crime que nous évitons. Car voilà le plan que se forme l'âme tiède, favorable à son indolence et à sa paresse, parce qu'il bannit également tout ce qu'il y a de pénible dans le crime et dans la vertu, qu'il refuse aux passions tout ce qui troubleroit la conscience, et à la vertu tout ce qui gêneroit et mortifieroit trop l'amour-propre; mais cet état d'équilibre et d'égalité est une chimère. Les passions ne connoissent pas même de bornes dans le crime; comment pourroient-elles s'en tenir à celles de la tiédeur? les excès ne peuvent les satisfaire et les fixer; comment de simples adoucissements les fixeroient-ils? plus vous leur accordez, plus vous vous

mettez hors d'état de pouvoir rien leur refuser. Le véritable secret pour les apaiser n'est pas de les favoriser jusqu'à un certain point ; c'est de les combattre en tout : toute indulgence les rend plus fières et plus indomptables ; c'est un peu d'eau jetée dans l'incendie, qui, loin de l'apaiser, l'augmente; c'est un peu de pâture présentée à un lion dévorant, qui, loin de calmer sa faim, la rend plus vive et plus violente : tout ce qui flatte les passions, les aigrit et les révolte.

Or, tel est l'état d'une âme tiède et infidèle: toutes les animosités qui ne vont pas jusqu'à la vengeance déclarée, elle se les permet : tous les plaisirs où l'on ne voit pas de crime palpable, elle se les justifie : toutes les parures et tous les artifices où l'indécence n'est pas scandaleuse, et où il n'entre ni passion, ni vue marquée, elle les recherche : toutes les vivacités sur l'avancement et sur la fortune qui ne nuisent à personne, elle s'y livre sans réserve : toutes les omissions qui paroissent rouler sur des devoirs arbitraires, ou qui n'intéressent que légèrement des devoirs essentiels, elle n'en fait pas de scrupule : tout l'amour du corps et de la personne, qui ne mène pas directement au crime, elle ne le compte pour rien : toute la délicatesse sur le rang et sur la gloire, qui peut compatir avec une modération que le monde lui-même demande, on s'en fait un mérite. Or, qu'arrive-t-il de là? voulez-

vous le savoir? le voici, et je vous prie d'écouter ces réflexions.

Premièrement, c'est que tous les penchants qui s'opposent en nous à la règle et au devoir, s'étant sans cesse fortifiés, la règle et le devoir trouvent ensuite en nous des difficultés insurmontables; de sorte que, les accomplir dans une occasion essentielle, où la loi de Dieu nous y oblige, est une eau rapide qu'il faut remonter malgré le courant qui nous entraîne, un cheval indompté et furieux qu'il faut arrêter tout court sur le bord du précipice. Ainsi votre sensibilité sur les injures, toujours trop écoutée, a poussé votre orgueil à un tel point, que dans une occasion décisive, où vous croirez votre honneur essentiellement intéressé, et où il s'agira de pardonner, vous ne serez plus maître de votre ressentiment, et vous abandonnerez votre cœur à toute la vivacité de la haine et de la vengeance: ainsi, ces soins et ces empressements à cultiver l'estime des hommes, ont si bien fortifié dans votre cœur le désir de mériter leurs louanges et de vous conserver leurs suffrages, que dans une circonstance essentielle, où il faudra sacrifier la vanité de leurs jugements au devoir, et s'exposer à leur censure et à leur dérision, pour ne pas manquer à votre âme; les intérêts de la vanité l'emporteront sur ceux de la vérité, et le respect humain sera plus fort que la crainte de Dieu: ainsi, ces vivacités sur la fortune

et sur l'avancement, nourries de longue main, ont rendu l'ambition si fort maîtresse de votre cœur, que dans une conjoncture délicate, où il faudra détruire un concurrent pour vous élever, vous sacrifierez votre conscience à votre fortune, et serez injuste envers votre frère, de peur de vous manquer à vous-même : ainsi, enfin, pour éviter trop de détail, ces attachements suspects, ces entretiens trop libres, ces complaisances trop poussées, ces désirs de plaire trop écoutés, ont mis en vous des dispositions si voisines du crime et de la volupté, que vous ne serez plus en état de résister dans un péril où il s'agira d'aller plus loin ; la corruption préparée par toute la suite de vos démarches passées, s'allumera à l'instant ; votre foiblesse l'emportera sur vos réflexions ; votre cœur se refusera à votre fierté, à votre gloire, à votre devoir, à vous-même. On n'est pas long-temps fidèle, quand on trouve en soi tant de dispositions à ne l'être pas.

Ainsi, vous serez surpris vous-même de votre fragilité : vous vous redemanderez, que sont devenues ces dispositions de pudeur et de vertu, qui vous inspiroient autrefois tant d'horreur pour le crime : vous ne vous connoîtrez plus vous-même : vous sentirez en vous une pente malheureuse et violente, que vous portiez à votre insu dans votre âme : peu à peu cet état vous paroîtra moins affreux : le cœur se justifie bientôt tout ce qui le cap-

tive : ce qui nous plaît, ne nous alarme pas longtemps ; et vous ajouterez au malheur de la chute, le malheur du calme et de la sécurité.

Telle est la destinée inévitable de la vie tiède et infidèle : des passions qu'on a trop ménagées ; des lionceaux, dit un prophète, qu'on nourrit sans précaution, croissent enfin, et dévorent la main indiscrète qui les a elle-même aidés à se fortifier, et à devenir redoutables : les passions venues à un certain point, se rendent les maîtresses. Vous avez beau alors vous raviser ; il n'est plus temps : vous avez couvé le feu profane dans votre cœur ; il faut enfin qu'il éclate : vous avez nourri ce venin au dedans de vous ; il faut qu'il gagne, et il n'est plus temps de recourir au remède. Il falloit vous y prendre de bonne heure ; les commencements du mal n'étoient pas encore sans ressource : vous l'avez laissé fortifier ; vous l'avez aigri par tout ce qui pouvoit le rendre plus incurable ; il faut qu'il prenne le dessus, et que vous vous trouviez la victime de votre indiscrétion et de votre indulgence.

Aussi ne nous dites-vous pas vous-mêmes tous les jours, mes Frères, que vous avez les meilleures intentions du monde, que vous voudriez mieux faire que vous ne faites, et qu'il vous semble que vous désirez sincèrement de vous sauver ; mais qu'il arrive mille conjonctures dans la vie, où l'on oublie toutes ses bonnes résolutions, et où il faudroit être

un saint pour ne pas se laisser entraîner : et voilà justement ce que nous vous disons, que malgré toutes vos bonnes intentions prétendues, si vous ne fuyez, si vous ne combattez, si vous ne veillez, si vous ne priez, si vous ne prenez sans cesse sur vous-même, il se trouvera mille occasions où vous ne serez plus le maître de votre foiblesse : voilà ce que nous vous disons, qu'il n'est qu'une vie mortifiée et vigilante qui puisse nous mettre à couvert des tentations et des périls ; que c'est un abus de croire qu'on sera fidèle dans ces moments où l'on est violemment attaqué, lorsqu'on y porte un cœur affoibli, chancelant, et déjà tout prêt à tomber ; qu'il n'y a que la maison bâtie sur le roc, qui résiste aux vents et à l'orage ; qu'il n'est que la vigne entourée d'un vaste fossé, et fortifiée d'une tour inaccessible, qui ne soit pas exposée aux insultes des passants ; et qu'en un mot, il faut être saint et solidement établi dans la vertu, pour vivre exempt de crimes.

Et quand je dis qu'il faut être saint : hélas ! mes Frères, les âmes les plus ferventes et les plus fidèles elles-mêmes avec des penchants mortifiés, une chair exténuée par les rigueurs de la pénitence, une imagination purifiée par la prière, un esprit nourri de la vérité et de la méditation de la loi de Dieu, une foi fortifiée par des sacrements et par la retraite, se trouvent quelquefois dans des situations

si terribles, que leur cœur se révolte, leur imagination se trouble et s'égare; qu'elles se voient dans ces tristes agitations où elles flottent long-temps entre la mort et la victoire, et où, semblables à un navire qui se défend contre les flots au milieu d'une mer irritée, elles n'attendent de sûreté, que de celui qui commande aux vents et à l'orage : et vous voudriez qu'avec un cœur déjà à demi séduit, avec des penchants si voisins du crime, votre foiblesse fût à l'épreuve des occasions, et que les tentations les plus violentes vous trouvassent toujours tranquille et inaccessible? vous voudriez que dans des mœurs tièdes, sensuelles, mondaines, votre âme offrît aux occasions, cette foi, cette force, que la piété la plus tendre et la plus attentive quelquefois ne donne pas elle-même? vous voudriez que des passions flattées, nourries, ménagées, fortifiées, demeurassent dociles, immobiles, froides en présence des objets les plus capables de les allumer; elles qui après de longues macérations, et une vie entière de prière et de vigilance, se réveillent quelquefois tout d'un coup, loin même des périls, et font sentir aux plus justes par des exemples funestes, qu'il ne faut jamais s'endormir, et que le plus haut point de la vertu n'est quelquefois que l'instant qui précède la chute? Telle est notre destinée, mes Frères, de n'être clairvoyants que sur les périls qui regardent notre fortune ou notre vie, et de ne pas connoître

même ceux qui menacent notre salut. Mais désabusons-nous ; pour éviter le crime, il faut quelque chose de plus que la tiédeur et l'indolence de la vertu ; et la vigilance est le seul moyen que Jésus-Christ nous ait laissé pour conserver l'innocence. Première réflexion.

Une seconde réflexion qu'on peut faire sur cette vérité ; c'est que les passions se fortifiant de jour en jour dans la vie tiède et infidèle, non-seulement le devoir trouve en nous des répugnances insurmontables, mais encore le crime s'aplanit, pour ainsi dire, et on n'y sent pas plus de répugnance que pour une simple faute. En effet, le cœur par ces infidélités journalières, inséparables de la tiédeur, arrivé enfin comme par autant de démarches insensibles jusqu'à ces bornes périlleuses, qui ne séparent plus que d'un point la vie de la mort, le crime, de l'innocence, franchit ce dernier pas, sans presque s'en apercevoir : comme il lui restoit peu de chemin à faire, et qu'il n'a pas eu besoin d'un nouvel effort pour passer outre, il croit n'avoir pas été plus loin que les autres fois : il avoit mis en lui des dispositions si voisines du crime, qu'il a enfanté l'iniquité sans douleur, sans répugnance, sans aucun mouvement marqué, sans s'en apercevoir lui-même ; semblable à un mourant que les langueurs d'une longue et pénible agonie, ont si fort approché de sa fin, que le dernier soupir ressemble

à ceux qui l'ont précédé, ne lui coûte pas plus d'efforts que les autres, et laisse même les spectateurs incertains si son dernier moment est arrivé, ou s'il respire encore : et c'est ce qui rend l'état d'une âme tiède encore plus dangereux, que d'ordinaire on y meurt à la grâce sans s'en apercevoir soi-même ; on devient ennemi de Dieu, qu'on vit encore avec lui comme avec un ami ; on est dans le commerce des choses saintes, et on a perdu la grâce qui nous donnoit droit d'en approcher.

Ainsi, que les âmes que ce discours regarde, ne s'abusent point elles-mêmes, sur ce que peut-être elles se sont jusqu'ici défendues d'une chute grossière : leur état n'en est sans doute que plus dangereux devant Dieu ; la peine la plus formidable de leur tiédeur, c'est peut-être que déjà mortes à ses yeux, elles vivent sans aucune chute marquée : c'est qu'elles s'endorment tranquillement dans la mort sur une apparence de vie qui les rassure : c'est qu'elles ajoutent au danger de leur état, une fausse paix qui les confirme dans cette voie d'illusion et de ténèbres : c'est enfin que le Seigneur, par des jugements terribles et secrets, les frappe d'aveuglement, et punit la corruption de leur cœur, en permettant qu'elles l'ignorent. Une chute grossière seroit, si je l'ose dire, un trait de bonté et de miséricorde de Dieu sur elles : elles ouvriroient du moins les yeux alors : le crime dévoilé et aperçu,

porteroit du moins le trouble et l'inquiétude dans leur conscience : le mal enfin découvert les feroit peut-être recourir au remède : au lieu que cette vie réglée en apparence les endort et les calme ; leur rend inutile l'exemple des âmes ferventes, leur persuade que cette grande ferveur n'est pas nécessaire, qu'il y entre plus de tempérament que de grâce, que c'est un zèle plutôt qu'un devoir ; et leur fait écouter comme de vaines exagérations tout ce que nous disons dans ces chaires chrétiennes, sur les chutes inévitables dans une vie tiède et infidèle. Seconde réflexion.

Enfin, une dernière réflexion à faire sur cette vérité, c'est que telle est la nature de notre cœur, de demeurer toujours fort au-dessous de ce qu'il se propose. Nous avons fait mille fois des résolutions saintes ; nous avons projeté de pousser jusqu'à un certain point le détail des devoirs et de la conduite ; mais l'exécution a toujours beaucoup diminué de l'ardeur de nos projets, et est demeurée fort au-dessous du degré où nous voulions nous élever : ainsi une âme tiède, ne se proposant pour le plus haut point de sa vertu, que d'éviter le crime ; visant précisément au précepte, c'est-à-dire, à ce point rigoureux et précis de la loi, au-dessous duquel se trouve immédiatement la mort et la prévarication ; elle demeure infailliblement au-dessous, et ne va jamais jusqu'à ce point essentiel qu'elle

s'étoit proposé : c'est donc une maxime incontestable, qu'il faut beaucoup entreprendre pour exécuter peu, et viser bien haut pour atteindre du moins au milieu. Or, cette maxime si sûre à l'égard même des plus justes, l'est infiniment plus à l'égard d'une âme tiède et infidèle : car la tiédeur aggravant tous ses liens, et augmentant le poids de sa corruption et de ses misères ; c'est elle principalement qui doit prendre un grand essor pour atteindre du moins au plus bas degré, et se proposer la perfection des conseils, si elle veut en demeurer à l'observance du précepte ; c'est à elle surtout qu'il est vrai de dire, qu'en ne visant précisément qu'à éviter le crime, chargée comme elle est du poids de sa tiédeur et de ses infidélités, elle retombera toujours fort loin du lieu où elle avoit cru arriver ; et comme au-dessous de cette vertu commode et sensuelle il n'y a immédiatement que le crime, les mêmes efforts qu'elle croyoit faire pour l'éviter, ne serviront qu'à l'y conduire. Voilà des raisons toutes prises dans la foiblesse que les passions fortifiées laissent à l'âme tiède et infidèle, et qui la conduisent inévitablement à la chute.

Cependant, l'unique raison que vous nous alléguez pour persévérer dans cet état dangereux, c'est que vous êtes foible, et que vous ne sauriez soutenir un genre de vie plus retiré, plus recueilli, plus mortifié, plus parfait. Mais c'est parce que

vous êtes foible, c'est-à-dire, plein de dégoût pour la vertu, de goût pour le monde, et d'assujettissement à vos sens ; c'est pour cela même, qu'une vie retirée, mortifiée, vous devient indispensable : c'est parce que vous êtes foible, que vous devez éviter avec plus de soin les occasions et les périls, prendre plus sur vous-même, prier, veiller, vous refuser les plaisirs les plus innocents, et en venir à de saints excès de zèle et de ferveur, pour mettre une barrière à votre foiblesse. Vous êtes foible? Et parce que vous êtes foible, vous croyez qu'il vous est permis de vous exposer plus qu'un autre, de craindre moins les périls, de négliger plus tranquillement les remèdes, d'accorder plus à vos sens, de conserver plus d'attachements pour le monde, et pour tout ce qui peut corrompre votre cœur? Quelle illusion! Vous faites donc de votre foiblesse le titre de votre sécurité? vous trouvez donc dans le besoin que vous avez de veiller et de prier, le privilége qui vous en dispense? Et depuis quand les malades sont-ils autorisés à se permettre plus d'excès, et user de moins de précautions, que ceux qui jouissent d'une santé parfaite? La voie des privations a toujours été celle des foibles et des infirmes; et alléguer votre foiblesse, pour vous dispenser d'une vie plus fervente et plus chrétienne, c'est alléguer vos maux pour nous persuader que vous n'avez pas besoin de remède. Seconde raison

tirée des passions qui se fortifient dans la tiédeur, et qui prouve que cet état finit toujours par la chute et par la perte de la justice.

A toutes ces raisons, je devois en ajouter une troisième tirée des secours extérieurs de la religion, nécessaires pour soutenir la piété, et qui deviennent inutiles à l'âme tiède et infidèle.

Les sacrements non-seulement ne lui sont plus d'aucune utilité ; mais ils lui deviennent même dangereux, ou par la tiédeur avec laquelle elle en approche, ou par la vaine confiance qu'ils lui inspirent : ce ne sont plus pour elle des ressources ; ce sont des remèdes accoutumés, usés, si j'ose parler ainsi, qui amusent sa langueur, mais qui ne la guérissent pas : c'est la viande des forts, qui achève de ruiner un estomac foible, loin de le rétablir : c'est un souffle de l'Esprit-Saint, qui ne pouvant rallumer le tison encore fumant, achève de l'éteindre : c'est-à-dire, que la grâce des sacrements reçue dans un cœur tiède et infidèle, n'y opérant plus un accroissement de vie et de force, y opère tôt ou tard la mort et la condamnation, toujours attachée à l'abus de ces divins remèdes.

La prière, le canal des grâces, cette nourriture d'un cœur fidèle, cet adoucissement de la piété, cet asile contre toutes les attaques de l'ennemi, ce cri d'une âme touchée, qui rend le Seigneur si attentif à ses besoins : la prière sans laquelle Dieu

ne se fait plus sentir à nous, sans laquelle nous ne connoissons plus notre père, nous ne rendons plus grâces à notre bienfaiteur, nous n'apaisons plus notre juge, nous n'exposons plus nos plaies à notre médecin, nous vivons sans Dieu dans ce monde : la prière enfin, si nécessaire à la vertu la plus établie, n'est plus pour l'âme tiède qu'une occupation oiseuse d'un esprit égaré, d'un cœur sec et partagé par mille affections étrangères. Elle n'y trouve plus ce goût, ce recueillement, ces consolations qui sont le fruit d'une vie fervente et fidèle : elle n'y voit plus comme dans un nouveau jour les vérités saintes, qui confirment une âme dans le mépris du monde, et dans l'amour des biens éternels, et qui au sortir de là, lui font regarder avec un nouveau dégoût, tout ce que les hommes insensés admirent : elle n'en sort plus remplie de cette foi vive, qui ne compte plus pour rien les dégoûts et les obstacles de la vertu, et qui en dévore avec un saint zèle toutes les amertumes ; elle ne sent point au sortir de là plus d'amour pour le devoir, plus d'horreur pour le monde, plus de résolution pour en fuir les périls, plus de lumière pour en connoître le néant et la misère, plus de force pour se haïr et pour se combattre elle-même, plus de terreur des jugements de Dieu, plus de componction de ses propres foiblesses ; elle en sort seulement plus fatiguée de la vertu qu'auparavant, plus remplie des

fantômes du monde, qui, dans ce moment où elle a été aux pieds de son Dieu, ont, ce semble, agité plus vivement son imagination flétrie de toutes ces images; plus aise de s'être acquittée d'un devoir onéreux, où elle n'a trouvé rien de plus consolant, que le plaisir de le voir finir; plus empressée d'aller remplacer par des amusements et des infidélités, ce moment d'ennui et de gêne; en un mot, plus éloignée de Dieu, qu'elle vient d'irriter par l'infidélité et l'irrévérence de sa prière : voilà tout le fruit qu'elle en a retiré. Enfin, tous les devoirs extérieurs de la religion qui soutiennent la piété, et qui la réveillent, ne sont plus pour l'âme tiède, que des pratiques mortes et inanimées, où son cœur ne se trouve plus, où il entre plus d'habitude que de goût et d'esprit de piété, et où, pour toute disposition, on n'y porte qne l'ennui de faire toujours la même chose.

Ainsi, mes Frères, la grâce dans cette âme se trouvant sans cesse attaquée et affoiblie, ou par les usages du monde qu'elle se permet, ou par ceux de la piété dont elle abuse; ou par les objets des sens qui nourrissent sa corruption, ou par ceux de la religion qui augmentent ses dégoûts; ou par les plaisirs qui la dissipent, ou par les devoirs qui la lassent : tout la faisant pencher vers sa ruine, et rien ne la soutenant : hélas! quelle destinée pourroit-elle se promettre? La lampe qui manque

d'huile peut-elle éclairer long-temps? l'arbre qui ne tire presque plus de suc de la terre, peut-il tarder de sécher, et d'être jeté au feu? Or, telle est la situation de l'âme tiède : toute livrée à elle-même, rien ne la soutient; toute pleine de foiblesse et de langueur, rien ne la défend; tout environnée d'ennuis et de dégoûts, rien ne la ranime : tout ce qui console l'âme juste ne fait qu'augmenter sa langueur; tout ce qui soutient une âme fidèle, la dégoûte et l'accable; tout ce qui rend aux autres le joug léger, appesantit le sien; et les secours de la piété ne sont plus que ses fatigues ou ses crimes. Or, dans cet état, ô mon Dieu! presque abandonnée de votre grâce, lassée de votre joug, dégoûtée d'elle-même autant que de la vertu, affoiblie par ses maux et par les remèdes, chancelante à chaque pas, un souffle la renverse; elle-même penche vers sa chute, sans qu'aucun mouvement étranger la pousse; et pour la voir tomber, il ne faut pas même la voir attaquée.

Voilà les raisons qui prouvent la certitude d'une chute daus la vie tiède et infidèle. Mais faudroit-il tant de preuves, mon cher Auditeur, où vos propres malheurs vous ont si tristement instruit? Souvenez-vous d'où vous êtes tombé, comme le disoit autrefois l'Esprit de Dieu à une âme tiède : *Memor esto unde excideris.*[1] Remontez à la source

[1] Apoc. 2. 3.

des désordres où vous croupissez encore ; vous la trouverez dans la négligence et dans l'infidélité dont nous parlons. Une naissance de passion trop foiblement rejetée, une occasion de périls trop fréquentée, des pratiques de piété trop souvent omises ou méprisées, des commodités trop sensuellement recherchées, des désirs de plaire trop écoutés, des lectures dangereuses pas assez évitées : la source est presque imperceptible ; le torrent d'iniquité qui en est sorti, a inondé toute la capacité de votre âme : ce n'étoit qu'une étincelle qui a allumé ce grand incendie : ce fut un peu de levain, qui, dans la suite, a aigri et corrompu toute la masse. *Memor esto unde excideris.* Souvenez-vous-en : vous n'auriez jamais cru en venir où vous en êtes : vous écoutiez tout ce qu'on disoit là-dessus comme des exagérations de zèle et de spiritualité : vous auriez répondu de vous-même pour certaines démarches, sur lesquelles vous ne sentez presque plus de remords. *Memor esto unde excideris.* Souvenez-vous d'où vous êtes tombé : considérez la profondeur de l'abîme où vous êtes : c'est le relâchement et des infidélités légères, qui vous y ont conduit comme par degrés. Souvenez-vous-en, encore une fois ; et voyez si l'on peut appeler un état sûr, ce qui a pu vous conduire au précipice.

Tel est l'artifice ordinaire du démon : il ne propose jamais le crime du premier coup ; ce seroit

effaroucher sa proie, et la mettre hors d'atteinte à ses surprises : il connoît trop les routes par où il faut entrer dans le cœur : il sait qu'il faut rassurer peu à peu la conscience timorée contre l'horreur du crime, et ne proposer d'abord que des fins honnêtes, et certaines bornes dans le plaisir : il n'attaque pas d'abord en lion ; c'est un serpent : il ne vous mène pas droit au gouffre ; il vous y conduit par des voies détournées. Non, mes Frères, les crimes ne sont jamais les coups d'essai du cœur. David fut indiscret et oiseux, avant d'être adultère : Salomon se laissa amollir par la magnificence et par les délices de la royauté, avant de paroître sur les hauts lieux au milieu des femmes étrangères : Judas aima l'argent avant de mettre à prix son maître : Pierre présuma avant de le renoncer. Le vice a ses progrès comme la vertu : comme le jour instruit le jour, dit le Prophète, ainsi la nuit donne de tristes leçons à la nuit ; et il n'y a pas loin entre un état qui suspend toutes les grâces de protection, qui fortifie toutes les passions, qui rend inutiles tous les secours de la piété, et un état où elle est enfin tout-à-fait éteinte.

Qu'y a-t-il donc encore, mon cher Auditeur, qui puisse vous rassurer dans cette vie de négligence et d'infidélité? Seroit-ce l'exemption du crime, où vous vous êtes jusqu'ici conservé? Je vous ai montré, ou qu'elle est un crime elle-même, ou qu'elle

ne tarde pas d'y conduire. Seroit-ce l'amour du repos? Mais vous n'y trouvez ni les plaisirs du monde, ni les consolations de la vertu. Seroit-ce l'assurance que Dieu n'en demande pas davantage? Mais comment l'âme tiède pourroit-elle le contenter et lui plaire, puisqu'il la rejette de sa bouche? Seroit-ce le déréglement de presque tous ceux qui vous environnent, et qui vivent dans des excès que vous évitez? Mais leur destinée est peut-être moins à plaindre et moins désespérée que la vôtre : ils connoissent du moins leurs maux, et vous prenez les vôtres pour une santé parfaite. Seroit-ce la crainte de ne pouvoir soutenir une vie plus vigilante, plus mortifiée, plus chrétienne? Mais puisque vous avez pu soutenir jusqu'ici un reste de vertu et d'innocence sans les douceurs et les consolations de la grâce, et malgré les ennuis et les dégoûts que votre tiédeur répandoit sur tous vos devoirs : que sera-ce, lorsque l'Esprit de Dieu vous en adoucira le joug, et qu'une vie plus fidèle et plus fervente vous aura rendu toutes les grâces et toutes les consolations dont votre tiédeur vous a privé? La piété n'est triste et insupportable, que lorsqu'elle est tiède et infidèle.

Levez-vous donc, dit un prophète, âme lâche et paresseuse, rompez le charme fatal qui vous endort et qui vous enchaîne à votre propre paresse. Le Seigneur que vous croyez servir, parce que vous

ne l'outragez pas à découvert, n'est pas le Dieu des lâches, mais des forts ; il n'est pas le rémunérateur de l'oisiveté et de l'indolence, mais des larmes, des veilles et des combats : il n'établit pas sur ses biens et sur sa cité éternelle le serviteur inutile, mais le serviteur laborieux et vigilant ; et son royaume, dit l'Apôtre, n'est pas la chair et le sang ; c'est-à-dire, une indigne mollesse, et une vie toute dans les sens ; mais la force et la vertu de Dieu ; c'est-à-dire, une foi agissante, une vigilance continuelle, un sacrifice généreux de tous nos penchants, un mépris constant de tout ce qui passe, et un désir tendre et enflammé de ces biens invisibles qui ne passeront jamais : c'est ce que je vous souhaite.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE VENDREDI DE LA IIIe SEMAINE DE CARÊME.

LA SAMARITAINE.

Venit Jesus in civitatem Samariæ, quæ dicitur Sichar.

Jésus vint en une ville de Samarie, nommée Sichar. Joan. 4. 5.

Les voies de la grâce dans la conversion des pécheurs ne sont pas toujours les mêmes, mes Frères. Tantôt c'est un rayon vif et perçant, qui, sorti du sein du Père des lumières, éclaire, frappe, abat, emporte le cœur : tantôt c'est une clarté plus tempérée, qui a ses progrès et ses successions, qui semble disputer quelque temps de la victoire avec les nuages qu'elle veut dissiper, et qui ne prend enfin le dessus qu'après que mille alternatives ont

fait douter à qui des deux demeureroit l'honneur du combat. C'est quelquefois un Dieu fort, qui d'un seul coup renverse les cédres du Liban : quelquefois c'est un Dieu patient, qui lutte avec un simple fils d'Abraham, et lui laisse faire assez long-temps un triste essai de ses forces, ou pour mieux dire de sa foiblesse.

Sous des conduites si différentes, vous êtes pourtant toujours le même, ô mon Dieu! Quoique vous nous laissiez toujours entre les mains de notre conseil, partout vous agissez comme le maître des cœurs : et si les doutes et les délais d'un apôtre rendirent autrefois plus de gloire à la vérité de votre résurrection, que la prompte soumission des autres disciples ; on peut dire que les résistances et les oppositions d'une femme de Samarie, font presque plus éclater aujourd'hui la puissance de votre grâce, que les soudaines conversions des Pécheresse et des Saul. Du moins, mes Frères, lorsque le Seigneur triomphe d'un cœur sans combattre, il semble qu'il ne triomphe que pour lui-même : ce sont des prodiges ; et il veut seulement qu'on admire sa puissance, et l'empire qu'il a sur nos cœurs. Mais lorsque la conversion d'une âme criminelle est le fruit des efforts réitérés de sa grâce, c'est pour nous alors qu'il triomphe : ce sont des leçons ; et son dessein est de nous faire sentir qu'il ne fait rien en nous sans nous ; et que la grâce ne

lui ramènera jamais notre cœur, si notre cœur ne se donne lui-même. En effet, pourquoi celui qui n'eut besoin que d'une parole pour enlever les fils de Zébédée à leurs filets, Lévi à son bureau, Zachée à ses injustices, ménageroit-il si long-temps aujourd'hui les passions et les préjugés d'une femme étrangère, s'il n'avoit voulu nous tracer dans les défaites et les résistances dont elle use avant que de se rendre, l'image de celles que nous opposons tous les jours à sa grâce ?

Or, je remarque trois excuses principales qui lui servent comme de rempart contre toutes les instances miséricordieuses de Jésus-Christ.

L'excuse de l'état. Elle est femme Samaritaine ; et par-là elle se défend d'accorder au Sauveur ce que sa bonté demande d'elle : *Quomodo bibere a me poscis, quæ sum mulier Samaritana ?*[1]

L'excuse de la difficulté. Le puits est profond, et on n'a pas de quoi puiser l'eau : *Puteus altus est, neque in qua haurias habes.*[2]

Enfin, l'excuse de la variété des opinions et des doctrines, qui lui persuade qu'étant douteux s'il faut adorer à Jérusalem ou à Garizim, elle peut se dispenser de croire cet étranger qui lui parle, et demeurer dans l'état déplorable où elle se trouve : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt, et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet.*[3]

[1] Joan. 4. 9. — [2] Ibid. vers. 11. — [3] Ibid. vers. 20.

Or, dans les excuses qu'oppose cette femme aux instances de Jésus-Christ, reconnoissons, dit saint Augustin, celles que nous opposons tous les jours à sa grâce : *Audiamus ergo in illa nos, et in illa agnoscamus nos.*

L'excuse de l'état. On trouve dans l'état où la Providence nous a fait naître, des prétextes pour autoriser une vie toute mondaine.

L'excuse de la difficulté. On en trouve dans l'idée impraticable qu'on se forme de la vertu.

Enfin, l'excuse de la variété des opinions et des doctrines sur les règles des mœurs. On trouve dans ces incertitudes et ces contradictions prétendues, des motifs de sécurité qui nous calment sur nos transgressions les plus manifestes. Confondons ces trois excuses, en vous exposant l'histoire de notre évangile. C'est ce que je me propose, après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tout est mystère et instruction, dit saint Augustin, dans la conduite du Sauveur envers la femme de Samarie, et dans les oppositions que cette femme semble mettre à toutes les miséricordes du Sauveur sur elle. En effet, d'un côté Jésus-Christ voulant, ce semble, ménager la foiblesse et les passions de cette pécheresse, ne l'attaque pas d'abord à décou-

vert. Il s'accommode à ses préjugés, pour les mieux combattre : il parle le langage de ses erreurs, pour avoir occasion d'insinuer la vérité : il dissimule quelque temps ses misères, pour la préparer à les mieux connoître ; et de peur que son cœur ne se révolte contre la main qui va la guérir, il use de précautions, et lui cache, pour ainsi dire, tout l'appareil et toute la rigueur des remèdes : *Paulatim intrat in cor.*

Mais, d'un autre côté, cette pécheresse en garde, ce semble, contre toutes les avances miséricordieuses de Jésus-Christ, n'oppose à la bonté et à la sagesse de ses précautions que des évasions et des artifices; et, aussi ingénieuse à échapper à la grâce, que la grâce paroît attentive à la poursuivre, elle n'oublie rien ou pour colorer ses refus, ou pour différer le moment de sa délivrance.

La première excuse qu'elle oppose à Jésus-Christ, est celle que nous avons appelée l'excuse de l'état. Elle se persuade qu'étant femme Samaritaine, il n'a pas droit d'exiger d'elle les offices qu'il en exige : *Quomodo bibere a me poscis, quæ sum mulier Samaritana?* et que l'usage a de tout temps interdits à Samarie, et que cet inconnu semble vouloir aujourd'hui lui prescrire : *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.*

Or, voilà la première excuse qu'on nous oppose tous les jours pour justifier des mœurs profanes et

toutes mondaines. Lorsque nous vous proposons le modèle d'une conduite chrétienne; que nous voulons entreprendre de réduire un jeu outré et éternel à un honnête délassement, de bannir les spectacles, d'occuper la mollesse et l'oisiveté, de ramener à la modestie le faste et l'indécence des usages, d'interdire certains plaisirs, de corriger certains abus, de conseiller l'usage de la prière, l'amour de la retraite, les lectures saintes, le travail des mains, les œuvres de miséricorde, la fréquentation des sacrements, les soins domestiques, les prières communes, en un mot tout le détail des mœurs chrétiennes : vous nous répondez que cette grande exactitude ne sauroit convenir à des personnes attachées comme vous à la cour, et engagées dans le monde : *Quomodo bibere a me poscis, quæ sum mulier Samaritana?* que nous confondons vos obligations avec celles des cloîtres et des déserts; et qu'il n'est pas possible d'allier la vie que nous conseillons, avec les mœurs que l'usage prescrit : *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.* On se plaint que nous condamnons le monde sans le connoître; que l'idée que nous donnons de la vertu, est une singularité ridicule; qu'il faut que chacun se sauve en vivant conformément à son état; et qu'il seroit peu raisonnable d'exiger de ceux qui ont à vivre à la cour et au milieu du monde, tout ce qu'on pourroit exiger de nous-mêmes.

Mais, mes Frères, premièrement, la religion ne distingue que deux sortes de devoirs. Les uns suivent l'état, il est vrai, et ne conviennent qu'à ceux qui l'ont embrassé. Ainsi les devoirs du prince, du sujet, de l'homme public, du père de famille, du ministre appliqué à l'autel saint, sont différents. Les autres sont inséparables du baptême, et communs à tous ceux qui ont été régénérés en Jésus-Christ sans distinction de juif et de gentil, de prince et de sujet, de courtisan et de solitaire. Ce principe supposé, je vous demande, mes Frères, pour être du monde ou de la cour, en êtes-vous moins chrétiens? y a-t-il une autre espérance, un autre Évangile, un autre baptême pour vous, que pour ceux qui habitent les déserts? en êtes-vous moins membres de Jésus-Christ, disciples de la croix, étrangers sur la terre? que peut ajouter ou retrancher votre état de gens du monde ou de la cour, aux obligations essentielles de la foi? Jésus-Christ a-t-il donné un Évangile à part à la cour et au monde? a-t-il marqué dans le sien des exceptions favorables au monde? a-t-il déclaré qu'il ne prétendoit pas comprendre le monde dans la rigueur de ses maximes? Il a dit, à la vérité, que le monde les combattroit, ces maximes saintes, et qu'il seroit jugé par elles : or ce qui nous juge, c'est notre loi; et nous ne serions pas jugés comme transgresseurs de ces maximes, si ces maximes

n'étoient pas nos devoirs. Vous êtes du monde? Mais la Pécheresse de l'Évangile étoit du monde; se crut-elle dispensée de faire pénitence, et de pleurer le reste de ses jours les égarements du premier âge? David étoit du monde et assis sur le trône; se persuada-t-il que ce titre dût modérer l'abondance de ses larmes, et la rigueur de ses austérités? lisez-en le détail dans ces cantiques divins, qui en furent les fruits, et qui en seront les monuments immortels. Les Judith, les Esther, les Paule, les Marcelle, étoient du monde et sorties d'un sang illustre; furent-elles mondaines, voluptueuses, environnées de faste, de mollesse, d'indécence, de plaisirs? vous le savez; et il est inutile de vous rapporter ici ce qui est venu jusqu'à nous de leurs mœurs et de leur conduite.

D'ailleurs, mes Frères, d'où est venue dans l'Église cette distinction de ceux qui sont du monde. d'avec ceux qui n'en sont pas? n'est-ce pas de la corruption des mœurs et du relâchement de la foi? Distinguoit-on entre les premiers fidèles ceux qui étoient du monde, de ceux qui n'en étoient pas? Ah! ils avoient tous renoncé au monde. Les ministres de l'autel, les saints confesseurs, les vierges pures, les femmes partagées entre Jésus-Christ et les soins du mariage, les simples fidèles, ceux mêmes qui étoient de la maison de César, ils vivoient tous séparés du monde; ils n'avoient rien de com-

mun avec le monde; ils savoient tous que le salut n'étoit pas pour le monde ; être chrétien et n'être plus du monde, étoit alors la même chose, et sur ce point il n'y avoit entre eux aucune différence. Vous êtes du monde, mon cher Auditeur? mais c'est là votre crime, et vous en faites votre excuse? Un chrétien n'est plus de ce monde; c'est un citoyen du ciel; c'est un homme du siècle à venir; c'est le juge et l'ennemi du monde. Il n'y a plus de monde pour l'âme fidèle : tout ce qui passe, est déjà passé pour elle : tout ce qui doit périr, n'est déjà plus à ses yeux. Vous n'êtes venu, ô mon Dieu! que pour condamner le monde; et nous prétendons que notre conformité avec lui deviendra le titre de notre innocence, et nous justifiera contre votre loi même!

De plus, quand vous nous dites que vous êtes du monde, que prétendez-vous dire? Que vous êtes dispensé de faire pénitence? Mais si le monde est le séjour de l'innocence, l'asile de toutes les vertus, le protecteur fidèle de la pudeur, de la sainteté, de la tempérance; vous avez raison. Que la prière est moins nécessaire? Mais si dans le monde les périls sont moins fréquents que dans les solitudes, les piéges moins à craindre, les séductions moins ordinaires, les chutes plus rares, et qu'il faille moins de grâce pour s'y soutenir; je suis pour vous. Que la retraite n'y sauroit être un devoir? Mais si les entretiens y sont plus saints, les

assemblées plus innocentes ; si tout ce qu'on y voit, qu'on y entend, élève à Dieu, nourrit la foi, réveille la piété, sert de soutien à la grâce ; je le veux. Qu'il en doit moins coûter pour se sauver? Mais si vous y avez moins de passions à combattre, moins d'obstacles à surmonter ; si le monde vous facilite tous les devoirs de l'Évangile, l'humilité, l'oubli des injures, le mépris des grandeurs humaines, la joie dans les afflictions, l'usage chrétien des richesses ; vous dites vrai, et on vous l'accorde. O homme ! tel est votre aveuglement, de compter vos malheurs parmi vos priviléges ; de vous persuader que ce qui multiplie vos chaînes, augmente votre liberté ; et de faire votre sûreté de vos périls mêmes.

Mais au fond, direz-vous, il faut pourtant faire des différences ; et il sera toujours vrai que ceux qui vivent dans les cloîtres sont obligés à plus de perfection que ceux qui vivent dans le monde. Et je vous dis que vous vous trompez, et qu'il faut être plus ferme dans la foi, plus solidement enraciné dans la charité, plus à l'épreuve des dangers, pour se soutenir dans le monde, que dans la solitude ; et je vous dis que si vous ne veillez avec plus de soin sur tous les mouvements de votre cœur, que le solitaire et l'anachorète ; si vous ne priez avec plus de ferveur ; si vous ne résistez avec plus de fidélité ; si vous n'attirez sur vous plus de secours d'en haut,

vous êtes perdu. Ce sont les dangers d'un état, qui décident de la mesure de la vertu qu'il demande de nous : les vertus foibles trouvent du moins un asile et des ressources dans la sûreté des cloîtres et dans les secours d'une sainte discipline ; au lieu que les vertus les plus solides ne trouvent dans le monde que des écueils où elles se brisent, ou des séductions qui les affoiblissent.

Et pour confondre ici une bonne fois une erreur si universelle et si injurieuse à la piété chrétienne ; dites-moi, je vous prie, vous qui voulez qu'on mette une si grande différence entre les devoirs de votre état, et ceux des cloîtres et des déserts ; quelles furent les vues de ces saints fondateurs qui assemblèrent les hommes dans des solitudes, et les assujettirent aux lois d'une discipline sévère ? prétendirent-ils proposer à leurs disciples un nouvel Évangile, ou ajouter des rigueurs inutiles aux maximes que Jésus-Christ propose au commun des fidèles ?

Écoutez-le, mes Frères. Tandis que les chrétiens formoient encore au milieu du monde une assemblée de saints, dont le monde lui-même n'étoit pas digne ; que les femmes annonçoient la piété par leur pudeur et leur modestie ; que les fidèles brilloient comme des astres purs au milieu des nations corrompues ; et que les païens eux-mêmes respectoient dans la pureté de leurs mœurs, la sainteté

de leur morale ; alors il eût été inutile de se retirer dans des solitudes ; et l'assemblée des fidèles étoit encore l'asile de la vertu ; et la vie commune, la voie qui conduisoit au salut. Mais depuis que la foi commença à s'affoiblir, en commençant à s'étendre, et que le monde devenu chrétien porta avec lui dans l'Église sa corruption et ses maximes, alors ceux que l'esprit de Dieu voulut préserver, voyant les iniquités et les contradictions des villes ; que la vie commune n'y étoit plus la vie chrétienne, et que les usages avoient prévalu sur la loi, cherchèrent un asile dans la retraite, élevèrent des lieux de sûreté au milieu des déserts, assemblèrent des hommes pour les y mettre à couvert de la corruption générale ; mais ils ne se proposèrent que d'y renouveler les anciennes mœurs des chrétiens fort altérées, et fort difficiles à pratiquer dans le monde ; qu'à faciliter à leurs disciples l'observance de l'Évangile, règle proposée à tous, et que tous sont obligés d'observer : de sorte que toutes les précautions de retraite, de silence, d'austérité, que nous regardons comme si éloignées de notre état, ne furent pourtant que des moyens, que ces saints pénitents crurent nécessaires pour observer des devoirs qui leur étoient communs avec nous. Ils se prescrivirent des pratiques particulières, dont l'Évangile, je l'avoue, ne vous fait pas un précepte ; mais ils ne voulurent, par le secours de ces pratiques par-

ticulières, qu'arriver plus sûrement à l'observance même des préceptes : ainsi ils renoncèrent au lien sacré du mariage pour se faciliter la pudeur et la chasteté ordonnée à tous les fidèles ; ils se soumirent aux lois d'un silence rigoureux, pour éviter plus sûrement les discours de vanité, d'oisiveté, de malignité, de dissolution, interdits au reste des chrétiens ; ils renoncèrent réellement aux biens et aux espérances du monde, pour en venir plus aisément à ce renoncement de cœur, à ce mépris de tout ce qui passe, commandé à chacun de nous dans l'Évangile ; ils se renfermèrent dans l'enceinte d'une retraite austère, pour s'éloigner sans retour des plaisirs et des pompes du monde auxquelles nous avons tous renoncé dans notre baptême ; ils s'imposèrent le joug des jeûnes, des veilles, des macérations, pour dompter une chair que vous êtes tous obligés de crucifier sans cesse, et se faire comme une loi domestique de la pénitence, dont l'Évangile vous fait à tous une loi indispensable.

Or, que conclure de là ? qu'avec moins de secours qu'eux, nous avons pourtant les mêmes obligations à remplir qu'eux ; que sans toutes les facilités que donne la pratique des conseils pour observer le fond de la loi, nous sommes pourtant obligés d'en accomplir tous les préceptes ; que sans renoncer à tout comme eux, nous devons pourtant être pauvres de cœur comme eux, et user de ce

monde comme si nous n'en usions pas; que vivant au milieu de tous les attraits de la chair, et dans le lien honorable des noces, nous devons pourtant posséder comme eux le vase de notre corps avec sainteté, et faire un pacte avec nos yeux pour ne pas même penser à des objets dangereux; que dans l'usage des viandes et la liberté des repas, nous devons user d'une censure rigoureuse envers nos sens, et conserver, comme l'anachorète le plus pénitent, toute la frugalité évangélique; que sans le vœu et la religion du silence, nous devons mettre une garde de circonspection sur notre langue, afin qu'il ne nous échappe pas même une parole oiseuse; et que tous nos discours soient des discours de Dieu; que dans une vie commune, il faut pourtant trouver le secret de porter sa croix, se renoncer sans cesse soi-même, être disciple de Jésus-Christ et le suivre; sans le secours d'une retraite extérieure, porter au milieu des entretiens et des commerces, une solitude, un calme au fond de votre cœur où le Dieu de paix puisse habiter; sans sortir du monde, y renoncer en effet, le mépriser et le haïr; sans être revêtu de poil de chameau, comme le solitaire, porter sous l'or et sous la soie, un homme pénitent, et un corps revêtu de la mortification de Jésus-Christ; et en un mot, que sans vous interdire tout ce qui peut flatter les sens, vous vous interdisiez pourtant toute complaisance sensuelle.

Venez nous dire après cela, dit saint Chrysostôme : Il faut donc se retirer sur les montagnes, et déserter les villes. Est-ce que l'Évangile n'est plus que pour les solitaires? est-ce que la chasteté, la tempérance, la pauvreté du cœur, le mépris du monde, le renoncement à soi-même, ne sont plus que les vertus des cloîtres et des déserts? Quelle erreur donc des gens du monde, de renvoyer aux solitaires et aux personnes retirées, toutes les austérités de la vie chrétienne! Ah! il en coûte bien plus au fidèle de se sauver au milieu du monde, qu'au solitaire au fond de sa retraite : il est bien plus difficile d'être chaste au milieu des dangers; humble dans les distinctions du rang et de la naissance; tempérant dans la liberté des repas; pauvre dans l'abondance des biens de la terre; pénitent dans des occasions éternelles de mollesse et de plaisir; doux et patient dans les concurrences infinies des intérêts et des passions; et cependant si vous n'êtes tout cela, vous êtes perdu. Mon Dieu! les saintes rigueurs d'une discipline sévère seroient bien plutôt inutiles au fond des déserts, où l'éloignement des dangers semble demander moins de précautions; au lieu qu'elles deviennent indispensables dans le monde, où la vertu plus exposée ne peut se soutenir qu'à la faveur des plus sévères attentions.

Cependant, mes Frères, malgré toute la sûreté

des cloîtres et des déserts, et toutes les précautions que le zèle et l'expérience des saints fondateurs a pu prendre, pour préserver l'innocence, ceux qui habitent ces pieux asiles ne laissent pas de tout craindre de leur foiblesse, et d'être sans cesse attentifs, de peur que l'ennemi ne les surprenne : ils ont de la peine à se défendre contre eux-mêmes, et trouvent, dans le lieu même de la paix et de la sûreté, des combats et des agitations, où ils se voient mille fois à la veille de perdre en un instant le fruit d'une vie entière de recueillement et de pénitence ; et vous, au milieu des périls, vous croiriez que votre privilége est de vivre avec plus de sécurité et d'indulgence pour vous-même? vous, environné sans cesse de tout ce qui est le plus capable de corrompre le cœur, vous, dans un état où tout est piége et tentation, vous croyez que l'avantage de cet état est une indolence profonde ; une inutilité de vie, dangereuse même à la plus austère retraite ; une immortification, qui loin des périls, deviendroit un péril elle-même? Et depuis quand, ô mon Dieu! ceux qui sont exposés au milieu des flots sont-ils moins obligés de veiller à leur salut, que ceux qui jouissent du calme et de la sûreté d'un saint asile?

Lorsque David, caché dans les déserts et dans les montagnes de la Judée, pour se dérober à la fureur de Saül, proposa à ceux qui l'accompa-

gnoient de sortir de leurs antres et de leurs bois, pour aller attaquer les Philistins : Quoi ? lui répondirent-ils, nous ne sommes pas en sûreté retranchés dans ces forêts et sur ces montagnes ; nous nous voyons à tous moments sur le point de tomber entre les mains de notre ennemi ; et que sera-ce si nous en sortons, et que nous descendions dans la plaine pour aller attaquer les Philistins ? *Ecce nos hic in Judæa consistentes timemus ; quanto magis si ierimus adversus agmina Philistinorum ?*[1] Et voilà ce que je pourrois vous dire ici : Quoi? nous craignons, nous au fond de nos retraites ; nous nous sommes à nous-mêmes une tentation continuelle dans la sûreté des asiles où la Providence nous a conduits depuis le premier âge ; nous y opérons notre salut avec tremblement ; nous prions, nous gémissons, nous sentons que la retraite elle-même deviendroit un écueil pour nous, si nous ne travaillions sans cesse au recueillement des sens, et à la mortification des passions : *Ecce nos hic in Judæa consistentes timemus ;* et vous voudriez nous persuader que nous aurions moins à craindre ; que nous aurions besoin de moins de vigilance, de moins de précautions, de moins de prière, si nous vivions comme vous au milieu du monde, environnés de cette foule de piéges, de séductions, d'illusions, d'exemples; en un mot,

[1] 1. Reg. 23. 3.

d'ennemis qui vous environnent? *Quanto magis si ierimus adversus agmina Philistinorum?* La pénitence toute seule fait la sûreté de nos retraites; et vous croiriez que la mollesse et les plaisirs ne seroient plus un danger au milieu du monde même?

Mais après tout, mes Frères, ne comparez plus, si vous voulez, les dangers infinis que vous trouvez dans le monde, et les précautions de violence, de prière, de sacrifice, de vigilance, qu'ils exigent de vous, à la sûreté des cloîtres et des déserts, qui semblent en demander moins; comparez seulement l'histoire de votre vie, les dissolutions de vos mœurs passées, avec celle des saints pénitents qui les habitent; les satisfactions que vous devez à Dieu, avec celles qu'ils lui doivent eux-mêmes. Quoi? vous prétendez que des âmes retirées et innocentes, qui portent le joug du Seigneur depuis une tendre jeunesse; qui, élevées dans le secret de son tabernacle, n'ont même jamais connu la corruption du monde, loin d'en avoir été infectées, et dont les fautes les plus criminelles seroient presque des vertus pour vous; vous prétendez que c'est leur partage de gémir toute leur vie sous la cendre et sous le cilice, de refuser tout à leurs sens, de ne vivre que pour mourir chaque jour; tandis que vous, dont les crimes ont, pour ainsi dire, prévenu les années; vous qui n'osez presque ouvrir les yeux sur les horreurs d'une vie passée, dont les abîmes

et les embarras vous font tant balancer sur une première démarche de changement ; vous, dis-je, vous nous soutiendrez que vos obligations sont moins austères ; que les jeux, les plaisirs, les spectacles, les profusions, les sensualités, les excès de la table, vous sont moins interdits ; que le ciel doit bien moins vous coûter qu'à ces âmes pures et innocentes ; que les larmes, les jeûnes, les veilles, les macérations, sont leur affaire et non pas la vôtre ; que c'est à elles à souffrir, à prier, à gémir, à se mortifier, et à vous à vivre dans l'indolence et dans l'usage de tout ce qui flatte les sens ? Grand Dieu ! que les hommes, rapprochés de la vérité, paroîtront un jour injustes, insensés, et téméraires !

La femme de Samarie s'abusoit donc, en opposant à la grâce de Jésus-Christ, sa qualité de Samaritaine. Si elle eût été fille d'Abraham et née dans Jérusalem, le secours du temple et des sacrifices, les instructions de la loi et des prophètes, l'avantage d'être sortie d'un peuple saint, et à qui les promesses avoient été faites, tout cela auroit pu la porter à se faire de son état une excuse et une raison de sécurité. Mais que dit-elle, en disant qu'elle est Samaritaine, sinon qu'elle habite au milieu d'un peuple réprouvé, dans une terre où le culte du Seigneur est corrompu, où les usages sont des abus; les exemples, des écueils; les maximes, des

erreurs; en un mot, dans une condition qui l'éloigne du salut, et l'enveloppe dans la condamnation générale prononcée contre tous les adorateurs de Garizim? Et voilà quelle est votre illusion. Vous vous défendez sur ce que vous êtes du monde? Mais si vous viviez dans le fond d'une maison sainte et retirée, vous auriez bien plus de raison de vous faire de votre état un prétexte de sécurité, et de croire qu'ainsi éloigné des périls, vous n'avez pas besoin de tant d'austérité et de vigilance; mais d'alléguer que vous êtes du monde, c'est regarder les difficultés de salut attachées à votre état, comme des adoucissements qui vous l'aplanissent. Vous nous direz peut-être que ce sont ces difficultés mêmes qui vous arrêtent; et que nous faisons la voie si difficile, que vous perdez courage : seconde excuse que la femme de Samarie oppose à Jésus-Christ, la difficulté de l'entreprise.

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'est presque point de pécheur, quelque déplorée que soit sa vie, qui ne compte sur une conversion à venir comme sur une démarche aisée et facile, et qui là-dessus ne se calme et ne vive tranquille dans ses crimes : il n'en est aucun, qui, lorsqu'il s'agit enfin de se convertir, ne regarde cette entreprise comme un ouvrage impossible, et

qui là-dessus ne recule et ne perde courage. Or, voici le nouveau prétexte que la femme de Samarie oppose aux nouvelles instances de la grâce. Elle se figure des difficultés insurmontables dans les promesses de Jésus-Christ; la profondeur du puits, le défaut de moyens pour y atteindre, tout la conduit à se persuader que le bienfait dont on la flatte est une chimère : *Puteus altus est, neque in quo haurias habes.*

Et voilà, mes Frères, l'excuse qu'on oppose encore tous les jours aux mouvements secrets de la grâce qui nous sollicitent à un changement de vie : le défaut de moyens, l'impossibilité de l'entreprise. En premier lieu, on a des abîmes sur la conscience; depuis si long-temps on vit dans la dissolution, sans foi, sans culte, sans sacrements; comment se résoudre à éclaircir ce chaos, et à creuser dans ces fatales profondeurs? *Puteus altus est.* D'ailleurs on est d'un caractère si fragile; on a porté en naissant des inclinations si vives pour le plaisir; on ne paroît pas né pour la dévotion; comment changer de tempérament et se refondre tout entier? *Puteus altus est.* Enfin la vie chrétienne, telle que nous la dépeignons, est une entreprise qui fait peur : le moyen de se condamner à la retraite; passer les jours à la prière, à la lecture, aux œuvres de miséricorde; mortifier ses sens, se disputer tout ce qui fait plaisir, rompre avec tout l'univers? heureux

ceux qui en ont la force! mais il n'est pas donné à tout le monde de l'avoir : *Puteus altus est.*

Mais revenons sur tous ces prétextes. Premièrement, vous avez des abîmes sur la conscience; vous ne savez par où vous y prendre pour commencer. Mais n'est-ce pas cet état déplorable lui-même qui devroit vous porter à tout entreprendre? Quoi! la connoissance que vous avez de vos maux, vous éloigne du remède? vous regardez votre délivrance comme une peine? vous ressemblez à un esclave qui refuseroit sa liberté, parce qu'il gémiroit sous un ancien esclavage, et sous le poids d'une infinité de chaînes. Mais vous est-il moins pénible de porter ce fardeau d'iniquité sur votre cœur? souffrez-vous moins en cachant vos plaies, que si vous les alliez découvrir au médecin charitable qui les guérit et qui les purifie? Que vous propose-t-on de si difficile? d'éclaircir une conscience dont vous ne pouvez plus calmer les remords; d'en faire sortir des serpents qui vous déchirent; de vous ouvrir à un ministre de Jésus-Christ qui mêlera ses larmes aux vôtres; qui sera plus touché de vos malheurs, que scandalisé de vos foiblesses; qui ranimera votre espérance, en vous redisant avec bonté, qu'il y a des pécheurs plus coupables que vous, dont la grâce a fait de grands saints; qui vous aidera par ses prières et ses gémissements, à sortir de l'état déplorable où vous êtes; qui vous consolera dans

votre douleur; qui vous soutiendra dans votre foiblesse, qui vous rassurera dans votre confusion; et qui sera moins le juge de votre conscience, que l'ami de votre adversité, et le confident charitable de vos peines. Ah! vous n'aurez pas plus tôt ouvert ce cœur que vous ne pouvez plus porter, que vous sentirez la joie et la sérénité renaître au dedans de vous : ce glaive, qui vous perce, arraché; ce poids, qui vous accable, tombé; ce ver, qui vous ronge, expiré; ces pensées sombres, qui vous noircissent l'esprit, disparoîtront; vous bénirez cent fois le moment heureux qui vous a vu prendre une résolution si nécessaire à votre salut, et au repos même de votre vie. Toute la difficulté que je trouve ici, est de vivre dans la situation où vous êtes; de vous défendre, et contre la voix du ciel qui vous appelle, et contre la voix de votre conscience qui vous condamne; de vous supporter vous-même ennemi de Dieu depuis que vous avez pu le connoître; éloigné des sacrements, des consolations de la grâce, vivant seul avec vous-même, c'est-à-dire, avec votre conscience et vos crimes : voilà la peine. La conversion qu'on vous propose n'en est que l'adoucissement, et le plus assuré remède.

Mais en second lieu, vous ne paroissez point né pour la piété, dites-vous; vous ne vous gagnerez jamais sur certains points, par où cependant il faudroit commencer; toutes vos inclinations se

trouvent justement l'autre extrémité de ce qu'on appelle vertu et dévotion : *Puteus altus est.* Mais premièrement, quand il devroit vous en coûter un peu plus qu'à un autre, n'avez-vous pas plus qu'un autre de crimes et de voluptés à réparer? D'ailleurs, l'éternité ne mérite-t-elle pas que vous vous fassiez quelque violence? ne vous en êtes-vous jamais fait pour le monde? ces penchants que vous nous donnez pour si invincibles, ne les avez-vous pas mille fois surmontés par des motifs de fortune, de gloire, de bienséance? ce malheureux tempérament que vous nous alléguez si souvent, ne vous trouvez-vous pas tous les jours dans des situations où il faut le gêner, le contraindre? et qu'est la vie du monde, et de la cour surtout, qu'une éternelle contrainte; une gêne qui ne finit point; une suite d'occupations opposées à vos penchants; une scène où il faut toujours jouer le personnage d'un autre? Ah! ce n'est pas à vous surtout qui habitez les palais des rois, à venir nous alléguer des inclinations désaccoutumées de tout joug, et qui par un long usage d'indépendance, ne sauroient plus se contraindre : vous avez appris à prendre sur vous-même, et à sacrifier tous les jours vos penchants à des intérêts plus forts : depuis que vous avez des passions, il a presque toujours fallu, ou les surmonter, ou les contrefaire; flatter ceux que vous méprisez; caresser ceux que vous haïssez; ramper devant ceux

auxquels votre orgueil est inconsolable d'être forcé de céder; laisser le plaisir pour le devoir : ah! le monde vous a instruit pour la vertu ; et les contraintes de la cour et des passions vous ont disposé plus que vous ne croyez à celles de l'Évangile.

Que dirai-je encore? peut-être vous en auroit-il plus coûté de vous vaincre dans une grande jeunesse : les passions alors plus vives, les réflexions moins sérieuses et moins tristes, les plaisirs plus séduisants par leur nouveauté, laissoient peut-être alors à votre foiblesse moins de liberté de s'en défendre : mais à l'heure qu'il est, que, lassé par votre propre expérience, vous en avez connu le vide et l'amertume ; à l'heure qu'il est, que l'âge, les emplois, les bienséances même du monde, exigent de vous des mœurs plus sérieuses et plus réglées ; à l'heure qu'il est, que des dégoûts, des contretemps, l'épreuve mille fois faite de la légèreté, de la fausseté, de la perfidie même des créatures, vous ont appris ce qu'il falloit attendre des passions et des engagements profanes ; à l'heure qu'il est, que moins propre au monde, il commence à se refroidir à votre égard, et à vous avertir qu'il est temps de vous faire d'autres plaisirs et d'autres occupations que les siennes ; à l'heure qu'il est, que vous ne traînez plus au milieu de ses amusements, qu'une conscience inquiète, qu'un ennui mortel que rien ne sauroit plus égayer, parce qu'il prend

sa source dans la tristesse et la maladie de votre âme que Dieu seul peut soulager; ah! il vous en coûtera moins que vous ne croyez de vous passer du monde, de l'oublier, de le mépriser; vous portez déjà au dedans de vous les semences de ces heureuses dispositions; vous ne l'aimez déjà plus, par raison, par dégoût, par l'inconstance toute seule du cœur; que sera-ce quand la grâce aidera ces préparations de la nature, que vous le haïrez par un principe de foi et de piété, et que la lumière du ciel vous en aura découvert toute la corruption, tous les périls, tout le néant et toute la misère?

Enfin, ne semble-t-il pas que vous ne devez compter que sur vous-même? J'avoue que si l'ouvrage de la conversion étoit l'ouvrage de l'homme seul, vous devriez en désespérer; mais ignorez-vous que ce qui n'est pas possible à l'homme seul, l'est à l'homme aidé de Dieu; que rien n'est difficile à la grâce; que les cœurs les plus fragiles et les plus corrompus, sont ceux quelquefois où elle opère de plus grandes choses, et que l'extrémité de nos misères est souvent la plus favorable disposition à l'excès de ses miséricordes? Hélas! la Pécheresse de la cité étoit fragile, enivrée du monde, pleine de passions, et ne paroissoit pas née pour la vertu; cependant fut-il jamais d'amour plus vif pour Jésus-Christ, de pénitence plus prompte, plus fervente, plus durable que la sienne? Augustin

étoit foible; hélas! ses désirs, ses rechutes, ses perplexités, ses agitations, ses efforts impuissants pour s'arracher à sa boue, et le poids fatal qui l'y entraînoit à l'instant, vit-on jamais tant de foiblesse? et cependant l'Église a-t-elle vu de conversion plus glorieuse à la grâce de Jésus-Christ? Et pour ne pas sortir de notre évangile, la femme de Samarie étoit foible; la multitude de ses mariages n'avoit pu la ramener à des mœurs plus régulières, et son mauvais caractère l'emportoit toujours : cependant le Sauveur ne triomphe-t-il pas aujourd'hui de toute sa foiblesse? Ah! c'est que la grâce change les inclinations, corrige le tempérament, forme un nouveau cœur, renouvelle tout l'homme; c'est que les vases de boue entre les mains de l'Ouvrier tout-puissant, deviennent bientôt des vases d'élite, plus solides que l'airain, plus brillants que la lumière, plus purs que le métal le plus précieux : c'est, en un mot, que la grâce est plus forte que la nature.

Mais en dernier lieu, les rigueurs d'une vie chrétienne vous épouvantent; car vous ne vous flattez point, dites-vous; si vous preniez le parti de la vertu, vous ne voudriez pas le prendre à demi, comme tant d'autres : si vous vous déclariez une fois, vous voudriez que ce fût tout de bon, sans ménagement et sans réserve; mais c'est cela même qui fait peur. Aussi on ne sait, ajoutez-vous, comment les choses iront après cette vie; mais l'Évangile

exactement accompli, ne semble pas fait pour des hommes aussi foibles que nous le sommes : *Puteus altus est, neque in quo haurias habes.*

A cela, on n'a qu'à vous répondre d'abord : Si vous croyez que l'Évangile est une loi donnée de Dieu, vous devez supposer qu'elle porte les caractères divins de son législateur; que c'est une loi sage, équitable, modérée, conforme à nos besoins, proportionnée à notre foiblesse, utile à nos misères; que c'est un remède, et non pas un piége; le secours, et non le désespoir de notre infirmité. Le Seigneur n'est pas un tyran bizarre, qui ne fasse des lois que pour trouver, dans l'impossibilité de les observer, des prétextes de nous perdre : c'est un père miséricordieux, qui ne pense qu'à faciliter à ses enfants les voies de la vie éternelle : c'est un maître généreux, qui dans les ordres mêmes qu'il nous prescrit, a bien plus d'égard à nos intérêts, qu'à sa propre gloire. Quelle idée vous faites-vous donc de sa loi sainte? c'est une loi raisonnable, consolante, seule capable de remédier à nos peines, et d'établir une paix solide dans notre cœur. Et quel autre intérêt, que le nôtre, auroit pu porter le Seigneur à donner une loi aux hommes? A-t-il besoin de nos hommages? lui revient-il quelque chose de nos vertus? sa félicité est-elle intéressée à notre fidélité? est-ce une gloire à lui, de s'assujettir les hommes par des lois capricieuses, où l'on puisse

dire qu'il ne cherche que l'honneur de se faire obéir, et de dominer sur les consciences par les terreurs et les menaces dont il accompagne ses préceptes? Il n'a donc cherché que notre intérêt et notre consolation, en nous prescrivant les ordonnances admirables de sa loi sainte. En ne donnant point de loi aux hommes, et nous laissant vivre au gré de nos passions, il eût nourri parmi les hommes la source de tous les troubles, l'origine de tous les malheurs : il eût fait de la société une confusion affreuse, sans liens, sans règle, sans équité, sans dépendance; où les seules passions, qui arment les hommes les uns contre les autres, les auroient liés ensemble; où nos seuls désirs auroient décidé de nos droits. En mettant des bornes à nos penchants, il en a donc mis à nos peines : en nous marquant nos devoirs, il nous a donc montré nos remèdes : en ne nous laissant point à nous-mêmes et entre les mains de nos passions, il nous a donc empêchés d'être nos propres tyrans : en nous assujettissant à sa loi, il n'a pas voulu tyranniser notre cœur, mais en fixer les inquiétudes.

Mais tel est l'artifice du démon, dit saint Augustin : à la naissance de la foi il tâchoit de renverser l'œuvre de Dieu, et d'anéantir l'Évangile, en rendant Jésus-Christ méprisable. Qui adorez-vous? disoit-il aux chrétiens par la bouche des sages du paganisme; un juif? un mort? un crucifié? un

homme de néant, et qui n'a pu se délivrer lui-même de la mort? *Antea quid dicebat? quem colitis? Judæum? mortuum? crucifixum? nullius momenti hominem, qui non potuit a se mortem depellere?* Quand il a vu que ce moyen étoit inutile, continue ce Père; que ces blasphèmes n'étoient plus écoutés qu'avec horreur; que les peuples en foule couroient adorer ce crucifié; que, malgré la puissance des Césars, la fureur des tyrans, la sagesse des philosophes, l'ancienne prescription de l'idolâtrie soutenue de la majesté des lois de l'empire, de la crédulité de tous les siècles, et de la magnificence des superstitions, les temples profanes étoient détruits, les idoles renversées, la folie de la croix triomphante de tout l'univers; et qu'un si grand événement, si favorable tout seul à la cause des chrétiens, si marqué par des caractères de divinité, si au-dessus de la possibilité de toutes les entreprises humaines, ayant encore pour lui l'accomplissement des prophéties, ne laissoit plus rien à dire contre la vérité de l'Évangile : il s'est tourné d'un autre côté; il n'a plus osé traiter la doctrine de Jésus-Christ de fable et d'imposture; il est convenu de sa sainteté, de sa sublimité, de la perfection de ses maximes. La loi chrétienne, a-t-il dit par la bouche des mondains, est une loi admirable, sainte, divine; il faut en convenir : rien de si beau et de si élevé que les préceptes de Jésus-Christ;

mais qui les pratique? mais comment les observer? mais cette grande perfection est-elle possible en cette vie? mais la foiblesse humaine peut-elle aller jusque-là? mais s'il y a eu autrefois des hommes qui aient suivi à la lettre tout ce que l'Évangile prescrit, sans doute ils étoient faits autrement que nous ne le sommes? *Cœpit a fide alio modo deterrere. Magna lex est christiana; potens lex illa, divina, ineffabilis: sed quis illam implet?* Les blasphèmes de l'impiété sont tombés d'eux-mêmes; ceux de l'impossibilité trouvent encore aujourd'hui des partisans et des apologistes au milieu d'un monde profane, et qui se glorifie du nom chrétien.

D'ailleurs, ce qu'il y a ici d'injuste dans les préjugés que l'on se forme contre la possibilité de la vie chrétienne, c'est que ceux qui s'en plaignent n'en ont jamais fait l'épreuve : ils adoptent là-dessus un langage qu'ils ont trouvé établi dans le monde; et sans connoître de la piété que le sentiment de la corruption qui les en éloigne, ils prononcent que les maximes de Jésus-Christ ne sont pas possibles, parce qu'ils le souhaitent. Mais nous aurions droit de vous dire : Essayez de la vertu, avant de vous en plaindre. Si vous aviez, selon la parole de l'Évangile, commencé l'édifice, et que vous n'eussiez pu l'achever; quoique le mauvais succès de l'entreprise dût être attribué à votre imprudence, selon Jésus-Christ, et au défaut de pré-

cautions ; néanmoins vous pourriez nous dire que l'entreprise passe vos forces. Mais vous n'avez jamais fait de démarche sincère de salut ; vous avez jusqu'ici mené une vie sensuelle, dissipée, pleine de passions et d'inutilités ; pourquoi décidez-vous donc sur ce que vous ne sauriez connoître? Prononcez, à la bonne heure, sur la vie du monde, sur le vide et l'amertume de ses plaisirs, sur l'inquiétude et les fureurs de ses revers et de ses injustices, sur les agitations et le tourment de ses espérances, sur la perfidie et l'inconstance de ses amitiés et de ses promesses ; vous le pouvez ; vous êtes là-dessus, à la cour surtout plus que partout ailleurs, juges légitimes : décriez, exagérez les difficultés, les peines, les dégoûts de la vie du monde et de la cour ; on vous le permet, et votre propre expérience vous en a assez instruits pour nous l'apprendre ; mais pour la vie chrétienne, ce n'est pas à vous à parler de ses rigueurs et de ses ennuis ; c'est un point que l'expérience seule peut décider : essayez-en premièrement ; rompez avec le monde ; finissez vos passions ; commencez à vivre pour l'éternité : vous nous direz alors si le joug de Jésus-Christ est aussi accablant qu'on se le figure, si le vice est plus aimable que la vertu ; nous vous écouterons alors : mettez-vous seulement en état de décider : voilà tout ce que nous demandons : peut-être céderez-vous d'abord à la difficulté ; et alors vous nous reprocherez l'os-

tentation de nos promesses : peut-être aussi vous en coûtera-t-il moins que vous ne croyez; et si cela est, n'êtes-vous pas à plaindre, de refuser à votre salut des efforts aussi légers que ceux qu'on vous demande?

Lorsque les Israélites, sur le point d'entrer dans la terre de Chanaan, parurent rebutés des difficultés de l'entreprise; et que refusant d'avancer, ils ne cessoient de dire que ces villes étoient imprenables, ces peuples invincibles, et que cette terre étoit toute couverte de monstres et de géants, qui dévoroient ses habitants : *Nequaquam ad hunc populum valemus ascendere, quia fortior nobis est; terra devorat habitatores suos :* [1] Josué et Caleb qui venoient de visiter cette terre heureuse, et qui en connoissoient les douceurs, les agréments et l'abondance, leur parlèrent de la sorte : Enfants d'Israël, venez voir vous-mêmes cette terre délicieuse que le Seigneur vous propose, et qui doit être votre possession éternelle : vous verrez que le lait et le miel y coulent de toutes parts : vous dévorerez ces peuples terribles, qui alarment tant votre foiblesse, comme on dévore le pain qui sert tous les jours de nourriture à l'homme : vous y trouverez le terme de vos travaux, le délassement de vos fatigues, la consolation de vos peines, le repos que vous cherchez en vain depuis tant d'années, et enfin des dou-

[1] Num. 13. 32, 33.

ceurs que vous n'avez jamais goûtées, ni dans la servitude de l'Égypte, ni dans les voies arides et pénibles du désert : nous l'avons nous-mêmes parcourue ; et nous ne venons ici aux pieds du tabernacle saint, et devant toute l'assemblée d'Israël, que pour être les témoins de la vérité, et les garants des promesses que le Seigneur a faites à nos pères : *Terra quam cricuivimus valde bona est ; et tradet Dominus humum lacte et melle manantem.*[1]

Et voilà, mes Frères, ce que nous pourrions vous dire ici, nous qui par les engagements d'un état saint, et un long usage du joug de Jésus-Christ, devons connoître quelles en sont les douceurs et les consolations ; et qui du moins pouvons rendre témoignage à la vérité de Dieu, et à la gloire de sa grâce. Pourquoi vous laissez-vous décourager par des difficultés que vous n'avez pas encore éprouvées ? Venez voir vous-mêmes ce qui se passe dans cette terre heureuse où vous vous figurez des difficultés si insurmontables. Loin d'y trouver ces monstres qui vous épouvantent, et que l'erreur de votre imagination s'y figure ; d'y trouver ces ennuis, ces dégoûts, ces horreurs que vous craignez tant et qui vous arrêtent ; vous verrez que le lait et le miel y coulent en abondance ; vous y trouverez des sources de consolations solides ; le repos que vous cherchez depuis si long-temps ; la paix du

[1] Num. 14. 7, 8.

cœur, que le monde et les passions ne donnent pas, et que vous n'avez pas encore trouvée; toutes les ressources de la grâce, dont vous avez été jusqu'ici privés. Nous en avons nous-mêmes fait une heureuse expérience, et nous ne paroissons ici devant l'autel saint et dans l'assemblée des fidèles, que pour rendre témoignage aux miséricordes du Seigneur sur les âmes qui reviennent à lui par une sincère pénitence : *Terra quam circuivimus valde bona est; et tradet Dominus humum lacte et melle manantem.*

Oui, mes Frères, si vous connoissiez le don de Dieu, comme le dit aujourd'hui le Sauveur à la femme de Samarie : *Si scires donum Dei;*[1] si vous pouviez comprendre quelle joie la grâce répand sur les devoirs les plus rigoureux de la vie chrétienne, et quelles sont les consolations secrètes qui accompagnent les sacrifices les plus pénibles qu'on fait à Dieu : *Si scires :* si l'on pouvoit vous faire sentir d'avance combien les hommes, les plaisirs, les prétentions, les espérances, et tout cet amas de vanité et de fumée devient peu de chose à une âme touchée de Dieu : *Si scires :* si vous pouviez comparer les inquiétudes qui vous déchirent, les difficultés qui traversent vos passions, à la tranquillité dont vous jouiriez dans la vertu, et aux facilités que la grâce y ménage à notre foiblesse; en un mot, l'eau

[1] Joan. 4. 109.

du puits de Jacob, figure des plaisirs du monde, à l'eau que le Sauveur promet à la femme de Samarie, image des douceurs de la vertu : *Si scires :* si vos yeux pouvoient s'ouvrir, et connoître quel don Dieu fait à une âme, lorsqu'il la délivre de ses passions, et qu'il met en leur place dans son cœur, la paix, la charité, la justice : *Si scires donum Dei ;* ah ! sans doute, loin de différer encore, vous n'auriez pas assez de tout votre cœur pour demander ce don céleste ; pas assez de larmes pour pleurer les jours et les années que vous en avez été privés. La source de nos craintes est dans notre cœur ; et la vertu n'est appréhendée, que parce qu'elle n'est pas connue.

Mais tout le monde n'en parle pas comme vous, dit-on ; et ce que nous semblons faire si aisé, d'autres le font bien difficile. Dernière excuse que la femme de Samarie oppose aux instances de Jésus-Christ, la variété des opinions et des doctrines : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt ; et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet.* Ce devroit être ici ma dernière partie ; mais j'abrége.

En effet, Jésus-Christ avoit conduit insensiblement cette pécheresse au point essentiel de sa conversion ; à cette passion honteuse, qui seule s'opposoit à la grâce dans son cœur : il lui avoit découvert tout le secret criminel de sa dissolution et

de sa conduite ; elle ne pouvoit plus dissimuler des égarements dont elle voyoit le Sauveur trop instruit : le trouble, la honte, les remords commencent à naître dans son âme ; mais ce n'étoient là que de foibles commencements ; le cœur n'étoit point encore rendu. *Je vois bien que vous êtes un prophète*,[1] lui dit-elle ; voilà tout le fruit qu'elle semble retirer de la vérité qui la condamne. Semblable à la plupart de ces âmes mondaines, lesquelles au sortir d'un discours où le zèle du ministre aura développé toute la honte de leurs foiblesses les plus secrètes, et tracé la peinture de leur cœur comme si elles-mêmes l'avoient instruit de tout ce qui s'y passe, se contentent de dire que c'est un prophète : *Video quia propheta es tu ;* qu'on se reconnoît soi-même à tout ce qu'il dit ; qu'on diroit qu'il voit dans les cœurs et dans les plus secrets penchants de ceux qui l'écoutent : mais voilà tout. On lui donne des louanges qu'il méprise et dont il gémit devant Dieu ; et on ne se corrige point ; ce qui seroit sa gloire, sa consolation et sa couronne.

Nos pères, continue la pécheresse, *ont adoré sur cette montagne ; et vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer.* Nouvel artifice dont elle s'avise. Pour détourner la question de ses mœurs, qui lui déplaît et qui l'embarrasse, elle se jette habilement sur une question de doctrine : les contes-

[1] Joan. 4. 19.

tations entre Jérusalem et Garizim, sur la vérité de leur culte et sur la sainteté de leur temple, n'avoient pas fini depuis que le traître et l'ambitieux Manassès avoit élevé l'autel sacrilége sur la montagne de Samarie ; et chacun soutenant la gloire de sa maison et la majesté de ses sacrifices, ils s'accusoient mutuellement, comme il arrive presque toujours, de superstition et d'idolâtrie.

Or voilà ce qui donne lieu à la réponse de la femme de Samarie : il semble qu'elle veut, par cette variété d'opinions et de doctrines, justifier ses désordres ; et que l'incertitude où elle prétend qu'on est sur le lieu et sur les règles du véritable culte, suffit pour autoriser sa tranquillité dans l'état déplorable où elle se trouve. Ainsi c'est comme si elle répondoit à Jésus-Christ : Mais, Seigneur, à quoi s'en tenir ? vous Juifs, vous prétendez qu'il faut adorer à Jérusalem, et n'avoir point de commerce avec Samarie : nos pères ont toujours adoré sur cette montagne ; ils nous ont permis ce que vous condamnez. Pour qui se déclarer dans cette diversité de sentiments ? Convenez premièrement des devoirs que le Seigneur exige de nous, du temple et de l'autel qu'il a choisis ; et après cela j'écouterai vos instructions, et je pourrai m'en tenir à la sagesse de vos conseils et de vos maximes.

Et voilà le prétexte dont on se sert encore tous les jours dans le monde pour s'étourdir sur les vé-

rités les plus terribles du salut, la variété des opinions sur les règles des mœurs. On ne sait à qui en croire, nous dit-on tous les jours; les uns vous damnent, les autres vous sauvent; ici on vous passe certains points, ailleurs on les condamne; ici vous observez la loi en l'adoucissant, ailleurs vous ne l'adoucissez qu'en la transgressant; ici on a des raisons pour défendre, ailleurs on croit en avoir pour permettre; en un mot, ici vous êtes un saint, ici vous n'avez pas encore commencé à être chrétien. Et là-dessus, ô mon Dieu! le pécheur insensé conclut qu'il n'a qu'à vivre tranquille dans ses égarements; que l'Évangile ne renferme que des opinions et des problèmes; que chacun le tourne selon les préventions de son propre esprit, et qu'au fond il n'y a rien de trop assuré dans tout ce que nous leur disons de votre loi sainte.

Mais sans apporter ici tout ce qui pourroit confondre un prétexte si injurieux à la vérité et à la piété chrétienne, souffrez que je me contente de vous demander : Ne tient-il qu'à l'uniformité des sentiments, que vous sortiez de vos passions honteuses? est-ce à vous à venir nous alléguer la variété des opinions et des doctrines sur les règles des mœurs? Des âmes religieuses, timorées, craintives, pourroient nous opposer ces perplexités et ces incertitudes : comme elles ne croient jamais marcher par un chemin assez sûr; que leurs de-

voirs paroissent souvent incompatibles avec leur situation ; et que la décision n'en est pas toujours facile ; il se peut faire qu'elles trouvent quelquefois dans le sanctuaire, ici une indulgence qui les rassure, ailleurs une sévérité qui les alarme ; et qu'elles demeurent incertaines de la route qu'il faudroit tenir. Mais pour vous, avez-vous jamais trouvé une grande variété de sentiments sur le déréglement de vos mœurs, et sur l'indignité de vos passions ? nos décisions sont-elles fort différentes sur la honte de votre état ? n'avez-vous pas ouï partout là-dessus les mêmes oracles, que les fornicateurs, les adultères, les impudiques, les adorateurs d'idoles ne posséderont pas le royaume de Dieu ? Cette uniformité d'opinions vous ramène-t-elle à la vérité que vous ne sauriez vous dissimuler à vous-même ? Cependant c'est vous seul qui vous plaignez qu'on ne sait à quoi s'en tenir ; car c'est le monde le plus déréglé qui tient ce langage, et vous êtes le seul que tout se réunit pour condamner.

Vous imitez la femme de Samarie. Il n'étoit pas question pour elle de savoir s'il falloit adorer à Jérusalem ou à Garizim ; puisque le temps étoit venu, comme lui répond Jésus-Christ, que ce ne seroit, ni à Garizim ni à Jérusalem, mais par toute la terre, que son Père auroit des adorateurs en esprit et en vérité : ce différend ne la regardoit pas, pour ainsi dire ; ce point pouvoit être douteux pour elle,

et on ne lui faisoit pas encore un crime de l'ignorer. Mais le déréglement de sa conduite et de ses commerces criminels étoit clair pour elle ; il n'y avoit là-dessus, ni à Jérusalem, ni à Garizim même aucune loi qui pût l'autoriser : elle connoissoit sur ce point ses obligations, et on demandoit qu'elle les remplît. Mais au lieu de commencer par le devoir qui étoit clair, et qui la regardoit toute seule, elle va chercher des prétextes dans une variété de sentiments qui ne la regardoit plus. Commencez par retrancher de vos mœurs tout ce que vous y connoissez de visiblement contraire à la loi de Dieu ; tout ce que tous les sentiments et toutes les opinions d'un commun accord y condamnent : après cela vous aurez droit de vous plaindre de nos contentions prétendues ; après cela vous nous reprocherez, tant qu'il vous plaira, la différence des décisions et des conduites. De quoi vous avisez-vous de nous reprocher qu'on ne sait, pour ainsi dire, où il faut adorer, ni à qui s'adresser pour marcher sûrement et connoître ce que Dieu demande de nous ? Vous n'en êtes pas encore là ; ce doute est trop pieux et trop élevé pour vous : laissez là les dissensions qui vous sont inutiles, et renoncez à des désordres, qui non-seulement n'ont pour eux aucun suffrage, mais que vous ne pouvez plus vous justifier à vous-même : en un mot, soyez adorateur en esprit et en vérité, comme le dit au-

jourd'hui Jésus-Christ à la femme de Samarie, alors toutes les contentions humaines vous deviendront indifférentes ; vous trouverez Dieu partout, parce que vous ne chercherez que Dieu partout : la variété des décisions vous fera seulement déplorer la triste destinée de la vérité, toujours exposée ici-bas à la contradiction ; c'est-à-dire, ou à la sévérité indiscrète, ou à l'indulgence excessive des hommes : vous en gémirez devant le Seigneur ; vous lui demanderez qu'il manifeste sa vérité à la terre ; qu'il répande un esprit de paix et de sagesse sur ceux à qui la foi, l'instruction et la doctrine sont confiées; qu'il pacifie, qu'il réunisse, qu'il protége son Église ; qu'il lui suscite des pasteurs fidèles pour la gouverner, des docteurs éclairés pour l'instruire, des prêtres saints et zélés pour l'édifier ; des princes religieux pour la défendre : que dis-je? qu'il prolonge les jours du prince glorieux qui en bannit les scandales, qui en calme les dissensions, qui les prévient même par sa prudence, qui en répare les ruines, qui en soutient la gloire et la majesté, qui en fait la gloire lui-même ; et qu'il donne à nos neveux des rois qui l'imitent, puisqu'ils ne seront pas assez heureux pour en avoir qui lui ressemblent.

Voilà les dispositions que la raison et la religion demanderoient de vous : mais sur l'affaire du salut, on ne se pique pas de prudence ; on ne sait ce qu'on adore, comme le reproche Jésus-Christ à la femme

de Samarie : *Vos adoratis quod nescitis* : [1] on veut retenir le fond de la religion de ses pères comme les Samaritains ; on veut y mêler comme eux des usages profanes et favorables aux passions. On sent bien que la conscience ne ratifie pas ce mélange, et qu'on n'est pas d'accord avec soi-même ; mais pour se calmer, on suppose que nous-mêmes ne le sommes pas entre nous : on se fait de nos dissensions prétendues, une raison insensée de paix et de sécurité : on est bien aise que la vérité soit contestée, embrouillée, obscurcie, pour pouvoir se persuader presque qu'elle n'est plus ; et nous sommes contents de nous-mêmes, quand nous avons pu ajouter à nos crimes le malheur d'y être plus tranquilles.

Telle étoit la disposition de la femme de Samarie : ne pouvant plus se défendre, ni contre les instances du Sauveur, ni contre les remords de sa propre conscience; frappée de ses égarements passés, attirée par les consolations qu'on lui promet dans des mœurs nouvelles, elle voudroit encore renvoyer sa conversion à un temps plus favorable : *Quand le Messie sera venu*, [2] répond-elle à Jésus-Christ, *il nous annoncera toute chose*. Voilà tout le fruit qu'elle paroît tirer des paroles de Jésus-Christ; un vain projet d'un changement à venir; un espoir frivole, qu'un temps enfin viendra où elle renoncera tout

[1] Joan. 4. 22. — [2] Ibid. vers. 25.

de bon à ses déréglements : et c'est là que se termine d'ordinaire tout le fruit de nos instructions. Nous excitons les consciences, nous ne les changeons pas : nous inspirons des désirs, nous ne persuadons pas les œuvres : nous entendons beaucoup de projets, nous ne voyons presque jamais de démarche. Mais le Sauveur ne permet pas à cette pécheresse de s'abuser sur un point si dangereux. C'est moi-même qui vous parle, lui dit-il, n'attendez point d'autre prophète ; voici celui que le ciel vous envoie, pour vous retirer de vos voies égarées ; ne renvoyez pas à un autre temps : si je sors des frontières de Samarie ; si vous laissez perdre ce moment heureux ; si je m'éloigne de votre cœur, vous périssez sans ressource : *Ego sum qui loquor tecum.* [1] Et voilà ce qu'il vous dit ici en secret à vous seul, mon cher Auditeur : Voici enfin le don de Dieu, l'heure de votre salut, le moment de ma miséricorde ; n'en attendez point d'autre ; il y a si longtemps que vous différez, que vous vous trompez vous-même par des retardements et des projets inutiles de conversion : à mesure que vos années avancent, vos desseins de changements reculent et s'éloignent de vous. Vous comptiez que l'âge vous feroit revenir ; et l'âge, en changeant tout le reste, n'a pas changé votre cœur : vous vous promettiez qu'une situation plus tranquille vous laisseroit

[1] Joan. 4. 26.

plus de loisir de penser à votre salut ; le loisir est venu, et la volonté de me servir est à venir encore : vous vous disiez à vous-même, que certains engagements rompus, que certaines bienséances finies, vous mettriez tout de bon, ordre à votre conscience; ces engagements ne sont plus ; ces bienséances ont fini, et vos passions sont encore les mêmes. Ah ! jusques à quand serez-vous le jouet de vos vaines espérances ? Ne rendez pas inutile ma grâce, qui aujourd'hui vous trouble et vous rappelle : n'est-ce pas déjà une faveur bien signalée, que je vienne vous chercher jusque dans une terre infidèle ; que je vienne vous inspirer des désirs de conversion jusque dans le palais des rois, dans le centre des plaisirs et des passions humaines ? Si vous connoissiez le don de Dieu ; si vous faisiez attention que dans le temps même que des ténèbres profondes sont répandues sur tout ce qui vous environne, et que mon nom est à peine connu de ceux avec qui vous vivez, vous seule êtes recherchée, éclairée, touchée ; ah ! loin de différer encore, vous regarderiez ce moment, comme le moment décisif de votre éternité ; c'est-à-dire, ou le comble de mes miséricordes éternelles sur votre âme, ou le terme fatal de ma bonté et de ma patience.

Grand Dieu ! dissipez donc, comme la poussière, les vains obstacles que j'oppose encore à votre grâce : soutenez mes forces chancelantes,

et mes résolutions tant de fois infidèles : ne permettez plus que ma foiblesse triomphe de votre puissance : ne combattez plus avec moi que pour vaincre : et reprenez vous-même un cœur que j'ai bien pu vous ravir tout seul, mais que je ne saurois plus tout seul vous rendre ; afin que redevenu la conquête de votre grâce, je puisse bénir mon libérateur dans tous les siècles.

Ainsi soit-il.

Digitized by Google

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR L'AUMÔNE.

Accepit ergo Jesus panes; et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jésus prit les pains; et ayant rendu grâces, il les distribua aux disciples, et les disciples à ceux qui étoient assis. Joan. 6. 11.

Ce n'est pas sans mystère, que Jésus-Christ associe aujourd'hui les disciples au prodige de la multiplication des pains, et qu'il se sert de leur ministère pour distribuer la nourriture miraculeuse à un peuple pressé de faim et de misère. Il pouvoit sans doute encore faire pleuvoir la manne dans le désert, et épargner à ses disciples le soin d'une si pénible distribution.

Mais ne pouvoit-il pas aussi, après avoir ressuscité Lazare, ne point employer leur secours pour

le délier ? sa voix toute-puissante qui venoit de briser les chaînes de la mort, auroit-elle trouvé quelque résistance dans de foibles liens que la main de l'homme avoit formés ? c'est qu'il vouloit leur tracer par avance dans cette fonction, l'exercice sacré de leur ministère ; la part qu'ils alloient avoir désormais à la résurrection spirituelle des pécheurs ; et que tout ce qu'ils délieroient sur la terre, seroit délié dans le ciel.

Il pouvoit encore, lorsqu'il fut question de payer le tribut à César, se passer des filets de Pierre, pour chercher une pièce d'argent dans les entrailles d'un poisson ; lui qui des pierres mêmes, pouvoit susciter des enfants d'Abraham, auroit pu à plus forte raison, les changer en un métal précieux, et y trouver le prix du tribut dû à César : mais en la personne du chef de l'Église, il vouloit instruire tous ses ministres à respecter ceux qui portent le glaive ; et à donner, en rendant l'honneur et le tribut aux puissances établies de Dieu, un exemple de soumission au reste des fidèles.

Ainsi en se servant aujourd'hui de l'entremise des apôtres, pour distribuer aux troupes le pain miraculeux, son dessein est d'accoutumer tous ses disciples à la miséricorde et à la libéralité envers les malheureux : il vous établit les ministres de sa Providence, et ne multiplie les biens de la terre entre vos mains, qu'afin que de là ils se ré-

pandent sur cette multitude d'infortunés qui vous environne.

Il pourroit, sans doute, les nourrir lui-même, comme il nourrit autrefois les Paul et les Élie dans le désert : il pourroit, sans votre entremise, soulager des créatures qui portent son image ; lui dont la main invisible prépare la nourriture aux petits corbeaux mêmes, qui l'invoquent dans leur délaissement : mais il veut vous associer au mérite de sa libéralité ; il veut que vous soyez placés entre lui et les pauvres, comme des nuées fécondes, toujours prêtes à répandre sur eux les rosées bienfaisantes que vous n'avez reçues que pour eux.

Tel est l'ordre de sa Providence : il falloit ménager à tous les hommes des moyens de salut : les richesses corromproient le cœur, si la charité n'en expioit les abus ; l'indigence lasseroit la vertu, si les secours de la miséricorde n'en adoucissoient l'amertume : les pauvres facilitent aux riches le pardon de leurs plaisirs ; les riches animent les pauvres à ne pas perdre le mérite de leurs souffrances.

Appliquez-vous donc, qui que vous soyez, à toute la suite de cet évangile. Si vous gémissez sous le joug de l'indigence, la tendresse et l'attention de Jésus-Christ sur les besoins d'un peuple errant et dépourvu, vous consolera : si vous êtes né dans l'opulence, l'exemple des disciples va vous

instruire. Vous y verrez en premier lieu, les prétextes qu'on oppose au devoir de l'aumône, confondus : vous y apprendrez en second lieu, quelles doivent en être les règles. C'est-à-dire, que dans la première partie de ce discours, nous établirons ce devoir contre toutes les vaines excuses de la cupidité ; dans la seconde, nous vous instruirons sur la manière de l'accomplir, contre les défauts mêmes de la charité : c'est l'instruction la plus naturelle que nous présente l'histoire de notre évangile. Implorons le secours de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On ne met guère en question dans le monde, si la loi de Dieu nous fait un précepte de l'aumône : l'Évangile est si précis sur ce devoir ; l'esprit et le fond de la religion y conduisent si naturellement ; la seule idée que nous avons de la Providence, dans la dispensation des choses temporelles, laisse si peu de lieu sur ce point à l'opinion et au doute, que, quoique plusieurs ignorent toute l'étendue de cette obligation, il n'est personne néanmoins qui ne convienne du fond et de la règle.

Qui l'ignore en effet, que le Seigneur, dont la Providence a réglé toutes choses avec un ordre si admirable, et préparé leur nourriture même aux

animaux, n'auroit pas voulu laisser des hommes créés à son image, en proie à la faim et à l'indigence, tandis qu'il répandroit à pleines mains, sur un petit nombre d'heureux, la rosée du ciel et la graisse de la terre ; s'il n'avoit prétendu que l'abondance des uns suppléât à la nécessité des autres ?

Qui l'ignore, que tous les biens appartenoient originairement à tous les hommes en commun ; que la simple nature ne connoissoit, ni de propriété, ni de partage ; et qu'elle laissoit d'abord chacun de nous en possession de tout l'univers ? mais que pour mettre des bornes à la cupidité, et éviter les dissensions et les troubles, le commun consentement des peuples établit que les plus sages, les plus miséricordieux, les plus intègres, seroient aussi les plus opulents ; qu'outre la portion du bien que la nature leur destinoit, ils se chargeroient encore de celle des plus foibles, pour en être les dépositaires, et la défendre contre les usurpations et les violences : de sorte qu'ils furent établis par la nature même, comme les tuteurs des malheureux ; et que ce qu'ils eurent de trop, ne fut plus que l'héritage de leurs frères, confié à leurs soins et à leur équité ?

Qui l'ignore enfin, que les liens de la religion ont encore resserré ces premiers nœuds que la nature avoit formés parmi les hommes ; que la grâce de Jésus-Christ, qui enfanta les premiers fidèles,

non-seulement n'en fit qu'un cœur et qu'une âme, mais encore qu'une famille, d'où toute propriété fut bannie ; et que l'Évangile, nous faisant une loi d'aimer nos frères comme nous-mêmes, ne nous permet plus, ou d'ignorer leurs besoins, ou d'être insensibles à leurs peines ?

Mais il en est du devoir de l'aumône, comme de tous les autres devoirs de la loi : en général, en idée on n'ose en contredire l'obligation ; la circonstance de l'accomplir est-elle arrivée, on ne manque jamais de prétexte, ou pour s'en dispenser tout-à-fait, ou pour ne s'en acquitter qu'à demi. Or, il semble que l'Esprit de Dieu a voulu nous marquer tous ces prétextes dans les réponses que font les disciples à Jésus-Christ, pour s'excuser de secourir cette multitude affamée qui l'avoit suivi au désert.

En premier lieu, ils le font souvenir qu'à peine ont-ils de quoi fournir à leurs propres besoins, et qu'il ne leur reste que cinq pains d'orge, et deux poissons : *Est puer unus hic, qui habet quinque panes hordeaceos et duos pisces;*[1] et voilà le premier prétexte que la cupidité oppose au devoir de la miséricorde. A peine a-t-on le nécessaire ; on a un nom et un rang à soutenir dans le monde, des enfants à établir, des créanciers à satisfaire, des fonds à dégager, des charges publiques à supporter, mille frais de pure bienséance auxquels il faut fournir :

[1] Joan. 6. 9.

or, qu'est-ce qu'un revenu qui n'est pas infini, pour des dépenses de tant de sortes? *Sed hæc quid inter tantos?*[1] Ainsi parle tous les jours le monde, et le monde le plus brillant et le plus somptueux.

Or, mes Frères, je sais que les bornes du nécessaire ne sont pas les mêmes pour tous les états; qu'elles augmentent à proportion du rang et de la naissance; qu'une étoile, comme parle l'Apôtre, doit différer en clarté d'une autre étoile; que même dès les siècles apostoliques, on voyoit dans l'assemblée des fidèles des hommes revêtus d'une robe de distinction, et portant au doigt un anneau d'or, tandis que les autres, d'une condition plus obscure, se contentoient de simples vêtements pour couvrir leur nudité; qu'ainsi la religion ne confond pas les états; et que si elle défend à ceux qui habitent les palais des rois, la mollesse des mœurs et le faste indécent des vêtements, elle ne leur ordonne pas aussi la pauvreté et la simplicité de ceux qui vivent au fond des champs, et de la plus obscure populace : je le sais.

Mais, mes Frères, c'est une vérité incontestable, que ce qu'il y a de superflu dans vos biens ne vous appartient pas; que c'est la portion des pauvres; et que vous ne devez compter à vous de vos revenus, que ce qui est nécessaire pour soutenir l'état où la Providence vous a fait naître. Je vous demande

[1] Joan. 6. 9.

donc, est-ce l'Évangile ou la cupidité, qui doit régler ce nécessaire? Oseriez-vous prétendre que toutes les vanités dont l'usage vous fait une loi, vous fussent comptées devant Dieu comme des dépenses inséparables de votre condition? prétendre que tout ce qui vous flatte, vous accommode, nourrit votre orgueil, satisfait vos caprices, corrompt votre cœur, vous soit pour cela nécessaire? prétendre que tout ce que vous sacrifiez à la fortune d'un enfant, pour l'élever plus haut que ses ancêtres; tout ce que vous risquez à un jeu excessif; que ce luxe, ou qui ne convient pas à votre naissance, ou qui en est un abus, soient des droits incontestables qui doivent être pris sur vos biens avant ceux de la charité? prétendre enfin, que parce qu'un père obscur et échappé de la foule vous aura laissé héritier de ses trésors, et peut-être aussi de ses injustices, il vous sera permis d'oublier votre peuple et la maison de votre père, vous mettre à côté des plus grands noms, et soutenir le même éclat, parce que vous pouvez fournir à la même dépense?

Si cela est ainsi, mes Frères; si vous ne comptez pour superflu que ce qui peut échapper à vos plaisirs, à vos profusions, à vos caprices, vous n'avez donc qu'à être voluptueux, capricieux, dissolus, prodigues, pour être dispensés du devoir de l'aumône. Plus vous aurez de passions à satisfaire,

plus l'obligation d'être charitable diminuera ; et vos excès que le Seigneur vous ordonnoit d'expier par la miséricorde, seront eux-mêmes le privilége qui vous en décharge. Il faut donc qu'il y ait ici une règle à observer, et des bornes à se prescrire, différentes de celles de la cupidité : et la voici, la règle de la foi. Tout ce qui ne tend qu'à nourrir la vie des sens, qu'à flatter les passions, qu'à autoriser les pompes et les abus du monde ; tout cela est superflu pour un chrétien ; c'est ce qu'il faut retrancher et mettre à part : voilà le fonds et l'héritage des pauvres ; vous n'en êtes que le dépositaire, et ne pouvez y toucher sans usurpation et sans injustice. L'Évangile, mes Frères, réduit à peu le nécessaire du chrétien, quelque élevé qu'il soit dans le monde ; la religion retranche bien des dépenses ; et si nous vivions tous selon les règles de la foi, nos besoins, qui ne seroient plus multipliés par nos passions, seroient moindres : nous trouverions la plus grande partie de nos biens inutile ; et comme dans le premier âge de la foi, l'Église ne verroit point d'indigent parmi les fidèles. Nos dépenses augmentent tous les jours, parce que tous les jours nos passions se multiplient ; l'opulence de nos pères n'est plus qu'un état pauvre et malaisé pour nous ; et nos grands biens ne peuvent plus suffire, parce que rien ne suffit à qui ne se refuse rien.

Et pour donner à cette vérité toute l'étendue que

le demande le sujet que nous traitons, je vous demande en second lieu, mes Frères, l'élévation et l'abondance où vous êtes nés, vous dispensent-elles de la simplicité, de la frugalité, de la modestie, de la violence évangélique ? Pour être nés grands, vous n'en êtes pas moins chrétiens. En vain, comme ces Israélites dans le désert, avez-vous amassé plus de manne que vos frères ; vous n'en pouvez garder pour votre usage, que la mesure prescrite par la loi : *Qui multum, non abundavit.*[1] Hors de là, Jésus-Christ n'auroit défendu le faste, les pompes, les plaisirs, qu'aux pauvres et aux malheureux ; eux à qui l'infortune de leur condition rend cette défense fort inutile.

Or, cette vérité capitale supposée : si selon la règle de la foi, il ne vous est pas permis de faire servir vos richesses à la félicité de vos sens ; si le riche est obligé de porter sa croix, de ne chercher pas sa consolation en ce monde, et de se renoncer sans cesse soi-même comme le pauvre ; quel a pu être le dessein de la Providence, en répandant sur vous les biens de la terre ? et quel avantage peut-il vous en revenir à vous-mêmes ? Seroit-ce de fournir à vos passions désordonnées ? mais vous n'êtes plus redevables à la chair, pour vivre selon la chair. Seroit-ce de soutenir l'orgueil du rang et de la naissance ? mais tout ce que vous donnez à la vanité,

[1] 2 Cor. 8. 15.

vous le retranchez de la charité. Seroit-ce de thésauriser pour vos neveux ? mais votre trésor ne doit être que dans le ciel. Seroit-ce de passer la vie plus agréablement ? mais si vous ne pleurez, si vous ne souffrez, si vous ne combattez, vous êtes perdus. Seroit-ce de vous attacher plus à la terre ? mais le chrétien n'est pas de ce monde, il est citoyen du siècle à venir. Seroit-ce d'agrandir vos possessions et vos héritages ? mais vous n'agrandiriez jamais que le lieu de votre exil ; et le gain du monde entier vous seroit inutile, si vous veniez à perdre votre âme. Seroit-ce de charger vos tables de mets plus exquis ? mais vous savez que l'Évangile n'interdit pas moins la vie sensuelle et voluptueuse au riche, qu'à l'indigent. Repassez sur tous les avantages que vous pouvez retirer selon le monde de votre prospérité, ils vous sont presque tous interdits par la loi de Dieu.

Ce n'a donc pas été son dessein de vous les ménager, en vous faisant naître dans l'abondance ; ce n'est donc pas pour vous que vous êtes nés grands ; ce n'est pas pour vous, comme le disoit autrefois Mardochée à la pieuse Esther, que le Seigneur vous a élevée à ce point de grandeur et de prospérité qui vous environne ; c'est pour son peuple affligé ; c'est pour être la protectrice des infortunés : *Et quis novit utrum ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris ?*[1] Si vous ne répondez pas à ce dessein de

[1] Esther, 4. 14.

Dieu sur vous, continuoit ce sage Juif, il se servira de quelque autre qui lui sera plus fidèle ; il lui transportera cette couronne qui vous étoit destinée ; il saura bien pourvoir par quelque autre voie, à l'affliction de son peuple ; car il ne permet pas que les siens périssent ; mais vous et la maison de votre père, périrez : *Per aliam occasionem liberabuntur Judæi ; et tu, et domus patris tui, peribitis.*[1] Vous n'êtes donc dans les desseins de Dieu, que les ministres de sa Providence envers les créatures qui souffrent : vos grands biens ne sont donc que des dépôts sacrés que sa bonté a mis entre vos mains, pour y être plus à couvert de l'usurpation et de la violence, et conservés plus sûrement à la veuve et à l'orphelin : votre abondance dans l'ordre de sa sagesse n'est donc destinée qu'à suppléer à leur nécessité ; votre autorité, qu'à les protéger ; vos dignités, qu'à venger leurs intérêts ; votre rang, qu'à les consoler par vos offices : tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux ; votre élévation ne seroit plus l'ouvrage de Dieu, et il vous auroit maudit en répandant sur vous les biens de la terre, s'il vous les avoit donnés pour un autre usage.

Ah ! ne nous alléguez donc plus, pour excuser votre dureté envers vos frères, des besoins que la loi de Dieu condamne ; justifiez plutôt sa Providence envers les créatures qui souffrent ; faites-leur

[1] Esther, 4. 14.

connoître, en rentrant dans son ordre, qu'il y a un Dieu pour elles comme pour vous; et bénir les conseils adorables de sa sagesse dans la dispensation des choses d'ici-bas, qui leur a ménagé dans votre abondance des ressources si consolantes.

Mais d'ailleurs, mes Frères, que peuvent retrancher à ces besoins que vous nous alléguez tant, les largesses modiques qu'on vous demande? Le Seigneur n'exige pas de vous une partie de vos fonds et de vos héritages, quoiqu'ils lui appartiennent tout entiers, et qu'il ait droit de vous en dépouiller : il vous laisse tranquilles possesseurs de ces terres, de ces palais, qui vous distinguent dans votre peuple, et dont la piété de vos ancêtres enrichissoit autrefois nos temples : il ne vous ordonne pas, comme à ce jeune homme de l'Évangile, de renoncer à tout, de distribuer tout votre bien aux pauvres, et de le suivre : il ne vous fait pas une loi, comme autrefois aux premiers fidèles, de venir porter tous vos trésors aux pieds de vos pasteurs : il ne vous frappe pas d'anathème, comme il frappa Ananie et Saphire, pour avoir osé seulement retenir une portion d'un bien qu'ils avoient reçu de leurs pères, vous qui ne devez peut-être qu'aux malheurs publics, et à des gains odieux ou suspects, l'accroissement de votre fortune : il consent que vous appeliez les terres de vos noms, comme dit le Prophète, et que vous transmettiez à vos enfants les possessions qui

vous sont venues de vos ancêtres : il veut seulement que vous en retranchiez une légère portion pour les infortunés qu'il laisse dans l'indigence : il veut que tandis que vous portez sur l'indécence et le faste de vos parures, la nourriture d'un peuple entier de malheureux, vous ayez de quoi couvrir la nudité de ses serviteurs qui n'ont pas où reposer leur tête : il veut que de ces tables voluptueuses, où vos grands biens peuvent à peine suffire à votre sensualité, et aux profusions d'une délicatesse insensée, vous laissiez du moins tomber quelques miettes pour soulager des Lazares pressés de la faim et de la misère : il veut que tandis qu'on verra sur les murs de vos palais des peintures d'un prix bizarre et excessif, votre revenu puisse suffire pour honorer les images vivantes de votre Dieu : il veut enfin que tandis que vous n'épargnerez rien pour satisfaire la fureur d'un jeu outré, et que tout ira fondre dans ce gouffre, vous ne veniez pas supputer votre dépense, mesurer vos forces, nous alléguer la médiocrité de votre fortune, et l'embarras de vos affaires, quand il s'agira de consoler l'affliction d'un chrétien. Il le veut ; et n'a-t-il pas raison de le vouloir ? Quoi ! vous seriez riche pour le mal, et pauvre pour le bien ? vos revenus suffiroient pour vous perdre, et ils ne suffiroient pas pour vous sauver, et pour acheter le ciel ? et parce que vous outrez l'amour de vous-même,

il vous seroit permis d'être barbare envers vos frères?

Mais, mes Frères, d'où vient que c'est ici la seule circonstance, où vous diminuez vous-mêmes l'opinion qu'on a de vos richesses? Partout ailleurs, vous voulez qu'on vous croie puissants; vous vous donnez pour tels; vous cachez même quelquefois sous des dehors encore brillants, des affaires déjà ruinées, pour soutenir cette vaine réputation d'opulence. Cette vanité ne vous abandonne donc, que lorsqu'on vous fait souvenir du devoir de la miséricorde : alors peu contents d'avouer la médiocrité de votre fortune, vous l'exagérez; et la dureté l'emporte dans votre cœur, non-seulement sur la vérité, mais encore sur la vanité. Ah! le Seigneur reprochoit autrefois à un évêque dans l'Apocalypse : *Vous dites, Je suis riche, je suis comblé de biens; et vous ne savez pas que vous êtes pauvre, nu et misérable à mes yeux.*[1] Mais il devroit aujourd'hui changer ce reproche à votre égard, et vous dire : Oh! vous vous plaignez que vous êtes pauvre, et dépourvu de tout; et vous ne voulez pas voir que vous êtes riche, comblé de biens, et que dans un temps où presque tous ceux qui vous environnent souffrent, vous seul ne manquez de rien à mes yeux.

Et c'est ici le second prétexte qu'on oppose au

[1] Apoc. 3. 17.

devoir de l'aumône; la misère générale. Aussi les disciples répondent en second lieu au Sauveur pour s'excuser de secourir cette multitude affamée, que le lieu est désert et stérile, que l'heure est déjà passée, et qu'il faut renvoyer le peuple, afin qu'il aille dans les bourgs et dans les maisons voisines, acheter de quoi se nourrir : *Desertus est locus hic, et jam hora præteriit.*[1] Nouveau prétexte dont on se sert pour se dispenser de la miséricorde : le malheur des temps, la stérilité et le dérangement des saisons.

Mais, premièrement, Jésus-Christ n'auroit-il pas pu répondre aux disciples, dit saint Chrysostôme : C'est parce que le lieu est désert et stérile, et que ce peuple ne sauroit y trouver de quoi soulager sa faim, qu'il ne faut pas le renvoyer à jeun, de peur que les forces ne lui manquent en chemin. Et voilà, mes Frères, ce que je pourrois aussi d'abord vous répondre : Les temps sont mauvais, les saisons sont fâcheuses : ah! c'est pour cela même que vous devez entrer dans des inquiétudes plus vives et plus tendres sur les besoins de vos frères. Si le lieu est désert et stérile pour vous, que doit-il être pour tant de malheureux? si vous vous ressentez du malheur des temps, ceux qui n'ont pas les mêmes ressources que vous, que n'en doivent-ils pas souffrir? si les plaies de l'Égypte entrent jusque dans

[1] Marc. 6. 35.

les palais des grands et de Pharaon même, quelle sera la désolation de la cabane du pauvre et du laboureur? si les princes d'Israël, dans Samarie affligée, ne trouvent plus de ressource dans leur aire, ni dans leur pressoir, selon l'expression du Prophète, quelle sera l'extrémité d'une populace obscure, réduite peut-être, comme cette mère infortunée, non à se nourrir du sang de son enfant, mais à faire de son innocence et de son âme le prix funeste de sa nécessité?

Mais d'ailleurs, ces fléaux dont nous sommes affligés, et dont vous vous plaignez, sont la peine de votre dureté envers les pauvres; Dieu venge sur vos biens l'injuste usage que vous en faites; ce sont les cris et les gémissements des malheureux que vous abandonnez, qui attirent l'indignation du ciel sur vos terres et sur vos campagnes. C'est donc dans ces calamités publiques, qu'il faut vous hâter d'apaiser la colère de Dieu par l'abondance de vos largesses; c'est alors qu'il faut plus que jamais intéresser les pauvres dans vos malheurs. Ah! vous vous avisez de vous adresser au ciel, d'invoquer par des supplications générales, les saints protecteurs de cette monarchie, pour obtenir des saisons plus heureuses, la cessation des fléaux publics, le retour de la sérénité et de l'abondance : mais ce n'est pas là seulement qu'il faut porter vos vœux et vos prières; vous ne trouverez jamais les saints sen-

sibles à vos peines, tandis que vous ne le serez pas vous-mêmes à celles de vos frères : vous avez sur la terre les maîtres des vents et des saisons; adressez-vous aux pauvres, ce sont eux qui ont pour ainsi dire les clefs du ciel : ce sont leurs vœux qui règlent les temps et les saisons, qui nous ramènent des jours sereins ou funestes, qui suspendent ou qui attirent les faveurs du ciel; car l'abondance n'est donnée à la terre que pour leur soulagement; et ce n'est que par rapport à eux, que le ciel vous punit, ou que le ciel vous favorise.

Mais pour achever de vous confondre, vous, mes Frères, qui nous alléguez si fort le malheur des temps; la rigueur prétendue de ces temps retranche-t-elle quelque chose à vos plaisirs? que souffrent vos passions des misères publiques? Si le malheur des temps vous oblige à vous retrancher sur vos dépenses, retranchez d'abord tout ce que la religion condamne dans l'usage de vos biens; réglez vos tables, vos parures, vos jeux, vos trains, vos édifices, sur le pied de l'Évangile; que les retranchements de la charité ne viennent du moins qu'après tous les autres; retranchez vos crimes, avant que de retrancher vos devoirs. C'est le dessein de Dieu, quand il frappe de stérilité les provinces et les royaumes, d'ôter aux grands et aux puissants les occasions des dissolutions et des excès : entrez donc dans l'ordre de sa justice et de

sa sagesse; regardez-vous comme des criminels publics que le Seigneur châtie par des punitions publiques; dites-lui, comme David, lorsqu'il vit la main de Dieu appesantie sur son peuple : C'est sur moi, Seigneur, qui suis le seul coupable, qui ai attiré votre indignation sur ce royaume en abusant de ma prospérité, et en me livrant à des passions honteuses; c'est sur moi seul que doit tomber la fureur de votre bras : *Vertatur, obsecro, manus tua contra me :*[1] mais cette populace obscure et affligée; mais ces infortunés, qui dans une condition pénible, ne mangeoient leur pain qu'à la sueur de leur front; eh! qu'ont-ils fait, Seigneur, pour être exposés au glaive de votre vengeance? *Ego sum qui peccavi; ego inique egi : isti qui oves sunt, quid fecerunt?*[2]

Voilà votre modèle : faites cesser, en finissant vos désordres, la cause des malheurs publics; offrez à Dieu, en la personne des pauvres, le retranchement de vos plaisirs et de vos profusions, comme le seul sacrifice de justice, capable de désarmer sa colère; et puisque ces fléaux ne tombent sur la terre que pour punir l'abus que vous avez fait de l'abondance, portez-en aussi tout seuls, en retranchant ces abus, la peine et l'amertume. Mais qu'on ne s'aperçoive des malheurs publics, ni dans l'orgueil des équipages, ni dans la sensualité des

[1] 2. Reg. 24. 17. — [2] Ibid.

repas, ni dans la magnificence des édifices, ni dans la fureur du jeu et l'entêtement des plaisirs, mais seulement dans votre inhumanité envers les pauvres; mais que tout au dehors, les spectacles, les assemblées profanes, les réjouissances publiques, que tout aille même train, tandis que la charité seule se refroidira; mais que le luxe croisse même de jour en jour, et que la miséricorde seule diminue; mais que le monde et le démon ne perdent rien au malheur des temps, tandis que Jésus-Christ tout seul en souffre dans ses membres affligés; mais que le riche, à couvert de son opulence, ne voie que de loin les effets de la colère du ciel, tandis que le pauvre et l'innocent en deviendront la triste victime; grand Dieu! vous ne voudriez donc frapper que les malheureux en répandant des fléaux sur la terre? votre unique dessein seroit donc d'achever d'écraser ces infortunés sur qui votre main s'étoit déjà si fort appesantie, en les faisant naître dans l'indigence et dans la misère? les puissants de l'Égypte seroient donc épargnés par l'ange exterminateur, tandis que toute votre fureur viendroit fondre sur l'Israélite affligé, sur son toit pauvre et dépourvu, et marqué même du sang de l'Agneau? Oui, mes Frères, les calamités publiques ne sont destinées qu'à punir les riches et les puissants; et ce sont les riches et les puissants tout seuls qui n'en souffrent rien : au con-

traire, en multipliant les malheureux, elles leur fournissent un nouveau prétexte de se dispenser du devoir de la miséricorde.

Dernière excuse des disciples, fondée sur le grand nombre de personnes qui ont suivi le Sauveur au désert : Ce peuple est en si grand nombre, disent-ils, que quand nous acheterions pour deux cents deniers de pain, cela ne suffiroit pas. Dernier prétexte qu'on oppose au devoir de l'aumône; la multitude des pauvres. Oui, mes Frères, ce qui devroit ranimer la charité, l'éteint : la multitude des malheureux vous endurcit à leurs misères : plus le devoir augmente, plus vous vous en croyez dégagés; et vous devenez cruels, pour avoir trop d'occasions d'être charitables.

Mais en premier lieu, d'où vient, je vous prie, cette multitude de pauvres dont vous vous plaignez? Je sais que le malheur des temps peut en augmenter le nombre : mais les guerres, les maladies populaires, les déréglements des saisons que nous éprouvons, ont été de tous les siècles : les calamités que nous voyons ne sont pas nouvelles; nos pères les ont vues, et ils en ont vu même de plus tristes; des dissensions civiles, le père armé contre l'enfant, le frère contre le frère; les campagnes ravagées par leurs propres habitants; le royaume en proie à des nations ennemies; personne en sûreté sous son propre toit : nous ne

voyons pas ces malheurs ; mais ont-ils vu ce que nous voyons? tant de misères publiques et cachées? tant de familles déchues? tant de citoyens autrefois distingués, aujourd'hui sur la poussière, et confondus avec le plus vil peuple? les arts devenus presque inutiles? l'image de la faim et de la mort répandue sur les villes et sur les campagnes? que dirai-je? tant de désordres secrets qui éclatent tous les jours, qui sortent de leurs ténèbres, et où précipite le désespoir et l'affreuse nécessité? D'où vient cela, mes Frères? n'est-ce pas d'un luxe qui engloutit tout, et qui étoit inconnu à nos pères? de vos dépenses qui ne connoissent plus de bornes, et qui entraînent nécessairement avec elles le refroidissement de la charité?

Ah! l'Église naissante n'étoit-elle pas persécutée, désolée, affligée? les malheurs de nos siècles approchent-ils de ceux-là? on y souffroit la proscription des biens, l'exil, la prison ; les charges les plus onéreuses de l'état tomboient sur ceux qu'on soupçonnoit d'être chrétiens ; en un mot, on ne vit jamais tant de calamités : et cependant il n'y avoit point de pauvres parmi eux, dit saint Luc : *Nec quisquam egens erat inter illos.* [1] Ah! c'est que des richesses de simplicité sortoient du fond de leur pauvreté même, selon l'expression de l'Apôtre ; c'est qu'ils donnoient selon leurs forces et au delà ;

[1] Act. 4. 34.

c'est que des provinces les plus éloignées, par les soins des hommes apostoliques, couloient des fleuves de charité, qui venoient consoler les frères assemblés à Jérusalem et plus exposés que les autres à la fureur de la synagogue.

Mais plus encore que tout cela : c'est que les plus puissants d'entre les premiers fidèles étoient ornés de modestie; et que nos grands biens peuvent à peine suffire au faste monstrueux dont l'usage nous fait une loi : c'est que leurs festins étoient des repas de sobriété et de charité ; et que la sainte abstinence même que nous célébrons ne peut modérer parmi nous les profusions et les excès des tables et des repas : c'est que n'ayant point ici-bas de cité permanente, ils ne s'épuisoient pas pour y faire des établissements brillants, pour illustrer leur nom, pour élever leur postérité, et ennoblir leur obscurité et leur roture ; ils ne pensoient qu'à s'assurer une meilleure condition dans la patrie céleste ; et qu'aujourd'hui nul n'est content de son état ; chacun veut monter plus haut que ses ancêtres ; et que leur patrimoine n'est employé qu'à acheter des titres et des dignités qui puissent faire oublier leur nom et la bassesse de leur origine : en un mot, c'est que la diminution de ces premiers fidèles, comme parle l'Apôtre, faisoit toute la richesse de leurs frères affligés, et que nos profusions font aujourd'hui toute leur misère et leur indigence. Ce

sont donc nos excès, mes Frères, et notre dureté qui multiplient le nombre des malheureux : n'excusez donc plus là-dessus le défaut de vos aumônes ; ce seroit faire de votre péché même votre excuse. Ah ! vous vous plaignez que les pauvres vous accablent ; mais c'est de quoi ils auroient lieu de se plaindre un jour eux-mêmes : ne leur faites donc pas un crime de votre insensibilité, et ne leur reprochez pas ce qu'ils vous reprocheront sans doute un jour devant le tribunal de Jésus-Christ.

Si chacun de vous, selon l'avis de l'Apôtre, mettoit à part une certaine portion de ses biens pour la subsistance des malheureux ; si dans la supputation de vos dépenses et de vos revenus, cet article étoit toujours le plus sacré et le plus inviolable ; eh ! nous verrions bientôt diminuer parmi nous le nombre des affligés ; nous verrions bientôt renaître dans l'Église la paix, l'allégresse, l'heureuse égalité des premiers chrétiens ; nous n'y verrions plus avec douleur cette monstrueuse disproportion, qui élève les uns, et les place sur le faîte de la prospérité et de l'opulence, tandis que les autres rampent sur la terre, et gémissent dans l'abîme de l'indigence et de l'affliction : il n'y auroit parmi nous de malheureux que les impies ; point de misères secrètes que celles que le péché opère dans les âmes ; point de larmes que des larmes de pénitence ; point de soupirs que pour le ciel ; point de

pauvres que ces heureux disciples de l'Évangile, qui renoncent à tout pour suivre leur maître : nos villes seroient le séjour de l'innocence et de la miséricorde ; la religion, un commerce de charité ; la terre, l'image du ciel, où dans différentes mesures de gloire, chacun est également heureux ; et les ennemis de la foi seroient encore forcés, comme autrefois, de rendre gloire à Dieu, et de convenir qu'il y a quelque chose de divin dans une religion qui peut unir les hommes d'une manière si nouvelle.

Mais ce qui fait ici la méprise, c'est que dans la pratique personne ne regarde l'aumône comme une des plus essentielles obligations du christianisme ; ainsi on n'a rien de réglé sur ce point : si l'on fait quelque largesse, c'est toujours d'une façon arbitraire ; et quelque légère qu'elle puisse être, on est content de soi-même, comme si on venoit de faire une œuvre de surcroît.

Car d'ailleurs, mes Frères, quand vous prétendez excuser la modicité de vos aumônes, en disant que le nombre des pauvres est infini ; que croyez-vous dire par-là ? vous dites que vos obligations à leur égard sont devenues plus indispensables ; que votre miséricorde doit croître à mesure que les misères croissent, et que vous contractez de nouvelles dettes, en même temps qu'il s'élève de nouveaux malheureux sur la terre. C'est alors, mes Frères, c'est dans ces calamités publi-

ques que vous devez vous retrancher même sur des dépenses, qui hors de là vous seroient permises et peut-être nécessaires : c'est alors que vous ne devez plus vous regarder que comme le premier pauvre, et prendre, comme une aumône, tout ce que vous prenez pour vous-même : c'est alors que vous n'êtes plus ni grand, ni homme en place, ni citoyen distingué, ni femme de naissance ; vous êtes simplement fidèle, membre de Jésus-Christ, frère d'un chrétien affligé.

Et certes, dites-moi : tandis que les villes et les campagnes sont frappées de calamités ; que des hommes créés à l'image de Dieu, et rachetés de tout son sang, broutent l'herbe comme des animaux, et dans leur nécessité extrême, vont chercher à travers les champs, une nourriture que la terre n'a pas faite pour l'homme, et qui devient pour eux une nourriture de mort ; auriez-vous la force d'y être le seul heureux ?[1] Tandis que la face de tout un royaume est changée, et que tout retentit de cris et de gémissements autour de votre demeure superbe ; pourriez-vous conserver au dedans le même air de joie, de pompe, de sérénité, d'opulence? et où seroit l'humanité, la raison, la religion? Dans une république païenne, on vous regarderoit comme un mauvais citoyen ; dans une société de sages et de mondains, comme une âme

[1] Discours prononcé en 1709.

vile, sordide, sans noblesse, sans générosité, sans élévation; et dans l'Église de Jésus-Christ, sur quel pied voulez-vous qu'on vous regarde? eh! comme un monstre indigne du nom de chrétien que vous portez, de la foi dont vous vous glorifiez, des sacrements dont vous approchez, de l'entrée même de nos temples où vous venez, puisque ce sont là les symboles sacrés de l'union qui doit être parmi les fidèles.

Cependant la main du Seigneur est étendue sur nos peuples dans les villes et dans les campagnes; vous le savez, et vous vous en plaignez: le ciel est d'airain pour ce royaume affligé; la misère, la pauvreté, la désolation, la mort, marchent partout devant vous. Or, vous échappe-t-il de ces excès de charité, devenus maintenant une loi de discrétion et de justice? prenez-vous sur vous-même une partie des calamités de vos frères? vous voit-on seulement toucher à vos profusions et à vos voluptés, criminelles en toute sorte de temps, mais barbares et punissables même par les lois des hommes en celui-ci? Que dirai-je? ne mettez-vous pas peut-être à profit les misères publiques? ne faites-vous pas peut-être de l'indigence comme une occasion barbare de gain? n'achevez-vous pas peut-être de dépouiller les malheureux, en affectant de leur tendre une main secourable? et ne savez-vous pas l'art inhumain d'apprécier les larmes et les nécessités de vos frères? Entrailles cruelles! dit

l'Esprit de Dieu, quand vous serez rassasié, vous vous sentirez déchiré : votre félicité fera elle-même votre supplice; et le Seigneur fera pleuvoir sur vous sa fureur et sa guerre.

Mes Frères, que la présence des pauvres devant le tribunal de Jésus-Christ sera terrible pour la plupart des riches du monde! que ces accusateurs seront puissants ! et qu'il vous restera peu de chose à répondre, quand ils vous reprocheront qu'il falloit si peu de secours pour soulager leur indigence ; qu'un seul jour retranché de vos profusions, auroit suffi pour remédier aux besoins d'une de leurs années ; que c'est leur propre bien que vous leur refusiez, puisque ce que vous aviez de trop leur appartenoit; qu'ainsi vous avez été non-seulement cruels, mais encore injustes en le leur refusant ; mais enfin que votre dureté n'a servi qu'à exercer leur patience, et les rendre plus dignes de l'immortalité, tandis que vous alors, dépouillés pour toujours de ces mêmes biens que vous n'avez pas voulu mettre en sûreté dans le sein des pauvres, n'aurez plus pour partage que la malédiction préparée à ceux qui auront vu Jésus-Christ souffrant la faim, la soif, la nudité dans ses membres, et qui ne l'auront pas soulagé : *Nudus eram, et non cooperuistis me.*[1] Telle est l'illusion des prétextes dont on se sert pour se dispenser du devoir de l'aumône ; éta-

[1] Matth. 25. 43.

blissons maintenant les règles qu'il faut observer en l'accomplissant ; et après avoir défendu cette obligation contre toutes les vaines excuses de la cupidité, tâchons de la sauver aussi des défauts mêmes de la charité.

DEUXIÈME PARTIE.

Ne point sonner de la trompette pour s'attirer les regards publics dans les offices de miséricorde que nous rendons à nos frères ; observer l'ordre de la justice même dans la charité, et ne pas préférer des besoins étrangers à ceux dont nous sommes chargés ; paroître touchés de l'infortune, et savoir consoler les pauvres par notre affabilité autant que par nos dons ; enfin éclairer même par notre vigilance, le secret de leur honte : voilà les règles que nous prescrit aujourd'hui l'exemple du Sauveur dans la pratique de la miséricorde.

Premièrement, il s'en alla dans un lieu désert et écarté, dit l'Évangile ; il monta sur une montagne où il s'assit avec ses disciples. Son dessein, selon les saints interprètes, étoit de dérober aux yeux des villes voisines le prodige de la multiplication des pains ; et de n'avoir pour témoins de sa miséricorde, que ceux qui devoient en ressentir les effets. Première instruction, et première règle : le secret de la charité.

Oui, mes Frères, que de fruits de la miséricorde, le vent brûlant de l'orgueil et de la vaine complaisance, flétrit tous les jours aux yeux de Dieu ! que d'aumônes perdues pour l'éternité ! que de trésors qu'on croyoit en sûreté dans le sein des pauvres, et qui paroîtront un jour corrompus par le ver et par la rouille !

A la vérité, il est peu de ces hypocrisies grossières et déclarées, qui publient sur les toits le mérite de leurs œuvres saintes ; l'orgueil est plus habile, et ne se démasque jamais tout-à-fait : mais qu'il est encore moins de véritables zèles de charité, qui cherchent, comme Jésus-Christ, les lieux solitaires et écartés, pour y cacher leurs saintes profusions ! On ne voit presque que de ces zèles fastueux, qui n'ont des yeux que pour des misères d'éclat ; et qui veulent pieusement mettre le public dans la confidence de leurs largesses : on prendra bien quelquefois des mesures pour les cacher; mais on n'est pas fâché qu'une indiscrétion les trahisse : on ne cherchera pas les regards publics; mais on sera ravi que les regards publics nous surprennent; et l'on regarde presque comme perdues les libéralités qui sont ignorées.

Hélas ! nos temples et nos autels n'étalent-ils pas de toutes parts avec leurs dons, les noms et les marques de leurs bienfaiteurs, c'est-à-dire, les monuments publics de la vanité de nos pères et de

la nôtre? Si l'on ne vouloit que l'œil invisible du Père céleste pour témoin, à quoi bon cette vaine ostentation? Craignez-vous que le Seigneur n'oublie vos offrandes? Faut-il que du fond du sanctuaire, où nous l'adorons, il ne puisse jeter ses regards sans en retrouver le souvenir? Si vous ne vous proposez que de lui plaire, pourquoi exposer vos largesses à d'autres yeux qu'aux siens? pourquoi ses ministres eux-mêmes, dans les fonctions les plus redoutables du sacerdoce, paroîtront-ils à l'autel, où ils ne devroient porter que les péchés du peuple, chargés et revêtus des marques de votre vanité? pourquoi ces titres et ces inscriptions qui immortalisent sur des murs sacrés vos dons et votre orgueil? N'étoit-ce pas assez que ces dons fussent écrits de la main même du Seigneur dans le livre de vie? pourquoi graver sur le marbre qui périra, le mérite d'une action que la charité avoit pu rendre immortelle?

Ah! Salomon, après avoir élevé le temple le plus pompeux et le plus magnifique qui fût jamais, n'y fit graver que le nom redoutable du Seigneur; et n'eut garde de mêler les marques de la grandeur de sa race avec celles de la majesté éternelle du Roi des rois. On donne un nom de piété à cet usage; on se persuade que ces monuments publics sollicitent les libéralités des fidèles. Mais le Seigneur a-t-il chargé votre vanité du soin d'attirer des lar-

gesses à ses autels? et vous a-t-il permis d'être moins modestes, afin que vos frères devinssent plus charitables? Hélas! les plus puissants d'entre les premiers fidèles portoient simplement, comme les plus obscurs, leur patrimoine aux pieds des apôtres : ils voyoient avec une sainte joie, leurs noms et leurs biens confondus avec ceux de leurs frères qui avoient moins offert qu'eux : on ne les distinguoit pas alors dans l'assemblée des fidèles à proportion de leurs largesses : les honneurs et les préséances n'y étoient pas encore le prix des dons et des offrandes; et l'on n'avoit garde de changer la récompense éternelle qu'on attendoit du Seigneur, en cette gloire frivole, qu'on auroit pu recevoir des hommes : et aujourd'hui l'Église n'a pas assez de priviléges pour satisfaire la vanité de ses bienfaiteurs; leurs places y sont marquées dans le sanctuaire; leurs tombeaux y paroissent jusque sous l'autel, où ne devroient reposer que les cendres des martyrs; on leur rend même des honneurs qui devroient être réservés à la gloire du sacerdoce; et s'ils ne portent pas la main à l'encensoir, ils veulent du moins partager avec le Seigneur l'encens qui brûle sur ses autels. L'usage autorise cet abus, il est vrai; mais l'usage ne justifie jamais ce qu'il autorise.

La charité, mes Frères, est cette bonne odeur de Jésus-Christ qui s'évanouit et s'éteint du mo-

ment qu'on la découvre. Ce n'est pas qu'il faille s'abstenir des offices publics de miséricorde : nous devons à nos frères l'édification et l'exemple : il est bon qu'ils voient nos œuvres ; mais il ne faut pas que nous les voyions nous-mêmes ; et notre gauche doit ignorer les dons que répand notre droite : les actions mêmes, que le devoir rend les plus éclatantes, doivent toujours être secrètes dans la préparation du cœur : nous devons entrer pour elles dans une manière de jalousie contre les regards étrangers, et ne croire leur innocence en sûreté, que lorsqu'elles sont sous les yeux de Dieu seul. Oui, mes Frères, les aumônes, qui ont presque toujours coulé en secret, arrivent bien plus pures dans le sein de Dieu même, que celles qui, exposées même malgré nous aux yeux des hommes, ont été comme grossies et troublées sur leur course par les complaisances inévitables de l'amour-propre, et par les louanges des spectateurs : semblables à ces fleuves qui ont presque toujours coulé sous la terre, et qui portent dans le sein de la mer des eaux vives et pures, au lieu que ceux qui ont traversé à découvert les plaines et les campagnes, n'y portent d'ordinaire que des eaux bourbeuses, et traînent toujours après eux les débris, les cadavres, le limon qu'ils ont amassé sur leur route. Voilà donc la première règle de charité que nous prescrit aujourd'hui le Sauveur : éviter le faste et

l'ostentation dans les œuvres de miséricorde; ne vouloir y être remarqué, ni par le rang qu'on y tient, ni par la gloire d'en être le principal auteur, ni par le bruit qu'elles peuvent faire dans le monde; et ne point perdre sur la terre ce que la charité n'avoit amassé que pour le ciel.

La seconde circonstance que je remarque dans notre évangile, c'est que nul de toute cette multitude qui s'offre à Jésus-Christ, n'est rejeté : tous indifféremment sont soulagés; et on ne lit pas que le Sauveur ait usé à leur égard de distinction et de préférence. Seconde règle; la charité est universelle : elle bannit ces libéralités de goût et de caprice, qui ne semblent ouvrir le cœur à certaines misères, que pour le fermer à toutes les autres. Vous trouvez des personnes dans le monde, qui sous prétexte qu'elles ont leurs aumônes réglées et des lieux destinés pour les recevoir, sont insensibles à tous les autres besoins. En vain vous les avertiriez qu'une famille va tomber faute d'un léger secours; qu'une jeune personne est sur le bord du précipice, si l'on ne se hâte de lui tendre une main secourable; qu'un établissement utile va manquer, si un renouvellement de charité ne le soutient : ce ne sont pas là des misères de leur goût; et en plaçant ailleurs quelques largesses, elles croient acheter le droit de voir d'un œil sec, et d'un cœur indifférent, toutes les autres infortunes.

Je sais que la charité a son ordre et sa mesure; qu'elle doit user de discernement; et que la justice veut que certains besoins soient préférés : mais je ne voudrois pas cette charité méthodique, s'il est permis de parler ainsi, qui sait précisément à quoi s'en tenir ; qui a ses jours, ses lieux, ses personnes, ses bornes ; qui hors de là est barbare, et qui peut convenir avec elle-même de n'être touchée qu'en certain temps, et à l'égard de certains besoins. Ah! est-on ainsi maître de son cœur, quand on aime véritablement ses frères? peut-on à son gré se marquer à soi-même les moments d'ardeur et d'indifférence? La charité, ce saint amour est-il si régulier quand il embrase véritablement le cœur? n'a-t-il pas, si je l'ose dire, ses saillies et ses excès? et ne se trouve-t-il pas des occasions si touchantes, où quand vous n'auriez qu'une étincelle de charité dans le cœur, elle se fait sentir, et ouvre à l'instant vos entrailles et vos richesses à votre frère?

Je ne voudrois pas cette charité durement circonspecte, qui n'a jamais assez examiné, et qui se défie toujours de la vérité des besoins qu'on lui expose. Voyez si dans cette multitude que Jésus-Christ rassasie aujourd'hui, il s'attache à discerner ceux que la paresse et l'espérance toute seule d'une nourriture corporelle, avoient pu attirer au désert, et qui auroient eu encore assez de force pour aller

chercher à manger dans les villes voisines : nul n'est excepté de ses divins bienfaits. N'est-ce pas déjà une assez grande misère, que d'être réduit à feindre même qu'on est malheureux ? Ne vaut-il pas mieux encore donner à de faux besoins, que courir risque de refuser à des besoins véritables ? Quand un imposteur séduiroit votre charité, qu'en seroit-il ? n'est-ce pas toujours Jésus-Christ qui la reçoit de votre main ? et votre récompense est-elle attachée à l'abus qu'on peut faire de votre aumône, ou à l'intention elle-même qui l'offre ?

De cette règle il en naît une troisième, marquée encore dans l'histoire de notre évangile : c'est que non-seulement la charité doit être universelle, mais douce, affable, compatissante. Jésus-Christ voyant ce peuple errant et dépourvu au pied de la montagne, est touché de pitié : *Misertus est eis;* [1] ce spectacle l'attendrit; la misère de cette multitude réveille sa compassion et sa tendresse. Troisième règle : la douceur de la charité.

On accompagne souvent la miséricorde de tant de dureté envers les malheureux ; en leur tendant une main secourable, on leur montre un visage si dur et si sévère, qu'un simple refus eût été moins accablant pour eux, qu'une charité si sèche et si farouche : car la pitié qui paroît touchée de leurs maux, les console presque autant que la libéralité

[1] Matth. 14. 14.

qui les soulage. On leur reproche leur force, leur paresse, leurs mœurs errantes et vagabondes : on s'en prend à eux de leur indigence et de leur misère; et en les secourant, on achète le droit de les insulter. Mais s'il étoit permis à ce malheureux que vous outragez, de vous répondre; si l'abjection de son état n'avoit pas mis le frein de la honte et du respect sur sa langue : Que me reprochez-vous? vous diroit-il, une vie oiseuse, et des mœurs inutiles et errantes? mais quels sont les soins qui vous occupent dans votre opulence? les soucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvements des passions, les raffinements de la volupté : je puis être un serviteur inutile; mais n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infidèle? ah! si les plus coupables étoient les plus pauvres et les plus malheureux ici-bas, votre destinée auroit-elle quelque chose au-dessus de la mienne? vous me reprochez des forces dont je ne me sers pas; mais quel usage faites vous des vôtres? je ne devrois pas manger, parce que je ne travaille point; mais êtes-vous dispensé vous-même de cette loi? n'êtes-vous riche que pour vivre dans une indigne mollesse? ah! le Seigneur jugera entre vous et moi; et devant son tribunal redoutable, on verra si vos voluptés et vos profusions vous étoient plus permises, que l'innocent artifice dont je me sers, pour trouver du soulagement à mes peines.

Oui, mes Frères, offrons du moins aux malheureux des cœurs sensibles à leurs misères; adoucissons du moins par notre humanité le joug de l'indigence, si la médiocrité de notre fortune ne nous permet pas d'en soulager tout-à-fait nos frères. Hélas! on donne dans un spectacle profane, comme autrefois Augustin dans ses égarements, des larmes aux aventures chimériques d'un personnage de théâtre; on honore des malheurs feints, d'une véritable sensibilité; on sort d'une représentation, le cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux : et un membre de Jésus-Christ, et un héritier du ciel, et votre frère que vous rencontrez au sortir de là couvert de plaies, et qui veut vous entretenir de l'excès de ses peines, vous trouve insensible? et vous détournez vos yeux de ce spectacle de religion? et vous ne daignez pas l'entendre? et vous l'éloignez même rudement, et achevez de lui serrer le cœur de tristesse? Ame inhumaine! avez-vous donc laissé toute votre sensibilité sur un théâtre infâme? le spectacle de Jésus-Christ souffrant dans un de ses membres, n'offre-t-il rien qui soit digne de votre pitié? et faut-il faire revivre pour vous toucher, l'ambition, la vengeance, la volupté, et toutes les horreurs des siècles païens?

Mais ce n'est pas encore assez d'offrir des cœurs sensibles aux misères qui s'offrent à nous; la charité va plus loin : elle n'attend pas que le hasard

lui ménage des occasions de miséricorde ; elle sait les chercher et les prévenir elle-même. Dernière règle ; la vigilance de la charité. Jésus-Christ n'attend pas que ce peuple indigent s'adresse à lui, et vienne lui exposer ses besoins ; il les découvre le premier : *Cum sublevasset oculos Jesus, et vidisset;*[1] à peine les a-t-il découverts, qu'il commence à chercher avec Philippe les moyens d'y remédier. La charité qui n'est pas vigilante, inquiète sur les calamités qu'elle ignore, ingénieuse à découvrir celles qui se cachent, qui a besoin d'être sollicitée, pressée, importunée, ne ressemble point à la charité de Jésus-Christ : il faut veiller, et percer les ténèbres que la honte oppose à nos largesses : ce n'est pas ici un simple conseil ; c'est une suite du précepte de l'aumône. Les pasteurs, qui sont les pères des peuples, selon la foi, sont obligés de veiller sur leurs besoins spirituels ; et c'est là une des plus essentielles fonctions de leur ministère : les riches et les puissants sont établis de Dieu les pères et les pasteurs des pauvres, selon le corps ; ils doivent donc avoir les yeux ouverts sur leurs misères : si faute de veiller elles leur échappent, ils sont coupables devant Dieu de toutes les suites qu'un secours offert à propos auroit prévenues.

Ce n'est pas qu'on veuille exiger que vous découvriez tous les besoins secrets d'une ville ; mais on

[1] Joan. 6. 5.

exige des soins et des attentions : on exige que vous. qui dans un quartier, tenez le premier rang, ou par vos biens, ou par votre naissance, ne soyez pas environné à votre insu, de mille malheureux qui gémissent en secret, dont les yeux sont tous les jours blessés de la pompe de vos équipages ; et qui outre leur misère, souffrent encore, pour ainsi dire, de toute votre prospérité : on exige que vous, qui au milieu des plaisirs de la cour, ou de la ville, voyez couler dans vos mains les fruits de la sueur et des travaux de tant d'infortunés qui habitent vos terres et vos campagnes ; on exige que vous connoissiez ceux que les fatigues de l'âge et de leurs labeurs ont épuisés, et qui traînent au fond des champs les restes de leur caducité et de leur indigence ; ceux qu'une santé infirme rend inhabiles au travail, la seule ressource de leur misère ; ceux que le sexe et l'âge exposent à la séduction, et dont vous pourriez préserver l'innocence. Voilà ce qu'on exige et ce qu'on a droit d'exiger de vous : voilà les pauvres dont Dieu vous a chargé, et dont vous lui répondrez ; les pauvres qu'il ne laisse sur la terre que pour vous, et auxquels sa providence n'a assigné d'autres ressources que vos biens et vos largesses.

Or, les connoissez-vous seulement ? chargez-vous leurs pasteurs de vous les faire connoître ? sont-ce là les soins qui vous occupent, quand vous

paroissez au milieu de vos terres et de vos possessions? Ah! c'est pour exiger de ces malheureux vos droits avec barbarie; c'est pour arracher de leurs entrailles le prix innocent de leurs travaux; sans avoir égard à leur misère, au malheur des temps que vous nous alléguez, à leurs larmes souvent et à leur désespoir : que dirai-je? c'est peut-être pour opprimer leur foiblesse, pour être leur tyran, et non pas leur seigneur et leur père. O Dieu! ne maudissez-vous pas ces races cruelles, et ces richesses d'iniquité? ne leur imprimez-vous pas des caractères de malheur et de désolation, qui vont tarir la source des familles; qui font sécher la racine d'une orgueilleuse postérité; qui amènent les divisions domestiques, les disgrâces éclatantes, la décadence et l'extinction entière des maisons? Hélas! on est surpris quelquefois de voir les fortunes les mieux établies s'écrouler tout d'un coup; ces noms antiques, et autrefois si illustres, tombés dans l'obscurité, ne traîner plus à nos yeux que les tristes débris de leur ancienne splendeur; et leurs terres devenues la possession de leurs concurrents, ou de leurs esclaves. Ah! si l'on pouvoit suivre la trace de leurs malheurs; si leurs cendres et les débris pompeux qui nous restent de leur gloire dans l'orgueil de leurs mausolées, pouvoient parler : Voyez-vous, nous diroient-ils, ces marques lugubres de notre grandeur? ce sont les larmes des

pauvres que nous négligions, que nous opprimions, qui les ont minées peu à peu, et enfin entièrement renversées : leurs clameurs ont attiré sur nos palais la foudre du ciel : le Seigneur a soufflé sur ces superbes édifices et sur notre fortune, et l'a dissipée comme de la poussière : que le nom des pauvres soit honorable à vos yeux, si vous voulez que vos noms ne périssent jamais de la mémoire des hommes : que la miséricorde soutienne vos maisons, si vous voulez que votre postérité ne soit pas ensevelie sous leurs ruines ; devenez sages à nos dépens, et que nos malheurs, en vous instruisant de nos fautes, vous apprennent à les éviter.

Et voilà, mes Frères (pour en dire quelque chose avant de finir), le premier avantage de l'aumône chrétienne : des bénédictions même temporelles. Le pain que Jésus-Christ bénit se multiplie entre les mains des disciples qui le distribuent ; cinq mille hommes en sont rassasiés, et douze corbeilles peuvent à peine contenir les restes qu'on enlève ; c'est-à-dire, que les largesses de la charité sont des biens de bénédiction, qui se multiplient à mesure qu'on les distribue, et qui portent avec eux dans nos maisons une source de bonheur et d'abondance ; c'est-à-dire, que c'est ici ce levain de charité caché dans trois sacs de farine, qui étend, grossit, et augmente toute la pâte. Oui, mes Frères, l'aumône est un gain, c'est une usure

sainte, c'est un bien qui rapporte ici-bas même au centuple. Vous vous plaignez quelquefois du contre-temps de vos affaires; rien ne vous réussit, les hommes vous trompent, vos concurrents vous supplantent, vos maîtres vous oublient, les éléments vous contrarient, les mesures les mieux concertées échouent : associez-vous les pauvres; partagez avec eux l'accroissement de votre fortune; augmentez vos largesses à mesure que votre prospérité augmente; croissez pour eux comme pour vous : alors le succès de vos entreprises sera l'affaire de Dieu même; vous aurez trouvé le secret de l'intéresser dans votre fortune, et il préservera, que dis-je? il bénira, il multipliera des biens où il verra mêlée la portion de ses membres affligés.

C'est une vérité confirmée par l'expérience de tous les siècles : on voit tous les jours prospérer des familles charitables; une Providence attentive préside à leurs affaires : où les autres se ruinent, elles s'enrichissent : on les voit croître, et l'on ne voit pas le canal secret qui porte chez elles l'accroissement; ce sont de ces toisons de Gédéon, toutes couvertes de la rosée du ciel, tandis que tout ce qui les environne, n'est que stérilité et sécheresse. Vous-même qui m'écoutez, peut-être que les grands biens dont vous faites aujourd'hui un usage si peu chrétien; peut-être que les titres et les dignités, dont vous avez hérité en naissant, sont

les fruits de la charité de vos ancêtres : peut-être vous recueillez les bénédictions promises à la miséricorde, et vous moissonnez ce qu'ils ont semé; peut-être que les largesses de la charité ont jeté les premiers fondements de votre grandeur selon le monde, et commencé votre généalogie; peut-être c'est elles du moins qui ont fait passer jusqu'à nous les titres de votre origine.

Car, je vous prie, mes Frères, qui a conservé à la postérité la descendance de tant de noms illustres que nous respectons aujourd'hui, si ce n'est les libéralités que leurs ancêtres firent autrefois à nos églises? C'est dans les actes de ces pieuses donations, dont nos temples ont été dépositaires, et que la reconnoissance seule de l'Église, et non la vanité des fondateurs a conservés, qu'on va chercher tous les jours les plus anciens et les plus assurés monuments de leur antiquité : tous les autres titres ont péri; tout ce que la vanité seule avoit élevé a presque tout été détruit; les révolutions des temps et des maisons ont anéanti ces annales domestiques, où étoit marquée la suite de leurs aïeuls, et la gloire de leurs alliances; et vous avez permis, ô mon Dieu! que les monuments de la miséricorde subsistassent; que ce que la charité avoit écrit ne fût jamais effacé, et que les largesses saintes fussent les seuls titres qui nous restent de leur ancienneté et de leur grandeur devant les hommes.

Tel est le premier avantage de la miséricorde. Je ne dis rien du plaisir même qu'on doit sentir à soulager ceux qui souffrent, à faire des heureux, à régner sur les cœurs, à s'attirer l'innocent tribut de leurs acclamations et de leurs actions de grâces. Eh! quand il ne nous reviendroit que le seul plaisir de nos largesses, ne seroient-elles pas assez payées pour un bon cœur? et qu'a de plus délicieux le majesté même du trône, que le pouvoir de faire des grâces? les princes seroient-ils fort touchés de leur grandeur et de leur puissance, s'ils étoient condamnés à en jouir tout seuls? Non, mes Frères, faites servir tant qu'il vous plaira vos biens à vos plaisirs, à vos profusions, à vos caprices; vous n'en ferez jamais d'usage qui vous laisse une joie plus pure et plus digne du cœur, qu'en soulageant des malheureux.

Quoi de plus doux en effet, que de pouvoir compter qu'il n'est pas un moment dans la journée, où des âmes affligées ne lèvent pour nous les mains au ciel, et ne bénissent le jour qui nous vit naître? Écoutez cette multitude que Jésus-Christ vient de rassasier; les airs retentissent de leurs bénédictions et de leurs actions de grâces; ils s'écrient que c'est un prophète; ils veulent l'établir roi sur eux. Ah! si les hommes se donnoient des maîtres, ce ne seroient ni les plus nobles, ni les plus vaillants qu'ils choisiroient; ce seroient les plus miséricordieux, les

plus humains, les plus bienfaisants, les plus tendres; des maîtres qui fussent en même temps leurs pères.

Enfin, je n'ajoute pas que l'aumône chrétienne aide à expier les crimes de l'abondance ; et que c'est presque l'unique voie de salut que la Providence vous ait ménagée, à vous qui êtes nés dans la prospérité. Si l'aumône ne pouvoit pas servir à racheter nos offenses, nous nous en plaindrions, dit saint Chrysostôme ; nous trouverions mauvais que Dieu eût ôté aux hommes un moyen si facile de salut : du moins, dirions-nous, si à force d'argent on pouvoit se faire ouvrir les portes du ciel, et acheter de tout son bien la gloire des saints, on seroit heureux. Et bien, mon Frère, continue saint Chrysostôme, profitez de ce privilége puisqu'on vous l'accorde ; hâtez-vous, avant que vos richesses vous échappent, de les mettre en dépôt dans le sein des pauvres, comme le prix du royaume éternel ; la malice des hommes vous les auroit peut-être enlevées ; vos passions les auroient peut-être englouties ; les révolutions de la fortune les auroient peut-être fait passer en d'autres mains ; la mort du moins vous auroit forcé tôt ou tard de vous en séparer : ah ! la charité seule les met à couvert de tous les accidents ; elle vous en rend éternellement possesseur ; elle les met en sûreté dans les tabernacles éternels, et vous donne le droit d'en aller jouir dans le sein de Dieu même.

N'êtes-vous pas heureux de pouvoir vous assurer l'entrée du ciel par des moyens si faciles? de pouvoir, en revêtant ceux qui sont nus, effacer du livre de la justice divine les immodesties, le luxe, les nudités, les indécences de vos premières années? de pouvoir, en rassasiant ceux qui ont faim, réparer tant de carêmes mal observés; les abstinences, dont l'Église vous fait une loi, presque toujours violées, et toutes les sensualités de votre vie? de pouvoir enfin, en mettant l'innocence à couvert dans des asiles de miséricorde, faire oublier à Dieu la perte de tant d'âmes, pour qui vous avez été un écueil et une pierre de scandale? Grand Dieu! quelle bonté pour l'homme, de nous faire un mérite d'une vertu qui coûte si peu au cœur! de nous tenir compte des sentiments d'humanité dont nous ne saurions nous dépouiller, qu'en nous dépouillant de la nature même! de vouloir accepter pour le prix du royaume éternel des biens fragiles que nous tenons de votre libéralité; que nous n'aurions pu toujours conserver; et desquels, après un usage court et rapide, il auroit fallu enfin se séparer! Cependant la miséricorde est promise à celui qui l'aura faite: un pécheur encore sensible aux calamités de ses frères, ne sera pas long-temps insensible aux inspirations du ciel: la grâce se réserve de grands droits sur une âme où la charité n'a pas encore perdu les siens: un

bon cœur ne sauroit être long-temps un cœur endurci : ce fonds d'humanité tout seul, qui fait qu'on est touché des misères d'autrui, est comme une préparation de salut et de pénitence ; et la conversion n'est jamais désespérée, tandis que la charité n'est pas encore éteinte. Aimez donc les pauvres comme vos frères, secourez-les comme vos enfants, respectez-les comme Jésus-Christ lui-même, afin qu'il vous dise au grand jour : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le Royaume qui vous est préparé; parce que j'avois faim, et vous m'avez rassasié ; j'étois malade, et vous m'avez soulagé : car ce que vous avez fait au moindre de mes serviteurs, vous l'avez fait à moi-même.*[1] C'est ce que je vous souhaite.

Ainsi soit-il.

[1] Matth. 25. 34 et seq.

SERMON

POUR

LE LUNDI DE LA IVe SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA MÉDISANCE.

Ipse autem Jesus non credebat semetipsum eis.

Mais Jésus ne se fioit point à eux. Joan. 2. 24.

C'étoient ces mêmes pharisiens qui venoient de décrier dans l'esprit du peuple la conduite de Jésus-Christ, et d'envenimer l'innocence et la sainteté de ses paroles, qui font semblant de croire en lui, et de se ranger parmi ses disciples. Et tel est, mes Frères, le caractère du détracteur, de cacher sous les dehors de l'estime et les douceurs de l'amitié, le fiel et l'amertume de la médisance.

Or, quoique ce soit ici le seul vice que nulle circonstance ne sauroit jamais excuser, c'est celui qu'on est le plus ingénieux à se déguiser à soi-même, et à qui le monde et la piété font aujour-

d'hui plus de grâce. Ce n'est pas que le caractère du médisant ne soit odieux devant les hommes comme il est abominable aux yeux de Dieu, selon l'expression de l'Esprit-Saint : mais on ne comprend dans ce nombre que certains médisants d'une malignité plus noire et plus grossière, qui médisent sans art et sans ménagement ; et qui avec assez de malice pour censurer, n'ont pas assez de cet esprit qu'il faut pour plaire : or, les médisants de ce caractère sont plus rares ; et si l'on n'avoit à parler qu'à eux, il suffiroit d'exposer ici ce que la médisance a d'indigne de la raison et de la religion, et en inspirer de l'horreur à ceux qui s'en reconnoissent coupables.

Mais il est une autre sorte de médisants qui condamnent ce vice, et qui se le permettent ; qui déchirent sans égard leurs frères, et qui s'applaudissent encore de leur modération et de leur réserve ; qui portent le trait jusqu'au cœur, mais, parce qu'il est plus brillant et plus affilé, ne voient pas la plaie qu'il a faite. Or, ce genre de médisants est répandu partout ; le monde en est plein ; les asiles saints n'en sont pas exempts : ce vice lie les assemblées des pécheurs ; il entre souvent dans la société même des justes : et l'on peut dire ici que tous se sont écartés du droit sentier, et qu'il n'en est pas un seul qui ait conservé sa langue pure et ses lèvres innocentes.

Il importe donc, mes Frères, de développer aujourd'hui l'illusion des prétextes dont on se sert tous les jours dans le monde pour justifier ce vice, et de l'attaquer dans les circonstances où vous le croyez le plus innocent : car de vous le dépeindre en général avec tout ce qu'il a de bas, de cruel, d'irréparable, vous ne vous reconnoîtriez point à des traits si odieux ; et loin de vous en inspirer de l'horreur, je vous aiderois à vous persuader à vous-mêmes que vous n'en êtes pas coupables.

Or, quels sont les prétextes qui adoucissent, ou qui justifient à vos yeux le vice de la médisance ? C'est premièrement la légèreté des défauts que vous censurez : on se persuade que comme ce n'est pas une affaire d'en être coupable, il n'y a pas aussi grand mal d'en être censeur. C'est en second lieu la notoriété publique, qui ayant déjà instruit ceux qui nous écoutent de ce qu'il y a de répréhensible dans notre frère, fait que sa réputation ne perd rien par nos discours. Enfin, le zèle de la vérité et de la gloire de Dieu, qui ne nous permet pas de nous taire sur des déréglements qui le déshonorent. Or, opposons à ces trois prétextes trois vérités incontestables. Au prétexte de la légèreté des défauts ; que plus les défauts que vous censurez sont légers, plus la médisance est injuste : première vérité. Au prétexte de la notoriété publique ; que plus les défauts de nos frères sont connus, plus la

médisance qui les censure est cruelle : seconde vérité. Au prétexte du zèle, que la même charité qui nous fait haïr saintement les pécheurs, nous fait couvrir la multitude de leurs fautes : dernière vérité. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La langue, dit un apôtre, est un feu dévorant; un monde et un assemblage d'iniquité; un mal inquiet; une source pleine d'un venin mortel : *Lingua ignis est; universitas iniquitatis; inquietum malum; plena veneno mortifero.*[1] Et voilà ce que j'appliquerois à la langue du médisant, si j'avois entrepris de vous donner une idée juste et naturelle de toute l'énormité de ce vice : je vous aurois dit que la langue du détracteur est un feu dévorant, qui flétrit tout ce qu'il touche; qui exerce sa fureur sur le bon grain, comme sur la paille; sur le profane, comme sur le sacré; qui ne laisse partout où il a passé, que la ruine et la désolation; qui creuse jusque dans les entrailles de la terre, et va s'attacher aux choses les plus cachées; qui change en de viles cendres, ce qui nous avoit paru il n'y a qu'un moment si précieux et si brillant; qui dans le temps même qu'il paroît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que

[1] Jacob. 3. 6, 8.

jamais ; qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire : *Lingua ignis est.* Je vous aurois dit que la médisance est un assemblage d'iniquité : un orgueil secret, qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère, et nous cache la poutre qui est dans le nôtre : une envie basse, qui blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface : une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur : une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret : une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot ; et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos, à l'imprudence d'une censure qui sait plaire : une barbarie de sang-froid, qui va percer votre frère absent : un scandale, où vous êtes un sujet de chute et de péché à ceux qui vous écoutent : une injustice, où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher : *Lingua universitas iniquitatis.* Je vous aurois dit que la médisance est un mal inquiet, qui trouble la société ; qui jette la dissension dans les cours et dans les villes ; qui désunit les amitiés les plus étroites ; qui est la source des haines et des vengeances ; qui remplit tous les lieux où elle entre de désordre et de confusion ; partout ennemie de la paix, de la douceur, de la politesse chrétienne : *Lingua inquietum*

malum. Enfin, j'aurois ajouté que c'est une source pleine d'un venin mortel ; que tout ce qui en part est infecté, et infecte tout ce qui l'environne ; que ses louanges mêmes sont empoisonnées, ses applaudissements malins, son silence criminel ; que ses gestes, ses mouvements, ses regards, que tout a son poison, et le répand à sa manière : *Lingua plena veneno mortifero.*

Voilà ce que j'aurois dû vous développer plus au long dans tout ce discours, si je ne m'étois proposé que de vous peindre toute l'horreur du vice que je vais combattre : mais je l'ai déjà dit ; ce sont là de ces invectives publiques, que personne ne prend pour soi. Plus nous représentons le vice odieux, moins on s'y reconnoît soi-même : et quoiqu'on convienne du principe, on n'en fait aucun usage pour ses mœurs ; parce qu'on trouve toujours dans ces peintures générales, des traits qui ne nous ressemblent pas. Je veux donc me borner ici à vous faire sentir toute l'injustice de ce qui vous paroît le plus innocent dans la médisance, et de peur que vous ne vous méconnoissiez à ce que nous en dirons, ne l'attaquer que dans les prétextes dont vous vous servez tous les jours pour la justifier.

Or, le premier prétexte qui autorise dans le monde presque toutes les médisances, et qui fait que nos entretiens ne sont plus que des censures éternelles de nos frères, c'est la légèreté prétendue

des vices que nous censurons. On ne voudroit pas perdre un homme de réputation, et ruiner sa fortune, en le déshonorant dans le monde; flétrir une femme sur le fond de sa conduite, et en venir à des points essentiels; cela seroit trop noir et trop grossier : mais sur mille défauts qui conduisent nos jugements à les croire coupables de tout le reste; mais de jeter dans l'esprit de ceux qui nous écoutent, mille soupçons qui laissent entrevoir ce qu'on n'oseroit dire; mais de faire des remarques satiriques qui découvrent du mystère où personne n'en voyoit auparavant; mais de donner du ridicule, par des interprétations empoisonnées, à des manières qui jusque-là n'avoient pas réveillé l'attention; mais de laisser tout entendre sur certains points, en protestant qu'on n'y entend pas finesse soi-même : c'est de quoi le monde fait peu de scrupule; et quoique les motifs, les circonstances, les suites de ces discours soient très-criminelles, la gaieté en excuse la malignité auprès de ceux qui nous écoutent, et nous en cache le crime à nous-mêmes.

Je dis premièrement les motifs. Je sais que c'est par l'innocence de l'intention surtout, qu'on se justifie; que vous nous dites tous les jours, que votre dessein n'est pas de flétrir la réputation de votre frère, mais de vous réjouir innocemment sur des défauts qui ne le déshonorent pas dans le monde.

Vous réjouir de ses défauts, mon cher Auditeur! Mais quelle est cette joie cruelle qui porte la tristesse et l'amertume dans le cœur de votre frère? mais où est l'innocence d'un plaisir, lequel prend sa source dans des vices, qui devroient vous inspirer de la compassion et de la douleur? mais si Jésus-Christ nous défend dans l'Évangile d'amuser l'ennui des conversations par des paroles oiseuses, vous sera-t-il plus permis de l'égayer par des dérisions et des censures? mais si la loi maudit celui qui découvre la honte de ses proches, serez-vous plus à couvert de la malédiction, vous qui ajoutez à cette découverte, la raillerie et l'insulte? mais si celui qui appelle son frère d'un terme de mépris, est digne, selon Jésus-Christ, d'une punition éternelle; celui qui le rend le mépris et le jouet d'une assemblée profane, évitera-t-il le même supplice? Vous réjouir de ses défauts? Mais la charité se réjouit-elle du mal? mais est-ce là se réjouir dans le Seigneur, comme l'ordonne l'Apôtre? mais si vous aimez votre frère comme vous-même, pouvez-vous vous réjouir de ce qui l'afflige? Ah! l'Église avoit horreur autrefois des spectacles des gladiateurs, et ne croyoit pas que des fidèles élevés dans la douceur et dans la bénignité de Jésus-Christ, pussent innocemment repaître leurs yeux du sang et de la mort de ces infortunés esclaves, et se faire un délassement innocent d'un plaisir si inhumain. Mais

vous renouvelez vous-même des spectacles plus odieux pour égayer votre ennui : vous amenez sur la scène, non plus des scélérats destinés à la mort, mais des membres de Jésus-Christ, vos frères ; et là vous réjouissez les spectateurs des plaies que vous faites à leur personne, consacrée par le baptême !

Faut-il donc qu'il en coûte à votre frère pour vous réjouir? ne sauriez-vous trouver de joie dans vos entretiens, s'il ne fournit, pour ainsi dire, son propre sang à vos plaisirs injustes? Édifiez-vous les uns les autres, dit saint Paul, par des paroles de paix et de charité : racontez les merveilles de Dieu sur les justes, l'histoire de ses miséricordes sur les pécheurs : rappelez les vertus de ceux qui nous ont précédés avec le signe de la foi : faites-vous un saint délassement du récit des pieux exemples de vos frères avec qui vous vivez : parlez avec une joie religieuse des victoires de la foi ; de l'agrandissement du règne de Jésus-Christ ; de l'établissement de la vérité ; de l'extinction des erreurs ; des grâces que Jésus-Christ fait à son Église, en lui suscitant des pasteurs fidèles, des docteurs éclairés, des princes religieux : animez-vous à la vertu par la vue du peu de solidité du monde, du vide de ses plaisirs, et de la misère des pécheurs qui se livrent à leurs passions déréglées. Est-ce que ces grands objets ne sont pas dignes de la joie des

chrétiens ? c'est ainsi pourtant que les premiers fidèles se réjouissoient dans le Seigneur, et faisoient de la douceur de leurs entretiens, une des plus saintes consolations de leurs calamités temporelles. C'est notre cœur, mes Frères, qui décide de nos plaisirs : un cœur corrompu ne trouve de joie que dans tout ce qui lui rappelle l'image de ses vices : les joies innocentes ne conviennent qu'à la vertu.

En effet, vous excusez la malignité de vos censures sur l'innocence de vos intentions. Mais approfondissons le secret de votre cœur : d'où vient que vos censures portent toujours sur cette personne, et que vous ne vous délassez jamais plus agréablement et avec plus d'esprit, que lorsque vous rappelez ses défauts ? ne seroit-ce point une jalousie secrète? ses talents, sa fortune, sa faveur, son poste, sa réputation, ne vous blesseroient-ils pas encore plus que ses défauts? le trouveriez-vous si digne de censure, s'il avoit moins de qualités qui le mettent au-dessus de vous ? seriez-vous si aise de faire remarquer ses endroits foibles, si tout le monde ne lui en trouvoit pas de fort avantageux? Saül auroit-il redit si souvent avec tant de complaisance, que David n'étoit que le fils d'Isaï, s'il ne l'eût regardé comme un concurrent plus digne que lui de l'empire ? D'où vient que les défauts de tout autre vous trouvent plus indulgent ? qu'ailleurs vous excusez tout ; et qu'ici tout s'envenime dans

votre bouche? Allez à la source ; n'y a-t-il pas quelque racine secrète d'amertume dans votre cœur? et pouvez-vous justifier par l'innocence de vos intentions, des discours qui partent d'un principe si corrompu ? Vous nous assurez que ce n'est ni haine, ni jalousie contre votre frère ; je le veux : mais n'y auroit-il pas peut-être dans vos satires des motifs encore plus bas et plus honteux ? n'affectez-vous pas de censurer votre frère devant un grand qui ne l'aime pas ? ne voulez-vous pas faire votre cour, et vous rendre agréable, en rendant votre frère un objet de risée ou de mépris ? ne sacrifiez-vous pas sa réputation à votre fortune ? et ne cherchez-vous pas à plaire, en donnant du ridicule à un homme qui ne plaît pas? Les cours sont si remplies de ces satires d'adulation et de bas intérêts ! Les grands sont à plaindre dès qu'ils se livrent à des aversions injustes : on a bientôt trouvé des vices dans la vertu même qui leur déplaît.

Mais enfin, vous ne vous sentez point coupable, dites-vous, de tous ces lâches motifs ; et s'il vous arrive quelquefois de médire de vos frères, c'est en vous pure indiscrétion et légèreté de langue. Mais est-ce donc par-là que vous vous croyez plus innocent? la légèreté et l'indiscrétion ; ce vice si indigne de la gravité du chrétien, si éloigné du sérieux et de la solidité de la foi, si souvent condamné dans les livres saints ; peut-il justifier un autre vice? Eh !

qu'importe à votre frère que vous déchirez, que ce soit en vous indiscrétion ou malice? un dard décoché imprudemment, fait-il une plaie moins dangereuse et moins profonde que celui qu'on a tiré à dessein? le coup mortel que vous portez à votre frère, est-il plus léger, parce que c'est l'imprudence et la légèreté qui l'ont lancé? et que fait l'innocence de l'intention où l'action est un crime? mais d'ailleurs, n'en est-ce pas un, d'être capable d'indiscrétion sur la réputation de vos frères? Y a-t-il rien qui demande plus de circonspection et de prudence? tous les devoirs du christianisme ne sont-ils pas renfermés dans celui de la charité? n'est-ce pas là, pour ainsi dire, toute la religion? et n'être pas capable d'attention sur un point aussi essentiel, n'est-ce pas regarder comme un jeu tout le reste? Ah! c'est ici où il faut mettre une garde de circonspection sur sa langue; peser toutes ses paroles, les lier dans son cœur, comme dit le Sage, et les laisser mûrir dans sa bouche.[1] Vous échappe-t-il jamais de ces discours indiscrets contre vous-même? manquez-vous quelquefois d'attention sur ce qui intéresse votre honneur et votre gloire? Quels soins infatigables! quelles mesures! quelle industrie! dans quel détail vous voit-on descendre pour la ménager et l'accroître! S'il vous arrive de vous blâmer, c'est toujours avec des circonstances qui

[1] Eccli. 28. 28, 29.

font votre éloge : vous ne censurez en vous que des défauts qui vous font honneur ; et en avouant vos vices, vous ne voulez que raconter vos vertus ; l'amour de vous-même ramène tout à vous. Aimez votre frère comme vous vous aimez, et tout vous ramènera à lui ; et vous serez incapable d'indiscrétion sur ses intérêts, et vous n'aurez plus besoin de nos instructions sur ce que vous devez à sa réputation et à sa gloire.

Mais si ces médisances que vous appelez légères, sont criminelles dans leurs motifs, elles ne le sont pas moins dans leurs circonstances.

Je pourrois d'abord vous faire remarquer que le monde familiarisé avec le crime, et qui, à force de voir les vices les plus criants devenus les vices de la multitude, n'en est presque plus touché ; appelle légères les médisances qui roulent sur les foiblesses les plus criminelles et les plus honteuses : les soupçons d'infidélité dans le lien sacré du mariage, ne sont plus un décri formel et une flétrissure essentielle ; ce sont des discours de dérision et de plaisanterie : accuser un courtisan de perfidie et mauvaise foi, ce n'est plus attaquer son honneur ; c'est donner du ridicule aux protestations de sincérité dont il nous amuse : rendre suspecte d'hypocrisie la piété la plus sincère, ce n'est pas outrager Dieu dans ses saints ; c'est un langage de dérision que l'usage a rendu commun : en un mot, hors les

crimes que l'autorité publique punit, et qui nous attirent, ou la disgrâce du maître, ou la perte des biens et de la fortune; tout le reste paroît léger, et devient le sujet ordinaire des entretiens et des censures publiques.

Mais ne poussons pas plus loin cette réflexion. Je veux que les défauts que vous publiez de votre frère soient légers : plus ils sont légers, plus vous êtes injustes de les relever : plus il mérite que vous usiez d'indulgence à son égard; plus il faut supposer en vous une malignité d'attention à qui rien n'échappe, une dureté de naturel qui ne sauroit rien excuser. Si les défauts de votre frère étoient essentiels, vous l'épargneriez; vous le trouveriez digne de votre indulgence ; la politesse et la religion vous feroient un devoir de vous taire : Hé ! quoi, parce qu'il n'a que de légères foiblesses, vous le trouverez moins digne de vos égards? ce qui devroit vous le rendre respectable, vous autorise à le décrier? N'êtes-vous pas devenu au dedans de vous, dit l'Apôtre, un juge de pensées injustes? et votre œil n'est-il donc méchant, que parce que votre frère est bon?

D'ailleurs, les défauts que vous censurez sont légers : mais en auriez-vous la même idée, si l'on vous les reprochoit à vous-même? Quand il vous est revenu certains discours tenus en votre absence, lesquels, à la vérité, n'attaquoient pas essentielle-

ment votre honneur et votre probité, mais qui répandoient dans le public quelques-unes de vos foiblesses, quelles ont été vos dispositions? mon Dieu! c'est alors que l'on grossit tout; que tout nous paroît essentiel; que peu content d'exagérer la malice des paroles, on fouille dans le secret de l'intention, et qu'on veut trouver des motifs encore plus odieux que les discours mêmes. On a beau nous dire alors que ce sont là des reproches qui n'intéressent pas l'essentiel, et qui au fond ne sauroient nous faire tort : on croit avoir été insulté; on en parle; on s'en plaint; on éclate; on n'est plus maître de son ressentiment; et tandis que tout le monde blâme l'excès de notre sensibilité, seuls nous nous obstinons à croire que l'affaire est sérieuse, et que notre honneur y est intéressé. Servez-vous donc de cette règle dans les défauts que vous publiez de votre frère : appliquez-vous l'offense à vous-même : tout est léger contre lui; et sur ce qui vous touche, tout paroît essentiel à votre orgueil, et digne de vengeance.

Enfin, les vices que vous censurez sont légers : mais n'y ajoutez-vous rien du vôtre? les donnez-vous pour ce qu'ils sont? ne mêlez-vous pas au récit que vous en faites, la malignité de vos conjectures? ne les mettez-vous pas en un certain point de vue, qui les tire de leur état naturel? n'embellissez-vous pas votre histoire? et pour faire un

héros ridicule qui plaise, ne le faites-vous pas tel qu'on le souhaite, et non pas tel qu'il est en effet? n'accompagnez-vous pas vos discours de certains gestes qui laissent tout entendre? de certaines expressions qui ouvrent l'esprit de ceux qui vous écoutent à mille soupçons téméraires et flétrissants? de certain silence même, qui donne plus à penser que tout ce que vous auriez pu dire? Car, qu'il est difficile de se tenir dans les bornes de la vérité, quand on n'est plus dans celles de la charité! plus ce qu'on censure est léger, plus l'imposture est à craindre : il faut embellir pour se faire écouter; et l'on devient calomniateur, où l'on n'avoit pas cru même être médisant.

Voilà les circonstances qui vous regardent; mais si à cet égard les médisances que vous croyez légères sont très-criminelles, le seront-elles moins par rapport aux personnes qu'elles attaquent?

Premièrement, elle est peut-être d'un sexe, où sur certains points principalement les taches les plus légères sont essentielles; où tout bruit est un déshonneur public; où toute raillerie est un outrage; où tout soupçon est une accusation; en un mot, où n'être pas loué, est presque un affront et une infamie. Aussi saint Paul veut que les femmes chrétiennes soient ornées de pudeur et de modestie; c'est-à-dire, il veut que ces vertus soient aussi visibles en elles, que les ornements qui

Digitized by Google

les couvrent; et le plus bel éloge que l'Esprit-Saint fasse de Judith, après avoir parlé de sa beauté, de sa jeunesse et de ses grands biens, est qu'il ne s'étoit jamais trouvé personne dans tout Israël qui eût mal parlé de sa conduite, et que sa réputation répondoit à sa vertu.

Secondement, vos censures s'en prennent peut-être à vos maîtres; à ceux que la Providence a établis sur vos têtes, et auxquels la loi de Dieu vous ordonne de rendre le respect et la soumission qui leur est due; car l'orgueil qui n'aime pas la dépendance, se dédommage toujours en trouvant des foiblesses et des défauts dans ceux auxquels il est forcé d'obéir: plus ils sont élevés, plus ils sont exposés à nos censures; la malignité même est bien plus éclairée à leur égard; on ne leur pardonne rien: ceux quelquefois qui sont le plus accablés de leurs bienfaits, ou le plus honorés de leur familiarité, sont ceux qui publient avec plus de témérité leurs imperfections et leurs vices; et outre le devoir sacré du respect qu'on viole, on se rend encore coupable du crime lâche et honteux de l'ingratitude.

Troisièmement, c'est peut-être une personne consacrée à Dieu, établie en dignité dans l'Église, que vous censurez; laquelle engagée par la sainteté de son état à des mœurs plus irrépréhensibles, plus exemplaires et plus pures, se trouve déshonorée et flétrie par des censures, qui ne feroient

pas le même tort à des personnes engagées dans le monde. Aussi le Seigneur, dans l'Écriture, maudit ceux qui ne feront même que toucher à ses oints. Cependant les traits de la médisance ne sont jamais plus vifs, plus brillants, plus applaudis dans le monde, que lorsqu'ils portent sur les ministres des saints autels : le monde, si indulgent pour lui-même, semble n'avoir conservé de sévérité qu'à leur égard ; et il a pour eux des yeux plus censeurs, et une langue plus empoisonnée que pour le reste des hommes. Il est vrai, ô mon Dieu! que notre conversation parmi les peuples n'est pas toujours sainte et à couvert de tout reproche; que nous adoptons souvent les mœurs, le faste, l'indolence, l'oisiveté, les plaisirs du monde, que nous aurions dû combattre ; que nous montrons aux fidèles plus d'exemples d'orgueil et de négligence que de vertu ; que nous sommes plus jaloux des prééminences, que des devoirs de notre état ; et qu'il est difficile que le monde honore un caractère que nous déshonorons nous-mêmes. Mais je vous l'ai dit souvent, mes Frères, nos infidélités devroient faire le sujet de vos larmes, plutôt que de votre joie et de vos censures : Dieu punit d'ordinaire les déréglements des peuples par la corruption des prêtres ; et le plus terrible fléau dont il frappe les royaumes et les empires, c'est de n'y point susciter des pasteurs vénérables et des ministres zélés, qui s'oppo-

sent au torrent des dissolutions; c'est de permettre que la foi et la religion s'affoiblissent jusqu'au milieu de ceux qui en sont les défenseurs et les dépositaires; c'est que la lumière qui étoit destinée à vous éclairer, se change en ténèbres; que les coopérateurs de votre salut aident par leurs exemples à votre perte; que du sanctuaire même d'où ne devroit sortir que la bonne odeur de Jésus-Christ, il en sorte une odeur de mort et de scandale; et qu'enfin l'abomination entre jusque dans le lieu saint. Mais d'ailleurs, que change le relâchement de nos mœurs à la sainteté du caractère qui nous consacre? les vases sacrés qui servent à l'autel, pour être d'un métal vil, sont-ils moins dignes de votre respect? et quand le ministre mériteroit vos mépris, seriez-vous moins sacrilége de ne pas respecter son ministère?

Que dirai-je enfin? vos détractions et vos censures attaquent peut-être des personnes qui font une profession publique de piété, et dont ceux qui vous écoutent respectoient la vertu. Vous leur persuadez donc qu'ils en avoient trop cru : vous les autorisez à penser qu'il y a peu de véritables gens de bien sur la terre; que tous ceux qu'on donne pour tels, examinés de près, ressemblent au reste des hommes : vous confirmez les préjugés du monde contre la vertu, et donnez un nouveau crédit à ces discours si ordinaires et si injurieux à la religion, sur la piété des serviteurs de Jésus-Christ. Or, tout

cela vous paroît-il fort léger? Ah! mes Frères, les justes sont ici-bas comme des arches saintes, au milieu desquelles le Seigneur réside, et dont il venge rigoureusement les mépris et les outrages : ils peuvent chanceler quelquefois dans la voie, comme l'arche d'Israël, conduite en triomphe dans Jérusalem; car la vertu la plus pure et la plus brillante a ses taches et ses éclipses, et la plus solide ne se soutient pas partout également : mais le Seigneur s'indigne que des téméraires, semblables à Oza, se mêlent de les redresser; et à peine y touchent-ils, qu'il les frappe d'anathème : il prend sur lui les plus légers mépris dont on déshonore ses serviteurs, et ne peut souffrir que la vertu, qui a pu trouver des admirateurs parmi les tyrans mêmes et les peuples les plus barbares, ne trouve souvent que des censures et des dérisions parmi les fidèles. Aussi les enfans d'Israël furent dévorés sur l'heure, pour avoir insulté par des railleries le petit nombre de cheveux de l'homme de Dieu; et cependant ce n'étoient là que des indiscrétions puériles si pardonnables à cet âge. Le feu du ciel descendit sur l'officier de l'impie Ochozias, et le consuma à l'instant, pour avoir appelé par dérision, Élie, l'homme de Dieu; et cependant c'étoit un courtisan de qui on devoit exiger moins d'égards pour l'austérité et la simplicité d'un prophète, et pour la vertu d'un homme rustique en apparence et odieux

à son maître. Michol fut frappée de stérilité pour avoir trop aigrement censuré les saints excès de la joie et de la piété de David devant l'arche; et cependant ce n'étoit là qu'une délicatesse de femme. Mais toucher à ceux qui servent le Seigneur, c'est toucher, dit l'Écriture, à la prunelle de son œil : il maudit invisiblement ces censeurs téméraires de la piété; et s'il ne les frappe pas de mort à l'instant, comme autrefois, il les marque sur le front dès cette vie d'un caractère de réprobation, et leur refuse pour eux-mêmes le don précieux de la grâce et de la sainteté qu'ils ont méprisé dans les autres : et cependant ce sont les gens de bien qui sont aujourd'hui le plus en butte à la malignité des discours publics; et l'on peut dire que la vertu fait dans le monde plus de censeurs que le vice.

Je n'ajoute pas, mes Frères, que si ces médisances, que vous appelez légères, sont très-criminelles dans leurs motifs et dans leurs circonstances, elles le sont encore plus dans leurs suites : je dis leurs suites, toujours irréparables, mes Frères. Vous pouvez expier le crime de la volupté par la mortification et la pénitence; le crime de la haine, par l'amour de votre ennemi; le crime de l'ambition, en renonçant aux honneurs et aux pompes du siècle; le crime de l'injustice, en restituant ce que vous avez ravi à vos frères; le crime même de l'impiété et du libertinage, par un respect religieux

et public, pour le culte de vos pères : mais le crime de la détraction, par quel remède, quelle vertu, peut-il se réparer? Vous n'avez révélé qu'à un seul les vices de votre frère ; je le veux : mais ce confident infortuné en aura bientôt à son tour plusieurs autres, qui de leur côté ne regardant plus comme un secret ce qu'ils viennent d'apprendre, en instruiront les premiers venus : chacun en les redisant y ajoutera de nouvelles circonstances ; chacun y mettra quelque trait envenimé de sa façon ; à mesure qu'on les publiera, ils croîtront, ils grossiront : semblable, dit saint Jacques, à une étincelle de feu, qui portée en différents lieux par un vent impétueux, embrase les forêts et les campagnes ; telle est la destinée de la détraction. Ce que vous avez dit en secret, n'étoit rien d'abord, et périssoit étouffé et enseveli sous la cendre : mais ce feu ne couve que pour se rallumer avec plus de fureur ; mais ce rien va emprunter de la réalité en passant par différentes bouches : chacun y ajoutera ce que sa passion, son intérêt, le caractère de son esprit et de sa malignité, lui représentera comme vraisemblable : la source sera presque imperceptible ; mais grossie dans sa course par mille ruisseaux étrangers, le torrent qui s'en formera inondera la cour, la ville, la province ; et ce qui n'étoit d'abord dans son origine qu'une plaisanterie secrète et imprudente, qu'une simple ré-

flexion, qu'une conjecture maligne, deviendra une affaire sérieuse, un décri formel et public, le sujet de tous les entretiens, une flétrissure éternelle pour votre frère. Et alors réparez, si vous pouvez, cette injustice et ce scandale; rendez à votre frère l'honneur que vous lui avez ravi. Irez-vous vous opposer au déchaînement public, et chanter tout seul ses louanges? mais on vous prendra pour un nouveau venu, qui ignorez ce qui se passe dans le monde; et vos louanges venues trop tard, ne serviront qu'à lui attirer de nouvelles satires. Or, que de crimes dans un seul! les péchés de tout un peuple deviennent les vôtres : vous médisez par toutes les bouches de vos citoyens : vous êtes encore coupable du crime de ceux qui les écoutent. Quelle pénitence peut expier des maux auxquels elle ne sauroit plus remédier? et vos larmes pourront-elles effacer ce qui ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes? Encore si le scandale finissoit avec vous, votre mort, en le finissant, pourroit en être devant Dieu l'expiation et le remède. Mais c'est un scandale qui vous survivra; les histoires scandaleuses des cours ne meurent jamais avec leurs héros : des écrivains lascifs ont fait passer jusqu'à nous les satires, les déréglements des cours qui nous ont précédés; et il se trouvera parmi nous des auteurs licencieux qui instruiront les âges à venir, des bruits publics, des événements scandaleux, et des vices de la nôtre.

O mon Dieu! ce sont là de ces péchés dont nous ne connoissons ni l'énormité, ni l'étendue : mais nous savons qu'être une pierre de scandale à nos frères, c'est détruire, par rapport à eux, l'ouvrage de la mission de votre Fils, et anéantir le fruit de ses travaux, de sa mort et de tout son ministère. Telle est l'illusion du prétexte que vous tirez de la légèreté de vos médisances : les motifs n'en sont jamais innocents; les circonstances toujours criminelles ; les suites irréparables. Examinons si le prétexte de la notoriété publique sera mieux fondé : c'est ce qui me reste à vous développer.

DEUXIÈME PARTIE.

D'ou vient, mes Frères, que la plupart des préceptes sont violés par ceux mêmes qui s'en disent observateurs, et que nous avons presque plus de peine à faire convenir le monde de ses transgressions, qu'à l'en corriger? C'est qu'on ne prend jamais les idées des devoirs dans le fond de la religion; qu'on n'entre jamais dans l'esprit pour décider sur la lettre ; et que peu de gens remontent au principe, pour éclaircir les doutes que la corruption forme sur le détail des conséquences.

Or, pour appliquer cette maxime à mon sujet : quelles sont les règles de l'Évangile qui font aux disciples de Jésus-Christ un crime de la médisance?

C'est premièrement le précepte de l'humilité chrétienne, qui devant nous établir dans un profond mépris de nous-mêmes, et ouvrir nos yeux sur la multitude infinie de nos misères, doit les fermer en même temps à celles de nos frères : c'est en second lieu le devoir de la charité, cette charité si recommandée dans l'Évangile; le grand précepte de la loi, qui couvre les fautes qu'elle ne peut corriger, qui excuse celles qu'elle ne peut couvrir, qui ne se réjouit point du mal, et qui le croit difficilement, parce qu'elle ne le souhaite jamais : enfin, c'est la règle inviolable de la justice, laquelle ne permettant jamais qu'on fasse à autrui ce qu'on ne voudroit pas souffrir soi-même, condamne tout ce qui sort de ces bornes équitables. Or, les discours de médisance, qui roulent sur les fautes que vous appelez publiques, blessent essentiellement ces trois règles : jugez par-là de leur innocence.

Premièrement, ils blessent la règle de l'humilité chrétienne. En effet, mon cher Auditeur, si vous étiez vivement touché de vos propres misères, dit saint Chrysostôme; si vous aviez sans cesse votre péché devant vos yeux, comme ce roi pénitent, il ne vous resteroit, ni assez de loisir, ni assez d'attention, pour remarquer les fautes de vos frères. Plus elles seroient publiques, plus vous béniriez en secret le Seigneur d'avoir détourné de vous cette infamie : plus vous sentiriez votre reconnoissance

se réveiller, sur ce qu'étant tombé peut-être dans les mêmes égarements, il n'a pas permis qu'ils fussent publiés sur les toits comme ceux de votre frère; sur ce qu'il a laissé dans l'obscurité vos œuvres de ténèbres; qu'il les a, pour ainsi dire, couvertes de ses ailes; et ménagé devant les hommes un honneur et une innocence, que vous aviez tant de fois perdue devant lui : vous trembleriez en vous disant à vous-même, que peut-être il n'a épargné votre confusion en ce monde, que pour la rendre plus amère et plus durable dans l'autre.

Telles sont les dispositions de l'humilité chrétienne sur les chutes publiques de nos frères : nous devons en parler beaucoup à nous-mêmes, et presque jamais aux autres. Aussi lorsque les scribes et les pharisiens viennent présenter au Sauveur une femme surprise en adultère, et qu'ils veulent le presser d'en dire son sentiment; quoique la faute de cette pécheresse fût publique, Jésus-Christ garde un profond silence; et à leurs malignes et pressantes instances de s'expliquer, il se contente de répondre : *Que celui d'entre vous qui est sans péché, jette contre elle la première pierre;* [1] comme s'il vouloit leur faire entendre par-là, que ce n'étoit pas à des pécheurs, comme eux, à condamner si hautement le crime de cette femme; et que pour avoir droit de jeter contre elle une seule pierre, il

[1] Joan. 8. 7.

falloit être soi-même exempt de tout reproche. Et voilà ce que je voudrois vous dire aujourd'hui, mes Frères : la mauvaise conduite de cette personne vient d'éclater : eh bien! que celui d'entre vous qui est sans péché, jette contre elle la première pierre : *Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat :* si devant Dieu vous n'avez rien de plus criminel peut-être à vous reprocher; parlez librement, condamnez sévèrement sa faute, lancez contre elle les traits les plus piquants de la dérision et de la censure; on vous le permet. Ah! vous qui en discourez si hardiment, vous êtes plus heureuse qu'elle; mais êtes-vous plus innocente? on vous croit plus de vertu, plus d'amour du devoir; mais Dieu, qui vous connoît, en juge-t-il comme les hommes? mais si les ténèbres qui cachent votre honte venoient à se dissiper, les pierres que vous jetez, ne se tourneroient-elles pas contre vous-même? mais si un événement imprévu trahissoit votre secret, l'audace et la joie maligne avec laquelle vous censurez, n'ajouteroit-elle pas un nouveau ridicule à votre confusion et à votre opprobre? Ah! vous ne devez ce fantôme de réputation dont vous vous glorifiez, qu'à des artifices et à des ménagements, que la justice de Dieu peut confondre et déconcerter en un instant : vous touchez peut-être au moment où il va révéler votre honte; et loin de rougir dans le secret et dans le silence, lorsqu'on

publie des fautes qui sont les vôtres, vous en parlez, vous les racontez avec complaisance; et vous fournissez au public des traits dont il fera peut-être usage un jour contre vous-même : c'est la menace et la prédiction du Sauveur : *Tous ceux qui s'arment du glaive, périront par le glaive :* [1] vous percez votre frère avec le glaive de la langue; vous serez percé du même glaive à votre tour; et quand vous seriez exempt des vices que vous blâmez si témérairement en autrui, le Dieu juste vous y livrera.

La honte est toujours la punition la plus ordinaire de l'orgueil. Pierre, le soir de la cène, ne pouvoit se lasser d'exagérer le crime du disciple qui devoit trahir son maître : il étoit le plus ardent de tous à s'informer de son nom, et à détester sa perfidie; et au sortir de là, il tombe lui-même dans l'infidélité, qu'il venoit de blâmer avec tant de hauteur et de confiance. Rien ne nous attire tant la colère et l'abandon de Dieu, que le plaisir malin avec lequel nous relevons les fautes de nos frères; et sa miséricorde s'indigne que ces exemples affligeants, qu'il ne permet que pour nous rappeler à notre propre foiblesse, et réveiller notre vigilance, flattent notre orgueil, et ne réveillent que nos dérisions et nos censures.

Vous sortez donc des règles de l'humilité chré-

[1] Matth. 26. 52.

tienne, en censurant les fautes de votre frère, quelque publiques qu'elles puissent être : mais vous blessez encore essentiellement celles de la charité; *car la charité n'agit pas en vain*,[1] dit l'Apôtre. Or, si les vices de votre frère sont connus de ceux qui vous écoutent, il est donc inutile de venir de nouveau les raconter. En effet, que pourriez-vous vous proposer? de blâmer sa conduite? Mais n'en porte-t-il pas déjà assez la confusion? voulez-vous accabler un malheureux, et achever de donner le dernier coup à un homme déjà percé de mille traits mortels? Il y a déjà tant d'esprits noirs et malins, qui ont exagéré sa faute, et qui la répandent avec des couleurs capables de le noircir à jamais; n'est-il pas assez puni? il est digne de votre pitié; il ne l'est plus de vos censures : que vous proposeriez-vous donc? de plaindre son infortune? Mais quelle manière de plaindre un malheureux, que de rouvrir ses plaies? la compassion est-elle si barbare? Quoi encore? de venir justifier vos prophéties et vos soupçons précédents sur sa conduite? de venir nous dire que vous aviez toujours cru que tôt ou tard il en viendroit là? Mais vous venez donc triompher de son malheur? vous venez vous applaudir de sa chute? vous venez vous faire honneur de la malignité de vos jugements? Quelle gloire pour un chrétien d'avoir pu soupçonner son frère; de l'avoir

[1] 1 Cor. 13. 4.

cru coupable avant qu'il le parût; et d'avoir pu lire témérairement ses chutes dans l'avenir, nous qui ne devons pas même les voir lorsqu'elles sont arrivées? Ah! vous prophétisez si juste sur la destinée d'autrui! soyez prophète dans votre propre patrie; prévoyez les malheurs qui vous menacent: pourquoi ne vous prophétisez-vous pas à vous-même, que si vous ne sortez de cette occasion et de ce péril, vous y périrez? que si vous ne rompez cette liaison, le public, qui en murmure déjà, éclatera enfin, et qu'il ne sera plus temps de remédier au scandale? que si vous ne revenez de ces excès, où l'emportement de l'âge et une mauvaise éducation vous ont jeté, vos affaires et votre fortune vont tomber sans ressource? c'est ici où il faudroit exercer votre art des conjectures. Quelle folie d'être soi-même environné de précipices, et de regarder au loin ceux qui menacent nos frères!

D'ailleurs, plus les chutes de votre frère sont publiques, plus vous devez être touché du scandale qu'elles causent à l'Église; de l'avantage que les impies et les libertins en tireront, pour blasphémer le nom du Seigneur, s'affermir dans le libertinage, se persuader que ce sont là les foiblesses de tous les hommes, et que les plus vertueux sont ceux qui savent mieux les cacher: plus vous devez être affligé de l'occasion que ces exemples publics de déréglement donnent aux âmes foibles de tomber

dans les mêmes désordres : plus la charité vous oblige de gémir : plus vous devez souhaiter que le souvenir de ces fautes périsse ; que le jour et les lieux où elles ont éclaté soient effacés de la mémoire des hommes : plus enfin par votre silence, vous devez contribuer à les assoupir. Mais tout le monde en parle, dites-vous ; votre silence n'empêchera pas les discours publics ; ainsi vous pouvez bien en parler à votre tour. La conséquence est barbare : parce que vous ne pouvez pas remédier au scandale, il vous sera permis de l'augmenter ? parce que vous ne pouvez pas sauver votre frère de l'opprobre, vous acheverez de le couvrir de boue et d'infamie ? parce que tous presque lui jettent la pierre, il sera moins cruel de la jeter à votre tour, et de vous joindre à ceux qui le lapident et qui l'écrasent ? Il est si beau, la religion, même à part, de se déclarer pour les malheureux ! il y a tant de dignité et de grandeur d'âme, à prendre sous sa protection ceux que tout le monde abandonne ! et quand les règles de la charité ne nous en feroient pas un devoir, les sentiments seuls de la gloire et de l'humanité devroient ici suffire.

Aussi en troisième lieu, non-seulement vous violez les règles saintes de la charité, mais de plus, vous êtes infracteur de celles de la justice ; car les fautes de votre frère sont publiques, je le veux ; mais placez-vous dans la même situation : exige-

riez-vous de lui moins d'égards et moins d'humanité, parce que votre chute ne seroit plus un mystère? croiriez-vous que l'exemple public donnât à votre frère contre vous un droit que vous en prenez contre lui-même? recevriez-vous, pour justifier sa malignité, une excuse qui vous la rendroit encore plus odieuse et plus cruelle? D'ailleurs, que savez-vous si le premier auteur de ces discours publics, n'est point un imposteur? Il court tant de faux bruits dans le monde, et la malice des hommes les rend si crédules sur les défauts d'autrui; que savez-vous si ce n'est pas un ennemi, un concurrent, un envieux, qui a répandu cette calomnie par des voies secrètes, pour détruire celui qui traversoit, ou ses passions, ou sa fortune? ces exemples sont-ils fort rares? si ce n'est pas un imprudent, qui a donné lieu à tous ces discours par l'indiscrétion d'une parole lâchée sans attention et recueillie avec malice? ces méprises sont-elles impossibles? si ce n'est pas une conjecture débitée d'abord comme telle, et donnée ensuite comme une vérité? ces altérations ne sont-elles pas du caractère des bruits publics? Qu'y avoit-il de plus vraisemblable parmi les enfants de la captivité, que le déréglement prétendu de Susanne? les juges du peuple de Dieu, vénérables par leur âge et par leur dignité, déposoient contre elle; tout le peuple en parloit comme d'une épouse infidèle; on la regar-

doit comme l'opprobre d'Israël : cependant c'étoit sa pudeur même qui lui attiroit ces outrages ; et s'il ne se fût trouvé de son temps un Daniel, qui osât douter d'un bruit public, le sang de cette innocente alloit souiller tout le peuple. Et sans sortir de notre évangile, les discours sacriléges, qui traitoient Jésus-Christ d'imposteur et de Samaritain, n'étoient-ils pas devenus les discours publics de toute la Judée? les prêtres et les pharisiens, gens à qui la dignité de leur caractère et la régularité de leurs mœurs, attiroient le respect et la confiance des peuples, les appuyoient de leur autorité : cependant voudriez-vous excuser ceux d'entre les Juifs, qui, sur des bruits si communs, parloient du Sauveur du monde comme d'un séducteur qui imposoit à la crédulité des peuples? Vous vous exposez donc à la calomnie envers votre frère ; quelque répandues que soient les censures qu'on fait de lui, sa faute dont vous n'avez pas été témoin, est toujours douteuse pour vous; et c'est une injustice que vous lui faites, d'aller publiant, comme vrai, ce que vous ne savez que par des bruits publics, souvent faux, et toujours téméraires.

Mais je vais plus loin : quand même la chute de votre frère seroit certaine, et que la malignité des discours n'y auroit rien ajouté ; d'où pouvez-vous savoir si la honte même de voir sa faute publique ne l'a pas fait revenir à lui, et si un repentir sin-

cère et des larmes abondantes, ne l'ont pas déjà effacée et expiée devant Dieu? Il ne faut pas toujours des années à la grâce pour triompher d'un cœur rebelle : il est des victoires qu'elle ne veut pas devoir au temps; et une chute publique est souvent le moment de miséricorde qui décide de la conversion du pécheur. Or, si votre frère s'est repenti, n'êtes-vous pas injuste et cruel, de faire revivre des fautes que sa pénitence vient d'effacer, et que le Seigneur a oubliées? Souvenez-vous de la pécheresse de l'Évangile : ses désordres étoient publics, puisqu'elle avoit été la pécheresse de la cité; cependant lorsque le pharisien les lui reproche, ses larmes et son amour les avoient effacés aux pieds du Sauveur : la bonté de Dieu lui avoit remis sa faute, et la malignité des hommes ne pouvoit encore l'en absoudre.

Enfin la chute de votre frère étoit publique : c'est-à-dire, on savoit confusément que sa conduite n'étoit pas exempte de reproche; et vous venez en détailler les circonstances, en éclaircir les faits, en développer les motifs, en expliquer tout le mystère; confirmer ce qu'on ne savoit qu'à demi; apprendre ce qu'on ne savoit point du tout; et vous applaudir même d'avoir paru plus instruit que ceux qui vous écoutent, sur le malheur de votre frère : il lui restoit encore du moins une réputation chancelante; il conservoit encore du moins un reste

d'honneur, une étincelle de vie, et vous achevez de l'éteindre. Je n'ajoute pas que peut-être on tenoit ces bruits publics de certaines personnes sans aveu; gens qui n'étoient ni d'un poids, ni d'un caractère à persuader; on n'osoit encore y ajouter foi sur des rapports si peu solides : mais vous, qui par votre rang, votre naissance, vos dignités, vous êtes acquis de l'autorité sur les esprits, vous ne laissez plus de lieu au doute et à l'incertitude; votre nom seul va servir de preuve contre l'innocence de votre frère; et l'on va vous citer désormais pour justifier la vérité des discours publics. Or, quoi de plus injuste et de plus dur, et par le tort que vous lui faites, et par le bien que vous manquez de lui faire? votre silence seul sur sa faute, eût peut-être arrêté la diffamation publique; et l'on vous eût cité pour purifier son innocence, comme on vous cite pour la noircir : et quel usage plus respectable auriez-vous pu faire de votre rang et de votre autorité? Plus vous êtes élevé, plus vous devez être religieux et circonspect sur la réputation de vos frères; plus une noble décence doit vous rendre réservé sur leurs fautes : on oublie les discours du vulgaire; ils meurent en naissant : les paroles des grands ne tombent jamais en vain, et le public est toujours l'écho fidèle, ou des louanges qu'ils donnent, ou des censures qui leur échappent. Mon Dieu! vous nous apprenez, en

dissimulant vous-même les péchés des hommes, à les dissimuler à notre tour : vous attendez avec une patience miséricordieuse, pour révéler nos fautes, le jour où les secrets des cœurs seront manifestés, et nous prévenons par une téméraire malignité, le temps de vos vengeances, nous qui sommes si intéressés que vous ne découvriez pas encore les abîmes de nos cœurs et les mystères des consciences.

Ainsi, mes Frères, vous surtout que le rang et la naissance élève au-dessus des autres, ne vous contentez pas de mettre un frein à votre langue; offrez encore aux discours de la médisance, un visage triste et sévère, selon l'avis de l'Esprit-Saint, un silence de désaveu et d'indignation; car le crime est ici égal, et dans la malignité de celui qui parle, et dans la complaisance de ceux qui écoutent. Entourons nos oreilles d'épines, pour ne pas les laisser infecter par des discours empoisonnés; c'est-à-dire, ne les fermons pas seulement à ces paroles de sang et d'amertume, mais rejetons-les sur leur auteur d'une manière aigre et piquante. Si la médisance trouvoit moins d'approbateurs, le royaume de Jésus-Christ seroit bientôt purgé de ce scandale : on plaît en médisant, et un vice qui plaît, devient bientôt un talent aimable : nous animons la médisance par nos applaudissements; et comme il n'est personne qui ne veuille être applaudi, il n'est

presque aucun aussi qui ne se fasse un art et un mérite de médire.

Mais ce qu'il y a ici de surprenant, c'est que la piété elle-même sert souvent de prétexte à ce vice que la piété sincère déteste, et qui sape les premiers fondements de la piété. Ce devoit être la dernière partie de ce discours ; mais je n'en dirai qu'un mot. Oui, mes Frères, la médisance trouve souvent dans la piété même, des couleurs qui la justifient : elle se revêt tous les jours des apparences du zèle : la haine du vice semble autoriser la censure des pécheurs ; ceux qui font profession de vertu croient souvent honorer Dieu et lui rendre gloire, en déshonorant et décriant ceux qui l'offensent ; comme si le privilége de la piété, dont l'âme est la charité, étoit de nous dispenser de la charité même. Ce n'est pas que je veuille ici justifier les discours du monde, et lui fournir de nouveaux traits contre le zèle des gens de bien ; mais je ne dois pas aussi dissimuler que la liberté qu'on se donne de censurer la conduite de ses frères est un des abus les plus ordinaires de la piété.

Or, mon cher Auditeur, vous que ce discours regarde, écoutez les règles que l'Évangile prescrit sur le zèle véritable, et ne les oubliez jamais. Souvenez-vous premièrement que le zèle qui nous fait gémir des scandales qui déshonorent l'Église, se contente d'en gémir devant Dieu ; de le prier qu'il se

souvienne de ses miséricordes anciennes; qu'il jette des regards propices sur son peuple; qu'il établisse son règne dans tous les cœurs; et qu'il ramène les pécheurs de leurs voies égarées Voilà une manière sainte de gémir sur les chutes de vos frères: parlez-en souvent à Dieu, et oubliez-les devant les hommes.

Souvenez-vous secondement, que la piété ne vous donne pas un droit d'empire et d'autorité sur vos frères: que si vous n'êtes pas établi sur eux, et responsable de leur conduite; s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'est l'affaire du Seigneur et non pas la vôtre: qu'ainsi vos plaintes publiques et éternelles sur leurs désordres, partent d'un fonds d'orgueil, de malignité, de légèreté, d'inquiétude; que l'Église a ses pasteurs pour veiller sur le troupeau; que l'arche a ses ministres qui la soutiennent, sans qu'un secours étranger et téméraire s'en mêle; et qu'enfin, loin de corriger par-là vos frères, vous déshonorez la piété; vous justifiez les discours des impies contre l'homme de bien; et vous les autorisez à dire, comme autrefois dans la Sagesse: Pourquoi celui-ci croit-il avoir droit de remplir les rues et les places publiques de plaintes et de clameurs contre notre conduite, et se fait-il un point de vertu de nous diffamer dans l'esprit de nos frères? *Improperat nobis peccata legis, et diffamat in nos peccata disciplinæ nostræ.*[1]

[1] Sap. 2. 12.

Souvenez-vous troisièmement, que le zèle qui est selon la science, cherche le salut, et non la diffamation de son frère; qu'il veut édifier, mais qu'il n'aime pas à nuire ; qu'il s'étudie à se rendre aimable, pour se rendre plus utile ; qu'il est plus touché du malheur et de la perte de son frère, qu'aigri et scandalisé de ses fautes; qu'il voudroit pouvoir se les cacher à soi-même, loin de les aller publier devant les autres ; et que le zèle qui les censure, loin de diminuer le mal, ne fait qu'augmenter le scandale.

Souvenez-vous quatrièmement, que ce zèle censeur que vous faites paroître contre votre frère, lui est inutile, puisqu'il n'en est pas témoin ; qu'il est même nuisible à sa conversion, que vous reculez en l'aigrissant par vos censures, s'il vient à les apprendre ; nuisible à sa réputation que vous blessez, à la piété que vous décriez; nuisible enfin à ceux qui vous écoutent ; qui, respectant votre prétendue vertu, ne croient pas qu'on puisse s'égarer en suivant vos traces, et ne mettent plus la médisance au nombre des vices. Le zèle est humble, et il n'a des yeux que pour ses propres misères ; il est simple, et il lui est plus ordinaire de croire trop facilement le bien que le mal ; il est miséricordieux, et les fautes d'autrui le trouvent toujours aussi indulgent, que ses propres fautes le trouvent sévère ; il est délicat et timoré, et il aime souvent

mieux manquer de blâmer le vice, que s'exposer à censurer le pécheur.

Ainsi, vous, mes Frères, qui revenus des égarements du monde, servez le Seigneur, souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles que saint Cyprien adressoit autrefois à des serviteurs de Jésus-Christ, lesquels, par un zèle indiscret, ne faisoient pas de scrupule de déchirer leurs frères. Une langue qui a confessé Jésus-Christ; qui a renoncé aux erreurs et aux pompes du monde; qui bénit tous les jours le Dieu de paix au pied des autels; qui est souvent consacrée par la participation des mystères saints, ne doit plus être inquiète, dangereuse, pleine de fiel et d'amertume contre ses frères : c'est une ignominie pour la religion, que d'abord après avoir offert au Seigneur des prières pures, et un sacrifice de louanges dans l'assemblée des fidèles, vous alliez lancer les traits venimeux du serpent, contre ceux que l'union de la foi, de la charité, des sacrements; que leurs propres égarements mêmes devroient vous rendre plus chers et plus respectables : *Lingua Christum confessa non sit maledica, non turbulenta; non conviciis perstrepens audiatur; non contra fratres et Dei sacerdotes, post verba laudis, serpentis venena jaculetur.*[1]

Otons, par la sagesse et la modération de nos

[1] S. Cypr.

discours, aux ennemis de la vertu, toute occasion de blasphémer contre elle : corrigeons nos frères, plus par la sainteté de nos exemples, que par l'aigreur de nos censures : reprenons-les en vivant mieux qu'eux, et non pas en parlant contre eux : rendons la vertu respectable par sa douceur, encore plus que par sa sévérité : attirons à nous les pécheurs, en compatissant à leurs fautes, et non en les censurant : qu'ils ne s'aperçoivent de notre vertu, que par notre charité et notre indulgence ; et que notre attention charitable à couvrir et excuser leurs vices, les porte à les condamner, et à s'en accuser plus sévèrement eux-mêmes : par-là nous gagnerons nos frères ; nous honorerons la piété ; nous confondrons l'impiété et le libertinage ; nous ôterons au monde ces discours si communs et si injurieux à la véritable vertu ; et après avoir usé de miséricorde envers nos frères, nous irons avec plus de confiance nous présenter au Père des miséricordes, et au Dieu de toute consolation, et la demander pour nous-mêmes.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE MARDI DE LA IVe SEMAINE DE CARÊME.

DES DOUTES SUR LA RELIGION.

Sed hunc scimus unde sit; Christus autem cum venerit nemo scit unde sit.

Nous savons d'où celui-ci vient; mais pour le Christ, lorsqu'il paroîtra, personne ne saura d'où il vient. Joan. 7. 27.

Voila le grand prétexte que l'incrédulité des Juifs opposoit à la doctrine et au ministère de Jésus-Christ : des doutes sur la vérité de sa mission. Nous savons qui vous êtes, et d'où vous venez, lui disoient-ils; mais le Christ que nous attendons, quand il paroîtra, nous ne saurons d'où il vient. Il n'est donc pas clair que vous soyez le Messie promis à nos pères; peut-être est-ce un esprit im-

Digitized by Google

posteur, qui opère par vous des prestiges à nos yeux, et qui impose à la crédulité du vulgaire : tant de séducteurs ont déjà paru dans la Judée, lesquels en se disant le grand Prophète qui doit venir, ont trompé les peuples et se sont enfin attiré la punition due à leur imposture. Ne tenez plus nos esprits en suspens : *Quousque animam nostram tollis?*[1] et si vous voulez que nous vous croyions le Christ, montrez-nous que vous l'êtes, d'une manière qui ne laisse plus de lieu au doute et à la méprise.

Je n'oserois le dire ici, mes Frères, si le langage des doutes sur la foi n'étoit devenu si commun parmi nous, que nous n'avons plus besoin de précaution pour entreprendre de le combattre : voilà le prétexte presque le plus universel dont on se sert tous les jours dans le monde pour s'autoriser dans une vie toute criminelle. Tout est plein aujourd'hui de ces pécheurs, qui nous disent froidement qu'ils se convertiroient s'ils étoient bien sûrs que tout ce que nous leur disons de la religion fût véritable; que peut-être il n'y a rien après cette vie ; qu'ils ont des doutes et des difficultés sur nos mystères, auxquelles ils ne trouvent point de réponse qui les satisfasse ; qu'au fond, tout paroît assez incertain ; et qu'avant de s'embarquer à suivre toutes les maximes sévères de l'Évangile, il faudroit être bien assuré que nos peines ne seront pas perdues.

[1] Joan. 10. 24.

Or, je ne veux pas aujourd'hui confondre l'incrédulité par les grandes preuves qui établissent la vérité de la foi chrétienne : outre que nous les avons déjà établies ailleurs, c'est un sujet trop vaste pour un discours, et qui n'est pas même souvent à la portée de la plupart de ceux qui nous écoutent ; c'est faire souvent trop d'honneur aux objections frivoles de presque tous ceux qui se donnent pour esprits forts dans le monde, que d'employer le sérieux de notre ministère à les réfuter et à les combattre.

Il faut donc aujourd'hui tenter une voie plus abrégée et plus facile. Mon dessein n'est pas d'entrer dans le fond des preuves qui rendent témoignage à la vérité de la foi ; je veux seulement vous découvrir le faux de l'incrédulité : je veux vous prouver que la plupart de ceux qui se disent incrédules, ne le sont pas ; que presque tous les pécheurs, qui nous vantent, qui nous allèguent sans cesse leurs doutes, comme le seul obstacle à leur conversion, ne doutent point ; et que de tous les prétextes dont on se sert pour ne pas changer de vie, celui des doutes sur la religion, qui est devenu le plus commun, est le moins vrai et le moins sincère.

Il paroît d'abord étonnant que j'entreprenne de prouver à ceux qui croient avoir des doutes sur la religion, et qui nous les opposent sans cesse, qu'ils ne doutent point en effet ; cependant pour peu que

l'on connoisse les hommes, et qu'on fasse attention surtout au caractère de ceux qui se vantent de douter, rien n'est plus aisé que de s'en convaincre. Je dis à leur caractère, où entre toujours le déréglement, l'ignorance et la vanité ; et voilà les trois sources les plus ordinaires de leurs doutes : ils en font honneur à l'incrédulité qui n'y a presque point de part.

C'est premièrement, le déréglement qui les propose, sans oser les croire. Première réflexion.

C'est en second lieu, l'ignorance qui les adopte, sans les comprendre. Seconde réflexion.

C'est enfin la vanité qui s'en fait honneur, sans pouvoir parvenir à s'en faire une ressource. Dernière réflexion.

C'est-à-dire que la plupart de ceux qui se disent incrédules dans le monde, sont assez déréglés pour désirer de l'être ; trop ignorants pour l'être en effet ; et assez vains cependant pour vouloir le paroître. Développons ces trois réflexions devenues parmi nous d'un si grand usage ; et confondons le libertinage plutôt que l'incrédulité, en le découvrant à lui-même. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut d'abord convenir, mes Frères, et il est triste pour nous que nous devions cet aveu à la vérité ; il faut, dis-je, convenir que notre siècle et ceux de nos pères ont vu de véritables incrédules. Dans la dépravation des mœurs où nous vivons, et au milieu des scandales qui depuis si long-temps affligent l'Église, il n'est pas surprenant qu'il se soit trouvé quelquefois des hommes qui n'aient plus voulu connoître de Dieu ; et que la foi si affoiblie dans tous, se soit enfin en quelques-uns tout-à-fait éteinte. Comme dans tous les siècles paroissent certaines âmes choisies et extraordinaires, que le Seigneur remplit de ses grâces, de ses lumières, de ses dons les plus éclatants, et en qui il prend plaisir de verser à pleines mains toutes les richesses de sa miséricorde ; on en voit aussi en qui l'iniquité est, pour ainsi dire, consommée, et que le Seigneur semble avoir marquées, pour faire éclater en elles les jugements les plus terribles de sa justice, et les effets les plus funestes de son abandon et de sa colère.

L'Église, où tous les scandales doivent croître jusqu'à la fin, ne peut donc se glorifier d'être tout-à-fait purgée du scandale de l'incrédulité : elle a de temps en temps ses astres qui l'éclairent, et ses

monstres qui la défigurent; et à côté de ces grands hommes, célèbres par leurs lumières et par leur sainteté, qui lui ont servi de soutien et d'ornement dans chaque siècle, elle a vu s'élever aussi une tradition d'hommes impies, dont les noms sont encore aujourd'hui l'horreur de l'univers, lesquels par des écrits pleins de blasphème et d'impiété, ont osé attaquer les mystères de Dieu, nier le salut et les promesses faites à nos pères, renverser le fondement de la foi, et prêcher le libertinage parmi les fidèles.

Je ne prétends donc pas, mes Frères, que parmi tant de libertins qui parlent au milieu de nous le langage de l'incrédulité, il ne s'en trouve quelqu'un d'assez corrompu dans l'esprit et dans le cœur, d'assez abandonné de Dieu, pour être en effet et réellement incrédule : je veux seulement établir que ces hommes impies, et fermes dans l'impiété, sont rares; et que parmi tous ceux qui nous vantent tous les jours leurs doutes et leur incrédulité, et qui en font une déplorable ostentation, il n'en est pas peut-être un seul sur le cœur duquel la foi ne conserve encore ses droits, et qui ne craigne encore en secret le Dieu qu'il fait semblant de ne vouloir pas connoître. Pour confondre nos prétendus incrédules, il n'est pas toujours nécessaire de les combattre; souvent on ne combat que des fantômes : il faut seulement les montrer tels qu'ils

sont ; l'affreuse décoration d'incrédulité dont ils se parent, tombe bientôt ; et il ne leur reste plus que leurs passions et leurs débauches.

Et voilà la première raison sur quoi j'ai établi la proposition générale, que la plupart de ceux qui se vantent d'avoir des doutes, ne doutent point en effet ; c'est que leurs doutes sont des doutes de déréglement, et non pas d'incrédulité. Pourquoi, mes Frères? parce que c'est le déréglement qui a formé leurs doutes, et non pas leurs doutes le déréglement ; parce qu'actuellement, c'est à leurs passions et non pas à leurs doutes, qu'ils tiennent ; parce qu'enfin ils n'attaquent d'ordinaire de la religion, que les vérités incommodes aux passions. Voici des réflexions qui me paroissent dignes de votre attention ; je vais vous les exposer sans ornement, et dans le même ordre qu'elles se sont offertes à mon esprit.

Je dis en premier lieu ; parce que c'est le déréglement qui a formé leurs doutes, et non pas leurs doutes le déréglement. Oui, mes Frères, on n'a point encore vu de ces hommes, qui affectent de se dire incrédules, lesquels aient commencé par des doutes sur les vérités de la foi, et qui des doutes soient tombés dans la débauche : on commence par les passions ; les doutes viennent ensuite : on se laisse d'abord emporter aux égarements de l'âge, et aux excès de la débauche ; et quand on y a fait

un certain chemin, et qu'il ne paroît plus possible de retourner sur ses pas, on se dit à soi-même pour se calmer, qu'il n'y a rien après cette vie, ou du moins on est ravi de trouver des gens qui nous le disent. Ce n'est donc pas le peu de certitude qu'on trouve dans la religion, qui fait conclure qu'il faut s'abandonner au plaisir, et qu'il est inutile de se faire violence, puisque tout meurt avec nous : c'est l'abandonnement au plaisir qui jette dans l'incertitude sur la religion, et qui, nous rendant la violence comme impossible, nous fait conclure qu'aussi-bien elle est inutile. La foi ne devient donc suspecte que lorsqu'elle commence à devenir incommode ; et jusqu'ici l'incrédulité n'a point fait de voluptueux, mais la volupté a presque fait tous les incrédules.

Et une preuve de ce que je dis, vous que ce discours regarde, c'est que tandis que vous avez vécu avec pudeur et avec innocence, vous n'avez pas douté. Rappelez ces temps heureux où les passions n'avoient pas encore gâté votre cœur, la foi de vos pères ne vous offroit rien que d'auguste et de respectable; la raison plioit sans peine sous le joug de l'autorité; vous ne vous avisiez pas de vous former à vous-mêmes des difficultés et des doutes : dès que les mœurs ont changé, les vues sur la religion n'ont plus été les mêmes. Ce n'est donc pas la foi qui a trouvé dans votre raison de nouvelles difficultés;

c'est la pratique des devoirs qui a rencontré dans votre cœur de nouveaux obstacles. Et si vous nous dites que vos premières impressions si favorables à la foi, ne venoient que des préjugés de l'éducation et de l'enfance; nous vous répondrons que les secondes si favorables à l'impiété, ne vous sont venues que des préjugés des passions et de la débauche; et que préjugés pour préjugés, il nous semble qu'il vaut encore mieux s'en tenir à ceux qui sont formés dans l'innocence, et qui nous portent à la vertu, qu'à ceux qui sont nés dans l'infamie des passions, et qui ne prêchent que le libertinage et le crime.

Ainsi rien n'est plus humiliant pour l'incrédulité, que de la rappeler à son origine : elle porte un faux nom de science et de lumière; et c'est un enfant de crime et de ténèbres. Ce n'est donc pas la force de la raison qui a mené là nos prétendus incrédules : c'est la foiblesse d'un cœur corrompu qui n'a pu surmonter ses penchants les plus honteux; c'est même une lâcheté de courage, qui ne pouvant soutenir et regarder d'un œil ferme les terreurs et les menaces de la religion, tâche de s'étourdir, en redisant sans cesse que ce sont des frayeurs puériles : c'est un homme qui a peur la nuit, et qui chante en marchant tout seul dans les ténèbres, pour se rassurer lui-même : la débauche nous rend toujours lâches et craintifs; et ce n'est

qu'un excès de peur des peines éternelles, qui fait qu'un libertin nous prêche et nous chante sans cesse qu'elles sont douteuses : il tremble, et il veut se rassurer contre lui-même : il ne peut pas soutenir en même temps la vue de ses crimes et celle du supplice qui les attend : cette foi si vénérable, et dont il parle avec tant de mépris, l'effraie pourtant, le trouble encore plus que les autres pécheurs, qui sans douter de ses châtiments, ne laissent pas souvent d'être infidèles à ses préceptes : c'est un lâche qui cache sa peur sous une fausse ostentation de bravoure. Non, mes Frères, nos prétendus esprits forts se donnent pour des hommes fermes et courageux : suivez-les de près ; ce sont les plus foibles et les plus lâches de tous les hommes.

D'ailleurs, il n'est pas étonnant que le déréglement nous mène à des doutes sur la religion : il faut appeler l'incrédulité au secours des passions ; car elles sont trop foibles et trop injustes pour se soutenir toutes seules. Nos lumières, nos sentiments, notre conscience, tout les combat au dedans de nous : il faut donc leur chercher un appui, et les défendre contre nous-mêmes (car on est bien aise de se justifier à soi-même tout ce qui plaît). On ne veut pas que des passions qui nous sont chères, soient criminelles, ni avoir à soutenir sans cesse les intérêts de ses plaisirs contre ceux de sa conscience : on veut jouir tranquillement de ses crimes, et se

délivrer de ce censeur importun, qui prend sans cesse au dedans de nous le parti de la vertu contre nous-mêmes. Ce n'est jouir qu'à demi de ses passions, tandis que les remords nous en disputent le plaisir : c'est acheter trop chèrement le crime, que de l'acheter au prix même du repos qu'on y cherche ; il faut ou finir ses débauches, ou tâcher de s'y calmer; et comme il en coûteroit trop de les finir, et qu'on ne sauroit s'y calmer qu'en doutant des vérités qui nous troublent, on se les donne à soi-même comme douteuses; et pour parvenir à être tranquille, on s'efforce de se persuader qu'on est incrédule.

C'est-à-dire que le grand effort du déréglement est de nous conduire au désir de l'incrédulité : on voudroit pouvoir arriver à l'affreuse sécurité de l'incrédule; on regarde cet état d'endurcissement entier comme un état heureux; on se sait mauvais gré d'être né avec une conscience plus foible et plus craintive; on envie la destinée de ceux qu'on croit fermes et inébranlables dans l'impiété; lesquels peut-être à leur tour, livrés en secret aux remords les plus tristes, et se faisant honneur d'une fermeté qu'ils n'ont point, regardent notre sort avec envie, parce que, ne jugeant de nous que par les discours de libertinage que nous tenons, ils nous prennent pour ce qu'ils paroissent eux-mêmes être à nos yeux, c'est-à-dire, pour ce que nous ne sommes

pas, et pour ce que et eux et nous voudrions être. Et c'est ainsi, ô mon Dieu! que ces faux héros de l'impiété vivent dans une illusion perpétuelle, se donnent sans cesse le change à eux-mêmes, et ne paroissent ce qu'ils ne sont pas, que parce qu'ils souhaitent de l'être : ils voudroient bien que la religion fût un songe; ils disent dans leur cœur qu'il n'y a point de Dieu : *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus;* [1] c'est-à-dire, ce langage impie est le désir de leur cœur : ils désireroient qu'il n'y eût point de Dieu; que cet Être si grand et si nécessaire fût une chimère; qu'ils fussent eux seuls les maîtres de leur destinée; qu'ils n'eussent à répondre qu'à eux-mêmes des horreurs de leur vie et de l'indignité de leurs passions; que tout finît avec eux, et qu'il n'y eût point au delà du tombeau de juge suprême et éternel, vengeur du vice, et rémunérateur de la vertu : ils le désirent, ils l'anéantissent autant qu'ils peuvent par les souhaits impies de leur cœur; mais ils ne peuvent effacer du fond de leur être, l'idée de sa puissance et la crainte de sa justice : *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus.*

En effet, il seroit trop triste et trop vulgaire pour un homme vain, abîmé dans la débauche, de se dire en secret à lui-même : Je suis encore trop foible et trop abandonné au plaisir, pour en sortir et mener une vie plus régulière et plus chrétienne.

[1] Ps. 13. 1.

Ce prétexte lui laisseroit encore tous ses remords : c'est bien plus tôt fait de se dire à soi-même : Il est inutile de mieux vivre, parce qu'il n'y a rien après la vie. Ce prétexte est bien plus commode, parce qu'il finit tout : c'est le plus favorable à la paresse, parce qu'il nous éloigne des sacrements et de tous les autres assujettissements de la religion. Il est bien plus court de se dire à soi-même qu'il n'y a rien, et de vivre comme si en effet on en étoit persuadé : c'est se délivrer tout d'un coup de tout joug et de toute contrainte : c'est finir toutes les mesures gênantes que les pécheurs d'un autre caractère gardent encore avec la religion et avec la conscience. Ce prétexte d'incrédulité, en nous persuadant que nous doutons en effet, nous laisse dans un certain état d'indolence sur tout ce qui regarde le salut, qui nous empêche de nous approfondir nous-mêmes, et de faire des réflexions trop tristes sur nos passions : nous nous laissons mollement entraîner au cours fatal qui nous emporte, sur le préjugé général, que nous ne croyons rien : nous avons peu de remords, parce que nous nous supposons incrédules, et que cette supposition nous laisse presque la même sécurité que l'impiété véritable : du moins c'est une diversion qui émousse et qui suspend la sensibilité de la conscience; et en faisant que nous nous prenons toujours pour ce que nous ne sommes pas, elle fait que nous vivons

comme si nous étions en effet ce que nous désirons d'être.

C'est-à-dire qu'il faut regarder le parti de la plupart de ces prétendus esprits forts, et de ces incrédules de débauche et de libertinage, comme un parti d'hommes foibles, dissolus, dissipés, lesquels n'ayant pas la force de vivre chrétiennement, ni la fermeté même d'être impies, demeurent dans cet état d'éloignement de la religion, comme le plus commode à la paresse; et comme ils ne font rien pour en sortir, ils croient y tenir en effet : c'est une espèce de neutralité entre la foi et l'irréligion, dont l'indolence s'accommode; parce qu'il faut du mouvement pour prendre un parti, et que pour demeurer neutre, il n'y a qu'à ne point penser, et vivre d'habitude : ainsi on ne s'approfondit et on ne se décide jamais soi-même. L'impiété ferme, déclarée, a je ne sais quoi qui fait horreur : la religion, d'un autre côté, offre des objets qui alarment et qui n'accommodent pas les passions. Que faire entre ces deux extrémités, dont l'une révolte la raison, et l'autre les sens? on demeure indécis et chancelant; on jouit en attendant, du calme que cet état d'indécision et d'indifférence nous laisse : on vit sans vouloir savoir ce qu'on est, parce qu'il est plus commode de n'être rien, et de vivre sans penser et sans se connoître. Non, mes Frères, je le répète; ce ne sont pas ici des incrédules, ce sont

des hommes lâches qui n'ont pas la force de prendre un parti ; qui ne savent que vivre voluptueusement sans règle, sans morale, souvent sans bienséance ; et qui sans être impies, vivent pourtant sans religion, parce que la religion demande de la suite, de la raison, de l'élévation, de la fermeté, de grands sentiments, et qu'ils en sont incapables. Voilà pourtant les héros dont l'impiété s'honore ; voilà les suffrages dont elle se fait un rempart, et qu'elle oppose à la religion en nous insultant ; voilà les partisans avec lesquels elle se croit invincible : et il faut bien que ses ressources soient foibles et misérables, puisqu'elle est réduite à les chercher dans des hommes de ce caractère.

Première raison qui prouve que ce ne sont pas les doutes qui jettent dans le déréglement ; mais le déréglement tout seul qui nous jette dans les doutes. La seconde raison n'est qu'une nouvelle preuve de la première : c'est qu'actuellement, si l'on ne change point de vie, ce n'est pas à ses doutes que l'on tient, c'est à ses seules passions.

Car je ne vous demande ici que de la bonne foi, à vous qui nous alléguez sans cesse vos doutes sur nos mystères. Lorsque vous pensez quelquefois à sortir de cet abîme de vice et de débauche où vous vivez, et que les passions plus tranquilles vous permettent quelque retour sur vous-même, vous opposez-vous alors vos incertitudes sur la religion ? vous dites-

vous à vous-même : Mais si je reviens, il faudra croire des choses qui paroissent incroyables? Est-ce là la grande difficulté? Ah! vous vous dites en secret à vous-meme : Mais si je reviens, il faudra finir ce commerce, m'interdire ces excès, rompre ces sociétés, éviter ces lieux, en venir à des démarches que je ne soutiendrai jamais, et prendre un genre de vie auquel toutes mes inclinations répugnent. Voilà à quoi vous tenez; voilà le mur de séparation qui vous éloigne de Dieu. Vous parlez tant aux autres de vos doutes; d'où vient que vous ne vous en parlez point à vous-même? ce n'est donc pas ici une affaire de raison et de croyance, c'est une affaire de cœur et de déréglement, et le délai de votre conversion ne prend pas sa source dans vos incertitudes sur la foi, mais dans le doute seul où vous laisse la violence et l'empire de vos passions, de pouvoir jamais vous affranchir de leur servitude et de leur infamie. Voilà, mes Frères, les chaînes véritables qui lient nos prétendus incrédules à leurs propres misères.

Et ce qui confirme encore cette vérité, c'est que la plupart de ces hommes qui se donnent pour incrédules, vivent pourtant dans des variations perpétuelles sur le point même de l'incrédulité. En certains moments les vérités de la religion les touchent; ils se sentent agités de vifs remords; ils cherchent meme des hommes habiles et renom-

més, des serviteurs de Dieu, pour s'entretenir avec eux et s'instruire : en d'autres, ils se moquent de ces vérités ; ils traitent les serviteurs de Dieu avec dérision, et la piété elle-même de chimère ; il n'est guère de ces pécheurs, de ceux mêmes qui font le plus d'ostentation de leur incrédulité, que le spectacle d'une mort inopinée, qu'un accident funeste, qu'une perte douloureuse, qu'un renversement de fortune, qu'une disgrâce éclatante n'ait quelquefois jetés dans des réflexions tristes sur leur état, et dans des désirs d'une vie plus chrétienne ; il n'en est guère qui, dans ces situations affligeantes, ne cherchent de la consolation auprès des gens de bien, ne fassent quelque démarche qui laisse espérer une sorte d'amendement. Ce n'est pas à leurs compagnons d'impiété et de libertinage, qu'ils ont recours alors pour se consoler; ce n'est pas dans ces railleries impies de nos mystères, et dans cette philosophie affreuse, qu'ils cherchent un adoucissement à leurs peines : ce sont là les discours de la joie et de la débauche, et non pas de l'affliction et de la douleur : c'est la religion de la table, des plaisirs, des excès ; ce n'est pas celle du sérieux des contre-temps et de la tristesse : le goût de l'impiété tombe pour eux avec celui des plaisirs. Or, si leur incrédulité avoit son fondement dans des incertitudes réelles sur la religion, tant que ces incertitudes subsisteroient, l'incrédulité seroit toujours

la même : mais comme leurs doutes ne naissent que de leurs passions, et que leurs passions ne sont pas toujours les mêmes, ni également vives et maîtresses de leur cœur, leurs doutes changent sans cesse comme leurs passions ; ils croissent, ils diminuent, ils s'éclipsent, ils reparoissent, ils sont dans la même volubilité et toujours dans le même degré de leurs passions ; en un mot, ils suivent la destinée des passions, parce qu'ils ne sont que les passions elles-mêmes.

En effet, mes Frères, pour ne laisser plus rien à dire sur ce sujet, et achever de vous faire sentir combien cette profession d'incrédulité, dont on s'honore, est méprisable ; c'est que, répondez à toutes les difficultés d'un pécheur qui se vante d'être incrédule, réduisez-le à n'avoir plus rien à vous répliquer, il ne se rend pas encore ; vous ne l'avez pas encore pour cela gagné : il se renferme en lui-même, comme s'il avoit encore des raisons plus accablantes qu'il ne daigne pas mettre en avant : il tient bon, et oppose un air mystérieux et décidé, à toutes les preuves qu'il ne peut résoudre. Vous avez pitié alors de sa fureur et de son entêtement : vous vous trompez ; ne soyez touché que de sa vie libertine et de sa mauvaise foi ; car qu'une maladie mortelle le frappe au sortir de là ; courez autour du lit de sa douleur ; ah ! vous trouvez ce prétendu incrédule convaincu ; ses doutes cessent, ses incertitudes fi-

nissent, tout cet appareil déplorable d'incrédulité s'évanouit et se déconcerte; il n'en est plus même question; il a recours au Dieu de ses pères; il redoute ses jugements qu'il faisoit semblant de ne pas croire. Le ministre de Jésus-Christ appelé n'a pas besoin d'entrer en contestation pour le détromper de son impiété : le pécheur mourant prévient là-dessus ses soins et son ministère : il a honte de ses blasphèmes passés; il s'en repent; il en avoue le faux et la mauvaise foi; il en fait une réparation publique à la majesté et à la vérité de la religion : il ne demande plus des preuves; il ne demande que des consolations. Cependant cette maladie ne lui a pas donné de nouvelles lumières sur la foi; le coup, qui frappe sa chair, n'a pas éclairci les doutes de son esprit : ah! c'est qu'il touche son cœur; c'est qu'il finit ses déréglements; c'est en un mot, que ses doutes étoient dans ses passions; et que tout ce qui va éteindre ses passions, éteint en même temps ses doutes.

Il peut arriver, je l'avoue, qu'il se trouve quelquefois des pécheurs qui poussent jusqu'à ce dernier moment leur fureur et leur impiété, et qui meurent en vomissant, avec leur âme impie, des blasphèmes contre le Dieu qui va les juger, et qu'ils ne veulent pas connoître; car, ô mon Dieu! vous êtes terrible dans vos jugements, et vous permettez quelquefois que l'impie meure dans son

impiété. Mais ces exemples sont rares ; et vous savez vous-mêmes, mes Frères, qu'un siècle entier fournit à peine un de ces affreux spectacles : mais voyez dans ce dernier moment tous les autres, qui s'étoient fait honneur de leur incrédulité dans l'opinion publique ; voyez au lit de la mort un pécheur, qui jusque-là avoit paru le plus ferme dans l'impiété, et le plus déterminé à ne rien croire ; il devance lui-même la proposition qu'on alloit lui faire de recourir aux remèdes de l'Église ; il lève les mains au ciel ; il donne des marques éclatantes, sincères, d'une religion qui ne s'étoit jamais effacée du fond de son cœur ; il ne rejette plus, comme des terreurs puériles, les menaces et les châtiments de la vie future ; que dis-je? ce pécheur autrefois si ferme, si fier dans sa prétendue incrédulité, si fort au-dessus des frayeurs vulgaires, devient alors plus foible, plus timide, plus crédule, que l'âme la plus populaire ; ses craintes sont plus excessives, sa religion même plus superstitieuse, ses pratiques de culte plus simples, plus vulgaires, plus outrées que celles du simple peuple ; et comme un excès n'est jamais loin de l'excès qui lui est opposé, on le voit passer en un moment, de l'impiété, à la superstition ; de la fermeté du philosophe, à la foiblesse de l'ignorant et du simple.

Et c'est ici où je voudrois en appeler, avec Tertullien, à ce pécheur mourant, et le faire parler ici

à ma place contre l'incrédulité : c'est ici où, à l'honneur de la religion de nos pères, je ne voudrois pas d'autre témoin de la foiblesse et de la mauvaise foi de l'impie, que cette âme qui expire, et qui ne peut plus parler que le langage de la vérité : c'est ici où je voudrois assembler tous les incrédules autour du lit de sa mort ; et pour les confondre par un témoignage qui ne sauroit leur être suspect, lui dire avec Tertullien : O âme ! avant que vous sortiez de ce corps terrestre, dont vous allez vous détacher, souffrez que je vous appelle ici en témoignage : *Consiste in medio, anima :* [1] parlez dans ce dernier moment où vous ne donnez rien à la vanité, et où vous devez tout à la vérité ; dites-nous si vous regardez le Dieu terrible, entre les mains duquel vous allez tomber, comme un être chimérique dont on fait peur aux esprits foibles et crédules ? dites-nous si tout disparoissant à vos yeux, si toutes les créatures retombant pour vous dans le néant, Dieu seul ne vous paroît pas immortel, immuable, l'Être de tous les siècles et de l'éternité, et qui remplit le ciel et la terre ? Nous consentons maintenant, nous que vous avez toujours regardés comme des esprits superstitieux et vulgaires, nous consentons que vous soyez le juge entre nous et l'incrédulité, à laquelle vous avez toujours paru si favorable : *A te testimonium flagitant christiani, ab extranea*

[1] Tertull.

adversus tuos. Quoique vous ayez été jusqu'ici étrangère par rapport à la foi, et ennemie de la religion, la religion s'en rapporte à vous contre ceux que le lien affreux de l'impiété vous avoit si étroitement unis : *A te testimonium flagitant christiani, ab extranea adversus tuos.* Si tout meurt avec vous, pourquoi la mort vous paroît-elle si fort à craindre? *Cur in totum times mortem, si nihil est tibi timendum post mortem?* Pourquoi ces mains suppliantes vers le ciel, s'il n'y a point de Dieu qui puisse se laisser toucher à vos gémissements et écouter vos prières? si vous n'êtes rien vous-même, pourquoi démentez-vous donc le néant de votre être, et tremblez-vous sur les suites de votre destinée? *Si nihil es ipsa, cur mentiris in te?* D'où vous viennent dans ce dernier moment, ces sentiments de crainte, de respect pour l'Être suprême? n'est-ce pas parce que vous les aviez toujours eus, que vous aviez imposé au public, par une fausse ostentation d'impiété, et que la mort ne fait que développer les dispositions de foi et de religion, que vous aviez toujours conservées pendant votre vie? *A te testimonium flagitant christiani, ab extranea adversus tuos.*

Oui, mes Frères, si nous pouvions détruire les passions, nous aurions bientôt ramené tous les incrédules; et une dernière raison qui achève de le démontrer, c'est que s'ils paroissent se révolter

contre l'incompréhensibilité de nos mystères, ce n'est que pour en venir au point qui les touche, et pour attaquer les vérités qui intéressent les passions; c'est-à-dire, la vérité d'un avenir, et l'éternité des peines futures; c'est toujours là le fruit et la conclusion favorite de leurs doutes.

En effet, si la religion ne proposoit que des mystères qui passent la raison, sans y ajouter des maximes et des vérités qui gênent les passions, nous pouvons assurer hardiment que les incrédules seroient rares; les vérités ou les erreurs abstraites, qu'il est indifférent de croire ou de nier, n'intéressent presque personne. Vous trouverez peu de ces hommes épris de la seule vérité, qui deviennent partisans et défenseurs zélés de certains points de pure spéculation, et qui n'ont rapport à rien, seulement parce qu'ils les croient vrais. Les vérités abstraites des mathématiques ont trouvé en nos jours quelques sectateurs zélés et estimables, qui se sont dévoués à développer ce qu'il y a de plus impénétrable dans les secrets infinis et dans les abîmes profonds de cette science; mais ces sectateurs ont été quelques hommes rares et uniques : la contagion n'étoit pas à craindre; aussi n'a-t-elle pas gagné; on les admire, mais on seroit bien fâché de les imiter. Si la religion ne proposoit que des vérités aussi abstraites, aussi indifférentes à la félicité des sens, aussi peu intéressantes pour les

passions et pour l'amour-propre, les impies seroient encore plus rares que les mathématiciens. On en veut aux vérités de la religion, parce qu'elles nous menacent : on ne s'élève point contre les autres, parce que leur vérité, ou leur fausseté, ne décide de rien pour nous.

Et ne nous dites pas que ce n'est pas par intérêt propre, mais par amour tout seul de la vérité, que l'incrédule ne se rend point à des mystères que la raison rejette. Je sais bien que le prétendu incrédule s'en vante, et voudroit nous le faire accroire : mais qu'importe la vérité à des hommes qui ne la cherchent pas, qui ne l'aiment pas, qui ne la connoissent pas, qui ne veulent pas même la connoître, et qui ne désirent que de se la cacher à eux-mêmes? que leur importe une vérité qui les passe, à laquelle ils n'ont jamais donné un seul moment sérieux; et qui n'ayant rien qui flatte les passions, ne sauroit intéresser ces hommes de chair et de sang, et plongés dans une vie voluptueuse? il leur importe de vivre au gré de leurs désirs déréglés, et cependant de n'avoir rien à craindre après cette vie; voilà la seule vérité qui les intéresse : passez-leur ce point, l'obscurité de tous les autres mystères ne les occupera pas seulement : ils conviendront de tout, pourvu qu'on les laisse jouir tranquillement de leurs crimes.

Aussi la plupart des impies qui nous ont laissé

par écrit les tristes fruits de leur impiété, se sont attachés à prouver qu'il n'y avoit rien au-dessus de nous; que tout mouroit avec le corps, et que les peines ou les récompenses futures étoient des fables. Il falloit commencer par mettre les passions dans leurs intérêts pour se faire des sectateurs. S'ils ont attaqué les autres points de la foi, ce n'a été que pour en venir là; pour conclure qu'il n'y avoit rien après cette vie; que les vices, ou les vertus, étoient des noms que la politique avoit inventés pour contenir les peuples; et que les passions n'étoient que des penchants naturels et innocents, que chacun pouvoit suivre, parce que chacun les trouvoit en soi.

Voilà pourquoi les impies, dans la Sagesse, et les saducéens eux-mêmes, dans l'Évangile, qu'on peut regarder comme les pères et les prédécesseurs de nos incrédules, ne s'amusoient point à réfuter la vérité des miracles rapportés dans les livres de Moïse, et que Dieu opéra autrefois en faveur de son peuple; ni la promesse du Médiateur faite à leurs pères : ils n'attaquoient que la résurrection des morts et l'immortalité des âmes : ce point décidoit de tout pour eux. L'homme meurt comme la bête, disoient-ils dans la Sagesse : nous ignorons si leur nature est différente; mais toujours leur fin et leur destinée est égale : ne nous inquiétons donc point de l'avenir qui n'est point; jouissons de la vie; ne nous refusons aucun plaisir : le temps est

court; hâtons-nous de vivre, parce que nous mourrons demain, et que tout mourra avec nous. Non, mes Frères, les passions ont toujours été le seul berceau de l'incrédulité : on ne secoue le joug de la foi, que pour secouer le joug des devoirs; et la religion n'auroit jamais eu d'ennemis, si elle n'avoit été l'ennemie du déréglement et du vice.

Mais si les doutes de nos incrédules ne sont pas réels, parce que c'est le déréglement seul qui les forme; ils sont encore faux, parce que c'est l'ignorance qui les adopte sans les comprendre, et la vanité qui s'en fait honneur, sans pouvoir s'en faire une ressource : c'est ce qui nous reste à développer.

DEUXIÈME PARTIE.

On pourroit faire à la plupart de ceux qui nous vantent sans cesse leurs doutes sur la religion, et qui trouvent que tout est plein de contradictions dans ce que la foi nous oblige de croire; on pourroit, dis-je, leur faire la même réponse que Tertullien faisoit autrefois aux païens sur tous les reproches qu'ils formoient contre les mystères et la doctrine de Jésus-Christ. Ils condamnent, disoit ce Père, ce qu'ils n'entendent pas; ils blâment ce qu'ils n'ont jamais examiné, et qu'ils ne connoissent que par ouï-dire; ils blasphèment ce qu'ils ignorent; et ils l'ignorent, parce qu'ils le haïssent

trop, pour vouloir se donner la peine de l'approfondir et de le connoître : *Malunt nescire, quia jam oderunt.* [1] Or, rien n'est plus indécent et plus insensé, continue ce Père, que de décider fièrement sur ce que l'on ignore ; et tout ce que la religion demanderoit de ces hommes frivoles et dissolus, qui s'élèvent si fort contre elle, c'est qu'ils ne la condamnassent pas avant de l'avoir bien connue : *Unum gestit interdum ne ignorata damnetur.*

Voilà, mes Frères, où en sont presque tous ceux qui se donnent dans le monde pour incrédules : ils n'ont jamais approfondi, ni les difficultés, ni les preuves respectables de la religion ; ils n'en savent pas même assez pour en douter. Ils la haïssent ; car comment aimer ce qui nous condamne ? et cette haine est la seule science qui forme leurs doutes, et qui leur apprend à la combattre : *Malunt nescire, quia jam oderunt.*

En effet, quand je vois d'un coup d'œil tout ce que les siècles chrétiens ont eu de plus grands hommes, de génies plus élevés, de savants plus profonds et plus éclairés, lesquels après une vie entière d'étude, et une application infatigable, se sont soumis avec une humble docilité aux mystères de la foi ; ont trouvé les preuves de la religion si éclatantes, qu'il leur a paru que la raison la plus fière et la plus indocile, ne pouvoit refuser de se

[1] Tertull.

rendre ; l'ont défendue contre les blasphèmes des païens, ont rendu muette la vaine philosophie des sages du siècle, et fait triompher la folie de la croix, de toute la sagesse et de toute l'érudition de Rome ou d'Athènes ; il me semble que pour revenir à combattre des mystères depuis si long-temps et si universellement établis; que pour être, si j'ose m'exprimer ainsi, reçu appelant de la soumission de tant de siècles, des écrits de tant de grands hommes, de tant de victoires que la foi a remportées, du consentement de l'univers, en un mot, d'une prescription si longue et si bien affermie; il faudroit, ou de nouvelles preuves qu'on n'eût pas encore confondues, ou de nouvelles difficultés dont personne ne se fût encore avisé, ou de nouveaux moyens qui découvrissent dans la religion un foible qu'on n'avoit pas encore découvert. Il me semble que pour s'élever tout seul contre tant de témoignages, tant de prodiges, tant de siècles, tant de monuments divins, tant de personnages fameux, tant d'ouvrages que les temps ont consacrés, que toutes les attaques de l'incrédulité ont rendus d'âge en âge plus triomphants et plus immortels ; en un mot, tant d'événements étonnants, et jusque-là inouïs, qui établissent la foi des chrétiens ; il faudroit des raisons bien décisives et bien évidentes, des lumières bien rares et bien nouvelles, pour entreprendre ou d'en douter, ou de la combattre. Hors de là on aura droit de

nous regarder comme un insensé, qui viendroit tout seul défier de loin une armée entière, seulement pour faire ostentation de son vain défi, et se parer d'une fausse bravoure.

Cependant, lorsque vous approfondissez la plupart de ces hommes qui se disent incrédules, qui se récrient sans cesse contre les préjugés populaires, qui nous vantent leurs doutes, et nous défient d'y satisfaire et d'y répondre; vous trouvez qu'ils n'ont pour toute science, que quelques doutes usés et vulgaires, qu'on a débités dans tous les temps, et qu'on débite encore tous les jours dans le monde; qu'ils ne savent qu'un certain jargon de libertinage qui passe de main en main, qu'on reçoit sans l'examiner et qu'on répète sans l'entendre : vous trouvez que toute leur capacité et leur étude sur la religion, se réduit à certains discours de libertinage, qui courent les rues, s'il est permis de parler ainsi; à certaines maximes rebattues, et qui, à force d'être redites, commencent à tenir de la bassesse du proverbe. Vous n'y trouvez nul fonds, nul principe, nulle suite de doctrine, nulle connoissance de la religion qu'ils attaquent : ce sont des hommes dissipés par les plaisirs, et qui seroient bien fâchés d'avoir un moment de reste, pour examiner ennuyeusement des vérités qu'ils ne se soucient pas de connoître; des hommes d'un caractère léger et superficiel, incapables d'attention et d'examen, et

qui ne sauroient soutenir un seul instant de sérieux et de méditation tranquille et rassise; disons-le encore, des hommes noyés dans la volupté, et en qui la débauche a peut-être même abruti et éteint ce que la nature pouvoit leur avoir donné de pénétration et de lumières.

Voilà les ennemis redoutables que l'impiété oppose à la science de Dieu; voilà les hommes frivoles, dissipés, ignorants, qui osent taxer de crédulité et d'ignorance, tout ce que les siècles chrétiens ont eu et ont encore de docteurs plus consommés, et de personnages plus habiles et plus célèbres : ils ne savent que le langage des doutes; mais ce sont des doutes qu'ils ont appris; ils ne les ont pas formés; ils répètent ce qu'ils ont ouï; c'est une tradition d'ignorance et d'impiété qu'ils ont reçue : aussi ils ne doutent pas; ils ne font que conserver à ceux qui les suivront, le langage de l'irréligion et des doutes : ils ne sont pas incrédules; ils ne sont que les échos de l'incrédulité : en un mot, ils savent ce qu'il faut dire pour douter, mais ils n'en savent pas assez pour douter eux-mêmes.

Et une preuve de ce que j'avance, c'est que dans tous les autres doutes, on ne doute que pour s'éclaircir; on cherche tout ce qui peut conduire à la vérité qu'on ne voit encore qu'à demi. Mais ici on ne doute que pour douter; preuve que le doute ne

nous intéresse pas plus que la vérité qu'il nous cache : on seroit bien fâché qu'il fallût se donner la peine d'éclaircir le vrai ou le faux des incertitudes qu'on prétend avoir sur nos mystères. Oui, mes Frères, si la peine de ceux qui doutent étoit une obligation indispensable de chercher la vérité, nul ne douteroit; nul ne voudroit acheter à ce prix le plaisir de se dire incrédule; nul peut-être même n'en seroit capable : preuve décisive qu'on ne doute point; qu'on n'est pas plus attaché à ses doutes, qu'à la religion (car on n'est guère plus instruit sur l'un que sur l'autre); mais seulement qu'on a perdu ces premiers sentiments de retenue et de foi, qui nous laissoient encore un reste de respect pour la religion de nos pères. Ainsi on fait bien de l'honneur à des hommes si dignes en même temps, et de pitié et de mépris, de croire qu'ils ont pris un parti, qu'ils ont embrassé un système : on leur fait bien de l'honneur de les ranger parmi les impies sectateurs d'un Socin, de les qualifier des titres affreux de déistes ou d'athées : hélas! ils ne sont rien; ils ne tiennent à rien; du moins ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils sont, ils ne sauroient nous le dire; et ce qu'il y a ici de déplorable, c'est qu'ils ont trouvé le secret de se former un état plus méprisable, plus bas, plus indigne de la raison, que celui de l'impiété; et que c'est les honorer, de leur donner le titre odieux d'incrédule, qui avoit été

jusqu'ici la honte de l'humanité, et le plus grand opprobre de l'homme.

Et pour finir cet article par une réflexion qui confirme la même vérité, et qui est bien humiliante pour nos prétendus incrédules, c'est qu'eux qui nous traitent si fort d'esprits foibles et crédules; eux qui vantent tant la raison, qui nous accusent sans cesse de nous faire une religion des préjugés populaires, et de ne croire que parce que ceux qui nous ont précédés ont cru; eux, dis-je, ils ne sont incrédules et ne doutent, que sur l'autorité déplorable d'un libertin à qui ils ont ouï dire souvent, que tout ce qu'on leur prêche d'un avenir n'est qu'un épouvantail pour alarmer les enfants et le peuple : voilà toute leur science et tout l'usage qu'ils ont fait de la raison. Ils sont impies, sans examen et par crédulité, comme ils nous accusent d'être fidèles; mais par une crédulité qui ne peut trouver d'excuses que dans la fureur et dans l'extravagance: c'est l'autorité d'un seul discours impie, prononcé d'un ton ferme et décisif, qui a subjugué leur raison, et qui les a rangés du côté de l'impiété. Ils nous trouvent trop crédules de nous rendre à l'autorité des prophètes, des apôtres, des hommes inspirés de Dieu, des prodiges éclatants opérés pour établir la vérité de nos mystères, et à cette tradition vénérable de saints pasteurs qui nous ont transmis d'âge en âge le dépôt de la doctrine et

de la vérité, c'est-à-dire, à la plus grande autorité qui ait jamais paru sur la terre; et ils se croient moins crédules, et il leur semble plus digne de raison, de déférer à l'autorité d'un impie, qui dans un moment de débauche, prononce d'un ton ferme qu'il n'y a point de Dieu, et ne le croit pas peut-être lui-même. Ah! mes Frères, que l'homme s'avilit et se rend méprisable, quand il se fait une fausse gloire de n'être plus soumis à Dieu!

Aussi, mes Frères, pourquoi croyez-vous que les prétendus incrédules, dont nous parlons, souhaitent si fort de voir des impies véritables, fermes et intrépides dans l'impiété; qu'ils en cherchent, qu'ils en attirent même des pays étrangers, comme un Spinosa, si le fait est vrai, qu'on l'appela en France pour le consulter et pour l'entendre? c'est que nos incrédules ne sont point fermes dans l'incrédulité, ne trouvent personne qui le soit, et voudroient pour se rassurer, rencontrer quelqu'un qui leur parût véritablement affermi dans ce parti affreux : ils cherchent dans l'autorité des ressources et des défenses contre leur propre conscience; et n'osant devenir tout seuls impies, ils attendent d'un exemple ce que leur raison et leur cœur même leur refuse; et par-là ils retombent dans une crédulité bien plus puérile et plus insensée, que celle qu'ils reprochent aux fidèles. Un Spinosa, ce monstre, qui après avoir embrassé différentes reli-

gions, finit par n'en avoir aucune, n'étoit pas empressé de chercher quelque impie déclaré qui l'affermît dans le parti de l'irréligion et de l'athéisme : il s'étoit formé à lui-même ce chaos impénétrable d'impiété, cet ouvrage de confusion et de ténèbres, où le seul désir de ne pas croire en Dieu peut soutenir l'ennui et le dégoût de ceux qui le lisent; où hors l'impiété tout est inintelligible; et qui, à la honte de l'humanité, seroit tombé en naissant dans un oubli éternel, et n'auroit jamais trouvé de lecteur, s'il n'eût attaqué l'Être suprême : cet impie, dis-je, vivoit caché, retiré, tranquille; il faisoit son unique occupation de ses productions ténébreuses, et n'avoit besoin pour se rassurer que de lui-même. Mais ceux qui le cherchoient avec tant d'empressement, qui vouloient le voir, l'entendre, le consulter, ces hommes frivoles et dissolus, c'étoient des insensés qui souhaitoient de devenir impies, et qui ne trouvant pas dans le témoignage de tous les siècles, de toutes les nations, et de tous les grands hommes que la religion a eus, assez d'autorité pour demeurer fidèles, cherchoient dans le témoignage seul d'un homme obscur, d'un transfuge de toutes les religions, d'un monstre obligé de se cacher aux yeux de tous les hommes, une autorité déplorable et monstrueuse qui les affermît dans l'impiété, et qui les défendît contre leur propre conscience. Grand Dieu! que les im-

pies se cachent ici de honte et de confusion ; qu'ils cessent de faire ostentation d'une incrédulité qui est le fruit de leur déréglement et de leur ignorance, et qu'ils ne parlent plus qu'en rougissant contre la soumission du fidèle! c'est un langage de mauvaise foi; ils donnent à la vanité, ce que nous donnons à la vérité : *Erubescant impii.... quæ loquuntur adversus justum iniquitatem in superbia et in abusione.*[1]

Je dis la vanité ; et c'est la grande et la dernière raison qui fait sentir encore mieux tout le faux et tout le foible de l'incrédulité. Oui, mes Frères, tous nos prétendus incrédules sont de faux braves, qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas : ils regardent l'incrédulité comme un bon air ; ils se vantent sans cesse de ne rien croire ; et à force de s'en vanter, ils se le persuadent à eux-mêmes ; semblables à certains hommes nouveaux que nous voyons parmi nous, lesquels touchent presque encore à l'obscurité et à la roture de leurs ancêtres, et veulent pourtant qu'on les croie d'une naissance illustre et descendus des plus grands noms ; à force de le dire, de l'assurer, de le publier, ils parviennent presque à se le persuader à eux-mêmes. Il en est ainsi de nos prétendus incrédules : ils touchent encore, pour ainsi dire, à la foi qu'ils ont reçue en naissant, qui coule encore avec leur sang,

[1] Ps. 30. 18, 19.

et qui n'est pas effacée de leur cœur : mais c'est pour eux une manière de roture et de bassesse dont ils rougissent ; à force de dire qu'ils ne croient rien, de l'assurer, de s'en vanter, ils croient ne rien croire, et en ont bien meilleure opinion d'eux-mêmes.

Premièrement, parce que cette profession déplorable d'incrédulité suppose des lumières non communes, de la force et de la supériorité d'esprit, et une singularité qui plaît et qui flatte : au lieu que les passions ne supposent que du déréglement et de la débauche, et que tous les hommes sont capables de déréglement, mais ne le sont pas de cette supériorité merveilleuse que la vaine impiété s'attribue.

Secondement, parce que la foi est si éteinte dans le siècle où nous vivons, qu'on ne sauroit presque trouver dans le monde des hommes qui se piquent d'esprit, et d'un peu plus de lecture et de connoissances que les autres, lesquels ne se permettent sur nos mystères et sur ce que la religion a de plus auguste et de plus sacré, des objections et des doutes. On auroit donc honte de paroître religieux et fidèles avec eux : ce sont des hommes que l'estime publique élève, et auxquels il paroît beau de ressembler : on croit qu'en adoptant leur langage, on adopte leurs talents et leur réputation ; et il semble que ce seroit faire un aveu public de foi-

blesse et de médiocrité, de n'oser, ou les imiter, ou du moins les contrefaire : vanité misérable et puérile. D'ailleurs, parce qu'on a ouï dire que certains grands hommes, fameux et fort estimés dans leur siècle, ne croyoient pas, et que le souvenir de leurs talents et de leurs grandes actions n'est venu jusqu'à nous qu'avec celui de leur irréligion ; on se fait honneur de ces grands exemples, il paroît glorieux de ne rien croire d'après de si illustres modèles ; on a sans cesse leurs noms dans la bouche : c'est un faux relief qu'on se donne, où il entre moins d'incrédulité que de vanité risible et de petitesse d'esprit ; puisque rien n'est si petit et si misérable que de se donner pour ce qu'on n'est pas, et se faire honneur du personnage d'un autre.

Troisièmement enfin, parce que c'est d'ordinaire une société de libertinage, qui nous fait parler le langage de l'impiété ; qu'on veut paroître tel que ceux à qui les plaisirs et la débauche nous lient, et qu'il seroit honteux d'être dissolu, et de paroître croire encore, devant les témoins et les complices de nos désordres. Le parti d'un débauché qui croit encore, est un parti foible et vulgaire ; afin que la débauche soit de bon air, il faut y ajouter l'impiété et le libertinage ; autrement ce seroit être débauché en novice, il faut l'être en impie et en scélérat : on laisse à ceux qui ne sont point exercés dans le crime, à craindre encore un enfer et ses peines ; ce

reste de religion paroît se sentir encore un peu trop de l'enfance et du collége. Mais quand on a fait un certain chemin dans la débauche, ah! il faut se mettre au-dessus de ces foiblesses vulgaires : on a bien meilleure opinion de soi, quand on a pu persuader aux autres qu'on n'en est plus là : on se moque même de ceux qui paroissent encore craindre : on leur dit d'un ton d'ironie et d'impiété, comme autrefois la femme de Job à cet homme juste : *Adhuc tu permanes in simplicitate tua?* [1] Eh quoi! vous en êtes encore là? vous êtes assez simple pour croire tous ces contes dont on vous a fait peur quand vous étiez encore au berceau? vous ne voyez pas que ce sont là des visions d'esprits foibles, et que les plus habiles qui nous prêchent tant pour nous le prouver, n'en croient rien eux-mêmes? *Adhuc tu permanes in simplicitate tua?*

O mon Dieu! que l'impie, qui semble vous mépriser avec tant de hauteur, est petit et méprisable lui-même! c'est un lâche, qui vous insulte tout haut, et qui vous craint encore en secret; c'est un glorieux, qui se vante de ne rien craindre, et qui ne nous dit pas tout ce qui se passe dans son cœur; c'est un imposteur, qui voudroit nous imposer, et qui ne peut réussir à se tromper lui-même; c'est un insensé qui prend sur lui toutes les horreurs de l'impiété, et qui ne peut parvenir à s'en faire une

[1] Job. 2. 9.

triste ressource; c'est un furieux, qui ne pouvant arriver à l'irréligion, ni éteindre les terreurs de sa conscience, éteint en lui toute pudeur et toute décence, et tâche au moins de s'en faire un honneur impie devant les hommes; que dirai-je enfin? c'est un homme ivre et emporté, et qui sacrifie sa religion qu'il conserve encore, son Dieu qu'il craint, sa conscience qu'il sent, son salut éternel qu'il espère, à la déplorable vanité de paroître incrédule. Quel abandon de Dieu! et quel abîme de fureur et d'extravagance!

Ce que je souhaiterois, mes Frères, vous qui conservez encore du respect pour la religion de nos pères, et c'est ici le fruit de tout ce discours; ce que je souhaiterois, c'est que vous sentissiez combien tous ces hommes, qui se donnent pour esprits forts, et que vous estimez tant quelquefois, sont méprisables; c'est que vous comprissiez enfin, que la profession d'incrédulité, qui est presque devenue un bon air parmi nous, est de tous les caractères le plus frivole, le plus lâche, le plus digne de risée; c'est que vous pussiez connoître ce que cette ostentation d'impiété, que la corruption de nos mœurs a rendue si commune aujourd'hui, même aux deux sexes, cache de tout ce qu'il y a de plus bas et de plus honteux, selon le monde même.

Premièrement, de déréglement. On n'en vient là que lorsque le cœur est profondément corrompu;

qu'on vit actuellement en secret dans la plus honteuse débauche; et que si l'on étoit connu pour ce qu'on est, on seroit à jamais déshonoré, même devant les hommes.

Secondement, de bassesse. On fait le philosophe et l'esprit fort, et on est en secret le pécheur le plus rampant, le plus dissolu, le plus foible, le plus abandonné, le plus esclave de toutes les passions indignes de la pudeur et de la raison meme.

Troisièmement, de mauvaise foi et d'imposture. On joue un personnage emprunté; on se donne pour ce qu'on n'est point; et tandis qu'on déclame si fort contre les gens de bien, et qu'on les traite d'hypocrites et d'imposteurs, on est soi-même le fourbe qu'on décrie, et l'hypocrite de l'impiété et du libertinage.

Quatrièmement, d'ostentation et de mauvaise vanité. On fait le brave, et on tremble en secret; et au premier signal de la mort, on se trouve plus lâche et plus timide que le simple peuple; on fait semblant d'insulter tout haut un Dieu que l'on craint encore en secret, et qu'on espère de se rendre un jour favorable : caractère puéril et fanfaron, et que le monde lui-même a toujours regardé comme le dernier, le plus vil et le plus risible de tous les caractères.

Cinquièmement, de témérité. On ose sans science, sans doctrine, faire l'habile sur ce qu'on n'entend

pas; condamner tout ce qui a paru de plus grands hommes dans chaque siècle; et décider sur des points importants auxquels on n'a jamais donné, et on n'est pas même capable de donner un seul moment d'attention sérieuse : caractère indécent, et qui ne convient qu'à des hommes qui du côté de l'honneur n'ont plus rien à perdre.

Sixièmement, d'extravagance. On se fait une gloire de paroître sans religion; c'est-à-dire, sans caractère, sans mœurs, sans probité, sans crainte de Dieu et des hommes; capable de tout, excepté de vertu et d'innocence.

Septièmement, de superstition. Nous avons vu ces prétendus esprits forts, qui refusent de consulter les oracles des saints prophètes, consulter des devins, accorder aux hommes la science de l'avenir qu'ils refusent à Dieu; donner dans des crédulités puériles, tandis qu'ils se révoltent contre la majesté de la foi; attendre leur élévation et leur fortune d'un oracle imposteur, et ne vouloir pas espérer leur salut des oracles de nos livres saints; et en un mot, croire ridiculement aux démons, tandis qu'ils se font un honneur de ne pas croire en Dieu.

Enfin, ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que tous ces caractères forment un état où il n'y a presque plus de ressource de salut; car un impie de bonne foi, s'il en est quelqu'un de ce caractère,

peut être tout d'un coup frappé de Dieu, et être comme accablé sous le poids de la gloire et de la majesté qu'il blasphémoit sans la connoître : le Seigneur, dans sa miséricorde, peut encore ouvrir les yeux à cet infortuné ; faire luire la lumière dans ses ténèbres, et lui découvrir la vérité qu'il ne combat, que parce qu'il l'ignore : il y a encore en lui des ressources ; de la droiture, de la suite, des principes, d'erreur et d'illusion, je l'avoue, mais du moins des principes : il sera de bonne foi à Dieu, dès qu'il le connoîtra, comme il a été son ennemi avant de le connoître. Mais les incrédules dont nous parlons, n'ont presque plus de voie pour revenir à Dieu ; ils insultent le Seigneur qu'ils connoissent ; ils blasphèment la religion qu'ils conservent encore dans le cœur ; ils résistent à la conscience qui prend en secret le parti de la foi contre eux-mêmes : la lumière de Dieu a beau luire dans leur cœur, elle ne sert qu'à rendre la mauvaise foi de leur impiété plus inexcusable. S'ils étoient absolument aveugles, ils seroient dignes de pitié, et leur péché seroit moindre, dit Jésus-Christ ; mais maintenant ils voient ; et c'est ce qui fait que le crime de leur irréligion n'est plus qu'un blasphème contre l'Esprit-Saint, qui demeure à jamais sur leur tête.

Réparons donc, mes Frères, par notre respect pour la religion de nos pères ; par une reconnois-

sance continuelle envers le Seigneur qui nous a fait naître dans la voie du salut, dans laquelle tant de peuples et de nations n'ont pas encore été jugés dignes d'entrer : réparons, dis-je, le scandale de l'incrédulité si commun dans ce siècle, si autorisé parmi nous, et qui, devenu plus hardi par le grand nombre et la qualité de ses partisans, ne se renferme plus dans ces ténèbres obscures où la crainte le retenoit, et ose se montrer presque à visage découvert, bravant en quelque sorte la religion du prince et le zèle des pasteurs. Ayons horreur de ces hommes impies et méprisables, qui mettent leur gloire à tourner en risée la majesté de la religion qu'ils professent : fuyons-les comme des monstres indignes de vivre, non-seulement parmi des fidèles, mais encore parmi des hommes que l'honneur, la probité et la raison lient ensemble : loin d'applaudir à leurs discours impies, couvrons-les de confusion par le mépris dont ils sont dignes. Il est si bas et si lâche, selon le monde même, de déshonorer la religion dans laquelle on vit : il est si beau, et il y a tant de dignité à se faire un honneur de la respecter et de la défendre même avec un air d'autorité et d'indignation, contre les discours insensés qui l'attaquent. Otons à l'incrédulité, en la méprisant, la gloire déplorable qu'elle cherche : les incrédules seront rares parmi nous dès qu'ils seront méprisés ; et la même vanité qui

forme leurs doutes, les aura bientôt anéantis ou cachés, dès que ce sera parmi nous un opprobre de paroître impie et une gloire d'être fidèle. C'est ainsi que nous verrons finir ce scandale, et que nous glorifierons tous ensemble le Seigneur dans la même foi, et dans l'attente des promesses éternelles.

Ainsi soit-il.

Digitized by Google

SERMON

POUR

LE MERCREDI DE LA IVe SEMAINE DE CARÊME.

SUR L'INJUSTICE DU MONDE ENVERS LES GENS DE BIEN.

Da gloriam Deo ; nos scimus quia hic homo peccator est.

Rendez gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur. Joan. 9. 24.

Que peut se promettre la vertu la plus pure et la plus irrépréhensible de l'injustice du monde, puisqu'il a pu trouver autrefois dans la sainteté même de Jésus-Christ des sujets de scandale et de censure? S'il opère aux yeux des Juifs des prodiges éclatants, s'il rend aujourd'hui la vue à un aveugle né, ils l'accusent d'être violateur du sabbat; d'opérer ces miracles au nom de Belzébuth, plutôt

qu'au nom du Seigneur, et de ne vouloir par ces prestiges qu'anéantir et détruire la loi de Moïse : *Non est hic homo a Deo, qui sabbatum non custodit;*[1] c'est-à-dire, qu'ils attaquent ses intentions, pour rendre ses œuvres suspectes et criminelles.

S'il honore de sa présence la table des pharisiens, pour prendre de là occasion de les rappeler et de les instruire, ils le regardent comme un pécheur, et comme un homme de bonne chère : *Ecce homo vorax, et potator vini;*[2] c'est-à-dire, qu'ils lui font un crime de ses œuvres, lorsqu'il leur importe de ne pas examiner la droiture de ses intentions.

Enfin, s'il paroît dans le temple armé de zèle et de sévérité, pour venger les profanations qui déshonorent ce lieu saint, le zèle de la gloire de son Père qui le dévore, n'est plus dans leur bouche qu'une usurpation injuste d'une autorité qui ne lui appartient pas, c'est-à-dire, qu'ils se jettent sur des reproches vagues et sans fondement, quand ils n'ont rien à dire contre ses intentions et contre ses œuvres.

Je le dis en gémissant, mes Frères, la piété des gens de bien ne trouve pas aujourd'hui plus d'indulgence parmi nous, que la sainteté de Jésus-Christ en trouva autrefois dans la Judée. Les justes sont devenus l'objet des dérisions et de la censure publique; et dans un siècle où les désordres sont si

[1] Joan. 9. 16. — [2] Matth. 11. 19.

communs, où les excès et les scandales fournissent tant de matière à la malignité des discours et des censures, on fait grâce à tout, excepté à la vertu et à l'innocence.

Oui, mes Frères, si ce qui paroît de la conduite des gens de bien est irréprochable, et ne donne point de prise à la censure ; vous vous retranchez sur leurs intentions, qui ne paroissent point ; vous les accusez d'aller à leurs fins, et d'avoir leurs desseins et leurs vues : *Non est hic homo a Deo.*

Si leur vertu semble se rapprocher de nous quelquefois, et rabattre de sa sévérité pour nous attirer à Dieu, en se conformant à nos mœurs et à nos manières ; sans vous mettre en peine de leurs intentions, vous leur faites un crime des complaisances les plus innocentes, et des relâchements les plus dignes d'indulgence : *Ecce homo vorax, et potator vini.*

Enfin, si leur vertu, embrasée d'un feu divin, ne garde plus de mesures avec le monde, et ne laisse rien à dire, ni contre leurs intentions, ni contre leurs œuvres ; vous vous répandez en discours vagues, en reproches sans fondement, contre leur zèle et leur piété même.

Or, souffrez, mes Frères, que je m'élève une fois ici contre un abus si honteux à la religion, si injurieux à l'esprit qui forme les saints, si scandaleux parmi des chrétiens, si capable d'attirer sur nous

ces malédictions éternelles qui changèrent autrefois l'héritage du Seigneur en une terre déserte et abandonnée, et si digne du zèle de notre ministère.

Vous attaquez les intentions des gens de bien, quand vous n'avez rien à dire contre leurs œuvres; et c'est une témérité. Vous exagérez leurs foiblesses, et vous leur faites des crimes des imperfections les plus légères; et c'est une inhumanité. Vous tournez même en ridicule leur ferveur et leur zèle; et c'est une impiété. Et voilà, mes Frères, les trois caractères de l'injustice du monde envers les gens de bien. Une injustice de témérité qui soupçonne toujours leurs intentions. Une injustice d'inhumanité qui ne fait point de grâce à leurs plus légères imperfections. Une injustice d'impiété, qui fait de leur zèle et de leur sainteté, un sujet de mépris et de dérision. Puissent ces vérités, ô mon Dieu! rendre à la vertu l'honneur et la gloire qui lui sont dus, et forcer le monde lui-même à respecter des justes qu'il n'est pas digne de posséder! *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien n'est plus grand, et plus digne de respect sur la terre, que la véritable vertu : le monde lui-même est forcé d'en convenir. L'élévation des sentiments, la noblesse des motifs, l'empire sur les

passions, la patience dans les adversités, la douceur dans les injures, le mépris de soi-même dans les louanges, le courage dans les difficultés, l'austérité dans les plaisirs, la fidélité dans les devoirs, l'égalité dans tous les événements de la vie; en un mot, tout ce que la philosophie a fait entrer dans l'idée de son sage, ne trouve sa réalité que dans le disciple de l'Évangile. Plus même nos mœurs sont corrompues, plus nos siècles sont dissolus; plus une âme juste, qui sait conserver au milieu de la corruption générale sa justice et son innocence, mérite l'admiration publique; et si les païens eux-mêmes respectoient si fort les chrétiens dans un temps où tous les chrétiens étoient saints, à plus forte raison ceux des chrétiens qui sont encore justes parmi nous sont dignes de notre vénération et de nos hommages, aujourd'hui où la sainteté est devenue si rare parmi les fidèles.

Il est donc bien triste pour notre ministère, que la corruption de nos mœurs nous oblige à faire ici ce que les premiers défenseurs de la foi faisoient autrefois avec tant de dignité devant les tribunaux païens; c'est-à-dire, l'apologie des serviteurs de Jésus-Christ; et qu'il faille apprendre à des chrétiens à honorer ceux qui font profession de l'être : cependant rien n'est plus nécessaire; et ce qui paroît le plus dominer aujourd'hui dans le langage du monde, ce sont les censures et les dérisions de la

piété. J'avoue que le monde semble respecter la vertu en idée ; mais il méprise toujours ceux qui en font profession : il convient que rien n'est plus estimable qu'une piété solide et sincère ; mais il se plaint qu'on ne la trouve nulle part ; et en séparant toujours la vertu de ceux qui la pratiquent, il ne fait semblant de respecter le fantôme de la sainteté et de la justice, que pour avoir plus de droit de mépriser et de censurer le juste.

Or, le premier objet sur lequel tombent d'ordinaire les discours du monde contre la vertu, c'est sur la droiture des intentions des gens de bien. Comme ce qui paroît de leurs actions donne d'ordinaire peu de prise à la malignité et à la censure, on se retranche sur leurs intentions : on prétend aujourd'hui surtout, où sous un prince aussi grand que religieux, la vertu autrefois étrangère et moquée à la cour, y est devenue la voie la plus sûre des grâces et des récompenses ; on prétend que c'est là où visent ceux qui en font une profession publique ; qu'ils ne veulent qu'aller à leurs fins, et que ceux qui paroissent les plus saints et les plus désintéressés, n'ont par-dessus les autres, que plus d'art et plus d'adresse : si on leur fait grâce sur la bassesse de ce motif, on leur en prête d'autres aussi indignes de l'élévation, de la vertu et de la sincérité chrétienne. Ainsi, qu'une âme touchée de ses égarements revienne à Dieu ; ce n'est pas

Dieu qu'elle cherche, c'est le monde par une voie plus fine et plus détournée : ce n'est pas la grâce qui a changé son cœur, c'est l'âge qui commence à effacer ses traits, et qui ne la retire des plaisirs, que parce que les plaisirs commencent à la fuir eux-mêmes. Si le zèle embrasse des œuvres de miséricorde, ce n'est pas qu'on soit charitable ; c'est qu'on veut devenir important : si l'on se renferme dans la prière et dans la retraite, ce n'est pas la piété qui craint les périls du monde ; c'est une singularité et une ostentation qui veut s'en attirer les suffrages : enfin, le mérite des plus saintes actions est toujours déprisé dans la bouche des mondains, par les soupçons dont ils noircissent les intentions.

Or, je trouve dans cette témérité trois caractères odieux qui en font sentir tout le ridicule et toute l'injustice : c'est une témérité d'indiscrétion, puisque vous jugez, vous décidez sur ce que vous ne pouvez connoître : c'est une témérité de corruption, puisque d'ordinaire on ne suppose dans les autres que ce qu'on sent en soi-même : enfin, une témérité de contradiction, puisque vous trouvez injustes et insensés à votre égard, les mêmes soupçons qui vous paroissent si bien fondés contre votre frère. Ne perdez pas, je vous prie, la suite de ces vérités.

Je dis d'abord une témérité d'indiscrétion : car,

mes Frères, à Dieu seul est réservé le jugement des intentions et des pensées : lui seul qui voit le secret des cœurs, peut en juger : ils ne seront manifestés que dans ce jour redoutable où sa lumière luira dans les ténèbres. Un voile impénétrable est répandu ici-bas sur les profondeurs du cœur humain : il faut donc attendre que le voile soit déchiré ; que les passions honteuses qui se cachent, comme parle l'Apôtre, soient manifestées ; et que le mystère d'iniquité, qui opère en secret, soit révélé : jusque-là, ce qui se passe dans le cœur des hommes, caché à notre connoissance, est interdit à la témérité de nos jugements : lors même que ce que nous voyons de la conduite de nos frères ne leur est pas favorable, la charité nous oblige de supposer que ce que nous ne voyons pas le rectifie et le répare; et d'excuser les défauts des actions qui nous blessent, par l'innocence des intentions qui nous sont cachées. Or, si la religion doit nous rendre indulgents et favorables, même à leurs vices, souffriroit-elle que nous fussions cruels et inexorables, même à leurs vertus?

En effet, mes Frères, ce qui rend ici votre témérité plus injuste, plus noire, plus cruelle, c'est la nature de vos soupçons ; car si vous ne soupçonniez les gens de bien que de quelqu'une de ces foiblesses inséparables de la condition humaine; de trop de sensibilité dans les injures, de trop d'at-

tention à leurs intérêts, de trop d'inflexibilité dans leurs sentiments; nous aurions droit de vous répondre, comme nous dirons dans la suite, que vous exigez des gens de bien une exemption de tout défaut, et un degré de perfection qui n'est pas de cette vie. Mais vous n'en demeurez pas là : vous attaquez leur probité et la droiture de leur cœur; vous les soupçonnez de noirceur, de dissimulation, d'hypocrisie; de faire servir à leurs vues et à leurs passions les choses les plus saintes; d'être des imposteurs publics, et de se jouer de Dieu et des hommes, et cela sur les seules apparences de la vertu. Quoi, mes Frères! vous n'oseriez, après le crime le plus éclatant, porter d'un criminel convaincu, un jugement si cruel et si odieux; vous regarderiez plutôt sa faute comme un de ces malheurs qui peuvent arriver à tous les hommes, et dont un méchant moment peut nous rendre capables; et vous le portez d'un homme de bien? et vous soupçonnez du juste, sur une vie sainte et louable, ce que des mœurs scandaleuses et criminelles n'oseroient vous faire soupçonner d'un pécheur? et vous regardez comme un bon mot contre les serviteurs de Dieu, ce qui vous paroîtroit une barbarie contre un homme flétri de mille crimes? Faut-il donc que la vertu soit le seul crime qui ne mérite point d'indulgence; qu'il suffise de servir Jésus-Christ pour être indigne de tout mé-

nagement ; et que les saintes pratiques de la piété, qui auroient dû attirer du respect à votre frère, deviennent les seuls titres qui le confondent dans votre esprit avec les scélérats et les impies?

Je conviens que l'hypocrite est digne de l'exécration de Dieu et des hommes; que l'abus qu'il fait de la religion est le plus grand de tous les crimes ; que les dérisions et les satires sont trop douces pour décrier un vice qui mérite l'horreur du genre humain ; et qu'un théâtre profane a eu tort de ne donner que du ridicule à un caractère si abominable, si honteux et si affligeant pour l'Église, et qui doit plutôt exciter les larmes et l'indignation, que la risée des fidèles.

Mais je dis que ce déchaînement éternel contre la vertu ; que ces soupçons téméraires qui confondent toujours l'homme de bien avec l'hypocrite ; que cette malignité, qui, en faisant des éloges pompeux de la justice, ne trouve presque aucun juste qui les mérite : je dis que ce langage, dont on fait si peu de scrupule dans le monde, anéantit la religion, et tend à rendre toute vertu suspecte : je dis que par-là vous fournissez des armes aux impies, dans un siècle où tant d'autres scandales n'autorisent que trop l'impiété. Vous leur aidez à croire qu'il n'y a plus de justes sur la terre ; que les saints mêmes qui ont autrefois édifié l'Église, et dont nous honorons la mémoire, n'ont donné aux

hommes que le spectacle d'une fausse vertu, dont ils n'avoient que le fantôme et les apparences; et que l'Évangile n'a jamais formé que des pharisiens et des hypocrites. Comprenez-vous, mes Frères, tout le crime de ces dérisions insensées? vous croyez rire de la fausse vertu, et vous blasphémez contre la religion. Je le répète; en vous défiant de la sincérité des justes, que vous voyez, l'impie conclut que ceux qui les ont précédés et que nous ne voyons pas, leur étoient semblables; que les martyrs eux-mêmes, qui couroient à la mort avec tant de fermeté, et qui rendoient à la vérité le témoignage le plus éclatant et le moins suspect que l'homme puisse lui rendre, n'étoient que des furieux qui cherchoient une gloire humaine par une vaine ostentation de courage et d'héroïsme; et qu'enfin, la tradition vénérable de tant de saints, qui de siècle en siècle ont honoré et édifié l'Église, n'est qu'une tradition de fourberie et d'artifice. Et plût à Dieu que ce ne fût ici qu'un emportement de zèle et d'exagération! ces blasphèmes, qui font horreur, et qui auroient dû être ensevelis avec le paganisme, nous avons encore la douleur de les entendre parmi nous. Et vous-mêmes, qui en frémissez, vous les mettez pourtant, sans le vouloir, dans la bouche de l'impie; ce sont vos censures éternelles de la piété, qui ont rendu en nos jours l'impiété si commune et si impunie.

Je n'ajoute pas que par-là tout devient douteux et incertain dans la société. Il n'y a donc plus, ni bonne foi, ni droiture, ni fidélité parmi les hommes; car s'il ne faut plus compter sur la sincérité et sur la vertu des justes; si leur piété n'est que le masque de leurs passions, nous ne compterons pas sans doute plus sur la probité des pécheurs et des mondains : tous les hommes ne seront donc plus que des fourbes et des scélérats dont il faudra se défier, et ne vivre avec eux que comme avec des ennemis d'autant plus à craindre, qu'ils cachent sous les dehors de l'amitié et de l'humanité, le dessein, ou de nous tromper, ou de nous perdre. Il n'y a qu'un cœur profondément mauvais et corrompu, qui puisse supposer tant de noirceur et de corruption dans les autres.

Et voilà le second caractère de cette témérité dont nous parlons. Oui, mes Frères, ce fonds de malignité, qui voit le crime à travers même les apparences de la vertu, et qui attribue à des œuvres saintes des intentions criminelles, ne peut partir que d'une âme noire et corrompue. Comme les passions vous ont gâté le cœur, à vous que ce discours regarde; que vous êtes capable de toute duplicité et de toute bassesse; que vous n'avez rien de droit, rien de noble, rien de sincère : vous soupçonnez aisément vos frères d'être ce que vous êtes : vous ne sauriez vous persuader qu'il y ait encore des cœurs

simples, sincères et généreux sur la terre : vous croyez voir partout ce que vous sentez en vous-même : vous ne pouvez comprendre que l'honneur, la fidélité, la sincérité, et tant d'autres vertus toujours fausses dans votre cœur, aient quelque chose de plus vrai et de plus réel, dans le cœur des personnes même les plus respectables par leur élévation ou par leur caractère : vous ressemblez aux courtisans du roi des Ammonites; comme ils n'avoient point d'autre occupation que d'être sans cesse attentifs à se supplanter les uns les autres, et à se dresser mutuellement des piéges, ils n'eurent pas de peine à croire que David n'alloit pas de meilleure foi avec leur maître. Vous croyez, disoient-ils à ce prince, que David pense à honorer la mémoire de votre père, en vous envoyant des députés qui viennent vous consoler sur sa mort : *Putas quod propter honorem patris tui miserit David ad te consolatores?* [1] ce ne sont pas des consolateurs qu'il vous envoie, ce sont des espions; c'est un fourbe, qui sous les dehors pompeux d'une ambassade honorable et pleine d'amitié, vient faire examiner les endroits foibles de votre royaume, et prendre des mesures pour vous surprendre : *Et non ideo ut investigaret et exploraret civitatem.* [2] C'est le malheur des cours surtout : comme on y est né et qu'on y vit dans le faux, on croit le voir dans la vertu aussi-bien que

[1] 2. Reg. 10. 3. — [2] Ibid.

dans le vice : comme c'est une scène où chacun joue un personnage emprunté, on croit que l'homme de bien ne fait qu'y jouer le personnage de la vertu : la sincérité rare ou inutile, y paroît toujours impossible.

Un bon cœur, un cœur droit, simple et sincère, ne peut presque comprendre qu'il y ait des imposteurs sur la terre : il trouve dans son propre fonds l'apologie de tous les autres hommes, et mesure, par ce qui lui en coûteroit à lui-même pour n'être pas de bonne foi, ce qu'il en doit coûter aux autres. Aussi, mes Frères, examinez ceux qui forment ces soupçons affreux et téméraires contre les gens de bien : vous trouverez que ce sont d'ordinaire des hommes déréglés et corrompus, qui cherchent même à se calmer dans leurs dissolutions, en supposant que leurs foiblesses sont des foiblesses de tous les hommes; que ceux qui paroissent les plus vertueux, n'ont par-dessus eux que plus d'habileté pour les cacher; et qu'au fond, si on les voyoit de près, on trouveroit qu'ils sont faits comme les autres hommes : ils font de cette pensée injuste une ressource affreuse à leurs débauches : ils s'affermissent dans le désordre, en y associant tous ceux que la crédulité des peuples appelle gens de bien : ils se font une idée affreuse du genre humain, pour être moins effrayés de celle qu'ils sont obligés d'avoir d'eux-mêmes; et tâchent de se persuader qu'il n'y

a plus de vertu, afin que le vice plus commun leur paroisse plus excusable; comme si, ô mon Dieu! la multitude des criminels pouvoit ôter à votre justice le droit de punir le crime.

Mais on a vu tant d'hypocrites, dites-vous, qui ont abusé si long-temps le monde, qu'on regardoit comme des saints et des amis de Dieu, et qui cependant n'étoient que des hommes pervers et corrompus.

Je l'avoue avec douleur, mes Frères; mais que voulez-vous conclure de là? que tous les gens de bien leur ressemblent? la conséquence est affreuse : et où en seroit le genre humain, si vous raisonniez ainsi sur tout le reste des hommes? On a vu tant d'épouses infidèles : n'y a-t-il donc plus de pudeur et de fidélité dans le lien sacré du mariage? tant de magistrats ont vendu leur honneur et leur ministère : la justice et l'intégrité sont-elles donc bannies de tous les tribunaux? les histoires nous ont conservé le souvenir de tant de princes perfides, dissimulés, sans foi, sans honneur; également infidèles à leurs ennemis, à leurs alliés, à leurs sujets : la droiture, la vérité, la religion, n'environnent-elles donc plus le trône? levez les yeux, et regardez le prince grand et respectable qui l'honore et qui le remplit : les siècles passés ont vu tant de sujets distingués par leurs noms, par leurs charges, par les bienfaits de leur souverain, trahir le prince

et la patrie, et entretenir avec l'ennemi des intelligences criminelles : trouveriez-vous le maître que vous servez avec tant de zèle et de valeur, équitable, si là-dessus la fidélité d'un chacun de vous lui devenoit suspecte? Pourquoi donc un soupçon qui fait horreur envers tous les autres hommes, ne sera-t-il supportable que contre les gens de bien? pourquoi une conséquence ridicule partout ailleurs, ne seroit-elle sensée que contre la vertu? la perfidie d'un seul Judas vous fait-elle conclure que tous les autres disciples fussent des traîtres et des infidèles? l'hypocrisie de Simon le magicien prouve-t-elle que la conversion de tous les autres disciples qui embrassoient la foi, ne fût qu'un artifice pour arriver à leurs fins, et qu'ils ne marchassent pas droit, comme lui, dans la voie de Dieu? quoi de plus injuste et de plus insensé, que de faire à tous un crime de la faute d'un seul? Il est difficile, je l'avoue, que le vice ne se pare quelquefois des apparences de la vertu; que l'ange de ténèbres ne se transfigure quelquefois en ange de lumière; et que les passions, qui mettent tout en œuvre pour réussir, ne s'avisent pas quelquefois d'appeler à leur secours les apparences mêmes de la piété, sous un règne surtout où la piété honorée, est presque le chemin de la fortune et des grâces. Mais c'est une extravagance de faire retomber sur toute vertu l'usage impie que quelques-uns peuvent faire de la

vertu même ; et de croire que quelques abus découverts dans une profession sainte et vénérable, déshonorent généralement tous ceux qui l'ont embrassée. C'est, mes Frères, que nous haïssons tous les hommes qui ne nous ressemblent pas ; et que nous sommes ravis de pouvoir condamner la vertu, parce que la vertu elle-même nous condamne.

Mais on y a été si souvent trompé, dites-vous. Je le veux ; mais je vous réponds : Quand même vous vous tromperiez, en ne voulant pas soupçonner vos frères, et en rendant à une fausse vertu l'estime et l'honneur qui ne sont dus qu'à la vertu véritable, qu'en seroit-il ? que vous arriveroit-il de si triste, de si honteux de votre crédulité ? vous auriez jugé selon les règles de la charité, qui ne croit pas facilement le mal, et qui se réjouit même des apparences du bien ; selon les règles de la justice, qui n'est pas capable envers les autres d'une malignité dont elle ne voudroit pas qu'on usât à son égard ; selon les règles de la prudence, qui ne juge que sur ce qu'elle voit, et laisse au Seigneur le jugement des intentions et des pensées ; enfin, selon les règles de la bonté et de l'humanité, qui présume toujours en faveur de ses frères. Et qu'y auroit-il dans cette méprise qui dût tant vous alarmer ? il est si beau de se tromper par un motif d'humanité et d'indulgence : ces erreurs font tant d'hon-

neur à un bon cœur : il n'y a que des hommes vrais et vertueux qui en soient capables ; mais comme vous ne l'êtes pas, vous aimez encore mieux vous tromper, en dégradant l'homme de bien de l'honneur qui lui est dû, qu'en courant risque de ne pas couvrir l'hypocrite de la confusion qu'il mérite.

Mais d'ailleurs, d'où vous vient ce zèle et ce déchaînement contre l'abus que l'hypocrite fait de la vertu véritable? prenez-vous si fort à cœur les intérêts de la gloire de Dieu, que vous veuillez le venger de ces imposteurs qui le déshonorent? que vous importe que le Seigneur soit servi avec un cœur double ou sincère, vous qui ne le servez et qui ne le connoissez même pas? qu'y a-t-il qui vous intéresse si fort dans la droiture ou dans l'hypocrisie de ses adorateurs, vous qui ne savez pas même comment on l'adore ? Ah ! s'il étoit le Dieu de votre cœur, si vous l'aimiez comme votre Seigneur et votre Père, si sa gloire vous étoit chère, on pardonneroit du moins à un excès de zèle l'audace avec laquelle vous vous élevez contre l'outrage que fait à Dieu et à son culte la vertu simulée de l'hypocrite. Les justes qui l'aiment et qui le servent, auroient, ce semble, plus de droit d'éclater contre un abus si injurieux à la piété sincère. Mais vous qui vivez comme les païens qui n'ont point d'espérance, abîmé dans le désordre, et dont toute la vie

n'est qu'un crime continuel ; ah ! ce n'est pas à vous à prendre les intérêts de la gloire de Dieu contre les fausses vertus qui font tant de tort et tant de peine à l'Église : qu'il soit servi de bonne foi ou par pure grimace, ce n'est pas une affaire qui vous regarde. D'où vient donc un zèle si déplacé? Voulez-vous le savoir ? ce n'est pas le Seigneur que vous voulez venger, ce n'est pas sa gloire qui vous intéresse, c'est celle des gens de bien que vous cherchez à flétrir : ce n'est pas l'hypocrisie qui vous blesse, c'est la piété qui vous déplaît : vous n'êtes pas le censeur du vice, vous n'êtes que l'ennemi de la vertu : en un mot, vous ne haïssez dans l'hypocrite que la ressemblance de l'homme de bien.

En effet, si vos censures partoient d'un fonds de religion et de zèle véritable, ah ! vous ne rappelleriez qu'avec douleur l'histoire de ces imposteurs qui ont pu quelquefois réussir à tromper le monde : que dis-je ? loin de nous alléguer ces exemples avec un air triomphant, vous gémiriez du scandale dont ils ont affligé l'Église ; loin de vous applaudir lorsque vous nous en renouvelez le souvenir, vous souhaiteriez que ces tristes événements fussent effacés de la mémoire des hommes. La loi maudissoit celui qui découvroit la honte et la turpitude de ceux qui lui avoient donné la vie ; mais c'est la honte et le déshonneur de l'Église votre mère, que vous exposez avec plaisir à la dérision publique.

Prenez-vous soin de rappeler certaines circonstances humiliantes pour votre maison, et qui ont déshonoré autrefois le nom et la vie de quelqu'un de vos ancêtres? ne voudriez-vous pas effacer ces traits odieux des histoires qui les ont conservés à la postérité? ne regardez-vous pas comme les ennemis de votre nom, ceux qui vont fouiller dans les siècles passés, pour y déterrer ces endroits odieux, et les faire revivre dans la mémoire des hommes? n'opposez-vous pas à leur malignité cette maxime d'équité, que les fautes sont personnelles; et qu'il est injuste de faire retomber sur tous ceux qui ont porté votre nom, la mauvaise conduite d'un seul qui l'a déshonoré?

Appliquez-vous la règle à vous-même : l'Église est votre maison; les justes seuls sont vos proches, vos frères, vos prédécesseurs, vos ancêtres; eux seuls composent cette famille des premiers-nés à laquelle vous devez être éternellement réuni. Les impies seront un jour comme s'ils n'avoient jamais été; les liens du sang, de la nature, de la société, qui vous unissent à eux, périront; un chaos immense et éternel les séparera des enfants de Dieu; ils ne seront plus ni vos frères, ni vos aïeux, ni vos proches; ils seront rejetés, oubliés, effacés de la terre des vivants, inutiles aux desseins de Dieu, retranchés pour toujours de son royaume, et ne tenant plus par aucun lien à la société des justes,

qui seront alors seuls vos frères, vos ancêtres, votre peuple, votre tribu. Que faites-vous donc en découvrant avec complaisance l'ignominie de quelque faux juste qui déshonore leur histoire? c'est votre maison, votre nom, vos proches, vos ancêtres, que vous déshonorez: vous venez flétrir l'éclat de tant d'actions glorieuses qui ont rendu leur mémoire immortelle dans tous les siècles, par l'infidélité d'un seul, qui portant le même nom qu'eux, l'avilit par des mœurs et une conduite fort dissemblable : c'est donc sur vous-même que retombe cet opprobre; à moins que vous n'ayez déjà renoncé à la société des saints, et que vous n'aimiez mieux choisir votre partage éternel avec les impies et les infidèles.

Mais ce qu'il y a ici de plus bizarre dans cette témérité qui veut toujours juger et noircir les intentions secrètes des gens de bien, c'est qu'en cela vous tombez en contradiction avec vous-mêmes: dernier caractère de cette témérité.

Oui, mes Frères, vous les accusez d'aller à leurs fins, d'avoir leurs vues dans les actions les plus saintes, et de ne jouer que le personnage de la vertu. Mais vous sied-il, à vous qui vivez à la cour, de leur faire ce reproche? toute votre vie est une feinte éternelle; vous jouez partout un rôle qui n'est point le vôtre; vous flattez ceux que vous n'aimez pas; vous rampez devant d'autres que vous

méprisez ; vous faites l'empressé auprès de ceux de qui vous attendez des grâces, quoique au fond vous regardiez leur faveur avec envie, et que vous les croyiez indignes de leur élévation ; en un mot, toute votre vie est un personnage continuel. Partout votre cœur dément votre conduite ; partout votre visage est la contradiction de vos sentiments ; vous êtes les hypocrites du monde, de l'ambition, de la faveur, de la fortune ; et il vous appartient bien après cela de venir accuser les justes des mêmes feintes, et de faire sonner si haut leur dissimulation et leur prétendue hypocrisie : quand vous n'aurez rien à vous reprocher là-dessus, on écoutera la témérité de vos censures ; ou plutôt vous avez raison d'être jaloux de la gloire des artifices et des bassesses, et de trouver mauvais que les justes veuillent se mêler d'un art qui vous appartient et qui vous est propre.

D'ailleurs, vous vous récriez si fort lorsque le monde, trop attentif à vos démarches, interprète malignement certaines visites marquées, certaines assiduités suspectes, certains regards affectés : vous dites si haut alors que, si cela est ainsi, personne ne sera plus innocent ; qu'il n'y aura plus de femme régulière dans le monde ; que rien n'est si aisé que de donner un air de crime aux choses les plus innocentes ; qu'il faut donc se bannir de la société, et s'interdire tout commerce avec le genre humain :

vous déclamez alors si vivement contre la malignité des hommes, qui sur des démarches indifférentes vous prêtent des intentions criminelles. Mais les justes donnent-ils plus de lieu à la témérité des soupçons que vous formez contre eux ? et s'il vous est permis d'aller chercher en eux le crime sous les apparences mêmes de la vertu, pourquoi trouvez-vous si mauvais que le monde ose le supposer en vous, et vous croire criminel sur les apparences du crime même ?

Enfin, lorsque nous vous reprochons, femmes du monde, votre assiduité aux spectacles, et aux lieux où l'innocence court tant de risques ; l'indécence et l'immodestie de vos parures ; vous nous répondez que vous n'avez point de mauvaises intentions, que vous n'en voulez à personne ; vous voulez qu'on vous passe des mœurs indécentes et criminelles sur la prétendue innocence de vos intentions que tout dément au dehors ; et vous ne sauriez passer aux gens de bien des mœurs saintes et louables sur la droiture de leur cœur, dont tout paroît au dehors vous répondre : vous exigez qu'on juge vos intentions pures, lorsque vos œuvres ne le sont pas ; et vous croyez avoir droit de vous persuader que les intentions des gens de bien ne sont pas innocentes, lorsque toutes leurs actions le paroissent. Cessez donc, ou de nous faire l'apologie de vos vices, ou la censure de leur vertu.

C'est ainsi, mes Frères, que tout s'empoisonne entre nos mains, et que tout nous éloigne de Dieu : le spectacle même de la vertu devient pour nous un prétexte de vice ; et les exemples eux-mêmes de la piété, sont les écueils de notre innocence. Il semble, ô mon Dieu ! que le monde ne nous fournit pas assez d'occasions de nous perdre ; que les exemples des pécheurs ne suffisent pas pour autoriser nos égarements : nous allons leur chercher un appui jusque dans les vertus mêmes des justes.

Mais vous nous direz que le monde n'a pas si grand tort de censurer ceux qui se donnent pour gens de bien ; qu'on en voit tous les jours qui sont plus vifs que les autres hommes sur la fortune, plus empressés pour le plaisir, plus délicats sur les injures, plus fiers dans l'élévation, plus attachés à leurs intérêts. C'est ici la seconde injustice du monde envers les gens de bien : non-seulement on interprète malignement leurs intentions, ce qui est une témérité ; mais encore on exagère leurs plus légères imperfections, et c'est une inhumanité.

DEUXIÈME PARTIE.

On peut dire que le monde est envers les justes un censeur plus sévère que l'Évangile même ; qu'il exige d'eux plus de perfection, et que leurs foiblesses trouvent devant le tribunal des hommes

moins d'indulgence, qu'elles n'en trouveront un jour devant le tribunal de Dieu même.

Or, je dis que cette attention à exagérer les défauts les plus légers des gens de bien, seconde injustice où le monde tombe à leur égard, est une inhumanité, par rapport à la foiblesse de l'homme, à la difficulté de la vertu, et enfin aux maximes du monde même. Ne vous lassez pas, mes Frères, de m'écouter.

Une inhumanité par rapport à la foiblesse de l'homme. Oui, mes Frères, c'est une illusion de croire qu'il y ait parmi les hommes des vertus parfaites : ce n'est pas la condition de cette vie mortelle : chacun presque porte dans la piété ses défauts, ses humeurs et ses propres foiblesses : la grâce corrige la nature, mais ne la détruit pas : l'Esprit de Dieu, qui crée en nous un homme nouveau, y laisse encore bien des traits de l'ancien : la conversion finit nos vices, mais n'éteint pas nos passions : en un mot, elle forme en nous le chrétien, mais elle nous laisse encore l'homme. Les plus justes conservent donc encore bien des restes du pécheur : David, ce modèle de pénitence, mêloit encore à ses vertus trop d'indulgence pour ses enfants, et des regards de complaisance sur la multitude de son peuple et sur la prospérité de son règne : la mère des enfants de Zébédée, malgré la foi qui l'attachoit à Jésus-Christ, n'avoit

rien perdu de sa vivacité pour l'élévation de ses enfants, et pour leur assurer les premières places dans un royaume terrestre : les apôtres eux-mêmes disputoient encore entre eux des rangs et des préséances : nous ne serons parfaitement délivrés de toutes ces misères, que lorsque nous serons délivrés de ce corps de mort qui en est la source. La vertu la plus éclatante a donc toujours ici-bas ses taches et ses difformités, qu'il ne faut pas regarder de trop près; et il y a toujours dans les plus justes des endroits par où ils ressemblent au reste des hommes. Tout ce qu'on peut donc exiger de la foiblesse humaine, c'est que les vertus l'emportent sur les vices, le bon sur le mauvais; c'est que l'essentiel soit réglé, et qu'on travaille sans cesse à régler le reste.

Et certes, mes Frères, pleins de passions, comme nous sommes, dans la condition misérable de cette vie; chargés d'un corps de péché qui appesantit notre âme; esclaves de nos sens et de la chair; portant au dedans de nous une contradiction éternelle à la loi de Dieu; en proie à mille désirs qui combattent contre notre âme; les jouets éternels de notre inconstance et de l'instabilité de notre cœur; ne trouvant rien en nous qui favorise nos devoirs; vifs pour tout ce qui nous éloigne de Dieu; dégoûtés de tout ce qui nous en approche; n'aimant que ce qui nous perd; ne haïssant que ce qui nous sauve; foibles pour le bien; toujours prêts pour le

mal; et en un mot, trouvant dans la vertu l'écueil de la vertu même; doit-il vous paroître étrange, que des hommes environnés, pétris de tant de misères, en laissent encore paroître quelques-unes; que des hommes si corrompus ne soient pas toujours également saints? et si vous aviez de l'équité, ne les trouveriez-vous pas plus dignes d'admiration d'avoir encore quelques vertus, que dignes de censure pour conserver encore quelques vices?

D'ailleurs, Dieu a ses raisons en laissant encore aux plus gens de bien certaines foiblesses sensibles, qui vous frappent et qui vous révoltent. Premièrement, il veut par-là les humilier, et mettre leur vertu plus en sûreté en la leur cachant à eux-mêmes. Secondement, il veut ranimer leur vigilance; car il ne laisse des Amorrhéens dans la terre de Chanaan, c'est-à-dire, des passions dans le cœur de ses serviteurs, que de peur que délivrés de tous leurs ennemis, ils ne s'endorment dans l'oisiveté et dans une dangereuse confiance. Troisièmement, il veut exciter en eux un désir continuel de la patrie éternelle, et leur rendre l'exil de cette vie plus amer, par le sentiment des misères dont ils ne sauroient obtenir ici-bas une entière délivrance. Quatrièmement, peut-être aussi pour ne pas décourager les pécheurs par le spectacle d'une vertu trop parfaite, et à laquelle ils croiroient ne pouvoir jamais atteindre. Cinquième-

ment, c'est pour ménager aux justes une matière continuelle de prière et de pénitence, en leur laissant une source continuelle de péché. Sixièmement, pour prévenir les honneurs excessifs que le monde pourroit rendre à leur vertu, si elle étoit si pure et si éclatante, et de peur qu'elle ne trouvât sa récompense ou son écueil dans les vaines louanges des hommes. Que dirai-je enfin? c'est peut-être encore pour achever d'endurcir et d'aveugler les ennemis de la piété; vous confirmer, vous qui m'écoutez, par les foiblesses des gens de bien, dans l'opinion insensée qu'il n'y a point de véritable vertu sur la terre; vous autoriser dans vos désordres, en leur en supposant de semblables; et vous rendre inutile tout exemple de la piété des justes. Vous triomphez des foiblesses des gens de bien; et leurs foiblesses sont peut-être des punitions de Dieu sur vous, et des moyens dont sa justice se sert pour nourrir vos préventions injustes contre la vertu, et achever de vous endurcir dans le crime. Dieu est terrible dans ses jugements; et la consommation de l'iniquité est d'ordinaire la suite de l'iniquité même.

Mais en second lieu, quand la foiblesse de l'homme ne rendroit pas barbares et inhumaines vos censures sur les défauts qui peuvent rester encore aux gens de bien, elles le seroient par rapport à la difficulté toute seule de la vertu.

Car, de bonne foi, mes Frères, vous paroît-il si aisé de vivre selon Dieu et de marcher dans les voies étroites du salut, que vous deviez être si impitoyables envers les justes, dès qu'ils s'en écartent un seul moment? Est-il si naturel de se renoncer sans cesse soi-même, d'être toujours en garde contre son propre cœur, d'en vaincre les antipathies, d'en réprimer les penchants, d'en abattre la fierté, d'en fixer l'inconstance? Est-il si facile de retenir les saillies de l'esprit, d'en modérer les jugements, d'en désavouer les soupçons, d'en adoucir l'aigreur, d'en étouffer la malignité? Est-ce une affaire si aisée d'être l'ennemi éternel de son propre corps, d'en vaincre la paresse, d'en mortifier les goûts, d'en crucifier les désirs? Est-il si naturel de pardonner les injures, de souffrir les mépris, d'aimer et de combler de biens ceux qui nous font du mal, de sacrifier sa fortune pour ne pas manquer à sa conscience, de s'interdire des plaisirs où tous nos penchants nous entraînent, de résister aux exemples, de soutenir tout seul le parti de la vertu contre la multitude qui le condamne? Tout cela vous paroît-il si aisé, que ceux qui s'en écartent d'un seul point, ne vous semblent dignes d'aucune indulgence? que nous dites-vous vous-mêmes tous les jours sur les difficultés d'une vie chrétienne, lorsque nous vous proposons ces règles saintes? Est-il si étonnant qu'un homme qui marche

depuis long-temps par des chemins rudes et escarpés, chancelle ou tombe même quelquefois de lassitude ou de foiblesse ?

Barbares que nous sommes! et cependant la plus légère imperfection dans les gens de bien anéantit dans notre esprit toutes leurs qualités les plus estimables ; et cependant, loin de faire grâce à leurs foiblesses en faveur de leur vertu, c'est leur vertu elle-même qui nous rend plus cruels et plus inexorables envers leurs foiblesses : il suffit, ce semble, d'être juste pour ne mériter plus d'indulgence : nous avons des yeux pour leurs vices; nous n'en avons plus pour leurs vertus : un moment de foiblesse efface de notre souvenir une vie entière de fidélité et d'innocence.

Mais en quoi, mes Frères, votre injustice envers les gens de bien est plus cruelle, c'est que ce sont vos exemples, vos désordres, vos censures elles-mêmes, qui les ébranlent, qui les affoiblissent, qui les forcent quelquefois de vous imiter; c'est la corruption de vos mœurs, qui devient tous les jours le piége le plus dangereux de leur innocence ; ce sont les dérisions insensées que vous faites sans cesse de la vertu, qui les obligent souvent, pour les éviter, de se couvrir des apparences du vice. Et comment voulez-vous que la piété des plus justes se conserve toujours pure au milieu des mœurs d'aujourd'hui ; dans un monde pervers, où les

usages sont des abus, où les bienséances sont des crimes, où les passions sont les seuls liens de la société, et où les plus sages et les plus vertueux sont ceux qui ne retranchent du crime que le scandale? Comment voulez-vous que parmi ces dérisions éternelles, qui jettent un ridicule sur les gens de bien, qui leur font honte de la vertu, qui les forcent souvent de contrefaire le vice; comment voulez-vous qu'au milieu de tant de désordres, autorisés par les mœurs publiques, par des applaudissements insensés, par des exemples que le rang et les dignités rendent respectables, par le ridicule dont on couvre ceux qui osent en faire scrupule, et enfin, par la foiblesse même de leur cœur; comment voulez-vous que les justes résistent toujours à ce torrent fatal, et qu'obligés de se roidir sans cesse contre ce cours rapide et impétueux, qui entraîne tout le reste des hommes, la force ou l'attention leur manquant un instant, ils ne s'y laissent pas quelquefois aller eux-mêmes? Vous êtes leurs séducteurs; et vous trouvez mauvais qu'ils se laissent séduire? Ne leur reprochez donc plus vos scandales qui affoiblissent leur foi, et qu'ils vous reprocheront devant le tribunal de Jésus-Christ; et ne triomphez plus de leurs foiblesses qui sont votre ouvrage, et dont ils demanderont un jour vengeance contre vous-mêmes.

Aussi j'ai dit en dernier lieu, que par rapport

à vos maximes mêmes, votre injustice envers les gens de bien, ne sauroit être excusée de dureté ou d'extravagance; jugez-en vous-mêmes. Vous dites tous les jours qu'un tel avec sa dévotion ne laisse pas d'aller à ses fins; qu'un autre est fort exact à faire sa cour; qu'un autre encore a une vertu si sensible et si délicate, qu'une piqûre le blesse et le révolte; que celui-ci ne pardonne point; que celle-là n'est pas fâchée encore de plaire; qu'une autre a une vertu fort commode, et mène une vie douce et agréable; qu'une autre enfin est toute pétrie d'humeur et de caprice, et que dans l'enceinte de sa maison, personne ne peut compatir avec elle : que sais-je? car les discours et les satires ne finissent pas sur cet article; et là-dessus vous décidez fièrement qu'une dévotion mêlée de tant de défauts ne sauroit jamais en faire des saints et les conduire au salut : voilà vos maximes. Et cependant lorsque nous venons nous-mêmes vous annoncer ici que la vie mondaine, oiseuse, sensuelle, dissipée, et presque toute profane que vous mencz, ne sauroit être une voie de salut, vous nous soutenez que vous n'y voyez point de mal : vous nous accusez de dureté, et d'outrer les règles et les devoirs de votre état; vous ne croyez pas qu'il en faille davantage pour se sauver. Mais, mes Frères, de quel côté est ici la dureté et l'injustice? vous damnez les gens de bien, parce qu'ils ajoutent

à leur piété quelques endroits qui vous ressemblent; parce qu'ils mêlent quelques-uns de vos défauts à une infinité de vertus et de bonnes œuvres, qui les réparent; et vous vous croyez dans la voie du salut, vous qui n'avez que ces défauts, sans la piété elle-même qui les purifie? O homme! qui êtes-vous donc pour sauver ceux que le Seigneur condamne, et pour condamner ceux qu'il justifie?

Ce n'est pas assez, et vous allez voir encore combien peu sur ce point, vous vous accordez avec vous-mêmes. En effet, lorsque les gens de bien vivent dans une retraite entière; qu'ils ne gardent plus de mesures avec le monde; qu'ils se cachent pour toujours aux yeux du public; qu'ils quittent même certaines places de faveur et de distinction; qu'ils se dépouillent de leurs charges et de leurs dignités, pour vaquer uniquement à leur salut; qu'ils mènent une vie de larmes, de prière, de mortification, de silence (et ces exemples, notre siècle a été assez heureux pour vous en fournir); qu'avez-vous dit alors? qu'ils poussoient les choses trop loin; qu'on leur donnoit des conseils violents; que leur zèle n'étoit pas selon la science; que si tout le monde les imitoit, les devoirs publics seroient négligés; que personne ne rendroit plus à la patrie et à l'état les services dont il ne peut se passer; qu'il ne faut point tant de singularité; et

que la véritable dévotion, c'est de vivre uniment, et de remplir les devoirs de l'état où Dieu nous a placés : voilà vos maximes. Mais d'un autre côté, lorsque les gens de bien accordent avec la piété les devoirs de leur état, et les intérêts innocents de leur fortune ; qu'ils gardent encore certaines mesures de bienséance et de société avec le monde ; qu'ils paroissent aux lieux d'où leur rang ne leur permet pas de se bannir ; qu'ils participent encore à certains plaisirs publics que la situation où ils se trouvent leur rend inévitables ; en un mot, qu'ils sont prudents dans le bien, et simples dans le mal : ah ! vous dites alors qu'ils sont faits comme les autres hommes ; qu'à ce prix-là il vous paroît fort aisé de servir Dieu ; qu'il n'y a rien dans leur dévotion qui vous fasse peur ; et que vous seriez bientôt un grand saint, s'il n'en falloit pas davantage. La vertu a beau paroître sous différentes faces, il suffit qu'elle soit vertu pour vous déplaire et mériter vos censures. Accordez-vous donc avec vous-mêmes : vous voulez que les gens de bien soient faits comme vous ; et vous les condamnez dès qu'ils vous ressemblent.

Vous renouvelez l'injustice et la dureté des Juifs de notre Évangile. Lorsque Jean-Baptiste parut dans le désert, revêtu de poil de chameau, ne mangeant ni ne buvant, et donnant à la Judée le spectacle d'une vertu plus austère que celle de tous

les justes et de tous les prophètes qui l'avoient précédé ; ils regardoient, dit Jésus-Christ, l'austérité de ses mœurs comme l'illusion d'un esprit imposteur qui le séduisoit et ne le poussoit à ces excès, que pour lui faire trouver dans la vanité le dédommagement de sa pénitence. Le Fils de l'Homme au contraire, vint ensuite, continue le Sauveur, mangeant et buvant; leur proposant dans sa conduite le modèle d'une vertu plus à portée de la foiblesse humaine ; et pour servir d'exemple à tous, menant une vie simple et commune que tous pussent imiter : est-il plus à couvert de leurs censures ? ah ! ils le font passer pour un homme de plaisir et de bonne chère, et la condescendance de sa vertu n'est plus dans leur esprit qu'un relâchement qui la flétrit et la déshonore. Les vertus les plus dissemblables ne réussissent qu'à s'attirer les mêmes reproches. Ah ! mes Frères, que les gens de bien seroient à plaindre, s'ils avoient à être jugés devant le tribunal des hommes ! mais ils savent que le monde qui les juge, est déjà lui-même jugé.

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, mes Frères, dans la sévérité avec laquelle vous condamnez les plus légères imperfections des gens de bien, c'est que si un pécheur célèbre et scandaleux, après une vie entière de crime et d'excès, donne seulement au lit de la mort quelques foibles marques de repentir; s'il prononce seulement le nom d'un Dieu qu'il n'a

jamais connu, et qu'il a toujours blasphémé; s'il consent enfin, après bien des délais et des répugnances, à recevoir les grâces et les derniers remèdes de l'Église, qu'on n'osoit même lui proposer; ah! vous le rangez parmi les saints : vous dites qu'il a fait une mort chrétienne, qu'il s'est reconnu, qu'il a demandé pardon à Dieu; et là-dessus vous espérez tout de son salut, et vous ne doutez plus que le Seigneur ne lui ait fait miséricorde. Quelques marques forcées de religion qu'on lui a arrachées, suffisent, selon vous, pour lui assurer le royaume de Dieu, où rien de souillé n'entrera : suffisent, dis-je, malgré les désordres et les abominations de toute sa vie; et une vie entière de vertu ne suffit pas dans votre esprit pour l'assurer à une âme fidèle, dès qu'elle y mêle les plus petites infidélités : vous sauvez l'impie sur les signes les plus frivoles et les plus équivoques de la piété; et vous damnez le juste sur les marques les plus légères et les plus excusables de l'humanité et de la foiblesse.

Je pourrois ajouter, mes Frères, qu'à ne consulter même que vos propres intérêts, les imperfections des gens de bien devroient vous trouver plus indulgents et plus favorables. Car, mes Frères, eux seuls vous épargnent, cachent vos vices, adoucissent vos défauts, excusent vos fautes, relèvent ce qu'il y a de louable dans vos vertus : tandis que le

monde, que vos égaux, que vos envieux, que vos concurrents, que vos amis prétendus peut-être diminuent vos talents et vos services, parlent avec mépris de vos bonnes qualités, donnent du ridicule à vos défauts, comptent vos malheurs parmi vos fautes, exagèrent vos fautes mêmes, empoisonnent vos discours et vos démarches les plus innocentes; les gens de bien tout seuls vous excusent, vous justifient, sont les apologistes de vos vertus, ou les sages dissimulateurs de vos vices; eux seuls rompent les entretiens où votre gloire et votre réputation sont attaquées; eux seuls ne se joignent point au public contre vous; et ils sont les seuls pour qui vous manquez d'humanité, et à qui vous ne pardonnez pas même les vertus qui les rendent estimables. Ah! mes Frères, rendez-leur du moins ce qu'ils vous prêtent; épargnez vos protecteurs et vos apologistes, et n'infirmez pas en les décriant, les seuls témoignages favorables qui vous restent parmi les hommes.

Mais je n'en dis pas assez : non-seulement les gens de bien ne se joignent point à la malignité du public contre vous, mais eux seuls sont vos amis véritables, eux seuls sont touchés de vos maux, sensibles à vos égarements, occupés de votre salut; ils vous portent dans le cœur; en excusant vos passions et vos désordres devant les hommes, ils en gémissent tous les jours devant Dieu; ils lèvent les

mains au ciel pour vous ; ils sollicitent votre conversion ; ils demandent grâce pour vos crimes ; et vous ne sauriez rendre justice à leur vertu et à leur innocence ? ah ! ils peuvent faire au Seigneur contre vous les mêmes plaintes que lui faisoit autrefois le prophète Jérémie contre les Juifs de son temps, censeurs injustes de sa piété et de sa conduite. Seigneur, disoit cet homme de Dieu, écoutez les discours et les censures que les ennemis de votre nom répandent contre moi : *Attende, Domine, ad me, et audi vocem adversariorum meorum.*[1] Est-ce ainsi, ô mon Dieu ! qu'ils me rendent le mal pour le bien ; qu'ils paient d'ingratitude et d'inhumanité la sincérité de ma tendresse pour eux, et que les piéges qu'ils me tendent tous les jours, sont le seul prix de mon zèle pour leur salut ? *Numquid redditur pro bono malum, quia foderunt foveam animæ meæ?*[2] Vous m'êtes témoin, Seigneur, que je ne parois en votre présence que pour vous parler en leur faveur : vous savez que mes larmes ne coulent devant vous que pour effacer leurs crimes ; que mes prières ne montent jusqu'à votre trône que pour attirer sur eux vos miséricordes éternelles : vous vous souvenez, Dieu de nos pères, de tous les soupirs que j'ai répandus à vos pieds pour détourner votre colère prête à éclater sur leurs têtes, avec quelle douleur je les ai vus courir à leur perte, et

[1] Jerem. 18. 19. — [2] Ibid. vers. 20.

combien leurs prévarications m'ont toujours trouvé plus sensible que leur mépris et leurs dérisions injustes : *Recordare quod steterim in conspectu tuo, ut loquerer pro eis bonum, et averterem indignationem tuam ab eis.*[1]

Vous sentez sans doute là-dessus, mes Frères, toute l'injustice de votre conduite; mais que seroit-ce, si en achevant ce que je m'étois d'abord proposé, je vous montrois que non-seulement vous donnez aux bonnes œuvres des gens de bien, des motifs corrompus ; ce qui est une témérité : non-seulement vous exagérez leurs plus légères foiblesses ; ce qui est une inhumanité : mais encore quand vous n'avez rien à dire contre la droiture de leurs intentions, et que leurs défauts ne donnent point de prise à vos censures, vous vous retranchez à donner du ridicule même à leur vertu ; ce qui est une impiété!

Oui, mes Frères, une impiété. Vous faites de la religion un jeu, une scène comique; vous la traduisez encore comme autrefois les païens sur un théâtre infâme; et là, vous exposez à la risée des spectateurs ses mystères saints, et ce que la terre a de plus sacré et de plus respectable. Vous pouvez excuser vos passions sur la foiblesse du tempérament, et sur la fragilité humaine ; mais vos dérisions de la vertu ne sauroient trouver d'excuse que

[1] Jerem. 18. 20.

dans un mépris impie de la vertu même : cependant ce langage d'irréligion et de blasphème, si autorisé dans le monde, n'est plus qu'un enjouement, un jeu d'esprit, un langage dont la vanité elle-même s'honore.

Mais, mes Frères, par-là vous persécutez la vertu, et vous vous la rendez inutile à vous-mêmes ; vous déshonorez la vertu, et vous la rendez inutile aux autres ; vous tentez la vertu, et vous la rendez insoutenable à elle-même.

Vous persécutez la vertu, et vous vous la rendez inutile à vous-mêmes. Oui, mon cher Auditeur, l'exemple des gens de bien étoit un moyen de salut que la bonté de Dieu vous avoit préparé : or, sa justice indignée des dérisions que vous faites de ses miséricordes sur ses serviteurs, les retire à jamais de vous ; et il vous punit du mépris que vous faites de la piété, en vous refusant le don de la piété même. Les rois de la terre vengent avec éclat les injures qu'on fait à leurs statues ; parce que ce sont des monuments publics et sacrés qui les représentent, et qui expriment au naturel la majesté de leurs traits et de leur visage. Mais les justes sont ici-bas les statues vivantes du grand Roi, les images véritables d'un Dieu saint ; c'est en eux qu'il peint la majesté de ses traits les plus purs et les plus brillants ; et il frappe toujours d'un anathème éternel les sacriléges qui osent en

faire le sujet de leurs dérisions et de leurs outrages.

D'ailleurs, quand même le Seigneur, pour punir vos dérisions de la piété, ne vous refuseroit pas le don inestimable de la piété même, elles vous forment un respect humain invincible, qui ne vous permettra jamais d'en prendre le parti. Car, je vous prie, si jamais lassé du monde, de vos désordres, de vous-même, vous voulez revenir à Dieu, et sauver votre âme que vous perdez, comment oserez-vous vous déclarer pour la piété, vous qui en avez fait si souvent des plaisanteries publiques et profanes? comment pourrez-vous vous faire une gloire des devoirs de la religion, vous à qui on entend dire tous les jours qu'on perd l'esprit dès qu'on devient dévot; qu'un tel et une telle avoient mille bonnes qualités qui les faisoient souhaiter partout; mais que la dévotion les a gâtés à un point qu'ils sont devenus insupportables; qu'ils affectent de se donner du ridicule; qu'il semble qu'il faut renoncer au sens commun dès qu'on a levé l'étendard de la piété; que le Seigneur vous préserve de cette manie; que vous tâchez d'être honnête homme; mais que, Dieu merci, vous n'êtes pas dévot? Quel langage! c'est-à-dire, que, Dieu merci, vous êtes marqué d'avance du caractère des réprouvés; que vous pouvez bien vous répondre que vous ne changerez point, et que vous mourrez tel que vous êtes.

Quelle impiété! et c'est parmi des chrétiens, qu'on tient tous les jours ces discours avec ostentation et avec complaisance!

Ah! mes Frères! permettez ici une réflexion à ma douleur. Les patriarches, ces hommes si vénérables, si puissants, même selon le monde, ne se faisoient connoître aux rois et aux peuples des différents pays où l'ordre du Seigneur les conduisoit, que par ces termes religieux : Je crains le Seigneur : *Timeo Deum.* Ils ne se renommoient pas par la grandeur de leur race, dont l'origine touchoit encore à celle de l'univers, par la gloire de leurs ancêtres, par l'éclat du sang d'Abraham, de cet homme le vainqueur des rois, le modèle de tous les sages de la terre, et le seul héros dont le monde pouvoit alors se glorifier. Nous craignons le Seigneur; c'étoit là leur titre le plus pompeux, leur noblesse la plus auguste, le seul caractère par où ils vouloient être distingués de tous les autres hommes; c'étoit le signe magnifique qui paroissoit à la tête de leurs tentes et de leurs troupeaux, qui brilloit dans leurs étendards, et qui portoit partout avec eux la gloire de leur nom, et celle du Dieu de leurs pères. Et nous, mes Frères, nous nous défendons de la réputation d'homme juste et craignant Dieu, comme d'un titre de honte et d'infamie : nous étalons avec orgueil les vaines distinctions du rang et de la naissance : les marques fri-

voles de nos noms et de nos dignités, nous précèdent, nous annoncent partout; et nous cachons le signe glorieux du Dieu de nos pères, et nous nous glorifions même de n'être pas du nombre de ceux qui le craignent et qui l'adorent. O Dieu! laissez donc à ces hommes insensés une gloire si affreuse : confondez leur extravagance et leur impiété, en permettant qu'ils se glorifient jusqu'à la fin de leur confusion et de leur ignominie.

Ce n'est pas tout, mes Frères : non-seulement par ces dérisions déplorables vous vous rendez la vertu inutile à vous-mêmes, vous la rendez encore odieuse et inutile aux autres; c'est-à-dire, non-seulement vous vous fermez à vous-mêmes toutes les voies de votre retour à Dieu, vous les fermez encore à une infinité d'âmes que la grâce presse en secret de sortir de leurs crimes et de vivre chrétiennement; qui n'osent se déclarer de peur de s'exposer à vos railleries profanes; qui ne craignent dans une nouvelle vie que le ridicule que vous donnez à la vertu; qui n'opposent en secret que ce seul obstacle à la voix du ciel qui les appelle; et balancent dans la grande affaire de l'éternité, entre les jugements de Dieu et vos dérisions insensées.

C'est-à-dire, que par-là vous anéantissez le fruit de l'Évangile que nous annonçons, et rendez notre ministère inutile : vous ôtez à la religion sa terreur et sa majesté, et répandez sur tout l'extérieur de

la piété, un ridicule qui retombe sur la religion même : vous perpétuez dans le monde les préjugés contre la vertu, et maintenez parmi les hommes l'illusion la plus universelle dont le démon se sert pour les séduire, qui est de traiter la piété de travers et de folie : vous autorisez les blasphèmes des libertins et des impies : vous accoutumez les pécheurs à se faire du vice et du déréglement, un sujet d'ostentation et de gloire ; et à regarder la débauche comme un bon air, en l'opposant au ridicule de la vertu. Que dirai-je enfin? par vous la piété devient la fable du monde, le jouet des impies, la honte des pécheurs, le scandale des foibles, l'écueil même des justes : par vous le vice est en honneur, la vertu est avilie, les vérités s'affoiblissent, la foi s'éteint, la religion s'anéantit, la corruption gagne; et comme le Prophète l'avoit prédit, la désolation persévère jusqu'à la consommation et la fin.

Ajoutons encore : par vous la vertu devient insoutenable à elle-même : vos dérisions deviennent l'écueil de la piété même des justes; vous ébranlez leur foi; vous découragez leur zèle; vous suspendez leurs bons désirs; vous étouffez dans leur cœur les plus vives impressions de la grâce; vous les arrêtez sur mille démarches de ferveur et de vertu, qu'ils n'osent exposer à l'impiété de vos censures; vous les obligez malgré eux de se conformer encore à

vos usages et à vos maximes qu'ils détestent, à rabattre de leur retraite, de leurs austérités, de leurs prières; et à ne consacrer à ces devoirs que des moments dérobés qui puissent échapper à vos regards et à vos railleries; et par-là, vous privez l'Église de l'édification de leurs exemples; les foibles, du secours qu'ils y trouveroient; les pécheurs, de la confusion qui leur en reviendroit; les justes, d'une consolation qui les soutiendroit; et la religion, d'un spectacle qui l'honore.

Hélas, mes Frères! les tyrans ne faisoient autrefois des dérisions publiques des chrétiens, qu'en leur reprochant leurs superstitions prétendues : ils se moquoient des honneurs publics qu'ils leur voyoient rendre à Jésus-Christ, à un crucifié, et de la préférence qu'ils lui donnoient sur Jupiter et sur les dieux de l'empire, dont la pompe et la magnificence des temples et des autels, l'ancienneté des lois, et la majesté des Césars, rendoient le culte respectable; du reste, ils donnoient des éloges publics à leurs mœurs; ils admiroient leur modestie, leur frugalité, leur charité, leur patience, leur vie innocente et mortifiée, leur éloignement des cirques et des plaisirs publics; ils ne pouvoient s'empêcher de regarder avec vénération les mœurs sages, retirées, pudiques, douces, bienfaisantes, de ces hommes simples et fidèles. Vous au contraire plus insensés, vous ne trouvez pas mauvais

qu'ils adorent Jésus-Christ, et qu'ils mettent dans le mystère de la croix leur confiance et leur salut; mais vous trouvez ridicule qu'ils s'interdisent les plaisirs publics, qu'ils vivent dans la pratique de la retraite, de la mortification, de la prière; mais vous les trouvez dignes de vos dérisions et de vos censures, parce qu'ils sont humbles, simples, chastes et modestes; et la vie chrétienne qui a pu trouver des admirateurs jusque parmi les tyrans, ne trouve auprès de vous que des traits moqueurs et des railleries profanes.

Quelle folie, mes Frères! de ne trouver dignes de risée dans un monde, qui n'est lui-même tout entier qu'un amas de niaiseries et d'extravagances; de n'y trouver dignes de risée que ceux qui en connoissent le frivole, et qui ne pensent qu'à se mettre à couvert de la colère à venir! quelle folie de ne mépriser dans les hommes que les seules qualités qui les rendent agréables à Dieu, respectables aux anges, utiles à leurs frères! quelle folie de croire qu'un bonheur ou un malheur éternel nous attend, et de trouver ridicules ceux qu'un si grand intérêt occupe!

Respectons la vertu, mes Frères; elle seule sur la terre mérite notre admiration et nos hommages. Si nous sommes encore trop foibles pour en remplir les devoirs, soyons assez équitables pour en estimer l'éclat et l'innocence; si nous ne pouvons

pas vivre comme les justes, souhaitons de le devenir, envions leur destinée; si nous ne pouvons pas encore imiter leurs exemples, regardons les dérisions de la vertu, non-seulement comme des blasphèmes contre l'Esprit-Saint, mais comme des outrages faits à l'humanité, que la vertu toute seule honore; reprochons-nous les vices qui ne nous permettent pas de ressembler aux gens de bien, loin de leur reprocher les vertus qui nous les rendent dissemblables; en un mot, par notre respect véritable pour la piété, méritons d'obtenir un jour le don de la piété même.

Et vous, mes Frères, qui servez le Seigneur, souvenez-vous que les intérêts de la vertu sont entre vos mains; que les foiblesses, que les taches que vous y mêlez, deviennent, pour ainsi dire, les taches de la religion même : comprenez tout ce que le monde attend de vous, et quels engagements vous contractez envers le public, lorsque vous vous déclarez pour le parti de la piété, et avec quelle dignité, quelle fidélité, quelle élévation, vous devez soutenir le caractère et le personnage de serviteur de Jésus-Christ. Oui, mes Frères, soutenons avec majesté les intérêts de la vertu, et les regards de ceux qui la méprisent : achetons le droit d'être insensibles à leurs censures, en n'y donnant point de lieu : forçons le monde de respecter ce qu'il ne sauroit aimer : ne faisons pas de la profession sainte

de la piété un gain sordide, un vil intérêt, une vie d'humeur et de caprice, un titre de mollesse et d'oisiveté, une singularité qui nous honore, un entêtement qui nous flatte, un esprit de division qui nous sépare : faisons-en le prix de l'éternité, la voie du ciel, la règle de nos devoirs, la réparation de nos crimes, un esprit de modestie qui nous cache, une componction qui nous humilie, une douceur qui nous rapproche de nos frères, une charité qui les souffre, une indulgence qui les attire, un esprit de paix qui nous les lie; et enfin, une union de cœurs, de désirs, d'affections, de biens et de maux sur la terre, qui sera l'image et l'espérance de cette union éternelle, que la charité doit consommer dans le ciel.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE JEUDI DE LA IVe SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA MORT.

Cum appropinquaret Jesus portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ.

Jésus étant près de la porte de la ville, il arriva qu'on portoit en terre un mort, qui étoit le fils unique de sa mère. Luc 7. 12.

Jamais mort fut-elle accompagnée de circonstances plus touchantes? C'est un fils unique, le seul successeur du nom, des titres, de la fortune de ses ancêtres, que la mort enlève à une mère veuve et désolée : elle le lui ravit dans la fleur de l'âge, et à l'entrée presque de la vie; en un temps où échappé aux accidents de l'enfance, et parvenu à ce premier degré de force et de raison, qui commence l'homme,

il paroissoit le moins exposé aux surprises de la mort, et laissoit enfin respirer la tendresse maternelle de toutes les frayeurs qui suivent les progrès incertains de l'éducation. Les citoyens en foule accourent mêler leurs larmes à celles de cette mère désolée : assidus à ses côtés, ils cherchent à diminuer sa douleur, par la consolation de ces discours vagues et communs, qu'une tristesse profonde n'écoute guère ; ils entourent avec elle le triste cercueil ; ils parent les obsèques de leur deuil et de leur présence : l'appareil de cette pompe funèbre est pour eux un spectacle ; mais est-il une instruction? ils en sont frappés, attendris ; mais en sont-ils moins attachés à la vie? et le souvenir de cette mort ne va-t-il pas périr dans leur esprit, avec le bruit et la décoration des funérailles?

A de semblables exemples, mes Frères, nous apportons tous les jours les mêmes dispositions. Les sentiments qu'une mort inopinée réveille dans nos cœurs, sont des sentiments d'une journée, comme si la mort elle-même devoit être l'affaire d'un jour. On s'épuise en vaines réflexions sur l'inconstance des choses humaines ; mais l'objet qui nous frappoit, une fois disparu, le cœur redevenu tranquille se trouve le même. Nos projets, nos soins, nos attachements pour la terre, ne sont pas moins vifs, que si nous travaillions pour des années éternelles : et au sortir d'un spectacle lugubre, où l'on

a vu quelquefois la naissance, la jeunesse, les titres, la réputation, fondre tout d'un coup, et se perdre pour toujours dans le tombeau, on rentre dans le monde, plus occupé, plus empressé que jamais de tous ces vains objets, dont on vient de voir de ses propres yeux, et toucher presque de ses mains, le néant et la poussière.

Cherchons donc aujourd'hui les raisons d'un égarement si déplorable. D'où vient que les hommes s'occupent si peu de la mort, et que cette pensée fait sur eux des impressions si peu durables? Le voici : l'incertitude de la mort nous amuse, et en éloigne le souvenir de notre esprit; la certitude de la mort nous effraie, et nous oblige à détourner les yeux de cette triste image : ce qu'elle a d'incertain, nous endort et nous rassure; ce qu'elle a de terrible et de certain, nous en fait craindre la pensée. Or je veux aujourd'hui combattre la dangereuse sécurité des premiers, et l'injuste frayeur des autres. La mort est incertaine; vous êtes donc téméraire de ne pas vous en occuper, et de vous y laisser surprendre : la mort est certaine; vous êtes donc insensé d'en craindre le souvenir, et vous ne devez jamais la perdre de vue. Pensez à la mort, parce que vous ne savez à quelle heure elle arrivera; pensez à la mort, parce qu'elle doit arriver : c'est le sujet de ce discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier pas que l'homme fait dans la vie, est aussi le premier qui l'approche du tombeau : dès que ses yeux s'ouvrent à la lumière, l'arrêt de mort lui est prononcé ; et comme si c'étoit pour lui un crime de vivre, il suffit qu'il vive, pour mériter de mourir. Ce n'étoit point là notre première destinée : l'Auteur de notre être avoit d'abord animé notre boue d'un souffle d'immortalité : il avoit mis en nous un germe de vie, que la révolution des temps et des années n'auroit, ni affoibli, ni éteint : son ouvrage étoit concerté avec tant d'ordre, qu'il eût pu défier la durée des siècles, et que rien d'étranger n'en eût pu jamais dissoudre, ni altérer même l'harmonie. Le péché seul sécha ce germe divin, renversa cet ordre heureux, arma toutes les créatures contre l'homme; et Adam devint mortel, dès qu'il devint pécheur : *C'est par le péché*, dit l'Apôtre, *que la mort est entrée dans le monde.* [1]

Nous la portons donc tous, en naissant, dans le sein : il semble que nous avons sucé dans les entrailles de nos mères un poison lent, avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas, les uns plus, les autres moins; mais qui finit toujours par le trépas : nous mourons tous les jours;

[1] Rom. 5. 12.

chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, et nous avance d'un pas vers le tombeau : le corps dépérit, la santé s'use, tout ce qui nous environne nous détruit; les aliments nous corrompent, les remèdes nous affoiblissent; ce feu spirituel qui nous anime au dedans, nous consume, et toute notre vie n'est qu'une longue et pénible agonie. Or, dans cette situation, quelle image devroit être plus familière à l'homme, que celle de la mort? Un criminel condamné à mourir, quelque part qu'il jette les yeux, que peut-il voir que ce triste objet? et le plus ou le moins que nous avons à vivre, fait-il une différence assez grande, pour nous regarder comme immortels sur la terre?

Il est vrai que la mesure de nos destinées n'est pas égale : les uns voient croître en paix, jusqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années, et héritiers des bénédictions de l'ancien temps, ils meurent pleins de jours, au milieu d'une nombreuse postérité; les autres, arrêtés dès le milieu de leur course, voient, comme le roi Ézéchias, les portes du tombeau s'ouvrir en un âge encore florissant, *et cherchent en vain*, comme lui, *le reste de leurs années;* [1] enfin, il en est qui ne font que se montrer à la terre, qui finissent du matin au soir, et qui, semblables à la fleur des champs, ne mettent presque point d'intervalle entre l'instant

[1] Is. 38. 10.

qui les voit éclore, et celui qui les voit sécher et disparoître. Le moment fatal marqué à chacun, est un secret écrit dans le livre éternel que l'Agneau seul a droit d'ouvrir. Nous vivons donc tous, incertains de la durée de nos jours; et cette incertitude, si capable toute seule de nous rendre attentifs à cette dernière heure, endort elle-même notre vigilance. Nous ne songeons point à la mort, parce que nous ne savons où la placer dans les différents âges de notre vie. Nous ne regardons pas même la vieillesse comme le terme du moins sûr et inévitable : le doute si l'on y parviendra, qui devroit, ce semble, borner en deçà nos espérances, fait que nous les étendons même au delà de cet âge. Notre crainte ne pouvant poser sur rien de certain, n'est plus qu'un sentiment vague et confus, qui ne porte sur rien du tout; de sorte que l'incertitude qui ne devroit tomber que sur le plus ou le moins, nous rend tranquilles sur le fond même.

Or je dis d'abord, mes Frères, que de toutes les dispositions, c'est ici la plus téméraire et la moins sensée : j'en appelle à vous-mêmes. Un malheur qui peut arriver chaque jour, est-il plus à mépriser qu'un autre qui ne vous menaceroit qu'au bout d'un certain nombre d'années? Quoi! parce qu'on peut vous redemander votre âme à chaque instant, vous la posséderiez en paix, comme si vous ne deviez jamais la perdre? parce que le péril

est toujours présent, l'attention seroit moins nécessaire? et dans quelle autre affaire que celle du salut, l'incertitude devient-elle une raison de sécurité et de négligence? La conduite de ce serviteur de l'Évangile, qui sous prétexte que son maître tardoit de revenir, et qu'il ignoroit l'heure de son arrivée, usoit de ses biens, comme n'en devant plus rendre compte, vous paroît-elle fort prudente? De quels autres motifs Jésus-Christ s'est-il servi pour nous exhorter à veiller sans cesse? et qu'y a-t-il dans la religion de plus propre à réveiller notre vigilance, que l'incertitude de ce dernier jour.

Ah, mes Frères! si l'heure étoit marquée à chacun de nous; si le royaume de Dieu venoit avec observation; si en naissant nous portions écrit sur notre front, le nombre de nos années et le jour fatal qui les verra finir, ce point de vue fixe et certain, quelque éloigné qu'il pût être, nous occuperoit, nous troubleroit, ne nous laisseroit pas un moment tranquilles : nous trouverions toujours trop court l'intervalle que nous verrions encore devant nous : cette image toujours présente malgré nous à notre esprit, nous dégoûteroit de tout, nous rendroit les plaisirs insipides, la fortune indifférente, le monde entier à charge et ennuyeux : ce moment terrible, que nous ne pourrions plus perdre de vue, réprimeroit nos passions, éteindroit nos

haines, désarmeroit nos vengeances, calmeroit les révoltes de la chair, viendroit se mêler à tous nos projets; et notre vie ainsi déterminée à un certain nombre de jours précis et connus, ne seroit qu'une préparation à ce dernier moment. Sommes-nous sages, mes Frères? la mort, vue de loin à un point sûr et marqué, nous effraieroit, nous détacheroit du monde et de nous-mêmes, nous rappelleroit à Dieu, nous occuperoit sans cesse; et cette même mort incertaine, qui peut arriver chaque jour, chaque instant; et cette mort qui doit nous surprendre, qui doit venir quand nous y penserons le moins; et cette mort qui est peut-être à la porte, ne nous occupe point, nous laisse tranquilles : que dis-je? nous laisse toutes nos passions, tous nos attachements criminels, toute notre vivacité pour le monde, pour les plaisirs, pour la fortune; et parce qu'il n'est pas sûr si nous ne mourrons pas aujourd'hui, nous vivons comme si nos années devoient être éternelles.

Remarquez en effet, mes Frères, que cette incertitude est accompagnée de toutes les circonstances les plus capables d'alarmer, ou du moins d'occuper un homme sage, et qui fait quelque usage de sa raison. Premièrement, la surprise de ce dernier jour, que vous avez à craindre, n'est pas un de ces accidents rares, uniques, qui ne tombent que sur quelques malheureux, et qu'il est plus

prudent de mépriser que de prévoir. Il ne s'agit pas ici, pour que la mort vous surprenne, que la foudre tombe sur vous, que vous soyez ensevelis sous les ruines de vos palais, qu'un naufrage vous engloutisse sous les eaux, ni de tant d'autres malheurs, que leur singularité rend plus terribles, et cependant moins appréhendés : c'est un malheur familier ; il n'est pas de jour qui ne vous en fournisse des exemples; presque tous les hommes sont surpris de la mort; tous l'ont vue approcher, lorsqu'ils la croyoient encore loin; tous se disoient à eux-mêmes, comme l'insensé de l'Évangile : *Mon âme, reposez-vous, vous avez du bien pour plusieurs années.* [1] Ainsi sont morts vos proches, vos amis, tous ceux presque que vous avez vus mourir; tous vous ont laissé vous-même étonné de la promptitude de leur mort : vous en avez cherché des raisons dans l'imprudence du malade, dans l'ignorance de l'art, dans le choix des remèdes; mais la meilleure et la seule, c'est que le jour du Seigneur nous surprend toujours. La terre est comme un vaste champ de bataille où l'on est tous les jours aux prises avec l'ennemi : vous en êtes sorti heureusement aujourd'hui; mais vous y avez vu périr des gens qui se promettoient d'en sortir comme vous : il faudra demain rentrer en lice; qui vous a dit que le sort, si bizarre pour les autres, sera toujours constam-

[1] Luc. 12. 19.

ment heureux pour vous seul? et puisqu'enfin vous devez y périr, êtes-vous raisonnable d'y bâtir une demeure stable et permanente, sur le lieu même destiné peut-être à vous servir de sépulture? Mettez-vous dans telle situation qu'il vous plaira, il n'est point de moment qui ne puisse être pour vous le dernier, et qui ne l'ait été à vos yeux de quelques-uns de vos frères : point d'action d'éclat qui ne puisse être terminée par les ténèbres éternelles du tombeau : et Hérode est frappé au milieu des applaudissements insensés de son peuple : point de jour solennel qui ne puisse finir par votre pompe funèbre; et Jézabel fut précipitée le jour même qu'elle avoit choisi pour se montrer avec plus de faste et d'ostentation aux fenêtres de son palais : point de festin délicieux qui ne puisse être pour vous une nourriture de mort; et Balthasar expire autour d'une table somptueuse : point de sommeil qui ne puisse vous conduire à un sommeil éternel; et Holopherne au milieu de son armée, vainqueur des royaumes et des provinces, expire sous le glaive d'une simple femme d'Israël : point de crime qui ne puisse finir vos crimes; et Zambri trouve une mort infâme dans les tentes mêmes des filles de Madian : point de maladie qui ne puisse être le terme fatal de vos jours; et vous voyez tous les jours les infirmités les plus légères tromper les conjectures de l'art et l'attente des malades, et tourner

tout d'un coup à la mort : en un mot, représentez-vous dans quelque circonstance de votre vie, où vous puissiez jamais vous trouver, à peine pourrez-vous compter ceux qui y ont été surpris ; et rien ne peut vous garantir que vous ne le serez pas vous-même. Vous le dites ; vous en convenez ; et cet aveu si terrible n'est qu'un discours que vous donnez à l'usage, et ne vous conduit jamais à une seule précaution qui puisse vous mettre à couvert du péril.

Secondement, si cette incertitude ne rouloit que sur l'heure, sur le lieu, ou sur le genre de votre mort, elle ne paroîtroit pas si affreuse : car enfin, qu'importe au chrétien, dit saint Augustin, de mourir au milieu de ses proches, ou dans des contrées étrangères ; dans le lit de sa douleur, ou dans le sein des ondes, pourvu qu'il meure dans la piété et dans la justice ? Mais ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'il est incertain si vous mourrez dans le Seigneur, ou dans votre péché ; c'est que vous ignorez ce que vous serez dans cette autre terre, où les conditions ne changeront plus ; entre les mains de qui tombera votre âme, seule, étrangère, tremblante, au sortir du corps ; si elle sera environnée de lumière, et portée aux pieds du trône sur les ailes des esprits bienheureux, ou enveloppée d'un nuage affreux, et précipitée dans les abîmes : vous êtes entre ces deux éternités ; vous ne savez à laquelle des deux vous appartiendrez : la mort seule

vous découvrira ce secret ; et dans cette incertitude, vous êtes tranquille ? et vous la laissez venir indolemment, comme si elle ne devoit décider de rien pour vous ? Ah ! mes Frères ! si tout devoit finir avec nous, l'impie auroit encore tort de dire : Ne pensons point à la fin de notre vie ; mangeons et buvons, nous mourrons demain : plus il trouveroit de douceur à vivre, plus il auroit raison de craindre la mort, qui ne seroit pour lui cependant qu'une cessation entière de son être. Mais nous à qui la foi découvre au delà, des peines ou des récompenses éternelles ; nous qui devons arriver à la mort incertains sur cette terrible alternative, n'y a-t-il pas de la folie, que dis-je ? de la fureur, en ne tenant pas à la vérité le même discours que l'impie : Mangeons et buvons, nous mourrons demain ; mais de vivre comme si nous pensions comme lui ? Eh ! pouvons-nous être un seul instant sans nous occuper de ce moment décisif, et sans adoucir par les précautions de la foi, ce que cette incertitude peut jeter de trouble et de frayeur dans une âme qui n'a pas encore renoncé à ses espérances éternelles ?

Troisièmement, dans toutes les autres incertitudes, ou le nombre de ceux qui partagent avec nous le même péril, peut nous rassurer ; ou des ressources dont nous pouvons nous flatter, nous laissent plus tranquilles ; ou enfin, tout au pire, la surprise n'est qu'une instruction, qui nous ap-

prend, à nos dépens, à être une autre fois plus sur nos gardes. Mais dans l'incertitude terrible dont il s'agit, mes Frères, le nombre de ceux qui courent le même risque que nous, ne diminue rien au nôtre : toutes les ressources dont nous pouvons nous flatter au lit de la mort, sont d'ordinaire des illusions ; et la religion elle-même qui les fournit, n'en espère presque rien : enfin, la surprise est sans retour; nous ne mourons qu'une fois; et nous ne pouvons plus mettre à profit notre imprudence pour une autre occasion. Notre malheur nous détrompe, il est vrai; mais ces nouvelles lumières qui dissipent notre erreur, devenues inutiles par l'immutabilité de notre état, ne sont plus que des lumières cruelles qui vont nous déchirer éternellement, et faire la matière la plus douloureuse de notre supplice, plutôt que des réflexions sages qui puissent nous conduire au repentir.

Sur quoi pouvez-vous donc justifier cet oubli profond et incompréhensible, dans lequel vous vivez de votre dernier jour? sur la jeunesse qui semble vous promettre encore une longue suite d'années? La jeunesse? mais le fils de la veuve de Naïm étoit jeune ; la mort respecte-t-elle les âges et les rangs? La jeunesse? mais c'est justement ce qui me feroit craindre pour vous ; des mœurs licencieuses, des plaisirs extrêmes, des passions outrées, les excès de la table, les mouvements de l'am-

bition, les dangers de la guerre, les désirs de la gloire, les saillies de la vengeance; n'est-ce pas dans ces beaux jours que la plupart des hommes finissent leur course? Adonias eût vieilli, s'il n'eût été voluptueux; Absalom, s'il eût été libre d'ambition; le fils du roi de Sichem, s'il n'eût pas aimé Dina; Jonathas, si la gloire ne lui eût creusé un tombeau sur les montagnes de Gelboé. La jeunesse? mais faut-il renouveler ici la douleur de la nation, et redoubler des larmes qui coulent encore? faut-il aigrir la plaie qui saigne encore et qui saignera longtemps dans le cœur du grand prince qui nous écoute? Une jeune princesse, les délices de la cour; un jeune prince, l'espérance de l'état; l'enfant même, le fruit précieux de leur tendresse et des vœux publics; la cruelle mort ne vient-elle pas de les moissonner tous ensemble en un clin d'œil? et cet auguste palais rempli, il y a peu de jours, de tant de gloire, de majesté, de magnificence, n'est-il pas devenu, ce semble, pour toujours une maison de deuil et de tristesse? La jeunesse? que la France seroit heureuse, si l'on eût pu compter sur cette ressource! hélas! c'est la saison des périls, et l'écueil le plus ordinaire de la vie.

Sur quoi vous rassurez-vous donc encore? sur la force du tempérament? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? une étincelle qu'un souffle éteint: il ne faut qu'un jour d'infirmité pour dé-

truire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez point même là-dessus ; si un corps ruiné par les désordres de vos premiers ans, ne vous annonce pas au dedans de vous une réponse de mort ; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau ; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain : je veux que vous prolongiez vos jours au delà même de vos espérances. Hélas, mes Frères ! ce qui doit finir peut-il vous paroître long ? regardez derrière vous ; où sont vos premières années ? que laissent-elles de réel dans votre souvenir ? pas plus qu'un songe de la nuit : vous rêvez que vous avez vécu ; voilà tout ce qui vous en reste : tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance jusques aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer : quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paroîtroit pas plus long ni plus réel : tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs : tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers ; toutes les révolutions d'empires et de royaumes ; tous ces grands événements qui embellissent nos histoires, ne seroient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux,

les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne ; vous y touchez encore : vous en avez été la plupart, non-seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire : ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux ; mais pour vous, ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire ? croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés ? les années paroissent longues quand elles sont encore loin de nous ; arrivées, elles disparoissent, elles nous échappent en un instant ; et nous n'aurons pas tourné la tête, que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paroît encore si loin, et ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur la scène ; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs ; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu, comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques : un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez

aperçus, sur les débris du premier : tout passe avec vous et comme vous : une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité : nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin ; et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent ; la figure du monde passe sans cesse ; les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement ; rien ne demeure ; tout change, tout s'use, tout s'éteint : Dieu seul demeure toujours le même ; le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux ; et il voit, avec indignation, de foibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant ; vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur ; et tomber au sortir de là entre les mains de sa colère et de sa vengeance. Où sont maintenant parmi nous les sages? dit l'Apôtre ; et un homme, fût-il capable de gouverner l'univers, peut-il mériter ce nom, dès qu'il peut oublier ce qu'il est et ce qu'il doit être?

Cependant, mes Frères, quelle impression fait sur nous l'instabilité de tout ce qui passe? la mort de nos proches, de nos amis, de nos concurrents, de nos maîtres? Nous ne pensons pas que nous les allons suivre de près ; nous ne pensons qu'à nous revêtir de leurs dépouilles : nous ne pensons pas au peu de temps qu'ils en ont joui ; nous ne pensons qu'au plaisir qu'ils ont eu de les posséder ;

nous nous hâtons de profiter du débris les uns des autres : nous ressemblons à ces soldats insensés, qui au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer et le feu des ennemis, se chargent avidement de leurs habits ; et à peine en sont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte, avec la vie, cette folle décoration dont ils venoient de se parer. Ainsi le fils se revêt des dépouilles du père, lui ferme les yeux, succède à son rang, à sa fortune, à ses dignités, conduit l'appareil de ses funérailles, et se retire plus occupé, plus touché des nouveaux titres dont il est revêtu, qu'instruit des derniers avis d'un père mourant, qu'affligé de sa perte, ou du moins désabusé des choses d'ici-bas par un spectacle qui lui en met sous les yeux le néant, et qui lui annonce incessamment la même destinée. La mort de ceux qui nous environnent n'est pas pour nous une instruction plus utile ; un tel laisse un poste vacant, et on s'empresse de le demander ; un autre vous avance d'un degré dans le service ; celui-ci finit avec lui des prétentions qui vous auroient incommodé ; celui-là vous laisse l'oreille et la faveur du maître, et c'étoit le seul qui pouvoit vous la disputer ; un autre enfin vous approche d'une dignité, et vous ouvre les voies à une élévation où vous n'auriez pu prétendre qu'après lui ; et là-dessus, on se ranime, on prend de nouvelles mesures,

on fait de nouveaux projets; et loin de se détromper par l'exemple de ceux que l'on voit disparoître, il sort de leurs cendres mêmes des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos désirs, tous nos attachements pour le monde; et la mort, cette image si triste de notre misère, la mort ranime plus de passions parmi les hommes, que toutes les illusions mêmes de la vie. Qu'y a-t-il donc qui puisse nous détacher de ce monde misérable, puisque la mort même ne sert qu'à resserrer les liens, et nous affermir dans l'erreur qui nous y attache?

Ici, mes Frères, je ne vous demande que de la raison. Quelles sont les conséquences naturelles que le bon sens tout seul doit tirer de l'incertitude de la mort?

Premièrement, l'heure de la mort est incertaine; chaque année, chaque jour, chaque moment peut être le dernier de notre vie : donc c'est une folie de s'attacher à tout ce qui doit passer en un instant, et de perdre par-là le seul bien qui ne passera pas : donc tout ce que vous faites uniquement pour la terre doit vous paroître perdu, puisque vous n'y tenez à rien, que vous n'y pouvez compter sur rien, et que vous n'en emporterez rien que ce que vous aurez fait pour le ciel : donc les royaumes du monde et toute leur gloire, ne doivent pas balancer un moment les intérêts de votre éternité, puisque les grandes fortunes ne vous assurent pas

plus de jours que les médiocres, et que l'unique avantage qui peut vous en revenir, c'est un chagrin plus amer, quand il faudra, au lit de la mort, s'en séparer pour toujours : donc tous vos soins, tous vos mouvements, tous vos désirs, doivent se réunir à vous ménager une fortune durable, un bonheur éternel que personne ne puisse plus vous ravir.

Secondement, l'heure de votre mort est incertaine : donc vous devez mourir chaque jour; ne vous permettre aucune action dans laquelle vous ne voulussiez point être surpris; regarder toutes vos démarches, comme les démarches d'un mourant qui attend à tous moments qu'on vienne lui redemander son âme; faire toutes vos œuvres comme si vous deviez à l'instant en aller rendre compte; et puisque vous ne pouvez pas répondre du temps qui suit, régler tellement le présent, que vous n'ayez pas besoin de l'avenir pour le réparer.

Enfin, l'heure de votre mort est incertaine : donc ne différez pas votre pénitence ; ne tardez pas de vous convertir au Seigneur, le temps presse; vous ne pouvez pas même vous répondre d'un jour, et vous renvoyez à un avenir éloigné et incertain. Si vous aviez imprudemment avalé un poison mortel, renverriez-vous à un temps éloigné le remède qui presse, et qui seul peut vous conserver la vie ? la mort que vous porteriez dans le sein, vous per-

mettroit-elle des délais et des remises? Voilà votre état. Si vous êtes sage, prenez à l'instant vos précautions : vous portez la mort dans votre âme, puisque vous y portez le péché : hâtez-vous d'y remédier; tous les instants sont précieux à qui ne peut se répondre d'aucun : le breuvage empoisonné qui infecte votre âme, ne sauroit vous mener loin : la bonté de Dieu vous offre encore le remède ; hâtez-vous, encore une fois, d'en user, tandis qu'il vous en laisse le temps. Faudroit-il des exhortations pour vous y résoudre? ne devroit-il pas suffire qu'on vous montrât le bienfait de la guérison? faut-il exhorter un infortuné que les flots entraînent, à faire des efforts pour se garantir du naufrage? devriez-vous avoir besoin là-dessus de notre ministère? Vous touchez à votre dernière heure; vous allez paroître en un clin d'œil devant le tribunal de Dieu ; vous pouvez employer utilement le moment qui vous reste. Presque tous ceux qui meurent tous les jours à vos yeux le laissent échapper, et meurent sans en avoir fait aucun usage : vous imitez leur négligence; la même surprise vous attend; vous mourrez comme eux avant que d'avoir commencé à mieux vivre. On le leur avoit annoncé, et nous vous l'annonçons; leur malheur vous laisse insensibles, et le sort infortuné qui vous attend ne touchera pas davantage ceux à qui nous l'annoncerons un jour : c'est une succession d'a-

veuglement qui passe des pères aux enfants, et qui se perpétue sur la terre : nous voulons tous mieux vivre, et nous mourons tous avant d'avoir bien vécu.

Voilà, mes Frères, les réflexions sages et naturelles, où doit nous conduire l'incertitude de notre dernière heure. Mais si de ce qu'elle est incertaine, vous êtes imprudent de ne pas vous en occuper davantage, que si elle ne devoit jamais arriver; ce que sa certitude a de terrible et d'effrayant, vous excuse encore moins de folie, d'éloigner cette triste image, comme capable d'empoisonner tout le repos et toute la douceur de votre vie. C'est ce qui me reste à vous exposer.

DEUXIÈME PARTIE.

L'homme n'aime pas à s'occuper de son néant et de sa bassesse : tout ce qui le rappelle à son origine, le rappelle en même temps à sa fin, blesse son orgueil, intéresse l'amour de son être, attaque par le fondement toutes ses passions, et le jette dans des pensées noires et funestes. Mourir; disparoître à tout ce qui nous environne; entrer dans les abîmes de l'éternité; devenir cadavre, la pâture des vers, l'horreur des hommes, le dépôt hideux d'un tombeau ; ce spectacle tout seul soulève tous les sens, trouble la raison, noircit l'imagination,

empoisonne toute la douceur de la vie : on n'ose fixer ses regards sur une image si affreuse : nous éloignons cette pensée comme la plus triste et la plus amère de toutes ; tout ce qui nous en rappelle le souvenir, nous le craignons, nous le fuyons, comme s'il devoit hâter pour nous cette dernière heure. Sous prétexte de tendresse, nous n'aimons pas même qu'on nous parle des personnes chères que la mort nous a ravies ; on prend soin de dérober à nos regards les lieux qu'elles habitoient, les peintures où leurs traits sont encore vivants, tout ce qui pourroit réveiller en nous avec leur idée, celle de la mort qui vient de nous les enlever. Que dirai-je ? nous craignons les récits lugubres ; nous poussons là-dessus nos frayeurs jusqu'aux plus puériles superstitions ; nous croyons voir partout des présages sinistres de notre mort, dans les rêveries d'un songe, dans le chant nocturne d'un oiseau, dans un nombre fortuit de convives, dans des événements encore plus ridicules : nous croyons la voir partout, et c'est pour cela même que nous tâchons de la perdre de vue.

Or, mes Frères, ces frayeurs excessives étoient pardonnables à des païens pour qui la mort étoit le plus grand des malheurs, puisqu'ils n'attendoient rien au delà du tombeau, et que vivant sans espérance, ils mouroient sans consolation. Mais on doit être surpris que la mort soit si terrible à

des chrétiens, et que la terreur de cette image leur serve même de prétexte pour l'éloigner de leur pensée.

Car en premier lieu, je veux que vous ayez raison de craindre cette dernière heure; mais comme elle est certaine, je ne comprends pas, que parce qu'elle vous paroît terrible, vous ne deviez pas vous en occuper et la prévenir : il me semble au contraire, que plus le malheur dont vous êtes menacé est affreux, plus vous devez ne pas le perdre de vue, et prendre sans cesse des mesures pour n'en être pas surpris. Quoi! plus le péril vous frappe et vous épouvante, plus il vous rendroit indolent et inappliqué? les terreurs outrées de votre imagination vous guériroient de cette crainte sage même qui opère le salut? et parce que vous craignez trop, vous ne penseriez à rien? Mais quel est l'homme que l'idée trop vive du danger calme et rassure? quoi! s'il falloit marcher par un sentier étroit et escarpé, entouré de toutes parts de précipices, ordonneriez-vous qu'on vous bandât les yeux pour ne pas voir le danger, et de peur que la profondeur de l'abîme ne vous fît tourner la tête? Ah! mon cher Auditeur, vous voyez votre tombeau ouvert à vos pieds, cet objet affreux vous alarme; et au lieu de prendre dans la sagesse de la religion, toutes les précautions qu'elle vous offre pour ne pas tomber inopinément dans ce gouffre, vous vous bandez

vous-même les yeux pour ne le pas voir; vous vous faites des diversions réjouissantes pour en effacer l'idée de votre esprit : et semblable à ces victimes infortunées du paganisme, vous courez au bûcher les yeux bandés, couronné de fleurs, environné de danses et de cris de joie, pour ne pas penser au terme fatal où cet appareil vous conduit, et de peur de voir l'autel, c'est-à-dire le lit de la mort, où vous allez à l'instant être immolé.

De plus, si en éloignant cette pensée, vous pouviez aussi éloigner la mort, vos frayeurs auroient du moins une excuse. Mais pensez-y, ou n'y pensez pas, la mort avance toujours; chaque effort que vous faites pour en éloigner le souvenir, vous rapproche d'elle; et à l'heure marquée elle arrivera. Qu'avancez-vous donc en détournant votre esprit de cette pensée? Diminuez-vous le danger? vous l'augmentez; vous vous rendez la surprise inévitable. Adoucissez-vous l'horreur de ce spectacle en vous le dérobant? ah! vous lui laissez tout ce qu'il a de plus terrible! Si vous vous rendiez la pensée de la mort plus familière, votre esprit foible et timide s'y accoutumeroit insensiblement; vous pourriez peu à peu y fixer vos regards, et l'envisager sans trouble, ou du moins avec résignation, au lit de la mort : elle ne seroit plus pour vous un spectacle nouveau. Un danger prévu de loin n'a rien qui étonne : la mort n'est formidable que la

première fois qu'on en rappelle le souvenir, et elle n'est à craindre que lorsqu'elle est imprévue.

Mais d'ailleurs, quand cette pensée vous troubleroit, feroit sur vous des impressions de frayeur et de tristesse, où seroit l'inconvénient? N'êtes-vous sur la terre que pour y vivre dans un calme indolent, et ne vous y occuper que d'images douces et riantes? On en perdroit la raison, dites-vous, si l'on y pensoit tout de bon. On en perdroit la raison? mais tant d'âmes fidèles, qui mêlent cette pensée à toutes leurs actions, et qui font du souvenir de cette dernière heure le frein de leurs passions, et le plus puissant motif de leur fidélité; mais tant d'illustres pénitents, qui s'enfermoient tout vivants dans des tombeaux, pour ne pas perdre de vue l'image de la mort; mais les saints, qui mouroient tous les jours, comme l'Apôtre, pour ne pas mourir éternellement, en ont-ils perdu la raison? Vous en perdriez la raison? c'est-à-dire, vous regarderiez le monde, comme un exil; les plaisirs, comme une ivresse; le péché, comme le plus grand des malheurs; les places, les honneurs, la faveur, la fortune, comme des songes; le salut, comme la grande et unique affaire : est-ce là perdre la raison? Heureuse folie! et que n'êtes-vous dès aujourd'hui du nombre de ces sages insensés! Vous en perdriez la raison? Oui, cette raison fausse, mondaine, orgueilleuse, charnelle, insensée, qui vous séduit;

oui, cette raison corrompue, qui obscurcit la foi, qui autorise les passions, qui nous fait préférer le temps à l'éternité, prendre l'ombre pour la vérité, et qui égare tous les hommes ; oui, cette raison déplorable, cette vaine philosophie, qui regarde comme une foiblesse de craindre un avenir, et qui, parce qu'elle le craint trop, fait semblant ou s'efforce de ne pas le croire. Mais cette raison sage, éclairée, modérée, chrétienne ; mais cette prudence du serpent, si recommandée dans l'Évangile, c'est dans ce souvenir que vous la trouveriez ; mais cette sagesse préférable, dit l'Esprit-Saint, à tous les trésors et à tous les honneurs de la terre ; cette sagesse, si honorable à l'homme, et qui l'élève si haut au-dessus de lui-même, cette sagesse qui a formé tant de héros chrétiens, c'est l'image toujours présente de votre dernière heure, qui en embellira votre âme. Mais cette pensée, ajoutez-vous, si l'on s'étoit mis en tête de l'approfondir et de s'en occuper sans cesse, seroit capable de faire tout quitter, et de jeter dans des résolutions violentes et extrêmes : c'est-à-dire, de vous détacher du monde, de vos vices, de vos passions, de l'infamie de vos désordres, pour vous faire mener une vie chaste, réglée, chrétienne, seule digne de la raison : voilà ce que le monde appelle des résolutions violentes et extrêmes. Mais de plus, sous prétexte d'éviter de prétendus excès, vous ne

prendriez pas même les résolutions les plus nécessaires? commencez toujours : les premiers transports se ralentissent bientôt; et il est bien plus aisé de modérer les excès de la piété, que de ranimer sa langueur et sa paresse. Mais d'ailleurs, ne craignez rien de la ferveur excessive et des emportements de votre zèle; vous n'irez jamais trop loin de ce côté-là. Un cœur indolent, sensuel comme le vôtre, nourri dans les plaisirs et dans la paresse, sans goût pour tout ce qui regarde le service de Dieu, ne nous promet pas de grandes indiscrétions dans les démarches d'une vie chrétienne : vous ne vous connoissez pas vous-même; vous n'avez pas éprouvé quels obstacles toutes vos inclinations vont mettre aux pratiques les plus communes de la piété. Prenez seulement des mesures contre la tiédeur et le découragement : voilà le seul écueil que vous avez à craindre. Vous vous rappelez l'histoire de Pierre, qui se fit ordonner de remettre le glaive, comme si son zèle eût dû le mener trop loin; et qui, au sortir de là, vint échouer contre la voix d'une simple femme, et trouva dans sa lâcheté la tentation qu'il ne sembloit craindre que de sa ferveur et de son courage. Quelle illusion! de peur d'en faire trop pour Dieu, on ne fait rien du tout; la crainte de donner trop d'attention à son salut, nous empêche d'y travailler, et l'on se perd de peur de se sauver trop sûrement : on craint les excès chi-

mériques de la piété, et on ne craint point l'éloignement et le mépris réel de la piété elle-même. La crainte d'en trop faire pour votre fortune et pour votre élévation, et de la pousser trop loin, vous arrête-t-elle? refroidit-elle la vivacité de vos démarches et de votre ambition? n'est-ce pas cette espérance elle-même qui les soutient et qui les anime? Rien n'est de trop pour le monde; et tout est excès pour Dieu : on craint, et on se reproche de n'en pas faire assez pour une fortune de boue; et on s'arrête de peur d'en faire trop pour la fortune de son éternité.

Mais je vais plus loin, et je dis que c'est à vous une ingratitude criminelle envers Dieu, d'éloigner la pensée de la mort, seulement parce qu'elle vous trouble et vous alarme : car cette impression de crainte et de terreur, est une grâce singulière dont Dieu vous favorise. Hélas! combien est-il d'impies qui la méprisent, qui se font un mérite affreux de la voir approcher avec fermeté, et qui la regardent comme l'anéantissement entier de leur être? combien de sages et de philosophes dans le christianisme, qui, sans renoncer à la foi, bornent toutes leurs réflexions, toute la supériorité de leurs lumières, à la voir arriver tranquillement; et ne raisonnent toute leur vie, que pour se préparer en ce dernier moment, à une constance et à une sérénité d'esprit, aussi puérile que les frayeurs les plus vul-

gaires, et qui est l'usage le plus insensé qu'on puisse faire de la raison même? combien de ces hommes follement amoureux de la valeur et de la gloire, qui, au milieu des combats, vont au danger comme à un spectacle, sans remords, sans inquiétude, sans réflexion sur les suites de leur destinée (cette témérité, la valeur de la nation la rend encore plus familière parmi nous, que partout ailleurs; et je parle devant une cour où ceux qui la composent, sont en possession d'en donner l'exemple aux autres)? combien de pécheurs dans la tranquillité des villes et dans l'oisiveté d'une vie privée, livrés à l'endurcissement et à un sens réprouvé, ne sont plus touchés de cette image? combien d'autres enfin, qui, par les suites d'un caractère trop vif, trop frivole, trop léger, et peu propre aux réflexions tristes et sérieuses, passent toute leur vie sans avoir pensé une fois seulement qu'ils devoient mourir? C'est donc une grâce signalée que Dieu vous fait, de donner à cette pensée tant de force et d'ascendant sur votre âme : c'est donc vraisemblablement la voie par laquelle il veut vous ramener à lui : si vous sortez jamais de vos égarements, vous n'en sortirez que par-là : votre salut paroît attaché à ce remède. Que faites-vous donc en éloignant cette pensée, parce qu'elle vous jette dans des frayeurs salutaires? vous vous privez du seul secours qui peut vous faciliter votre retour à

Dieu : vous rendez inutile une grâce qui vous est propre : vous savez, pour ainsi dire, mauvais gré à Dieu de vous en avoir favorisé ; et vous vous reprochez à vous-même d'y être trop sensible. Tremblez, mon cher Auditeur, que votre cœur ne se rassure contre ces frayeurs salutaires ; que vous ne voyiez d'un œil tranquille les spectacles les plus lugubres ; que Dieu ne retire de vous ce moyen de salut, et qu'il ne vous endurcisse contre toutes ces terreurs de religion. Un bienfait non-seulement méprisé, mais regardé même comme une peine, est bientôt suivi de l'indignation, ou du moins de l'indifférence du bienfaiteur. Alors l'image de la mort vous laissera toute votre tranquillité ; vous courrez à un plaisir au sortir d'une pompe lugubre ; vous verrez des mêmes yeux, ou un cadavre hideux, ou l'objet criminel de votre passion ; alors vous en viendrez même jusqu'à vous savoir bon gré de vous être mis au-dessus de ces craintes vulgaires, jusqu'à vous applaudir d'un changement si terrible pour votre salut. Mettez-donc à profit pour le règlement de vos mœurs, cette sensibilité, tandis que Dieu vous la laisse encore : rapprochez de vous tous les objets propres à retracer en vous cette image, tandis qu'elle peut encore troubler la fausse paix de vos passions : venez quelquefois sur les tombeaux de vos ancêtres, méditer en présence de leurs cendres sur la vanité des choses d'ici-bas ;

venez les interroger quelquefois sur ce qui leur reste dans le séjour ténébreux de la mort, de leurs plaisirs, de leur dignité et de leur gloire : venez vous-même ouvrir ces tristes demeures, et de tout ce qu'ils ont été autrefois aux yeux des hommes, voyez ce qu'ils sont maintenant : des spectres dont vous ne pouvez soutenir la présence, des amas de vers et de pouriture ; voilà ce qu'ils sont aux yeux des hommes : mais que sont-ils devant Dieu ? Descendez vous-même en esprit dans ces lieux d'horreur et d'infection, et choisissez-y d'avance votre place : représentez-vous vous-même dans cette dernière heure, étendu sur le lit de votre douleur, aux prises avec la mort, vos membres engourdis, et déjà saisis d'un froid mortel ; votre langue déjà liée des chaînes de la mort ; vos yeux fixes, immobiles, couverts d'un nuage confus, devant qui tout commence à disparoître ; vos proches et vos amis autour de vous, faisant des vœux inutiles pour votre santé, redoublant votre frayeur et vos regrets, par la tendresse de leurs soupirs et l'abondance de leurs larmes ; le ministre du Seigneur à vos côtés, le signe du salut, alors votre seule ressource, entre ses mains, des paroles de foi, de miséricorde et de confiance, à la bouche. Rapprochez ce spectacle si instructif, si intéressant : vous-même alors dans les tristes agitations de ce dernier combat, ne donnant plus de marques de vie que dans les convul-

sions qui annoncent votre mort; tout le monde anéanti pour vous; dépouillé pour toujours de vos dignités et de vos titres; accompagné de vos seules œuvres, et près de paroître devant Dieu. Ce n'est pas ici une prédiction; c'est l'histoire de tous ceux qui meurent chaque jour à vos yeux, et c'est d'avance la vôtre. Rappelez ce moment terrible : vous y viendrez, et le jour peut-être n'est pas loin, et peut-être y touchez-vous déjà. Mais enfin, vous y viendrez; et quelque loin qu'il puisse être, ce sera demain, et vous y arriverez en un instant; et la seule consolation que vous aurez alors, sera d'avoir fait de toute votre vie l'étude, la ressource et la préparation de votre mort.

Enfin, et c'est ma dernière raison, remontez à la source de ces frayeurs excessives qui vous rendent l'image et la pensée de la mort si terrible, vous la trouverez sans doute dans les embarras d'une conscience criminelle : ce n'est pas la mort que vous craignez, c'est la justice de Dieu qui vous attend au delà, pour punir les infidélités et les désordres de votre vie : c'est que vous n'êtes pas en état de vous présenter devant lui tout couvert des plaies les plus honteuses, qui défigurent en vous son image; et que mourir pour vous dans la situation où vous êtes, ce seroit périr pour toute la durée des siècles. Purifiez donc votre conscience; finissez et expiez vos passions criminelles; rappelez

Dieu dans votre cœur ; n'offrez plus rien à ses yeux digne de sa colère et de ses châtiments ; mettez-vous en état d'espérer quelque chose de ses miséricordes infinies après la mort : alors vous verrez approcher ce dernier moment avec moins de crainte et de saisissement ; et le sacrifice que vous aurez déjà fait à Dieu du monde et de vos passions, non-seulement vous facilitera, mais vous rendra même doux et consolant, le sacrifice que vous lui ferez alors de votre vie.

Car dites-moi, mes Frères, qu'a la mort de si effrayant pour une âme fidèle ? de quoi la sépare-t-elle ? d'un monde qui périra, et qui est la patrie des réprouvés ; de ses richesses qui l'embarrassent, dont l'usage est environné de périls, et qu'il lui étoit défendu de faire servir à la félicité de ses sens ; de ses proches, de ses amis, qu'elle ne fait que devancer, et qui vont bientôt la suivre ; de son corps, qui avoit été jusque-là, ou l'écueil de son innocence, ou l'obstacle perpétuel de ses saints désirs ; de ses maîtres et de ses sujets, dont les premiers exigeoient souvent d'elle des complaisances criminelles, et les autres la rendoient responsable de leurs infidélités et de leurs crimes ; de ses places et de ses dignités, qui, en multipliant ses devoirs, augmentoient ses périls ; enfin de la vie, qui n'étoit pour elle qu'un exil, et un désir d'en être délivrée. Que lui rend la mort pour ce qu'elle lui ôte ?

elle lui rend des biens immuables, et que personne ne pourra plus lui ravir ; des plaisirs éternels, et qu'elle goûtera sans crainte et sans amertume ; la possession de Dieu même, assurée et paisible, et dont elle ne pourra plus déchoir ; la délivrance de toutes ses passions, qui avoient été pour elle une source continuelle d'inquiétudes et de peines ; une paix inaltérable, qu'elle n'avoit jamais pu trouver dans le monde ; la dissolution de tous les liens qui l'attachoient à la terre, et qui l'y retenoient comme captive ; enfin la société des justes et des bienheureux, pour celle des hommes pécheurs dont elle se sépare. Et qu'y a-t-il donc de si doux dans cette vie, ô mon Dieu ! pour une âme fidèle, qui puisse l'y attacher ? c'est pour elle une vallée de larmes, où les périls sont infinis, les combats journaliers, les victoires rares, les chutes inévitables ; où les violences doivent être continuelles ; où il faut tout refuser à ses sens ; où tout nous tente, et tout nous est interdit ; où ce qui plaît le plus, est ce qu'il faut le plus fuir et craindre ; en un mot, où si vous ne souffrez, si vous ne pleurez, si vous ne résistez jusqu'au sang, si vous ne combattez sans cesse, si vous ne vous haïssez vous-même, vous êtes perdu. Que trouvez-vous là de si aimable, de si attirant, de si capable d'attacher une âme chrétienne ? et mourir, n'est-ce pas un triomphe et un gain pour elle ?

Aussi, mes Frères, la mort est le seul point de vue et la seule consolation qui soutient la fidélité des justes. Gémissent-ils dans l'affliction? ils savent que leur fin est proche ; que les tribulations courtes et passagères de cette vie, seront suivies d'un poids de gloire éternelle; et dans cette pensée, ils trouvent une source inépuisable de patience, de fermeté, d'allégresse. Sentent-ils la loi des membres s'élever contre la loi de l'esprit, et exciter en eux ces mouvements dangereux, qui portent l'innocence jusque sur le bord du précipice? ils n'ignorent pas qu'après la dissolution du corps terrestre, on le leur rendra céleste et spirituel ; et qu'alors délivrés de toutes ces misères, ils seront semblables aux anges du ciel; et ce souvenir les soutient et les fortifie. Sont-ils accablés sous la pesanteur du joug de Jésus-Christ? et leur foi plus foible, est-elle sur le point de se ralentir, ou de succomber sous le poids des devoirs austères de l'Évangile? ah ! le jour du Seigneur n'est pas loin ; ils touchent à la bienheureuse récompense ; et la fin de leur course qu'ils voient déjà, les anime, et leur fait reprendre de nouvelles forces. Écoutez comme l'Apôtre consoloit autrefois les premiers fidèles : Mes Frères, leur disoit-il, le temps est court; le jour approche, le Seigneur est à la porte, et il ne tardera pas : réjouissez-vous donc; je vous le dis encore, réjouissez-vous. C'étoit là toute la consolation de

ces hommes persécutés, outragés, proscrits, foulés aux pieds, regardés comme les balayures du monde, l'opprobre des Juifs, et la risée des gentils. Ils savoient que la mort alloit essuyer leurs larmes; qu'alors il n'y auroit plus pour eux ni deuil, ni douleur, ni souffrance; que tout y seroit nouveau; et cette pensée adoucissoit toutes leurs peines. Ah! qui eût dit à ces généreux confesseurs de la foi que le Seigneur ne leur feroit pas goûter la mort, et qu'il les laisseroit vivre éternellement sur la terre, eût ébranlé leur foi, tenté leur constance; et en leur ôtant cette espérance, on leur eût ôté toute leur consolation.

Vous n'en êtes pas sans doute surpris, mes Frères; parce que pour des hommes affligés et malheureux, comme ils étoient, la mort devoit paroître une ressource. Vous vous trompez; ah! ce n'étoient pas leurs persécutions et leurs souffrances qui faisoient leur malheur et leur tristesse; c'étoit là leur joie, leur consolation, leur gloire: nous nous glorifions dans les tribulations, disoient-ils: *Gloriamur in tribulationibus:* [1] c'étoit l'éloignement où ils vivoient encore de Jésus-Christ; c'étoit là la source de leurs larmes, et tout ce qui leur rendoit la mort désirable. Tandis que nous sommes dans le corps, disoit l'Apôtre, nous sommes éloignés du Seigneur; et cet éloignement étoit un état triste et

[1] Rom. 5. 3.

violent pour ces hommes fidèles : toute la piété consiste à souhaiter notre réunion avec Jésus-Christ notre chef, à soupirer après l'heureux moment qui nous incorporera avec tous les élus dans ce corps mystique qui se forme depuis la naissance du monde, de toute langue, de toute tribu, de toute nation; qui est la fin de tous les desseins de Dieu, et qui doit le glorifier avec Jésus-Christ dans tous les siècles. Nous sommes ici-bas comme des branches séparées de leur cep ; comme des ruisseaux éloignés de leur source ; comme des étrangers errants loin de leur patrie ; comme des captifs enchaînés dans une prison, qui attendent leur délivrance ; comme des enfants bannis pour quelque temps de l'héritage et de la maison paternelle; en un mot, comme des membres séparés de leur corps. Depuis que Jésus-Christ notre chef est monté au ciel, ce n'est plus ici le lieu de notre demeure ; nous attendons la bienheureuse espérance et l'avénement du Seigneur; ce désir fait toute notre piété et notre consolation : et ne pas désirer cet heureux moment pour un chrétien, et le craindre, et le regarder même comme le plus grand des malheurs, c'est dire anathème à Jésus-Christ ; c'est ne vouloir avoir aucune part avec lui ; c'est renoncer aux promesses de la foi, et au titre glorieux de citoyen du ciel ; c'est chercher notre bonheur sur la terre, douter d'un avenir, regarder la religion

comme un songe, et croire que tout doit finir avec nous.

Non, mes Frères, la mort n'a rien que de doux et de désirable pour une âme juste : arrivée à cet heureux moment, elle voit sans regret périr un monde qui ne lui avoit jamais paru qu'un amas de fumée, et qu'elle n'avoit jamais aimé : ses yeux se ferment avec plaisir à tous ces vains spectacles qu'offre la terre ; qu'elle avoit toujours regardés comme une décoration d'un moment, et dont elle n'avoit pas laissé de craindre les dangereuses illusions : elle sent sans inquiétude, que dis-je ? avec plaisir, ce corps mortel qui avoit été la matière de toutes ses tentations, et la source fatale de toutes ses foiblesses, se revêtir de l'immortalité : elle ne regrette rien sur la terre, où elle ne laisse rien, et d'où son cœur s'envole comme son âme : elle ne se plaint pas même d'être enlevée au milieu de sa course, et de finir ses jours en un âge encore florissant ; au contraire, elle remercie son Libérateur d'avoir abrégé ses peines avec ses années, de n'avoir exigé d'elle que la moitié de sa dette pour le prix de son éternité, et d'avoir consommé dans peu son sacrifice, de peur qu'un plus long séjour dans un monde corrompu, ne pervertît son cœur. Ses violences, ses austérités, qui avoient tant coûté à la foiblesse de sa chair, font alors la plus douce de ses pensées : elle voit que tout s'évanouit, hors

ce qu'elle a fait pour Dieu ; que tout l'abandonne, ses biens, ses proches, ses amis, ses dignités, hormis ses œuvres ; et elle est transportée de joie de n'avoir pas mis sa confiance dans la faveur des princes, dans les enfants des hommes, dans les vaines espérances de la fortune, dans tout ce qui va périr ; mais dans le Seigneur tout seul qui demeure éternellement, et dans le sein duquel elle va trouver la paix et la félicité que les créatures ne donnent point. Ainsi tranquille sur le passé, méprisant le présent, transportée de toucher enfin à cet avenir, le seul objet de ses désirs, voyant déjà le sein d'Abraham ouvert pour la recevoir, et le Fils de l'Homme assis à la droite du Père, tenant en ses mains la couronne d'immortalité, elle s'endort dans le Seigneur ; elle est portée par les esprits bienheureux dans la demeure des saints, et s'en retourne dans le lieu d'où elle étoit sortie. Puissiez-vous, mes Frères, voir ainsi terminer votre course : c'est ce que je vous souhaite.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE VENDREDI DE LA IVe SEMAINE DE CARÊME.

HOMÉLIE SUR L'ÉVANGILE DE LAZARE.

Veni, et vide.

Venez, et voyez. Joan. 11. 34.

Il n'est point de pécheur invétéré qui eût la force de se souffrir dans l'horreur de son état, s'il pouvoit se voir au naturel et se connoître. Une âme qui a vieilli dans le crime n'est supportable à elle-même, que parce que la même passion qui fait tous ses malheurs, les lui cache; et que son désordre est en même temps et le glaive cruel qui fait la plaie, et le bandeau fatal qui la dérobe aux yeux du malade.

Voilà pourquoi l'Église, pour découvrir le pécheur à lui-même durant ce temps de pénitence,

nous représente presque tous les jours, sous de nouvelles images, l'état déplorable d'une âme qui croupit depuis long-temps dans son péché : tantôt sous la figure d'un paralytique de trente-huit ans; et c'est pour nous marquer l'insensibilité et la paix funeste qui suit toujours l'habitude du crime : tantôt sous le symbole d'un prodigue réduit à vivre avec les plus vils animaux; et sous ces traits, elle veut nous faire sentir son avilissement et sa honte : tantôt sous l'image d'un aveugle-né; et c'est pour nous peindre l'horreur et la profondeur de ses ténèbres : tantôt enfin sous la parabole d'un esprit sourd et muet; et c'est pour nous figurer plus vivement l'asservissement où l'habitude criminelle retient toutes les puissances d'une âme infortunée.

Aujourd'hui, comme pour rassembler tous ces traits différents sous une seule image encore plus terrible et plus touchante, l'Église nous propose Lazare dans le tombeau; mort depuis quatre jours, exhalant déjà l'infection et la puanteur, les pieds et les mains liés, le visage couvert d'un voile lugubre, et n'excitant plus que l'horreur de ceux mêmes que la tendresse et le sang lui avoient le plus étroitement unis pendant sa vie.

Venez donc, et voyez, vous, mon cher Auditeur, qui vivez depuis tant d'années sous le joug honteux du désordre, et qui n'êtes point touché du malheur de votre état : *Veni, et vide.* Accourez à

ce tombeau que la voix de Jésus-Christ va ouvrir aujourd'hui à vos yeux; et venez voir dans ce spectacle d'infection et de pouriture, l'image naturelle de votre âme : *Veni, et vide.* Vous courez à des spectacles profanes, pour y voir vos passions représentées sous des couleurs agréables et trompeuses : venez les voir ici exprimées au naturel; venez voir dans ce cadavre infect et puant, ce que vous êtes aux yeux de Dieu, et combien votre état est digne de vos larmes : *Veni, et vide.*

Mais de peur qu'en exposant ici seulement toute l'horreur de l'état d'une âme qui vit dans le désordre, je la trouble et la décourage, sans lui tendre la main, et lui aider à sortir de cet abîme; pour ne rien omettre de l'histoire de notre évangile, je la partagerai en trois réflexions : vous verrez dans la première, combien est affreux et déplorable l'état d'une âme qui vit dans l'habitude du désordre : je vous montrerai dans la seconde, par quels moyens elle en peut sortir : et dans la troisième, quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à opérer le miracle de sa résurrection et de sa délivrance. O mon Dieu! faites entendre aujourd'hui votre voix puissante à ces âmes infortunées qui reposent dans les ténèbres et dans les ombres de la mort; ordonnez encore une fois à ces ossements arides de se ranimer, et de recouvrer la lumière et la vie de la grâce qu'ils ont perdue. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je remarque d'abord trois circonstances principales dans le spectacle déplorable qu'offre à nos yeux Lazare mort et enseveli. Premièrement, devenu déjà un amas de vers et de pouriture, il répand l'infection et la puanteur : *Jam fetet;* et voilà la profonde corruption d'une âme dans le péché d'habitude. Secondement, un voile lugubre couvre ses yeux et son visage : *Et facies ejus sudario erat ligata;* et voilà l'aveuglement funeste d'une âme dans le péché d'habitude. Enfin, il paroît dans le tombeau les mains et les pieds liés : *Ligatus pedes et manus institis;* et voilà la triste servitude d'une âme dans le péché d'habitude. Or, c'est cette corruption profonde, ce funeste aveuglement, cette triste servitude, figurés par le spectacle de Lazare mort et enseveli, qui forment précisément toute l'horreur et toute la misère d'une âme morte depuis long-temps aux yeux de Dieu.

En premier lieu, il n'est pas d'image plus naturelle d'une âme qui croupit dans le désordre, que celle d'un cadavre déjà en proie aux vers et à la pouriture. Aussi les livres saints nous représentent partout l'état du péché sous l'idée d'une mort affreuse ; et il semble que l'Esprit de Dieu n'a trouvé

rien de plus propre que cette triste image, pour nous faire entrevoir du moins toute la difformité d'une âme en qui le péché habite.

Or, la mort produit deux effets sur le corps où elle s'attache : elle le prive de la vie; elle altère ensuite tous ses traits, et corrompt tous ses membres. Elle le prive de la vie, et c'est par-là que le péché commence à défigurer la beauté de l'âme; car, mes Frères, Dieu est la vie de nos âmes, la lumière de nos esprits, le mouvement, pour ainsi dire, de nos cœurs. Notre justice, notre sagesse, notre vérité, ne sont que l'union d'un Dieu juste, sage, véritable, avec notre âme : toutes nos vertus ne sont que les différentes influences de son Esprit qui habite en nous : c'est lui qui excite nos bons désirs, qui forme nos saintes pensées, qui produit nos lumières pures, qui opère nos volontés justes; de sorte que toute la vie spirituelle et surnaturelle de notre âme, n'est que la vie de Dieu en nous, comme parle l'Apôtre.

Or, par un seul péché cette vie cesse, cette lumière s'éteint, cet Esprit se retire, tous ces mouvements sont suspendus. Ainsi l'âme sans Dieu est une âme sans vie, sans mouvement, sans lumière, sans vérité, sans justice, sans charité : ce n'est plus qu'un chaos, un cadavre : sa vie n'est plus qu'une vie imaginaire et fantastique; et semblable à ces cadavres, qu'un esprit étranger anime, elle paroît

vivre et agir, mais elle demeure dans la mort : *Vivens, mortua est.* [1]

Voilà le premier degré de mort, que tout péché qui sépare une âme de Dieu introduit en elle ; mais l'habitude du péché, qui est comme une mort invétérée, va plus loin. Aussi Lazare non-seulement n'a plus de vie dans le tombeau ; mais, comme il y est depuis quatre jours, la corruption de son cadavre commence à répandre l'infection : *Jam fetet, quatriduanus est enim.* Car quoique le premier péché, qui nous fait perdre la grâce, nous laisse aux yeux de Dieu, sans vie et sans mouvement ; on peut dire néanmoins qu'il nous reste encore certaines semences de vie spirituelle, certaines impressions de l'Esprit-Saint, certaines facilités à recouvrer la grâce perdue. La foi n'est pas encore éteinte ; les sentiments de vertu, pas encore effacés ; la sensibilité aux vérités du salut, pas encore endurcie : c'est un cadavre, à la vérité ; mais qui, depuis peu expiré, conserve encore je ne sais quelles impressions de chaleur qui semblent partir d'un reste de vie. Mais à mesure que l'âme demeure dans la mort, et persévère dans le crime, la grâce se retire ; tout s'éteint en elle, tout s'altère, tout se corrompt, et sa corruption devient universelle : *Jam fetet, quatriduanus est enim*

Je dis universelle : oui, mes Frères, tout change,

[1] 1. Tim. 5. 6.

tout se corrompt dans une âme par la continuité du désordre : les dons de la nature, la douceur, la droiture, l'humanité, la pudeur, les talents même de l'esprit ; les bienfaits de la grâce, les sentiments de religion, les remords de la conscience, les terreurs de la foi, la foi elle-même ; la corruption entre dans tout, altère tout, et change en pourriture et en spectacle d'horreur, et les dons du ciel, et les bienfaits de la terre : rien ne demeure dans sa première situation : les traits les plus beaux sont ceux qui deviennent les plus hideux et les plus méconnoissables ; les agréments de l'esprit deviennent l'assaisonnement des passions et de la débauche ; les sentiments de religion se changent en libertinage ; la supériorité des lumières, en orgueil et en une affreuse philosophie ; la noblesse des sentiments n'est plus qu'une ambition sans bornes et sans mesure ; la bonté et la tendresse du cœur, qu'un abandonnement à des amours impurs et profanes ; les principes de gloire et d'honneur, qui avoient passé en nous avec le sang de nos ancêtres, qu'une ostentation de vanité, et la source de nos haines et de nos vengeances ; notre rang, notre élévation, l'occasion de nos envies, de nos basses jalousies ; enfin nos biens et notre prospérité, l'instrument funeste de tous nos crimes : *Jam fetet, quatriduanus est enim.*

Mais la corruption ne se borne pas au pécheur

tout seul : un cadavre ne sauroit être long-temps caché sans qu'une odeur de mort se répande à l'entour : on ne peut croupir long-temps dans le désordre, sans que l'odeur d'une mauvaise vie se fasse sentir. On a beau cacher sous des mesures pénibles l'ignominie d'une conduite désordonnée; on a beau blanchir le sépulcre plein de pouriture et d'infection, la puanteur se répand; le crime se trahit tôt ou tard lui-même : une fumée noire et empestée sort toujours de ce feu profane qu'on cachoit avec tant de soin : une vie déréglée se manifeste par mille endroits : le public désabusé ouvre enfin les yeux; et plus on est découvert, et plus on se découvre : on s'accoutume à son ignominie; on se lasse de la gêne et de la contrainte : le crime qui coûte encore des attentions et des mesures, paroît trop acheté : on se démasque; on secoue ce reste de joug et de pudeur, qui nous faisoit encore craindre les yeux des hommes; on veut jouir du désordre, sans précaution et sans embarras : et alors des domestiques, des amis, des proches; la cour, la ville, la province, tout se sent de l'infection de nos déréglements et de nos exemples : notre rang, notre élévation, ne servent plus qu'à rendre plus éclatant et plus immortel, le scandale de nos déréglements : en mille lieux nos excès servent de modèle : le spectacle de nos mœurs rassure peut-être en secret des consciences que le crime trou-

bloit encore : peut-être même on nous cite; on se sert de notre exemple pour séduire l'innocence, et vaincre une pudeur encore craintive; et jusqu'après notre mort, le bruit de nos dissolutions souillera encore la mémoire des hommes, embellira peut-être des histoires lascives ; et long-temps après nous, et dans les âges qui nous suivront, le souvenir de nos crimes fera encore des coupables.

Enfin, mais je n'oserois le dire ici; la corruption que l'habitude du crime met dans tout l'intérieur du pécheur est si universelle, qu'elle infecte son corps même : la débauche laisse sur sa chair des traces honteuses de ses désordres : l'infection de son âme se répand souvent jusque sur un corps qu'il a fait servir à l'ignominie. Il dit par avance à la pouriture, comme Job : *Vous êtes mon père;* et aux vers : *C'est vous qui m'avez formé;*[1] et la corruption de son corps est une image affreuse de celle de son âme : *Jam fetet, quatriduanus est enim.*

Grand Dieu ! puis-je donc me flatter que vous voudrez encore jeter sur moi quelques regards de miséricorde? ne frémirez-vous pas encore à la vue de cet amas de crimes et de pouriture que mon âme offre à vos yeux, comme vous frémissez aujourd'hui sur le tombeau de Lazare? Ah ! détournez, Seigneur, vos yeux saints et terribles de ma profonde misère ; mais faites que je ne les en dé-

[1] Job. 16. 14.

tourne plus moi-même, et que je ne me regarde plus qu'avec toute l'horreur que mon état mérite: ôtez le bandeau qui me cache moi-même à moi-même; mes maux seront à demi guéris, dès que je pourrai les voir et les connoître.

Et voilà la seconde circonstance de l'état déplorable de Lazare; un voile lugubre couvroit son visage : *Et facies ejus sudario erat ligata :* c'est l'aveuglement profond qui forme le second caractère de l'habitude criminelle.

J'avoue que tout péché est une erreur qui nous fait prendre les faux biens pour le bien véritable: c'est un faux jugement qui nous fait chercher dans la créature le repos, la grandeur, l'indépendance, que nous ne pouvons trouver qu'en Dieu seul : c'est un nuage qui dérobe à nos yeux l'ordre, la vérité, la justice, et substitue à leur place de vains fantômes. Cependant une première chute n'éteint pas tout-à-fait nos lumières; elle n'est pas toujours suivie d'une nuit profonde. A la vérité, l'Esprit de Dieu, source de toute lumière, se retire, et n'habite plus en nous ; mais il reste encore dans l'âme des traces de clarté : ainsi lorsque le soleil ne fait que se dérober à notre hémisphère, il demeure encore dans les airs certaines impressions de sa lumière, qui forment encore comme un jour imparfait; ce n'est qu'à mesure qu'il se retire, qu'arrive enfin la nuit profonde. De même à mesure

que le péché dégénère en habitude, la lumière de Dieu se retire, les ténèbres croissent et augmentent, et arrive enfin la nuit profonde et l'aveuglement entier : *Et facies ejus sudario erat ligata.*

Et alors tout devient une occasion d'erreur à l'âme criminelle ; tout change de face à ses yeux ; les passions les plus honteuses ne sont plus que des foiblesses ; les attachements les plus criminels, des sympathies que nous avons portées en naissant, et dont nous trouvons la destinée dans nos cœurs ; les excès de la table, les plaisirs innocents de la société ; les vengeances, un juste ressentiment ; les discours de licence et de libertinage, des saillies agréables et applaudies ; les médisances les plus affreuses, un langage usité, et dont il n'y a que les esprits foibles qui puissent se faire un scrupule ; les lois de l'Église, des usages surannés ; le devoir du temps pascal, une bienséance qu'on donne à la coutume et non à la religion ; la sévérité des jugements de Dieu, des déclamations outrées, qui font tort à sa bonté et à sa clémence ; la mort dans le péché, suite inévitable d'une vie criminelle, des prédictions où il entre plus de zèle que de vérité, et démenties par la confiance qui nous promet un retour avant ce dernier moment ; enfin le ciel, la terre, l'enfer, toutes les créatures, la religion, le monde, les crimes, les vertus, les biens et les maux, les choses présentes et les futures, tout

change de face aux yeux d'une âme qui vit dans l'habitude du crime : tout se montre à elle sous de fausses apparences ; toute sa vie n'est plus qu'un prestige et une méprise continuelle. Hélas ! si vous pouviez déchirer le voile fatal qui couvre vos yeux comme ceux de Lazare, et vous voir comme lui enseveli dans les ténèbres, tout couvert de pouriture, et répandant au loin l'infection et une odeur de mort ! Mais maintenant tout cela est caché à vos yeux, dit Jésus-Christ : *Nunc autem hæc abscondita sunt ab oculis tuis;*[1] vous ne voyez de vous-même que les embellissements et les dehors pompeux du tombeau funeste où vous croupissez ; votre rang, votre naissance, vos talents, vos dignités, vos titres ; c'est-à-dire, les trophées et les ornements que la vanité des hommes y a élevés ; mais ôtez la pierre qui couvre ce lieu d'horreur ; regardez dedans : ne jugez pas de vous par ces dehors pompeux qui ne font qu'embellir votre cadavre ; voyez ce que vous êtes aux yeux de Dieu ; et si la corruption et l'aveuglement profond de votre âme ne vous touche pas assez, que sa servitude du moins vous réveille et vous rappelle à vous-même.

Dernière circonstance de l'état de Lazare mort et enseveli ; il avoit les mains et les pieds liés : *Ligatus pedes et manus institis ;* et voilà l'image de

[1] Luc. 19. 42.

la triste servitude d'une âme, depuis long-temps assujettie au péché.

Oui, mes Frères, le monde a beau décrier la vie chrétienne comme une vie d'assujettissement et de servitude ; le règne de la justice est un règne de liberté ; l'âme fidèle et soumise à Dieu devient maîtresse de toutes les créatures ; le juste est au-dessus de tout, parce qu'il est détaché de tout ; il est maître du monde, parce qu'il méprise le monde ; il ne dépend ni de ses maîtres, parce qu'il ne les sert que pour Dieu ; ni de ses amis, parce qu'il ne les aime que dans l'ordre de la charité et de la justice ; ni de ses inférieurs, parce qu'il n'en exige aucune complaisance injuste ; ni de sa fortune, parce qu'il la craint ; ni des jugements des hommes, parce qu'il ne craint que ceux de Dieu ; ni des événements, parce qu'il les regarde tous dans l'ordre de la Providence ; ni de ses passions mêmes, parce que la charité qui est en lui en est la règle et la mesure. Le juste seul jouit donc proprement d'une parfaite liberté : supérieur au monde, à lui-même, à toutes les créatures, à tous les événements, il commence dès cette vie à régner avec Jésus-Christ ; tout lui est soumis, et il n'est lui-même soumis qu'à Dieu seul.

Mais le pécheur, qui paroît vivre sans joug et sans règle, est pourtant un vil esclave : il dépend de tout, de son corps, de ses penchants, de ses

caprices, de ses passions, de ses biens, de sa fortune, de ses maîtres, de ses sujets, de ses amis, de ses ennemis, de ses protecteurs, de ses envieux, de toutes les créatures qui l'environnent ; autant de dieux auxquels, ou l'amour, ou la crainte l'assujettit ; autant d'idoles qui multiplient sa servitude : tandis qu'il se croit plus libre en secouant l'obéissance qu'il doit à Dieu seul : *Quæ est idolorum servitus ;*[1] il multiplie ses maîtres en refusant de se soumettre à celui seul qui rend libres ceux qui le servent, et qui fait même de ses serviteurs les maîtres du monde, et de tout ce que le monde enferme.

Je sais que la passion dans les commencements, ménage encore, pour ainsi dire, la liberté du cœur : elle nous laisse croire quelque temps que nous sommes maîtres de nos penchants et de notre destinée : elle nous amuse d'un vain espoir de rompre, quand il nous plaira, nos chaînes : elle lâche le frein par lequel elle nous tient, de peur que nous nous apercevions trop tôt de notre servitude ; mais quand une fois elle se sent maîtresse, et qu'elle ne craint plus nos retours et nos inconstances ; ah ! c'est alors qu'elle nous fait sentir tout le poids, et toute l'amertume de notre servitude : *Ligatus pedes et manus institis.*

Servitude honteuse par l'assujettissement de l'âme déréglée aux sens ; sa raison, sa fierté, sa

[1] Galat. 5. 20.

gloire, ses réflexions, tout cède au charme impérieux qui l'entraîne : honteuse par l'indignité des démarches que la force de la passion obtient d'elle ; le rang, le sexe, le devoir, tout est oublié ; on dévore les rebuts les plus outrageants ; on fait les avances les plus humiliantes ; on laisse entrevoir les emportements les plus indignes et les plus méprisables : honteuse par les devoirs les plus importants, et les intérêts les plus sérieux de la fortune sacrifiés à la passion injuste : honteuse par l'avilissement et le mépris public qu'attire toujours une vie déréglée : honteuse enfin par les mœurs désordonnées continuées quelquefois jusque dans une vieillesse avancée ; l'âge augmente la fragilité ; la raison affoiblie par les anciens désordres, n'offre plus de résistance ; le corps usé par ses déréglements, s'y laisse comme aller de lui-même, et supplée par les égarements d'une imagination corrompue, ce qui manque à la vivacité de ses plaisirs : *Ligatus pedes et manus institis.*

Je ne parle pas des obstacles qui traversent toujours la passion ; des intérêts et des devoirs, qui la combattent ; des mesures et des ménagements, qui la gênent ; des contre-temps, qui la découvrent ; des situations et des dégoûts, qui l'empoisonnent. On voudroit rompre ses chaînes, et on retombe à l'instant sous leur propre poids ; et dans le crime même, insensible au plaisir devenu dégoûtant.

on ne sent plus que la dure servitude qui l'a rendu nécessaire : *Ligatus pedes et manus institis.*

Vous vous plaignez quelquefois des rigueurs de la vertu, mon cher Auditeur ; vous craignez la vie chrétienne, comme une vie d'assujettissement et de tristesse : mais qu'y trouveriez-vous de si triste, que ce que vous éprouvez dans le désordre ? Ah ! si vous osiez vous plaindre de l'amertume et de la tyrannie de vos passions ; si vous osiez avouer les troubles, les dégoûts, les fureurs, les agitations de votre âme ; si vous étiez de bonne foi sur ce qui se passe de triste dans votre cœur ; il n'est point de destinée qui ne vous parût préférable à la vôtre : mais vous dissimulez les inquiétudes du crime que vous sentez ; et vous exagérez les rigueurs de la vertu que vous n'avez jamais connues. Mais pour tendre la main à votre foiblesse, continuons l'histoire de notre évangile, et voyons dans la résurrection de Lazare, quels sont les moyens que la bonté de Dieu vous offre pour sortir de cet état déplorable.

DEUXIÈME PARTIE.

La force de la vertu de Dieu, dit l'Apôtre, ne paroît pas moins dans la conversion des pécheurs, que dans la résurrection des morts ; et la même vertu suréminente, qui opéra sur Jésus-Christ pour le délivrer du tombeau, doit opérer sur l'âme

depuis long-temps morte dans le péché, pour la rappeler à la vie de la grâce. J'y trouve seulement cette différence, que la voix toute-puissante de Dieu n'éprouve aucune résistance dans le cadavre qu'il ranime et qu'il rappelle à la vie, au lieu que l'âme morte et corrompue, pour ainsi dire, par la vieillesse du crime, ne semble conserver encore un reste de force et de mouvement, que pour s'opposer à cette voix de vertu qui se fait entendre dans l'abîme où elle est ensevelie, et qui veut lui rendre la vie et la lumière. Cependant quelque difficile que soit la conversion d'une âme de ce caractère, et quelque rares qu'en soient les exemples, l'Esprit de Dieu, pour nous apprendre à ne jamais désespérer de la miséricorde divine, lorsque nous voulons sincèrement sortir du crime, nous en propose aujourd'hui les moyens dans la résurrection de Lazare.

Le premier, c'est la confiance en Jésus-Christ. *Si vous aviez été ici*, dit une des sœurs de Lazare au Sauveur, *mon frère ne seroit pas mort; mais je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. Je suis moi-même la résurrection et la vie*, lui répond Jésus-Christ, *le croyez-vous? Oui, Seigneur*, dit-elle, *j'ai toujours cru que vous étiez le Christ, Fils du Dieu vivant.* [1] C'est par où commence le miracle de la résurrection de Lazare, par

[1] Joan. 11.

une confiance entière que Jésus-Christ est assez puissant pour le délivrer de la mort et de la corruption.

Car, mes Frères, l'illusion dont le démon se sert tous les jours, pour rendre inutiles nos désirs de conversion, et en arrêter les démarches, c'est de nous jeter dans la défiance et dans le découragement : il retrace vivement à notre imagination les horreurs d'une vie entière de crime : il nous dit en secret ce que les sœurs de Lazare disent à Jésus-Christ; mais dans un sens bien différent; qu'il auroit fallu s'y prendre plus tôt; qu'on ne revient pas de si loin; qu'il n'est plus temps d'essayer d'un changement; et que la vieillesse et l'infection de nos plaies ne paroît plus laisser de ressource : *Jam fetet, quatriduanus est enim.* Et là-dessus, on s'abandonne à la paresse et à l'indolence; et après avoir irrité la justice de Dieu par nos égarements, nous outrageons sa miséricorde par l'excès de notre défiance.

J'avoue, mes Frères, qu'il en coûte à une âme depuis long-temps morte dans le péché, pour revenir à Dieu; qu'il est difficile, après tant d'années de désordre, de se faire un cœur nouveau et de nouvelles inclinations; et qu'il est même à propos que les obstacles, les peines, les difficultés, qui accompagnent toujours la conversion des âmes de ce caractère, fassent sentir aux grands pécheurs com-

bien il est terrible d'avoir été presque une vie entière éloigné de Dieu.

Mais je dis que dès qu'une âme touchée de ses crimes veut sincèrement revenir à lui, ses plaies, quelle qu'en puisse être l'infection et la vieillesse, ne doivent plus alarmer sa confiance : je dis que ses misères doivent augmenter sa componction, mais non pas son découragement : je dis que la première démarche de sa pénitence doit être d'adorer Jésus-Christ comme *la résurrection et la vie;* une confiance secrète, que nos misères sont toujours moindres que ses miséricordes; une persuasion intime, que le sang de Jésus-Christ est plus puissant pour laver nos souillures, que notre corruption ne sauroit l'être pour en contracter : je dis que moins l'âme criminelle trouve en elle de ressources pour la vertu, plus elle doit en attendre de celui qui se plaît à édifier l'ouvrage de la grâce sur le néant de la nature; et que plus elle forme d'opposition au bien, plus elle offre en un sens de disposition à la puissance et à la miséricorde divine, qui veut que tout bien paroisse venir d'en haut, et que l'homme ne s'attribue rien à lui-même.

Et en effet, mon cher Auditeur, quelle que puisse être l'horreur de vos crimes passés, le Seigneur n'est pas bien éloigné de vous faire grâce, dès qu'il vous inspire le désir et la résolution de la deman-

der. Il est écrit dans l'histoire des Juges, que le père de Samson, effrayé de l'apparition de l'ange du Seigneur, qui après lui avoir annoncé la naissance d'un fils, et ordonné d'offrir un sacrifice, avoit, comme un feu dévorant, consumé l'hostie et le bûcher, et disparu ensuite à ses yeux; qu'effrayé, dis-je, de ce spectacle, il crut qu'il alloit être lui-même frappé de mort avec sa femme, parce qu'ils avoient vu le Seigneur : *Morte moriemur, quia vidimus Dominum.*[1] Mais son épouse, sainte et éclairée, condamna sa défiance. Si le Seigneur, lui répondit-elle, vouloit nous perdre, il n'auroit pas fait descendre le feu du ciel sur notre sacrifice; il ne l'eût pas reçu de nos mains, il ne nous eût pas découvert ses secrets et ses merveilles, et ce que nous avions ignoré jusqu'ici : *Si Dominus nos vellet occidere, de manibus nostris holocaustum et libamenta non suscepisset; nec ostendisset nobis hæc omnia, neque ea quæ sunt ventura dixisset.*[2]

Et voilà ce que je vous réponds aujourd'hui. Vous croyez votre mort et votre perte inévitable; l'état de votre conscience vous décourage; en vain des étincelles de grâce et de lumière tombent dans votre cœur, vous touchent, vous sollicitent, et sont toutes prêtes à consumer le sacrifice de vos passions : vous vous persuadez que c'est fait de vous sans ressource. Mais si le Seigneur vouloit vous

[1] Judic. 13. 22. — [2] Ibid. vers. 23.

abandonner et vous perdre, il ne feroit pas descendre le feu du ciel sur votre cœur; il n'allumeroit pas en vous de saints désirs et des sentiments de pénitence : *Si Dominus nos vellet occidere, de manibus nostris holocaustum et libamenta non suscepisset :* s'il vouloit vous laisser mourir dans l'aveuglement de vos passions, il ne vous montreroit pas les vérités du salut; il ne vous les mettroit pas dans un jour qui vous éclaire et qui vous trouble; il n'ouvriroit pas vos yeux sur les malheurs à venir que vous vous préparez : *Nec ostendisset nobis hæc omnia, neque ea quæ sunt ventura dixisset.* D'ailleurs, que savez-vous si Jésus-Christ n'a pas permis que vous tombassiez dans cet état déplorable, pour faire du prodige de votre conversion, un attrait pour la conversion de vos frères? que savez-vous si sa miséricorde n'a pas ménagé à vos passions l'éclat qui les a rendues publiques, afin que mille pécheurs témoins de vos égarements, ne désespèrent pas de leur retour, et soient animés par le spectacle de votre pénitence? que savez-vous si vos crimes et vos scandales mêmes ne sont pas entrés dans les desseins de la bonté du Seigneur sur vos frères; et si votre état qui paroît désespéré, comme celui de Lazare, est bien moins un préjugé de mort pour vous, qu'une occasion de manifester la gloire de Dieu? *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei.* Lorsque sa grâce ramène un pécheur

ordinaire, le fruit de sa conversion se borne à lui seul; mais quand il va choisir un pécheur d'éclat, un Lazare depuis long-temps mort et corrompu; ah! les vues de sa miséricorde sont alors plus étendues : elle prépare en un seul changement, mille changements à venir : elle se forme mille élus en un seul; et les crimes d'un pécheur deviennent la semence de mille justes : *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei.* Vous perdez courage en sentant l'extrémité de vos misères; mais peut-être c'est cette extrémité elle-même qui vous approche plus du moment heureux de votre conversion, et que la bonté de Dieu vous a réservé pour être un monument public de l'excès de ses miséricordes envers les plus grands pécheurs. *Croyez seulement*, comme le dit Jésus-Christ aux sœurs de Lazare, *et vous verrez la gloire de Dieu :* vous verrez vos proches, vos amis, vos sujets, les complices de vos égarements, devenir les imitateurs de votre pénitence; vous verrez les âmes les plus déplorées soupirer après le bonheur de votre nouvelle vie; et le monde lui-même forcé de rendre gloire à Dieu, et en rappelant vos excès passés, admirer le prodige de votre destinée présente : *Quoniam si credideris, videbis gloriam Dei.* Prenez dans vos misères mêmes de nouveaux motifs de confiance : bénissez par avance la sagesse miséricordieuse de celui qui saura tirer de vos passions un nouvel avantage

pour sa gloire : tout coopère au salut des siens, et il ne permet de grands excès, que pour opérer de grandes miséricordes. Dieu veut toujours le salut de sa créature ; et dès que nous voulons retourner à lui, nous ne devons pas craindre que sa justice nous rebute, mais que notre volonté ne soit pas sincère.

Et la preuve la plus décisive de notre sincérité, c'est l'éloignement des occasions, qui mettent un obstacle invincible à notre résurrection et à notre délivrance : obstacles figurés par la pierre qui fermoit l'entrée du tombeau de Lazare, et que Jésus-Christ commence par ordonner qu'on ôte, avant d'opérer le miracle de la résurrection : *Tollite lapidem ;* ôtez la pierre. Second moyen marqué dans notre évangile.

En effet on voit tous les jours des pécheurs lassés du désordre, qui voudroient revenir à Dieu ; mais qui ne peuvent se résoudre à sortir du milieu de ces objets, de ces lieux, de ces situations, de ces écueils, qui les ont éloignés de lui : ils se persuadent qu'ils pourront éteindre leurs passions, finir le cours d'une vie désordonnée ; en un mot, ressusciter avant que d'ôter la pierre : ils font même quelques efforts ; ils s'adressent à des hommes de Dieu ; ils prennent des mesures de changement ; mais de ces mesures qui n'éloignant pas les périls, n'avancent point leur sûreté ; et toute leur vie se

passe tristement à détester leurs chaînes, et à ne pouvoir parvenir à les rompre.

D'où vient cela, mes Frères? c'est que les passions ne commencent à s'affoiblir, que par l'éloignement des objets qui les ont allumées; c'est une erreur de croire que le cœur puisse changer, tandis que tout ce qui l'environne est encore à notre égard le même. Vous voulez devenir chaste, et vous vivez au milieu des périls, des liaisons, des familiarités, des plaisirs, qui ont mille fois corrompu votre âme : vous voudriez commencer à faire quelques réflexions sérieuses sur votre éternité, et à mettre quelque intervalle entre la vie et la mort; et vous n'en voulez point mettre entre la mort et les dissipations qui vous empêchent de penser à votre salut; et vous attendez que le goût d'une vie chrétienne vous vienne au milieu des agitations, des plaisirs, des inutilités, des espérances humaines, dont vous ne voulez rien rabattre : vous voulez que votre cœur se fasse de nouvelles inclinations au milieu de tout ce qui nourrit et fortifie les anciennes, et que la lampe de la foi et de la grâce, se rallume au milieu des vents et des tempêtes, elle qui dans le secret même du sanctuaire, s'éteint souvent, faute d'huile et de nourriture, et fait aux âmes tièdes et retirées, un danger de la sûreté même de leur retraite.

Vous venez nous dire après cela que vous ne

manquez pas de bonne volonté, mais que le moment n'est pas encore venu. Et comment peut-il venir au milieu de tout ce qui l'éloigne? Mais quelle est cette bonne volonté renfermée au dedans de vous, qui n'a jamais de suite, qui ne conduit jamais à rien de réel, et n'a aucune démarche sérieuse de changement? c'est-à-dire, vous voudriez changer sans qu'il vous en coûtât rien; vous voudriez vous sauver, comme vous vous êtes perdu; vous voudriez que les mêmes mœurs qui ont éloigné votre cœur de Dieu, l'en rapprochassent; et que ce qui a été jusqu'ici l'occasion de votre perte, devînt lui-même la voie et la facilité de votre salut. Commencez par éloigner les occasions, qui ont été tant de fois, et qui sont encore tous les jours l'écueil de votre innocence; ôtez la pierre, qui ferme l'entrée de la grâce à votre âme : *Tollite lapidem;* après cela vous aurez droit de demander à Dieu qu'il achève en vous son ouvrage. Alors séparé de tous les objets, qui nourrissoient en vous des passions injustes, vous pourrez lui dire : C'est à vous maintenant, ô mon Dieu! à changer mon cœur : je vous ai sacrifié tous les attachements qui pouvoient le retenir encore; j'ai éloigné de moi tous les écueils, où ma foiblesse auroit pu encore faire naufrage; j'ai changé tous les dehors qui dépendoient de moi : c'est à vous, Seigneur! qui seul pouvez changer les cœurs, à faire maintenant le reste, à briser les

liens invisibles, à surmonter les obstacles intérieurs, à triompher de ma corruption tout entière : j'ai ôté la pierre fatale, qui m'empêchoit d'entendre votre voix ; faites-la retentir à présent jusque dans l'abîme où je suis encore enseveli : ordonnez-moi de sortir de ce tombeau fatal, de ce lieu d'infection et de pouriture ; mais ordonnez-le moi avec cette parole puissante, qui se fait entendre aux morts, et qui est pour eux une parole de résurrection et de vie : confiez-moi à vos disciples, pour me délier de ces liens qui tiennent toutes les puissances de mon âme captives ; et que le ministère de votre Église mette le dernier sceau à ma résurrection et à ma délivrance.

Et voilà, mes Frères, le dernier moyen proposé dans notre évangile. Dès que la pierre fut ôtée, le Sauveur dit à haute voix : *Lazare, sortez dehors.* Lazare sort, encore les pieds et les mains liés ; et Jésus-Christ le remet à ses disciples pour le délier : *Solvite, et sinite abire.*

Remarquez ici, mes Frères, que Jésus-Christ n'ordonne aux disciples de délier Lazare, qu'après qu'il s'est montré tout entier hors du tombeau. Il faut se manifester à l'Église, dit saint Bernard, avant de recevoir par son ministère le bienfait de notre délivrance. *Lazare, sortez dehors;* c'est-à-dire, continue ce Père, jusques à quand demeurerez-vous caché et enseveli au dedans de votre conscience ? jus-

ques à quand celerez-vous votre iniquité dans votre sein? *Quousque conscientiæ tuæ caligo te detinet?* [1]

Vous n'ignorez pas sans doute, mes Frères, que la rémission de nos crimes ne nous est accordée que par le canal et le ministère de l'Église, et qu'il faut venir découvrir et présenter nos liens à la piété des ministres, qui seuls ont l'autorité de lier et de délier sur la terre; ce n'est pas sur quoi vous avez besoin d'être instruits. Mais je dis qu'afin que la conversion soit solide et durable, il faut se montrer tout entier hors du tombeau comme Lazare. Il ne s'agit pas ici d'une confession ordinaire : un pécheur invétéré doit remonter jusqu'à son enfance; jusqu'à la première naissance de ses passions; jusques aux commencements de sa vie, qui ont été ceux de ses crimes. Il ne faut plus laisser de doutes et d'obscurités dans la conscience; laisser dans les ténèbres les premières mœurs, sous prétexte qu'elles ont été déjà révélées au prêtre : il faut une manifestation universelle; ne compter pour rien tout ce qu'on a fait jusqu'ici; les sacrements reçus et les confessions faites dans la vie mondaine et déréglée, les mettre même au nombre de nos crimes; regarder la conscience comme un chaos, où jusqu'ici on n'a pas porté la lumière, et sur laquelle toutes nos fausses pénitences passées n'ont fait que répandre de nouvelles ténèbres.

[1] S. Bern.

Car, hélas, mes Frères! une âme qui revient à Dieu après les égarements du monde et des passions, doit présumer qu'ayant vécu jusque-là dans des affections et des habitudes criminelles, tous les sacrements reçus en cet état ont été pour elle des profanations et des crimes.

Premièrement, parce que n'ayant jamais eu de douleur véritable de ses fautes, ni par conséquent de volonté sincère de s'en corriger, les remèdes de l'Église, loin de la purifier, ont achevé de la souiller, et de rendre ses maux plus incurables.

Secondement, parce qu'elle ne s'est jamais connue elle-même; et qu'ainsi elle n'a pu se faire connoître au tribunal. Car, hélas, mes Frères! le monde au milieu duquel cette âme a toujours vécu, et où elle a toujours pensé et jugé de tout comme le monde; le monde, dis-je, ne trouvant de sensé et de raisonnable, que ses maximes et ses façons de penser; le monde connoît-il assez la sainteté de l'Évangile, les obligations de la foi, l'étendue des devoirs, pour entrer dans le détail des transgressions que la foi condamne?

Troisièmement enfin, parce que, quand même elle auroit connu toutes ses misères, n'en ayant jamais eu de douleur sincère, elle n'a pu les faire connoître; car il n'y a que la douleur qui sache s'expliquer comme il faut, et représenter au naturel les maux qu'elle sent et qu'elle abhorre : il

faut avoir le cœur touché pour savoir se faire entendre sur les plaies et les misères du cœur même : un pécheur touché d'une passion profane, en parle plus vivement, plus éloquemment : rien ne lui échappe des maux insensés et déplorables qu'il endure : il entre dans tous les replis de son cœur, ses jalousies, ses craintes, ses espérances. Comme il n'y a que l'esprit de l'homme, dit l'Apôtre, qui sache ce qui se passe dans l'homme, il n'y a que le cœur aussi qui puisse savoir ce qui se passe dans le cœur. La douleur donne des yeux pour tout voir, et des paroles pour tout dire ; elle a un langage que rien ne sauroit imiter : ainsi une âme mondaine, et encore liée par le cœur à tous ses désordres, a beau venir s'accuser, elle ne sauroit se faire connoître : sans avoir un dessein formel de dissimuler ses plaies, elle ne les montre jamais dans toute leur horreur, parce qu'elle ne les sent pas et n'en est pas frappée elle-même : ses paroles se sentent toujours de l'insensibilité de son cœur, et il est impossible qu'elle montre dans toute leur laideur des difformités qu'elle ne connoît pas et qu'elle aime encore : elle doit donc regarder tout le temps de sa vie passée, comme un temps de ténèbres et d'aveuglement, où elle ne s'est jamais vue qu'avec des yeux de chair et de sang ; jamais jugée que par des jugements de passion et d'amour-propre ; jamais accusée qu'avec un langage

d'erreur et d'impénitence; jamais montrée que dans un jour faux et imparfait. Ce n'est donc pas assez d'ôter la pierre du tombeau, il faut que cette âme criminelle en sorte elle-même; qu'elle se montre, pour ainsi dire, au grand jour; qu'elle manifeste toute sa vie, et que depuis le premier âge jusqu'au jour heureux de sa délivrance, rien ne puisse échapper aux yeux des ministres prêts à la délier.

Mais cette démarche, dites-vous, a des difficultés qui peuvent jeter le trouble, l'embarras, le découragement dans la conscience, et suspendre la résolution d'un changement de vie. Quoi! mes Frères, vous entrez dans des discussions si pénibles et si infinies, pour éclaircir vos affaires temporelles: et pour établir l'ordre et la sûreté dans votre conscience, et pour ne laisser plus rien de douteux dans l'affaire de votre éternité, vous vous plaindriez dès qu'il doit vous en coûter quelques soins et quelques recherches? Vous dites si souvent vous-mêmes, quand il s'agit d'une démarche décisive pour la ruine et pour la conservation de votre fortune, qu'il ne faut rien risquer, rien négliger; qu'il faut tout voir soi-même, tout éclaircir, tout approfondir, et n'avoir rien à se reprocher; et cette maxime si raisonnable sur des intérêts passagers et frivoles, le seroit moins sur le grand et sur l'unique intérêt du salut?

Ah, mes Frères! que nous avons peu de foi! Et

qu'avons-nous de plus important en cette vie, que le soin de mettre en état ce compte redoutable, que nous devons rendre au Juge éternel, et au Scrutateur de nos cœurs et de nos pensées? c'est-à-dire, le soin de régler notre conscience, d'en dissiper les ténèbres, d'en purifier les souillures, d'en éclaircir les intérêts éternels, d'en assurer les espérances; nous assurer nous-mêmes, autant que la condition présente le permet, de son état et de ses dispositions; et n'aller pas paroître devant Dieu comme des insensés, inconnus à nous-mêmes, incertains de ce que nous sommes, et de ce que nous devons être pour toujours. Tels sont les moyens de conversion marqués dans le miracle de la résurrection de Lazare : achevons l'histoire de notre évangile; et voyons quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à l'opérer.

TROISIÈME PARTIE.

Pour entrer d'abord dans notre sujet, et ne pas perdre de vue la suite de l'Évangile; le premier motif que le Sauveur paroît se proposer dans la résurrection de Lazare, c'est de consoler les larmes, et de récompenser les prières et la piété de ses deux sœurs. *Seigneur*, lui disent-elles, *celui que vous aimez est malade :* et voilà, mes Frères, le premier motif qui détermine souvent Jésus-Christ

à opérer la conversion d'un grand pécheur; les larmes et les prières des âmes justes qui la demandent.

Oui, mes Frères, soit que le Seigneur veuille par-là rendre la vertu plus respectable aux pécheurs, en ne leur accordant des grâces que par l'entremise des âmes justes; soit qu'il ait dessein de lier plus étroitement ses membres, et de les consommer dans l'unité et dans la charité, en rendant les ministères des uns, utiles et nécessaires aux autres; il est certain que c'est dans les prières des gens de bien, que la conversion des plus grands pécheurs trouve tous les jours sa source. Comme tout se fait pour les justes dans l'Église, dit l'Apôtre, on peut dire aussi que tout se fait par eux : et comme les pécheurs n'y sont soufferts que pour exercer leur vertu, ou ranimer leur vigilance, ils n'y sont rappelés aussi de leurs égarements que pour consoler leur foi, et récompenser leurs gémissements et leurs prières.

C'est donc un commencement de justice pour les plus grands pécheurs, que d'aimer les âmes justes; c'est un préjugé de vertu, que de la respecter dans ceux qui la pratiquent; c'est une espérance de conversion, que de rechercher la société des gens de bien, estimer leur confiance, et les intéresser à notre salut; et quand même notre cœur gémiroit encore sous des liens injustes,

et que l'amour du monde et des plaisirs nous éloigneroit encore de Dieu, dès que nous commençons à aimer ses serviteurs, nous faisons comme le premier pas dans son service. Il semble que notre cœur se lasse déjà de ses passions, dès que nous nous plaisons avec ceux qui les condamnent; et que le goût de la vertu n'est pas loin, dès que nous pouvons goûter ceux que la vertu seule rend aimables.

D'ailleurs, les justes instruits par nous-mêmes de nos foiblesses, les ont sans cesse présentes devant le Seigneur : ils gémissent devant lui sur les chaînes qui nous lient encore au monde et à ses amusements : ils lui offrent quelques foibles désirs de vertu, que nous leur confions quelquefois, pour obliger sa bonté à nous en accorder de plus vifs et de plus efficaces : ils portent jusqu'aux pieds de son trône quelques commencements de bien qu'ils ont aperçus en nous, pour nous en obtenir de sa miséricorde la perfection et la plénitude. Plus touchés de nos malheurs que de leurs besoins, ils s'oublient saintement eux-mêmes pour sauver leurs frères qui périssent à leurs yeux : eux seuls nous aiment pour nous-mêmes, parce qu'eux seuls n'aiment en nous que notre salut : le monde peut nous donner des créatures, des adulateurs, des compagnons de plaisir, de société, de débauche; mais la vertu toute seule nous donne des amis.

Et c'est ici, où vous qui m'écoutez, qui autre-

fois, comme peut-être Marie, étiez esclaves du monde et des passions, et qui depuis, touchées de la grâce, ne bougez plus comme elle des pieds du Sauveur ; c'est ici où vous devez vous souvenir que désormais un des plus importants devoirs de votre nouvelle vie, est de demander continuellement à Jésus-Christ, comme la sœur de Lazare, la résurrection de vos frères ; la conversion de ces âmes infortunées, qui ont été les complices de vos passions criminelles, et qui encore sous la puissance de la mort et du péché, traînent tristement leurs chaînes dans les voies du monde et de l'égarement. Vous devez dire sans cesse à Jésus-Christ dans l'amertume de votre cœur, comme la sœur de Lazare : *Seigneur, celui que vous aimez est malade;* ces âmes pour qui j'ai été un écueil, et qui vous ont moins offensé que moi, sont cependant encore dans les ténèbres de la mort, et dans la corruption du péché ; et je jouis d'une délivrance dont j'étois plus indigne qu'elles! Ah! Seigneur! le plaisir que j'ai d'être à vous ne sera jamais parfait, tandis que je verrai mes frères périr tristement à mes yeux : je ne jouirai qu'à demi du fruit de vos miséricordes, tandis que vous les refuserez à des âmes pour qui j'ai été moi-même une occasion funeste de chute ; et je ne croirai jamais que vous m'ayez pardonné mes crimes, tandis que je les verrai encore subsister dans les pécheurs que mes exemples et mes pas-

sions ont éloignés de vous : *Domine, ecce quem amas infirmatur.*

Ce n'est pas, mes Frères, que vous deviez si fort compter sur les prières des gens de bien, que vous attendiez d'elles seules le changement de votre cœur et le don de la pénitence. Car c'est là une illusion assez ordinaire parmi les personnes, surtout les plus élevées dans le monde : on croit qu'en respectant la vertu ; qu'en favorisant les gens de bien ; qu'en les intéressant à solliciter auprès de Dieu notre conversion, nos chaînes tomberont d'elles-mêmes, sans qu'il nous en coûte aucun effort pour nous en dégager : on se rassure sur ce reste de foi et de religion, qui nous rend la vertu dans les autres encore chère et respectable : on se sait bon gré de n'en être pas encore venu à ce point de libertinage et d'impiété, si commun dans le monde, qui fait de la vertu, des censures et des dérisions publiques. Mais hélas! mes Frères, il ne servit de rien au roi Jéhu d'avoir rendu des honneurs publics au saint homme Jonadab; ses vices subsistoient toujours avec le respect qu'il eut pour la vertu de l'homme de Dieu. Il fut inutile à Hérode d'honorer la piété de Jean-Baptiste, et d'aimer même la sainte liberté de ses discours : la déférence qu'il eut pour le Précurseur, lui laissa toujours tout l'emportement de sa passion criminelle. Les honneurs que nous rendons à la vertu attirent

des secours à notre foiblesse ; mais ils ne justifient pas nos égarements : les prières des gens de bien rendent le Seigneur plus attentif à nos besoins ; mais non pas plus indulgent pour nos crimes : elles nous obtiennent la victoire des passions que nous commençons à détester ; mais non pas de celles que nous aimons, et dans lesquelles nous voulons continuer de vivre : en un mot, elles aident nos bons désirs, mais elles n'autorisent pas notre impénitence.

Le miracle de la résurrection de Lazare apprend donc aux âmes justes à solliciter la conversion de leurs frères ; mais la conversion et la délivrance de leurs frères, sert encore à ranimer leur tiédeur et leur lâcheté. Second motif que se propose Jésus-Christ : il veut réveiller par la nouveauté de ce prodige, la foi de ses disciples encore foible et languissante : *Gaudeo propter vos, ut credatis.*

Et tel est le fruit que Jésus-Christ se propose tous les jours des miracles de sa grâce ; il opère à vos yeux des conversions soudaines et surprenantes, vous qui marchez depuis long-temps dans ses voies, pour confondre par la ferveur et par le zèle de ces âmes depuis peu ressuscitées, votre tiédeur et votre indolence. Oui, mes Frères, rien n'est plus propre à nous couvrir de confusion, et à nous faire trembler sur les infidélités que nous mêlons à une piété tiède et languissante, que de voir une

âme ensevelie, il n'y a qu'un moment, dans la corruption de la mort et du péché, et dont les égarements avoient peut-être servi de matière à la vanité de notre zèle, et à la malignité de nos censures; de la voir, dis-je, un instant après vivifiée par la grâce, libre de ses chaînes, marcher à pas de géant dans la voie de Dieu; plus avide de mortifications, qu'elle ne l'avoit été de plaisirs; plus séparée encore du monde et de ses amusements, qu'elle n'y avoit paru attachée; se disputer les délassements les plus innocents; ne mettre presque point de bornes à la vivacité et aux transports de sa pénitence; et faire tous les jours de nouveaux progrès dans la piété : tandis que nous, après bien des années de vertu, hélas! nous languissons encore dans les commencements de cette sainte carrière; tandis que nous, après tant de grâces reçues, après tant de vérités connues, après tant de sacrements fréquentés, hélas! nous tenons encore au monde et à nous-mêmes par mille liens injustes; nous en sommes encore aux premiers éléments de la foi et de la vie chrétienne; et plus éloignés encore que nous ne l'étions au commencement, de ce zèle et de cette ferveur qui fait tout le prix et toute la sûreté d'une piété fidèle.

Mes Frères, la prédiction terrible de Jésus-Christ s'accomplit tous les jours à nos yeux. Des publicains et des pécheurs, des personnes d'une

conduite scandaleuse, même selon le monde, et aussi éloignées du royaume de Dieu, que l'Orient l'est de l'Occident, se convertissent, font pénitence, surprennent le monde par le spectacle d'une vie retirée, mortifiée, et reposeront dans le sein d'Abraham et de Jacob; et peut-être que nous, qu'on regarde comme les enfants du royaume; peut-être que nous, dont les mœurs n'offrent rien aux yeux du monde que de régulier et de louable; peut-être que nous, qu'on propose comme des modèles de conduite et de vertu; peut-être que nous, que le monde canonise, et qui nous glorifions du nom et des apparences de la piété, hélas! peut-être nous serons rejetés et confondus avec les infidèles, pour avoir toujours opéré notre salut avec négligence, et conservé un cœur encore tout mondain au milieu des œuvres de la piété même : *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.* [1]

Ainsi, mes Frères, vous que ce discours regarde, ne jugez pas de vous-mêmes, en vous comparant en secret à ces âmes désordonnées, que le monde et les passions entraînent. On peut être plus juste que le monde, et ne l'être pas encore assez pour Jésus-Christ : car le monde est si corrompu, l'Évangile y est si ignoré, la foi si éteinte, les règles et les vérités si affoiblies, que ce qui est vertu par rapport à lui, peut être encore une grande iniquité devant Dieu.

[1] Matth. 8. 12.

Comparez-vous plutôt à ces saints pénitents, qui édifièrent autrefois l'Église par le prodige de leurs austérités, et dont la vie nous paroît encore aujourd'hui si incroyable; à ces martyrs généreux qui livroient leurs corps pour la vérité, et qui, au milieu des plus cruels tourments, étoient transportés de joie à la vue des promesses éternelles; à ces fidèles des premiers temps, qui mouroient tous les jours pour Jésus-Christ, et qui dans les persécutions, et dans la perte de leurs biens, de leurs enfants, de leur patrie, croyoient tout posséder, parce qu'ils n'avoient pas perdu la foi et l'espérance d'une vie meilleure : voilà les modèles sur lesquels vous devez mesurer votre vertu, pour la trouver encore défectueuse et toute mondaine. Si vous ne leur ressemblez pas, en vain ne ressemblez-vous pas au monde, vous périrez comme lui : il ne suffit pas de ne point imiter les crimes des mondains, il faut encore avoir les vertus des justes.

Enfin, non-seulement la bonté de Jésus-Christ dans ce miracle veut préparer à ses disciples et aux Juifs fidèles, un nouveau motif de croire en lui; mais sa justice y ménage encore aux Juifs incrédules une nouvelle occasion d'endurcissement et d'incrédulité : dernière circonstance de notre évangile. Ils prennent des mesures pour le perdre : ils veulent faire mourir Lazare lui-même, pour n'avoir plus au milieu d'eux un témoin si éclatant de la puis-

sance de Jésus-Christ. Ils avoient accordé des larmes à sa mort : *Et Judæos qui venerant cum ea plorantes :* à peine est-il ressuscité, qu'il ne leur paroît plus digne que de leur fureur et de leur vengeance. Et voilà, mes Frères, le seul fruit que la plupart d'entre vous retirez d'ordinaire des miracles de la grâce ; c'est-à-dire, de la conversion et de la résurrection spirituelle des grands pécheurs. Avant que la miséricorde de Jésus-Christ eût jeté sur une âme criminelle des regards de grâce et de salut ; et tandis que livrée à tout l'emportement des passions, elle étoit non-seulement morte dans son péché, mais répandoit partout l'infection et la mauvaise odeur de ses déréglements et de ses scandales, vous paroissiez touchés de ses égarements et de son ignominie ; vous déploriez le malheur de sa destinée ; vous mêliez vos larmes et vos regrets, aux regrets et aux larmes de ses amis et de ses proches : *Et Judæos qui venerant cum ea plorantes ;* et le déréglement public de sa conduite trouvoit en vous une douleur et une compassion d'humanité : mais à peine la grâce de Jésus-Christ l'a rappelée à la vie ; à peine sortie du tombeau et de l'abîme de corruption où elle étoit ensevelie, rend-elle gloire à son libérateur par les saintes ardeurs d'une piété tendre et sincère, que vous devenez les censeurs de sa piété même : vous aviez paru touchés de l'excès de ses vices, et vous faites des dérisions publiques de l'excès

prétendu de sa vertu : vous aviez blâmé son ardeur pour les plaisirs, et vous condamnez son amour pour Dieu. Accordez-vous donc avec vous-mêmes; et faites grâce, ou au juste, ou au pécheur.

Oui, mes Frères, si le bonheur d'une âme qui à vos yeux revient de ses égarements, ne vous fait point d'envie; si le retour sincère d'un pécheur, qui peut-être autrefois étoit de vos plaisirs et de vos excès, vous laisse toute votre indifférence pour le salut, ah ! du moins n'insultez pas au bonheur de sa destinée; du moins ne méprisez pas en lui le don de Dieu ; ne trouvez pas dans les miracles mêmes de la grâce, si capables de vous ouvrir les yeux, un nouveau motif d'aveuglement et d'incrédulité ; et ne changez pas les bienfaits de Dieu sur vos frères, en un jugement terrible de justice contre vous.

Vous êtes surpris quelquefois, mes Frères, en lisant l'histoire de notre Évangile, que la dureté et l'aveuglement des Juifs pût résister aux prodiges les plus éclatants de Jésus-Christ : vous ne comprenez pas comment la résurrection des morts, la guérison des aveugles-nés, et tant d'autres merveilles opérées à leurs yeux, ne les forçoient pas à reconnoître la vérité de son ministère et la sainteté de sa doctrine : vous dites qu'il n'en faudroit pas tant pour vous convaincre, qu'un seul de ses miracles suffiroit, et que vous vous rendriez à l'instant.

Mais, mes Frères, vous vous condamnez par votre propre bouche ; car (sans réfuter ici ce vain discours par ces preuves hautes et sublimes que la religion fournit contre l'impiété, et que nous avons employées ailleurs) de bonne foi, n'est-ce pas un miracle plus étonnant et plus difficile, qu'une âme livrée au crime et aux passions les plus honteuses ; née avec des penchants de volupté, de fierté, de vengeance, d'ambition ; et plus éloignée que personne, par le caractère de son cœur, du royaume de Dieu, et de toutes les maximes de la piété chrétienne ; que cette âme renonce tout d'un coup à ses plaisirs, rompe les attachements les plus vifs, réprime les passions les plus violentes, éteigne, change les inclinations les plus enracinées, oublie les injures, les soins du corps, de la fortune ; ne trouve plus de goût qu'à la prière, à la retraite, à la pratique des devoirs les plus tristes et les plus dégoûtants, et offre aux yeux du public un changement, une résurrection si palpable, le spectacle d'une vie si différente de la première, que le monde, que le libertinage lui-même soit forcé de rendre gloire à la vérité de son changement, et qu'on ne la reconnoisse plus elle-même ; n'est-ce pas, dis-je, un miracle plus étonnant et plus difficile ?

Or, la miséricorde de Jésus-Christ n'opère-t-elle pas tous les jours de ces prodiges à vos yeux ? sa

parole sainte, quoique dans des bouches foibles et languissantes, ne ressuscite-t-elle pas encore tous les jours des Lazares? Vous les voyez; vous les connoissez; vous en paroissez surpris; et cependant en êtes-vous touchés? Ces merveilles que le doigt de Dieu fait éclater avec tant de majesté, vous rappellent-elles à la vérité et à la lumière? ces changements mille fois plus surprenants que la résurrection des morts, vous convainquent-ils? vous attirent-ils à Jésus-Christ? vous rendent-ils la foi que vous avez perdue?

Hélas! semblables aux Juifs, tout votre soin est d'en combattre ou d'en affoiblir la vérité. Vous disputez à la grâce la gloire de ces prodiges : vous en cherchez les motifs dans des causes tout humaines : vous les regardez comme des prestiges et des impostures : vous attribuez aux artifices de l'homme les plus éclatantes opérations de l'Esprit-Saint : vous voulez qu'une nouvelle vie ne soit qu'un nouveau piége qu'on tend à la crédulité publique, et une voie nouvelle pour mieux arriver à ses fins. Ainsi les œuvres de la toute-puissance de Jésus-Christ vous endurcissent; ainsi les prodiges mêmes de sa grâce consomment votre aveuglement; ainsi vous faites tout servir à votre perte; Jésus-Christ est pour vous une pierre de chute et de scandale, où il auroit dû être une source de vie et de salut. Les exemples des pécheurs vous souillent

et vous corrompent, leur pénitence vous révolte et vous endurcit.

Grand Dieu ! souffrez donc que pour finir enfin les égarements d'une vie toute criminelle, j'élève aujourd'hui ma voix vers vous, du fond de l'abîme où je languis depuis tant d'années : les chaînes impures dont je suis lié, m'attachent par tant de nœuds à la profondeur du gouffre où je traîne mes tristes jours, que malgré tous mes bons désirs, je demeure toujours immobile, et ne saurois presque plus faire d'effort pour me dégager, et retourner à vous, ô mon Dieu ! que j'ai abandonné. Mais, Seigneur, du fond de ce gouffre où vous me voyez lié et enseveli, comme un autre Lazare, j'ai encore du moins la voix du cœur libre pour porter jusqu'au pied de votre trône mes regrets, mes soupirs et mes larmes : *De profundis clamavi ad te, Domine.*[1]

La voix d'un pécheur qui revient à vous, Seigneur, est toujours pour vous une voix agréable : c'est cette voix de Jacob qui réveille toute votre tendresse, lors même qu'elle ne vous présente que des mains d'Esaü, et toutes pleines encore de sang et de crimes : *Domine, exaudi vocem meam.*

Ah ! vous avez assez jusqu'ici, Seigneur, détourné vos oreilles saintes de mes discours de licence et de blasphème : rendez-les aujourd'hui attentives aux plus tristes expressions de ma douleur ; et que la

[1] Ps. 129. 1. et seq.

nouveauté du langage que je vous tiens, ô mon Dieu! attire à ma prière une attention plus favorable : *Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ.*

Je ne viens pas ici, grand Dieu! excuser devant vous mes désordres, en vous alléguant les occasions qui m'ont séduit, les exemples qui m'ont entraîné, le malheur de mes engagements, et le caractère de mon cœur et de ma foiblesse : cachez-vous, Seigneur, les horreurs de ma vie passée : le seul moyen de les excuser, c'est de ne vouloir pas les regarder et les connoître : hélas! si je n'en puis soutenir moi-même le seul spectacle; si mes crimes fuient et craignent mes propres yeux, et s'il faut que j'en détourne la vue pour ménager mes terreurs et ma foiblesse; comment pourroient-ils, Seigneur, soutenir la sainteté de vos regards, si vous les examinez avec cet œil de sévérité, qui trouve des taches dans la vie la plus pure et la plus louable? *Si iniquitates observaveris, Domine; Domine, quis sustinebit?*

Mais vous n'êtes pas, Seigneur, un Dieu semblable à l'homme, à qui il en coûte toujours de pardonner et d'oublier les outrages d'un ennemi: la bonté et la miséricorde sont nées dans votre sein éternel; la clémence est le premier caractère de votre être suprême; et vous n'avez point d'ennemis, que ceux qui ne veulent pas mettre leur confiance dans les richesses abondantes de vos miséricordes:

Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio.

Oui, Seigneur ! à quelque heure qu'une âme criminelle revienne à vous ; dès le matin de la vie, ou sur le déclin de l'âge ; après les égarements des premières mœurs, ou après une vie entière de dissolution et de licence, vous voulez, ô mon Dieu ! qu'on espère encore en vous ; et vous nous assurez que le plus haut point de nos crimes n'est encore que le premier degré de vos miséricordes : *A custodia matutina usque ad noctem speret Israel in Domino.*

Mais aussi, grand Dieu ! si vous exaucez mes désirs ; si vous me rendez une fois la vie et la lumière que j'ai perdue ; si vous brisez ces chaînes de la mort qui me lient encore ; si vous me tendez la main, pour me retirer de l'abîme où je suis plongé, ah ! je ne cesserai, Seigneur, de publier vos miséricordes éternelles : j'oublierai le monde entier, pour ne plus m'occuper que des merveilles de votre grâce sur mon âme : je rendrai gloire tous les moments de ma vie au Dieu qui m'aura délivré : ma bouche, fermée pour jamais à la vanité, ne pourra plus suffire aux transports de mon amour et de ma reconnoissance ; et votre créature, qui gémit encore sous l'empire du monde et du péché, rendue à son Seigneur véritable, bénira son Libérateur dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

AVIS.

On s'apercevra sans doute, en lisant le Sermon suivant, que les vérités qu'il renferme ont déjà été traitées dans les deux Discours que l'on trouve le jeudi de la troisième semaine de Carême, intitulés, l'un : *De l'incertitude de la justice dans la tiédeur ;* et l'autre : *De la certitude d'une chute dans la tiédeur.* Comme la matière est extrêmement importante, et mérite d'être traitée avec soin, elle s'étendit si fort entre les mains de Massillon, lorsqu'il voulut la remanier, qu'il lui fut impossible de tout renfermer dans un seul Discours : il prit donc le parti d'en faire deux, et de traiter séparément les deux vérités qu'il avoit d'abord réunies.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile pour les personnes qui se destinent à la chaire, qu'elles voient comment ce grand homme savoit présenter les mêmes sujets sous différents points de vue, et donner un nouveau jour et une nouvelle force à des vérités sur lesquelles on auroit cru qu'il n'y avoit plus rien à dire. Nous ne faisons point l'analyse de ce Sermon : celles qui ont été faites des deux Sermons *sur la tiédeur*, peuvent servir pour celui-ci.

SECOND SERMON

POUR

LE VENDREDI DE LA IVe SEMAINE DE CARÊME.

SUR LES FAUTES LÉGÈRES.

Infirmitas hæc non est ad mortem.

Cette maladie ne va point à la mort. Joan. 11. 4.

Ce que le Sauveur dit aujourd'hui de la maladie de Lazare, nous le disons souvent des maux de notre âme, mes chers Auditeurs : cependant sous prétexte que la plupart de nos foiblesses ne sont pas du nombre de celles qui conduisent à la mort, et qu'elles ne touchent pas au fond de la grâce et de la justice qui est en nous, nous les regardons comme légères et presque de nulle conséquence dans la vie chrétienne. Cette erreur si dangereuse est pourtant commune au juste, et au pécheur ; au mondain, et au solitaire ; au prêtre appliqué à l'au-

tel saint, et à l'homme engagé dans le tumulte du siècle ; à la vierge consacrée au Seigneur, et à la femme chrétienne, partagée entre Jésus-Christ et les soins du mariage. Jugez de l'importance de cette matière par son étendue : tout le monde presque regarde des mêmes yeux ces infidélités journalières et habituelles, que le poids de la corruption semble rendre inévitables à la piété la plus attentive : on se les permet sans scrupule ; on s'en reconnoît coupable sans componction ; on s'en accuse sans amendement ; on vit sans nulle précaution pour les éviter ; et de là cette indolence et cette mollesse dans les voies du salut, qui damnent tant de personnes, nées d'ailleurs avec des principes de vertu et des sentiments heureux pour le ciel.

Cependant, mes Frères, la fidélité à nos moindres obligations est la pratique la plus essentielle à la piété chrétienne : elle seule fait les justes ; à elle seule les promesses de la persévérance sont faites ; à elle seule les saints qui nous ont précédés doivent la couronne d'immortalité dont ils jouissent. Il n'est point de piété véritable sans cette exactitude ; et l'état où l'on se borne à observer l'essentiel de la loi, en se permettant toutes les transgressions qui ne sont pas renfermées dans le précepte, est un état chimérique dans les principes de la religion ; un état où personne n'a pu encore atteindre, et dont aucun saint ne nous a laissé le modèle.

En effet, ce qui nous abuse ici, c'est que nous n'envisageons les infidélités dont je parle, que par rapport à la loi dont elles ne violent pas les points principaux ; et de ce côté-là, elles nous paroissent légères : mais cette règle de nos jugements est très-défectueuse, puisque la malice de nos œuvres ne se prend pas seulement du côté de la loi qu'elles blessent, mais encore du côté du cœur qui les produit, et des suites où elles nous conduisent. Or, voilà les deux endroits par où je prétends vous faire considérer aujourd'hui les infidélités légères, et cet état de tiédeur et de mollesse dont je parle ; et vous conviendrez que l'idée de légèreté qu'on leur attache, est une idée fort injuste. Premièrement, nous examinerons la corruption du principe d'où elles partent d'ordinaire ; et du moins elles vous paroîtront fort souillées : première réflexion. Secondement, nous en suivrons les effets ; et vous ne pourrez vous empêcher de convenir que du moins elles vous seront tôt ou tard funestes : dernière réflexion. Ainsi, soit que vous les considériez dans leur principe, ou dans leurs suites, vous ne les regarderez plus comme légères, et vous tremblerez sur un état si peu sûr pour le salut. Développons ces deux importantes vérités. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si les hommes avoient seulement de la majesté de Dieu l'idée que la foi devroit leur en donner, il seroit inutile de venir ici justifier sa loi, et prouver que tout ce qui l'offense ne peut être léger. La sainteté et l'excellence de sa nature, opposée à la profondeur de notre néant, donne aux outrages que nous lui faisons, quelque légers qu'ils nous paroissent, une énormité qui nous est inconnue, mais toujours qui croît à proportion de notre bassesse, et de la grandeur de l'Être que nous offensons. Aussi, mes Frères, lorsqu'un royaume frappé de plaies, des murmurateurs engloutis, des téméraires dévorés par le feu du ciel, et mille punitions soudaines et éclatantes, servoient comme d'appareil auprès d'un peuple charnel à la majesté du Dieu d'Abraham ; sa loi paroissoit terrible et vénérable dans ses plus légères circonstances. Un peu de bois secrètement amassé pour secourir sa propre indigence, étoit un violement du sabbat, et une prévarication digne de mort : une jalousie naissante, un seul murmure étoit puni de lèpre dans la sœur même du conducteur d'Israël, et vous rendoit anathème au reste du peuple : une simple défiance dans les plus cruelles perplexités, vous fermoit l'entrée de la terre de Chanaan, et ne laissoit

à Moïse même que la triste consolation de mourir après l'avoir saluée de loin : enfin, un léger butin réservé des dépouilles de Jéricho, livroit l'armée du Seigneur en proie aux nations, et vous rendoit coupable d'un crime qui ne pouvoit plus être expié que dans votre sang.

Et certes, mes Frères, si nous ne considérions que la grandeur de l'Être-Suprême ; ce qui lui déplaît, ce qui l'offense, pourroit-il jamais paroître léger ? si Dieu n'écoutoit que le soin de sa gloire, et ce qu'exige son infinie majesté, outragée par la créature, toutes les fois que méprisant ses commandements, nous lui désobéissons, même dans les choses les moins considérables ; que n'aurions-nous pas à craindre ? Ce n'est pas que je veuille ici confondre les fautes vénielles avec les fautes mortelles ; la différence est bien grande : les premières ne nous privent pas de l'amour de Dieu, quoiqu'elles l'affoiblissent ; les autres bannissent la charité de notre cœur : les premières ne font que contrister l'Esprit-Saint dans nos âmes ; les autres l'y éteignent tout-à-fait : mais néanmoins toute infidélité, quelque légère qu'elle puisse être, est en un sens très-véritable, une préférence injuste que nous faisons de la vile créature au Créateur. En violant la loi de Dieu dans les points les moins essentiels, il est vrai de dire en un sens, que nous préférons le plaisir injuste, qui nous revient de cette légère

transgression, à la loi de Dieu, à Dieu lui-même qui nous la défend : or, la préférence de la créature à Dieu, dans quelque circonstance que ce soit, quelque petite qu'elle soit, n'est-elle pas un outrage que nous lui faisons ? et un outrage fait à un Être si grand, si saint, si digne de nos hommages, pourra-t-il jamais être regardé comme une bagatelle, surtout si nous faisons attention que nous sommes dans l'impossibilité de trouver dans notre propre fonds, de quoi expier une seule de ces fautes, et qu'elles ne peuvent être lavées que dans le sang du Fils de Dieu ?

Mais ce n'est pas à ces considérations que je prétends m'arrêter aujourd'hui : je ne veux point prendre hors de vous-même le danger de cet état qui vous paroît si sûr ; et pour ne laisser ici aucune évasion à l'erreur que je combats, je veux les considérer, ces fautes, dans la disposition même de votre cœur d'où elles partent ; et voici toutes les réflexions qui m'ont paru décisives sur cette vérité si importante : je vais vous les proposer simplement et sans art ; écoutez-les attentivement, je vous prie.

Premièrement, dès-là que vous ne vous disputez plus ces infidélités légères, et que vous vous faites comme un état de la simple exemption du crime, c'est-à-dire de la tiédeur et de la négligence ; dès lors vous renoncez au désir de votre perfection ;

vous n'êtes plus contristé des foiblesses et des chutes qui vous retardent sur votre route ; vous ne vous proposez plus d'avancer pour atteindre à ce point où Dieu vous demande, et vers lequel sa grâce ne cesse de vous pousser en secret. Cependant il vous est ordonné d'être parfait, parce que le Père céleste, que vous servez, est parfait. Je dis ordonné ; car quoique le degré de perfection ne soit pas renfermé dans le précepte, tendre à la perfection, travailler à la perfection, est néanmoins un commandement et un devoir indispensable à tout chrétien. Donc dès-là que vous vous bornez à ce que vous jugez l'essentiel de la loi ; que vous vous permettez toutes les transgressions légères qui ne donnent pas la mort à l'âme, vous ne songez plus à devenir parfait : vous laissez là cet ouvrage auquel Jésus-Christ vous a ordonné de travailler. Or, je vous le demande : cette disposition toute seule, qui n'est autre chose qu'un mépris formel, une transgression certaine de ce grand commandement qui vous oblige d'être parfait, c'est-à-dire de travailler à le devenir, est-elle une preuve que votre âme soit vivante aux yeux de Dieu ? et ne doit-elle pas au moins vous inspirer des doutes sur votre état ?

Secondement, cette attention toute seule que vous apportez à examiner si une offense est vénielle, ou si elle va plus loin ; à disputer au Seigneur tout ce que vous pouvez lui refuser sans

crime ; à n'étudier la loi que pour connoître jusqu'à quel point il vous est permis de la violer : cette seule attention, dis-je, ne peut partir que d'un fonds d'amour-propre ; d'un fonds où la foi et la charité sont au moins bien languissantes ; d'un fonds ennemi de la croix de Jésus-Christ ; d'un fonds où l'Esprit de Dieu ne paroît pas régner ; car il n'est que les enfants prodigues qui chicanent ainsi avec le Père céleste, qui veuillent user de leurs droits à la rigueur, et prendre tout ce qui leur appartient ; il n'est que les vierges folles qui attendent ainsi l'extrémité pour obéir à l'époux.

Troisièmement en effet, cette disposition qui fait qu'on se permet tout ce qu'on ne croit pas digne d'une peine éternelle, est la disposition d'un esclave et d'un mercenaire ; c'est-à-dire, que si l'on pouvoit se promettre une pareille indulgence pour la transgression des points essentiels de la loi, on les violeroit avec autant de facilité, qu'on viole les moindres ; c'est-à-dire, que lorsqu'on est fidèle au commandement, ce n'est pas la justice que l'on aime, c'est la peine que l'on craint ; ce n'est pas le Seigneur qu'on se propose, c'est soi-même ; car tandis que sa gloire seule y est intéressée, et qu'il ne doit nous revenir aucun dommage de nos infidélités, ah ! nous ne craignons plus de lui déplaire : nous excusons même ces fautes en disant qu'elles

ne donnent pas la mort à l'âme ; c'est-à-dire, qu'elles ne font que déplaire à Dieu, sans nous mériter une peine éternelle : ce qui le regarde ne nous touche pas ; son honneur n'entre pour rien dans le discernement que nous faisons des actions permises et défendues : c'est notre pur intérêt qui règle là-dessus notre fidélité. Or, je vous demande, est-ce là la situation d'une âme qui aime encore? et comment appeler une disposition si injurieuse à Dieu? peut-on ne pas craindre qu'elle ne soit criminelle? La charité, que vous croyez pourtant avoir, cherche-t-elle ainsi ses propres intérêts? Ah! quand on aime véritablement, tout ce qui déplaît à ce qu'on aime nous touche : on ne s'avise pas de peser jusqu'à quel degré on peut lui déplaire sans mériter ses châtiments, pour prendre là-dessus ses mesures, et l'offenser dès lors qu'il n'y aura plus de supplice à craindre : cette supputation part d'un cœur qui n'aime point du tout. Vous voudriez savoir si ce jeu, ce spectacle, cette liberté, ce discours qui nuit à la réputation de votre frère, ces plaisirs, ce luxe, cette omission, cette inutilité de vie est une offense vénielle ou mortelle. Vous savez qu'elle déplaît au Seigneur; car ce point n'est pas douteux : et cela ne vous suffit pas pour vous l'interdire? et vous voudriez savoir encore si elle lui déplaît jusques à mériter une peine éternelle? et tout votre soin est d'éclaircir si c'est un crime digne

de l'enfer? Eh! vous voyez bien, mon cher Auditeur, que cette recherche n'aboutit plus qu'à vous-même; que votre disposition va à ne compter pour rien le péché, en tant qu'il est offense de Dieu, et qu'il lui déplaît (motif essentiel cependant qui doit vous le rendre haïssable); que vous ne servez pas le Seigneur dans la sincérité et dans la justice; que votre piété n'est qu'un naturel timide, qui n'ose s'exposer aux menaces terribles de la foi; que vous ressemblez à ce serviteur infidèle, qui avoit caché son talent, parce que le maître étoit austère, mais qui hors de là l'eût dissipé en folles dépenses; et que dans la préparation du cœur à laquelle seule le Seigneur regarde, vous êtes peut-être un enfant de mort et un transgresseur déclaré de la loi.

En quatrième lieu, cet état de relâchement et d'infidélité, sans avoir même égard aux dispositions qui vous y ont conduit; cet état en lui-même est un état fort douteux, dont nul docteur ne voudroit vous garantir la sûreté; et qui du moins est plus voisin du crime que de la vertu. En effet, qui peut vous assurer que dans ces recherches secrètes et éternelles de vous-même; dans cette mollesse de mœurs qui fait tout le fonds de votre vie; dans cette attention à vous ménager tout ce qui flatte vos sens; à éloigner tout ce qui vous gêne, même aux dépens de vos moindres obligations, l'amour-

propre n'y est pas entré jusqu'à ce point fatal qui suffit pour le faire dominer dans un cœur et en bannir la charité? Qui pourroit vous dire si dans ces pensées, où votre esprit oiseux a rappelé mille fois des objets ou des événements périlleux à la pudeur, votre lenteur à les combattre, n'a pas été criminelle; et si les efforts que vous avez faits ensuite n'ont pas été un artifice de l'amour-propre, qui a voulu vous déguiser à vous-même votre crime, et vous calmer sur la complaisance que vous leur aviez déjà accordée? Qui oseroit décider si dans ces aigreurs et dans ces refroidissements secrets sur lesquels vous ne vous gênez que foiblement, et souvent par bienséance plus que par piété, vous vous en êtes toujours tenu à ce pas glissant, au delà duquel se trouve la haine et la mort de l'âme? Qui sait si dans la sensibilité qui accompagne d'ordinaire vos afflictions, vos contre-temps et vos pertes, ce que vous appelez sentiments inévitables à la nature, ne sont pas un déréglement de votre cœur, un affoiblissement criminel de la foi, et une révolte contre la Providence? si dans tous ces soins, où l'on vous voit descendre pour ménager les intérêts de votre fortune, pour relever les grâces d'une vaine beauté, il n'y entre pas autant de vivacité qu'il en faut pour former le crime, ou de l'avarice, ou de l'ambition, ou de la volupté? si dans l'usage de vos sens, et dans cette délicatesse qui ne se re-

fuse rien, et qui ne cherche qu'à réveiller le dégoût par de nouveaux artifices, le plaisir que vous goûtez au delà de la nécessité, n'est pas le vice d'intempérance?

Grand Dieu! qui a bien compris les progrès et les diminutions insensibles de votre grâce dans les âmes? qui a bien discerné ces bornes fatales qui séparent dans un cœur la vie de la mort, et la lumière des ténèbres? comme disoit le saint homme Job. Un peu plus, ou un peu moins de complaisances; un mouvement du cœur plus délibéré, ou plus prompt; un acte de la volonté plus achevé, ou plus imparfait; une omission où il entre plus ou moins de mépris; une pensée arrivée seulement jusques au degré qui précède le crime, ou poussée un peu au delà; ah! ce sont des abîmes sur lesquels l'homme peu instruit ne peut que trembler, et dont vous réservez la manifestation au jour terrible de vos vengeances. Cependant, mon cher Auditeur, vous êtes tranquille dans un état où il n'est pas une seule de vos actions, qui à votre insu, ne puisse être un crime devant Dieu.

Ah! c'est pour cela que les plus grands saints, auxquels la conscience ne reproche rien; qui châtient leur corps et le réduisent en servitude; ces hommes toujours attentifs sur eux-mêmes; toujours en garde contre le péché; qui s'abstiennent même des œuvres les plus permises de peur de

scandaliser leurs frères ; qui opèrent leur salut dans une crainte et un tremblement continuel, ne savent cependant s'ils sont dignes d'amour ou de haine, s'ils portent encore au fond de leur cœur le trésor invisible de la charité, ou s'ils l'ont perdu. Et vous, mon cher Auditeur, dans des mœurs toutes sensuelles ; vous qui vous permettez tous les jours, de propos délibéré, des infidélités sur la malice desquelles vous ignorez le jugement que Dieu porte ; vous qui ne prenez aucun soin de conserver le trésor de la grâce, et qui vivez content au milieu des périls, où il est presque impossible de ne pas la perdre ; vous qui éprouvez tous les jours ces moments douteux des passions, où malgré toute votre indulgence pour vous-même, vous avez tant de peine à démêler si le consentement n'a pas suivi le plaisir, et si vous vous en êtes tenu à ce degré périlleux qui sépare l'offense vénielle de la mortelle : vous dont toutes les actions sont presque douteuses ; qui êtes toujours à vous demander si vous n'avez pas été trop loin ; qui portez des embarras et des regrets sur la conscience, que vous n'éclaircissez jamais à fond : vous qui flottez éternellement entre le crime et les pures fautes, et qui tout au plus pouvez dire, comme David, que vous n'êtes jamais séparé que d'un petit degré de la mort : *Uno tantum gradu, ego morsque dividimur :*[1] vous,

[1] 1. Reg. 20. 3.

malgré tant de justes sujets de craintes, vous croiriez conserver encore la charité, et vous vous calmeriez sur vos infidélités visibles et journalières, par une prétendue habitude invisible de justice dont vous ne voyez au dehors que des marques équivoques. Jugez vous-même si votre confiance est bien fondée : je ne veux ici que vous seul pour arbitre. *Vos ipsi judicate quod dico.*[1]

Cinquièmement, quoiqu'il soit vrai que tous les péchés ne sont pas des péchés à la mort, comme dit saint Jean, et que la morale chrétienne reconnoisse des fautes qui ne font que contrister l'Esprit-Saint, et d'autres qui le bannissent tout-à-fait de l'âme; néanmoins les règles qu'elle nous fournit pour les distinguer, ne sauroient être ni sûres ni universelles, du moment qu'on les applique ; il s'y trouve toujours par rapport à nous des circonstances qui leur font changer de nature. C'est donc la disposition du cœur, qui décide de la mesure et de la qualité de nos fautes : souvent ce qui n'est que fragilité ou surprise dans le juste, est malice et corruption dans le pécheur. En voulez-vous des exemples? Saül, malgré les ordres du Seigneur, épargne le roi d'Amalec, et ce qu'il y a de plus précieux dans les dépouilles de ce prince infidèle : la faute ne paroît pas considérable; mais comme elle part d'un fonds d'orgueil, de révolte et de

[1] 1. Cor. 10. 15.

vaine complaisance en sa victoire, cette démarche commence sa réprobation, et l'Esprit de Dieu se retire de lui. Josué, au contraire, épargne les Gabaonites que le Seigneur lui avoit ordonné d'exterminer; il ne va pas le consulter devant l'arche avant de faire alliance avec ces imposteurs : mais comme cette infidélité est plutôt une surprise qu'une désobéissance, et que cette faute part d'un cœur encore soumis, religieux, fidèle; elle est légère aux yeux de Dieu, et le pardon suit de près l'offense.

Or, mon cher Auditeur, si ce principe est incontestable, sur quoi vous fondez-vous, lorsque vous regardez vos infidélités comme des fautes légères? connoissez-vous toute la corruption de votre cœur, d'où elles partent? Dieu la connoît, lui qui en est le scrutateur et le juge, et dont les yeux sont bien différents de ceux de l'homme. Mais s'il est permis de juger avant le temps, dites-nous si ce fonds d'indolence et de langueur habituelle qui est en vous; de persévérance volontaire dans un état qui déplaît à Dieu; de mépris délibéré des devoirs que vous ne croyez pas essentiels; d'attention à ne rien faire pour le Seigneur, que lorsqu'il ouvre l'enfer sous vos pieds : dites-nous si tout cela doit former à ses yeux un état fort digne d'un chrétien; et si les fautes qui partent d'un principe si corrompu, peuvent être devant lui fort légères et

dignes d'indulgence? Mon Dieu! que vous nous découvrirez de choses nouvelles, lorsque vous viendrez juger les justices, et manifester les secrets des cœurs!

Sixièmement, ce qui doit encore plus vous faire trembler sur votre état de tiédeur et d'indolence, c'est que je ne vois rien en vous qui puisse même vous faire présumer que vous conservez encore cette grâce sanctifiante sur laquelle vous comptez tant, parce que vous vous abstenez des crimes grossiers; car lorsque la charité est encore dans le cœur, elle se manifeste toujours par quelques signes; c'est un arbre dont la racine est cachée dans l'âme, mais qu'on peut connoître par ses fruits. Or, en premier lieu, le caractère de la charité, c'est de grossir nos fautes à nos propres yeux, dit saint Bernard; elle augmente, elle exagère tout: *Sed aggravat, sed exagerat universa;* elle nous fait regarder comme des crimes, des actions qui devant Dieu ne sont que de pures foiblesses; ce sont là de ces pieuses erreurs de la grâce qui ont leur source dans les lumières mêmes de la foi; c'est ainsi que les justes se regardent toujours comme des pécheurs indignes des miséricordes du Seigneur, et se mettent dans leur esprit, au-dessous de tous leurs frères. Et cependant, mon cher Auditeur, c'est cette prétendue charité que vous croyez conserver encore au milieu de votre

tiédeur et de toutes vos infidélités, qui vous les fait paroître légères ; c'est parce que vous croyez qu'au fond vous aimez encore le Seigneur, et ne voudriez pas l'offenser dans les points essentiels, que ces fautes journalières vous trouvent si peu sensible ; que vous dites de vous-même qu'à la vérité vous n'êtes pas un saint, mais qu'aussi vous n'êtes pas bien mauvais : c'est votre charité elle-même qui vous rassure, qui diminue vos fautes à vos yeux, qui vous calme, qui vous endort. Eh! dites-moi, je vous prie, si ce n'est pas là une contradiction? si la charité se dément ainsi elle-même, et si vous devez beaucoup compter sur un amour qui ressemble si fort à la haine ?

D'ailleurs, la charité est humble, timide, défiante, sans cesse agitée par ces pieuses perplexités qui la laissent dans le doute sur son état; toujours alarmée par ces délicatesses de la grâce, qui la font trembler sur chaque action ; qui lui font de l'incertitude où elles la jettent, une espèce de martyre d'amour qui la purifie : elle opère son salut avec crainte et tremblement : cette voie a été dans tous les temps la voie des justes. Or, la charité sur laquelle vous comptez, est tranquille, indolente, présomptueuse : c'est elle qui calme vos frayeurs ; qui bannit de votre cœur toutes ces alarmes toujours inséparables de la piété ; qui vous établit dans un état de paix et de confiance ; qui vous fait dire,

comme à cet évêque de l'Apocalypse : Je suis riche ; je n'ai besoin de personne. Ah ! mon cher Auditeur, la charité est-elle si différente d'elle-même? il faut que l'une des deux soit fausse, ou celle que vous croyez avoir, ou celle dont les justes, dans tous les siècles, ont été jusques ici favorisés. Or, je vous demande, décidez vous-même sur laquelle des deux ce terrible soupçon doit tomber.

Enfin, la charité opère partout où elle est : elle ne peut être oiseuse, disent les saints ; c'est un feu céleste dont rien ne peut empêcher l'activité : il peut être, à la vérité, quelquefois couvert, et comme ralenti par la multitude de nos foiblesses ; mais tandis qu'il n'est pas encore éteint, ah ! il en sort toujours quelques étincelles, des vœux, des soupirs, des efforts, des œuvres : les sacrements la renouvellent ; les mystères saints la raniment ; les prières la réveillent ; les lectures pieuses, les instructions de salut, les spectacles de religion, les saintes inspirations, tout la rallume, lorsqu'elle n'est pas encore éteinte. Il est écrit, au second livre des Machabées, que le feu sacré que les Juifs avoient caché pendant la captivité dans les entrailles de la terre, se trouva au retour couvert d'une mousse épaisse, et parut comme éteint aux enfants des prêtres qui le retrouvèrent sous la conduite de Néhémias. Mais comme ce n'étoit que la surface seule qui étoit couverte, et qu'au dedans ce feu sacré

conservoit encore toute sa vertu ; à peine l'eut-on exposé aux rayons du soleil, à peine le ciel eut-il lancé dessus quelques traits de lumière, qu'on le vit se rallumer à l'instant, et offrir aux yeux le spectacle presque d'un grand incendie : *Utque tempus affuit quo sol refulsit, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.*[1] Ah! voilà, mon cher Auditeur, l'image de la tiédeur d'une âme véritablement juste; voilà ce qui devroit vous arriver, si la multitude de vos infidélités, si la longueur de votre captivité, et la durée de vos chaînes n'avoient fait que couvrir et ralentir en vous le feu sacré de la charité sans l'éteindre ; voilà, dis-je, ce qui devroit vous arriver lorsque vous approchez des sacrements, lorsque vous venez entendre la parole de salut ; lorsque Jésus-Christ, le soleil de justice, lance sur vous quelques traits célestes de sa grâce. On devroit alors voir tout votre cœur se rallumer; votre ferveur se renouveler; votre charité vous embraser: vous devriez alors être tout de feu dans la pratique de vos obligations : *Accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* Et cependant rien ne vous ranime ; les sacrements que vous fréquentez, vous laissent toute votre tiédeur; la parole de l'Évangile que vous entendez, tombe sur votre cœur, comme sur une terre aride où elle produit quelques vains désirs, et est en même temps étouffée ; les mouve-

[1] 2. Mach. 1. 22.

ments de salut que la grâce opère au dedans de vous, n'ont jamais de suites pour le renouvellement de vos mœurs, et expirent presque en naissant : vous traînez partout la même indolence et la même langueur : vous sortez du pied des autels aussi froid que vous y êtes venu : on ne voit point en vous ces renouvellements de zèle et de ferveur si familiers aux justes, et dont ils prennent les motifs dans leurs propres chutes : ce que vous étiez hier, vous l'êtes aujourd'hui ; mêmes infidélités et mêmes foiblesses : vous n'avancez pas d'un seul degré dans la voie du salut, et tout le feu du ciel ne sauroit rallumer cette prétendue charité, cachée au fond de votre cœur, sur laquelle vous vous rassurez. Ah, mon cher Auditeur! que je crains qu'elle ne soit éteinte, et que vous ne soyez mort aux yeux du Seigneur. Je ne veux point ici troubler votre conscience ; mais je vous dis que votre état n'est point sûr ; je vous dis seulement que si l'on en juge par les règles de la foi, il est plus vraisemblable que vous êtes dans la disgrâce et dans la haine de Dieu.

Hélas! peut-être le guide spirituel de votre conscience, à qui vous ne venez redire sans cesse que de légères infirmités, et qui ne sauroit voir la corruption du cœur d'où elles partent ; peut-être que persuadé que vous dormez, que vous vous relâchez seulement, il se contente d'animer votre vigilance,

et de réveiller votre ferveur ; il pense de vous ce que les disciples disent aujourd'hui de Lazare : *Si dormit, salvus erit ;*[1] qu'au fond, ce sommeil, ces chutes légères, cette tiédeur, ne vous conduiront pas à la mort, et ne vous excluront pas du salut. Mais Jésus-Christ qui vous voit tel que vous êtes ; Jésus-Christ qui ne juge pas comme l'homme ; Jésus-Christ déclare que vous êtes mort déjà depuis long-temps à ses yeux : *Tunc Jesus dixit eis manifeste :*[2] *Lazarus mortuus est.* Cette vérité vous surprend, mes Frères ; mais je serois bien plus surpris si le contraire arrivoit ; car si vous voulez faire attention en second lieu, aux suites que traînent infailliblement après soi la tiédeur et l'habitude dans les fautes légères, vous conviendrez que quand même il seroit douteux si vous conservez encore la charité, ou si vous l'avez perdue, il est certain que vous ne saûriez la conserver long-temps en cet état : dernière réflexion.

DEUXIÈME PARTIE.

Celui qui méprise les petites choses, dit l'Esprit-Saint, tombera peu à peu dans les grandes ; c'est une des plus incontestables maximes de la religion : mépriser les petits devoirs ; c'est-à-dire, les violer de propos délibéré ; en faire un plan et un état de

[1] Joan. 11. 12. — [2] Ibid. vers. 14.

conduite (car si vous y manquiez quelquefois, seulement par fragilité, ou par surprise, c'est la destinée de tous les justes, et ce discours ne vous regarderoit pas); mais les mépriser dans le sens que je viens de l'expliquer; dans ce sens qui convient à toutes les âmes tièdes et infidèles, c'est une voie qui aboutit toujours au crime. Renouvelez votre attention; et voici les motifs sur lesquels je fonde la vérité de cette maxime.

Premièrement, cette voie aboutit tôt ou tard au crime; parce que Dieu se retire de l'âme tiède et infidèle. En effet, mes Frères, l'innocence même des plus justes a besoin d'un secours continuel de la grâce : si le Seigneur cesse un moment de veiller sur eux, d'être attentif aux dangers qui les environnent, de les garder comme la prunelle de son œil, de les couvrir de son bouclier, ils deviennent la proie du lion rugissant, qui tourne sans cesse autour d'eux pour les dévorer.

La fidélité du juste est donc le fruit des secours journaliers de la grâce; mais elle en est aussi le principe : c'est la grâce qui opère la fidélité du juste; mais c'est la fidélité du juste qui attire la grâce dans son âme. Si vous cessez de correspondre, elle s'arrête : si vous n'offrez plus de vaisseau vide pour la recevoir, cette huile céleste ne coule plus : si vous manquez de faire valoir le talent, on vous l'ôte : si vous négligez de cultiver l'arbre, il sèche

peu à peu et on le maudit : si vous vous refroidissez, Dieu se refroidit à son tour : si vous vous bornez à son égard à ces devoirs indispensables que vous ne sauriez lui refuser sans encourir des peines éternelles ; il se borne aussi pour vous à ces secours généraux avec lesquels vous n'irez pas loin, avec lesquels vous ne serez jamais fidèle dans la tentation ; il se retire de vous à proportion que vous vous retirez de lui ; et votre fidélité à le servir est la mesure de celle qu'il apporte à vous protéger.

Eh ! de quoi vous plaindriez-vous, âme infidèle, lorsqu'il en use de la sorte ? entrez en jugement avec votre Seigneur, et voyez si sa conduite n'est pas juste. Vous n'êtes plus attentive à lui plaire ; il ne l'est plus à vous favoriser : vous négligez mille occasions où vous pouviez lui donner des marques de votre fidélité ; il laisse passer toutes celles où il pourroit vous en donner de sa bienveillance : vous chicanez avec votre Dieu, si j'ose parler ainsi ; vous lui disputez tout ce que vous ne croyez pas lui devoir ; toute votre attention est de prescrire des bornes au droit qu'il a sur votre cœur ; vous lui dites, comme il disoit lui-même à ce serviteur : Prenez ce qui vous appartient : n'êtes-vous pas convenu du prix avec moi ? ne m'en demandez pas davantage : *Tolle quod tuum est; nonne ex denario convenisti mecum ?*[1] rien de tendre, rien de fervent

[1] Matth. 20. 13, 14.

ne vous échappe ; vous supputez tout ce que vous lui donnez, comme si vous craigniez d'aller trop loin ; et il suppute à son tour avec vous, et il est attentif à vous refuser ces grâces spéciales qu'il vous accordoit auparavant. Trouve-t-on mauvais qu'un souverain dans la distribution de ses faveurs, partage mieux ceux de ses sujets qui s'appliquent avec plus de soin et de vigilance à le servir? Eh! que serviroit donc la fidélité du juste, s'il ne devoit avoir aucun avantage sur le pécheur? quel seroit le centuple promis dès cette vie au serviteur vigilant, si le maître ne le distinguoit pas dans le partage de ses grâces, du serviteur inutile? Vous êtes trop juste, Seigneur; et vos jugements sont trop équitables.

Or, que conclure de là, mes Frères? le voici : Que cet état d'infidélité habituelle éloignant de l'âme toutes les grâces de protection ; tout ce que vous vous permettez de léger contre quelque précepte, vous prive des secours destinés pour en faciliter l'accomplissement, lorsque la circonstance du précepte arrive. Vous n'avez pris aucun soin d'éviter ces entretiens, ces libertés, ces regards, ces lectures, qui pouvoient vous conduire à la perte de la pudeur; parce que vous n'y voyiez rien de criminel, et ne croyiez pas qu'on pût vous les interdire : vous avez éloigné de vous les grâces attachées à la conservation de cette vertu; et dans une

occasion essentielle où il s'agira de la conserver, ou de la perdre tout-à-fait, comme vous n'aurez plus à opposer au danger que votre propre foiblesse, vous périrez ; car quelle autre destinée pourriez-vous vous promettre ? Les justes dans ces occasions périlleuses, environnés des secours d'en haut, succombent quelquefois ; du moins ils ont de la peine à sortir vainqueurs, et flottent long-temps entre la victoire et la défaite : jugez si vous devez vous promettre un heureux succès, vous qui n'apportez à ce combat que vos propres forces, c'est-à-dire, mille acheminements secrets au crime dans lequel l'ennemi s'efforce de vous entraîner ; et si le Seigneur ne combattant plus pour vous, vous pouvez manquer de devenir sa proie ?

Secondement, cette voie de tiédeur et d'infidélité aboutit tôt ou tard au crime ; parce que non-seulement ces fautes légères vous privent des secours actuels nécessaires à la conservation de la justice ; mais par une suite infaillible, elles ralentissent encore la charité qui est au dedans de vous ; elles minent peu à peu cette habitude de sainteté, et font enfin écrouler tout l'édifice chrétien : ce sont des ronces multipliées, qui peu à peu couvrent enfin tout le champ, et étouffent la bonne semence.

On vous a dit que ces fautes, quelle que soit leur quantité, ne peuvent jamais d'elles-mêmes monter à ce point fatal qui fait le crime, et éteint tout-à-

fait la grâce. Mais que veut-on dire par-là? qu'elles n'épuisent pas toute la vigueur de l'âme ; qu'elles n'affoiblissent pas toutes ses puissances spirituelles ; qu'elles ne ralentissent pas sa foi ; qu'elles n'attiédissent pas son espérance ; qu'elles n'introduisent pas jusque dans le fond de son être des semences de corruption, qui dans leur temps produiront des fruits de mort ; qu'elles ne font pas au cœur de ces plaies dangereuses, qui attirent de leur côté les attaques de Satan, et lui montrent le chemin de la victoire ; et enfin, qu'elles ne ressemblent pas à ces symptômes fréquents qui tôt ou tard finissent par la mort ? Que veut-on dire par-là ? que la charité, semblable à un feu sacré, ne s'use pas, et ne se consomme pas elle-même, lorsqu'on ne prend aucun soin de la nourrir et de l'entretenir ? que toutes ces infidélités faisant croître l'homme de péché en nous, il ne s'ensuit pas nécessairement que Jésus-Christ y diminue? qu'elles ne contristent pas l'Esprit-Saint dans notre cœur ; qu'elles ne lui ôtent pas tout ce qui pouvoit lui rendre la demeure de notre âme agréable ; qu'elles ne changent pas notre maison intérieure, où il avoit cru trouver ses délices, en un triste exil, où il n'est plus qu'à regret, où il pousse sans cesse des gémissements ineffables sur les malheurs qui nous menacent, où il ne semble plus rester que pour méditer une retraite, et où tout le convie à s'en retourner dans

le sein de Dieu, et à céder sa place aux esprits impurs qui s'en sont déjà rendus les maîtres? Prétend-on donner atteinte aux plus incontestables vérités de la religion, en établissant cette règle de doctrine? Non certes, mes Frères; car en Jésus-Christ il n'y a pas oui et non : il n'est que l'iniquité et le mensonge qui se détruisent et se contredisent eux-mêmes.

Troisièmement, cet état d'infidélité et de tiédeur conduit tôt ou tard à la mort, parce qu'il fait prendre tous les jours de nouvelles forces à la concupiscence : car à mesure que vous favorisez l'amour-propre, en ne lui refusant aucun des adoucissements que vous pouvez lui permettre sans crime, vous l'accoutumez peu à peu à ne pouvoir plus se passer de tout ce qui le flatte; vous fortifiez toutes les inclinations corrompues de votre âme; vous mettez en vous de nouveaux obstacles à l'accomplissement de tous les préceptes; vous vous rendez la loi de Dieu plus pénible, non-seulement parce qu'il faut l'accomplir et porter le joug sans cette onction qui l'adoucit, et qui n'est la récompense que de la fidélité; mais encore parce que vous avez laissé croître tous les penchants qui s'opposent en vous à la loi de Dieu : de sorte qu'accomplir le précepte dans la circonstance où la loi vous y oblige, est pour vous une montagne qu'il faut franchir; une eau rapide qu'il faut remonter malgré

la pente qui vous rentraîne; un lion furieux qu'il faut apprivoiser tout à coup lorsque sa proie est présente; en un mot, une entreprise à laquelle toutes vos inclinations se refusent et opposent de nouvelles difficultés. Ainsi tout ce que vous vous êtes permis de malignités enveloppées, de traits mordants, de censures, de railleries, de légers mépris, de fiers refroidissements contre votre frère, par les suites d'une antipathie naturelle que vous n'avez jamais pris soin de réprimer, s'il vient à vous faire un affront éclatant, vous rendront la loi du pardon impossible. Ainsi cette vivacité sur votre gloire, ces empressements à être distingué du côté de l'estime, ces soins à ménager là-dessus les jugements des hommes, l'emporteront sur la vérité et sur la justice dans une occasion où vous ne pourrez plus sauver votre réputation sans noircir celle de votre prochain. Ainsi cet usage de mensonge et de duplicité, dans les points indifférents, dès que vous serez intéressé à n'être pas sincère, ne vous laissera pas presque la liberté de vous déclarer pour la vérité, et de lui sacrifier même vos intérêts. Ainsi ces complaisances douteuses que vous avez pour cette personne, ces commencements de passion que vous négligez, vous mettront hors d'état de résister lorsqu'il s'agira d'aller plus loin : la corruption, fortifiée par toute la suite de vos démarches passées, l'emportera sur vos réflexions ; vous n'en

serez plus maître; votre cœur se refusera à votre fierté, à votre gloire, à vous-même. Car, mes Frères, on n'est pas long-temps fidèle, dès qu'il en coûte tant pour l'être.

Au lieu que celui qui travaille sans cesse à affoiblir les mouvements de la cupidité, souffre moins quand il faut la soumettre à la loi : il trouve un cœur docile, et une volonté déjà préparée par un long exercice de violence : tant de victoires légères dans des combats où il ne s'agissoit que de la gloire, lui facilitent celles qu'il remporte lorsqu'il s'agit du salut : tous ces petits peuples, qu'il avoit domptés sur son chemin, l'avoient si fort accoutumé à vaincre, qu'à sa seule approche, Jéricho tombe sans qu'il lui en coûte ni peine, ni danger; et pour le dire sans figure, une longue pratique d'abnégation dans les plus légères occasions l'a si saintement familiarisé avec la violence chrétienne, que dans la circonstance du précepte, ah! il lui en coûteroit presque plus pour être infidèle; il faudroit plus prendre sur lui-même, que pour accomplir la loi.

Quatrièmement, non-seulement le précepte devient plus difficile à l'âme tiède et infidèle; mais encore le crime s'aplanit, et elle n'y trouve pas plus de difficulté, qu'à une simple infidélité : nouvelle raison, qui prouve toujours que cet état ne tarde pas de conduire au péché qui tue l'âme. En

effet, le cœur par ces offenses légères multipliées, arrivant enfin comme par autant de démarches insensibles jusqu'à ces bornes périlleuses qui ne séparent plus que d'un point la vie et la mort, franchit ce dernier pas sans presque s'en apercevoir : comme il lui restoit peu de chemin à faire, et qu'il n'a pas eu besoin, pour ainsi dire, d'un nouvel effort, il croit n'avoir pas été plus loin que les autres fois : il avoit mis au dedans de lui des dispositions si voisines du crime, qu'il enfante le péché sans douleur, sans peine, sans aucun mouvement marqué, sans connoître lui-même le fruit de mort qu'il produit. Et voilà ce qui rend, mes Frères, l'état dont je parle, encore plus terrible; c'est que d'ordinaire, on y meurt à la grâce sans le savoir; on devient ennemi de Dieu, qu'on vit encore avec lui comme un ami et un enfant; on est dans le commerce des choses saintes, et on a perdu cette foi qui les rend utiles; on se lave sans cesse dans le bain de la pénitence, et on s'y salit de plus en plus : on se présente encore à la table du Père céleste; on use encore de tous les priviléges des justes, et on n'est plus qu'un téméraire profanateur, et il nous a depuis long-temps rejetés de sa bouche, comme une boisson tiède et dégoûtante. Grand Dieu! aussi, que de faux justes seront surpris, lorsque vous viendrez manifester les secrets des cœurs et les conseils des consciences! que de bre-

bis étrangères qui vivoient en sûreté dans votre bercail, et qui se nourrissoient de vos pâturages, seront rangées parmi les boucs! et que les ténèbres qui nous cachent ici-bas l'état de notre âme, devroient bien alarmer notre foi et ranimer notre vigilance! que nous devons craindre de n'être semblables à l'infortuné Aman, lequel n'étant point informé de sa disgrâce, vint hardiment se présenter à la table du prince, et voulut user de tous les droits d'un favori, lui dont le supplice étoit déjà conclu!

En cinquième lieu, mes Frères, pour achever de vous convaincre, que cet état, où l'on ne se propose que de ne pas transgresser mortellement les préceptes, conduit infailliblement au crime : remarquez, s'il vous plaît, que la nature du cœur humain est telle qu'il reste toujours au-dessous de ce qu'il se propose; parce que l'esprit qui promet est prompt, et que la chair qui exécute est foible. Le juste prend son essor pour arriver à la plus haute perfection; et il demeure dans un degré inférieur : nous-mêmes mille fois dans des moments de zèle et de fervour, nous avons pris des résolutions vives de retraite, de détachement, de pénitence; et l'exécution a toujours diminué beaucoup l'ardeur des projets : il faut beaucoup entreprendre pour exécuter peu; se promettre à soi-même de grandes choses pour en venir aux médiocres, et viser bien

haut pour atteindre du moins au milieu. Or, vous ne vous proposez que d'éviter les crimes; vous visez précisément à ce point au-dessous duquel est la mort et la prévarication : vous resterez au-dessous; vous ne viendrez jamais à bout d'observer les commandements : il falloit vous proposer quelque chose de plus élevé pour en venir là. L'expérience là-dessus est décisive, et la raison n'en est pas difficile; c'est que nos résolutions dans la préparation du cœur et dans la pratique, ne se ressemblent pas : tandis qu'elles sont encore dans la préparation du cœur, qui se les propose, rien ne les contredit, rien ne les arrête; elles ne trouvent point d'obstacles à combattre, point de difficultés à surmonter; et là, elles ne perdent rien de leur ferveur et de leur perfection : mais dès qu'il s'agit d'exécuter, et qu'elles paroissent au dehors, ah! les inclinations de la chair les ralentissent; les ennemis de notre salut les traversent; les hommes, ou les ébranlent par leur séduction, ou les font échouer par leur malice; en un mot, elles perdent toujours sur le chemin la moitié de leur force, et on est heureux quand il en échappe encore quelque chose, et qu'à travers tous ces périls, on peut du moins sauver quelques débris du naufrage.

Or, concluez de là, mon cher Auditeur, ce que vous devez vous promettre, vous qui ne vous proposez que de ne pas transgresser ouvertement les

préceptes, et qui ne voulez pas monter plus haut : vous n'arriverez jamais à ce point ; vous succomberez dans toutes les occasions ; vous vous trouverez toujours fort au-dessous de vos projets. Aspirez à la fidélité, à la ferveur, à la vigilance, à la perfection de votre état : Jésus-Christ ne vous a point laissé d'autres moyens pour accomplir les commandements ; et vouloir les observer sans cela, c'est entreprendre d'aller à la fin, sans passer par la voie qui seule peut y conduire.

Mais à quoi bon tant de raisons? Qu'opposerez-vous à l'expérience de tous les siècles, à la vôtre même, mon cher Auditeur? faut-il tant de preuves, où vos propres malheurs vous ont si tristement instruit? Souvenez-vous d'où vous êtes tombé, comme le disoit autrefois l'Esprit de Dieu à cet évêque de l'Apocalypse : *Memor esto unde excideris;*[1] remontez à la première origine de vos désordres, vous la trouverez dans les infidélités les plus légères : un sentiment de plaisir négligemment rejeté ; une occasion de péril trop fréquentée ; une liberté douteuse trop souvent prise ; des pratiques de piété omises : la source en est presque imperceptible ; le fleuve, qui en est sorti, a inondé toute la terre de votre cœur : ce fut d'abord ce petit nuage que vit Élie, et qui depuis a couvert tout le ciel de votre âme ; ce fut cette pierre légère que

[1] Apoc. 2. 5.

Daniel vit descendre de la montagne ; et qui devenue ensuite une masse énorme, a renversé et brisé l'image de Dieu en vous : c'étoit un petit grain de sénevé, qui depuis a crû comme un grand arbre, et poussé tant de fruits de mort : ce fut un peu de levain, qui depuis a aigri toute la pâte : *Memor esto unde excideris.*

Vous n'auriez jamais cru en venir où vous en êtes : vous regardiez tout ce qu'on disoit là-dessus, dans la chaire chrétienne, comme des prédictions qui ne devoient pas tomber sur vous : vous auriez répondu de vous-même pour de certaines actions sur lesquelles aujourd'hui vous ne sentez presque plus de remords : *Memor esto unde excideris.* Souvenez-vous d'où vous êtes tombé : levez la tête, et considérez la profondeur de cet abîme : ce sont des infidélités légères qui vous y ont conduit, comme par degrés ; des démarches insensibles qui vous ont mené si loin : souvenez-vous d'où vous êtes tombé, encore une fois ; et n'appelez plus léger ce qui a pu vous conduire au fond du précipice.

C'est l'artifice du démon, mon cher Auditeur ; il ne propose jamais le crime du premier coup. Voyez comme il s'y prend quand il veut tenter le Sauveur du monde ; il commence par lui proposer de changer les pierres en pain ; c'est-à-dire, de relâcher un peu de l'austérité de son jeûne : de se jeter du haut du temple ; c'est-à-dire, de s'expo-

ser témérairement au péril sur une fausse confiance en la protection du Seigneur, avant que d'oser lui proposer de se prosterner devant lui et de l'adorer. Ce seroit effaroucher sa proie; il connoît trop les routes par où il peut entrer dans le cœur humain; il sait qu'il faut rassurer peu à peu la conscience timide contre l'horreur de l'iniquité, et ne proposer d'abord que des fins honnêtes, et certaines bornes dans le plaisir : il n'attaque pas d'abord en lion; c'est un serpent : il ne vous mène pas droit au vice; il vous y conduit par des détours.

Grand Dieu! vous qui vîtes dans leur naissance les déréglements des pécheurs qui m'écoutent, et qui depuis en avez remarqué tous les progrès, vous savez que la honte de cette fille chrétienne n'a commencé que par de légères complaisances et de vains projets d'une honnête amitié; que les infidélités de cette personne engagée dans un lien honorable, n'étoient d'abord que de petits empressements pour plaire, et une secrète joie d'y avoir réussi : vous savez qu'une vaine démangeaison de tout savoir, et de décider sur tout; des lectures pernicieuses à la foi, pas assez redoutées, et une secrète envie de se distinguer du côté de l'esprit, ont conduit peu à peu cet incrédule au libertinage et à l'irréligion : vous savez que cet homme n'est dans le fond de la débauche et de l'endurcissement, que pour avoir étouffé d'abord mille remords sur cer-

taines actions douteuses, et s'être fait de fausses maximes pour se calmer : vous savez enfin, que cette âme infidèle, après une conversion d'éclat, n'a rendu sa première foi vaine, et n'est revenue à son vomissement, que pour avoir mêlé quelques adoucissements à sa ferveur, manqué aux précautions qu'elle s'étoit prescrites, et moins craint des occasions dont votre Esprit l'avoit tout à coup éloignée.

Non, mon cher Auditeur, les crimes ne sont jamais les coups d'essai du cœur. David fut indiscret et oiseux avant que d'être adultère : Salomon se laissa amollir par les délices de la royauté, avant que de paroître sur les hauts lieux au milieu des femmes étrangères : Judas aima l'argent avant que de mettre à prix son maître : Pierre présuma avant que de le renoncer : Madeleine, sans doute, voulut plaire avant que d'être la pécheresse de Jérusalem : et pour ne pas sortir de notre évangile, Lazare fut languissant avant que d'exhaler l'infection et la puanteur dans le tombeau. Le vice a ses progrès, comme la vertu : comme le jour instruit le jour, ainsi, dit le Prophète, la nuit donne de funestes leçons à la nuit; et il n'y a pas loin entre les infidélités qui suspendent la grâce, qui fortifient les passions, qui nous rendent inutiles tous les secours de la piété, et celles qui nous la font tout-à-fait perdre. Or, encore une fois, tout ce

qui peut conduire au péché et à la mort; que dis-je? tout ce qui y mène infailliblement, peut-il passer pour léger dans l'esprit d'un chrétien encore touché du soin de son salut?

Mais après tout, mon cher Auditeur, quand même on vous accorderoit que ces infidélités sont légères; qu'auriez-vous avancé pour votre justification? ah! c'est pour cela même que vous êtes moins pardonnable, lorsque vous vous les permettez de propos délibéré : plus elles sont légères, moins il doit vous en coûter pour les éviter. Ah! si l'on vous demandoit des actions héroïques, il faudroit prendre sur vous-même, et vaincre ou périr : que pouvez-vous donc alléguer ici pour vous défendre de la fidélité à vos plus légères obligations? ne vous condamnez-vous pas vous-même par votre propre bouche? Lorsque Naaman, indigné de ce que le prophète ne lui ordonnoit pour guérir de sa lèpre, que de s'aller baigner dans les eaux du Jourdain, se retiroit plein de mépris pour l'homme de Dieu, comme si sa guérison n'eût pu être le fruit d'un remède si facile; ceux de sa suite le firent revenir de son courroux, en lui disant : Mais, seigneur, si l'homme de Dieu vous avoit ordonné des choses difficiles, vous auriez dû lui obéir; et pourquoi refuseriez-vous de vous soumettre à ses ordres, parce qu'il n'exige de vous, pour votre guérison, qu'une démarche aussi aisée

que celle de vous aller baigner dans les eaux du Jourdain? *Et si rem grandem dixisset tibi propheta, certe facere debueras; quanto magis quia nunc dixit tibi: Lavare, et mundaberis.*[1] Vous avez abandonné votre patrie, vos dieux, vos enfants; vous vous êtes exposé aux périls d'un long voyage; vous en avez soutenu toutes les incommodités pour retrouver la santé que vous avez perdue; et pourquoi après tant de démarches pénibles refuseriez-vous de tenter un expédient aussi aisé que celui que vous propose le prophète?

Et voilà, mon cher Auditeur, ce que je vous dis en finissant ce discours. Vous avez abandonné le monde et les idoles que vous adoriez autrefois : vous êtes revenu de si loin dans la voie de Dieu et dans le goût de la piété : vous avez rompu tous les engagements des passions les plus criminelles : vous avez soutenu les peines, les dégoûts, les travaux, les violences d'une conversion d'éclat; il ne vous reste plus qu'un pas à faire; on ne vous demande plus qu'une légère attention sur vous-même : si les premiers sacrifices de vos passions criminelles n'étoient pas encore faits, et qu'on les exigeât de vous, vous ne balanceriez point, vous les feriez quoi qu'il dût vous en coûter : *Et si rem grandem tibi dixisset propheta, certe facere debueras.* Et maintenant qu'on ne vous demande que des sacrifices lé-

[1] 4. Reg. 5. 13.

gers, que de simples purifications, qu'on ne vous demande presque que les mêmes choses que vous faites, mais pratiquées avec plus de ferveur, plus de foi, plus de vigilance; êtes-vous excusable de vous en dispenser? *Quanto magis quia dixit tibi : Lavare, et mundaberis.* Pourquoi rendriez-vous tous vos premiers efforts inutiles par ces légères infidélités? pourquoi auriez-vous renoncé au monde et aux plaisirs criminels, pour trouver dans la piété le même écueil que vous aviez cru éviter en sortant des voies de l'iniquité? et ne seriez-vous pas à plaindre, après avoir sacrifié à Dieu le principal, de vous perdre pour lui disputer encore mille petits sacrifices moins pénibles au cœur et à la nature? *Quanto magis quia dixit tibi : Lavare, et mundaberis.* Achevez, Seigneur, en nous ce que votre grâce y a commencé; triomphez de notre langueur et de nos foiblesses, après avoir triomphé de nos crimes; donnez-nous un cœur fervent et fidèle, puisque vous nous avez ôté un cœur criminel et dissolu; inspirez-nous cette bonne volonté qui fait les justes, puisque vous avez éteint en nous cette volonté rebelle qui fait les grands pécheurs; ne laissez pas votre ouvrage imparfait; et rendez-nous dignes de la récompense et de la vie immortelle qui n'est promise qu'à ceux qui auront été fidèles dans les petites choses comme dans les grandes. *Ainsi soit-il.*

ANALYSES DES SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LE JEUDI DE LA IIIe SEMAINE.

PREMIER SERMON. — SUR LA TIÉDEUR.

La tiédeur rend notre justice incertaine. I. Parce qu'elle éteint en nous le désir de la perfection. II. Parce qu'elle nous met hors d'état de discerner les crimes d'avec les simples offenses. III. Parce qu'elle ne laisse plus dans l'âme aucun caractère de la charité habituelle.

Ire Vérité. Tout chrétien est obligé de tendre à la perfection de son état. Jésus-Christ l'ordonne : Soyez parfaits, nous dit-il, parce que le Père céleste que vous servez, est parfait. Saint Paul regarde ce point comme le seul essentiel : oubliant tout ce qui est derrière lui, sans cesse il avance vers ce qui lui reste de chemin à faire : c'est en cela que consiste la vie de la foi ; elle n'est qu'un désir non interrompu que le règne de Dieu s'accomplisse dans notre cœur, qu'un saint empressement de former en nous la ressemblance parfaite de Jésus-Christ, qu'un gémissement excité par le sentiment de nos misères et de notre corruption, qu'un combat journalier de l'esprit contre la chair. Or ce désir de la perfection ne subsiste plus dans une âme qui se borne à l'essentiel de la loi, qui se fait un plan de

sa négligence, qui regarde comme des œuvres de surcroît celles qu'elle pourroit faire de plus.

En vain regardez-vous la perfection chrétienne comme le partage des cloîtres et des solitudes. Les moyens qu'emploient les âmes retirées du monde pour y parvenir, ne sont que de conseil, je l'avoue; mais la fin à laquelle elles tendent est de précepte, c'est la fin générale de tous les états.

IIe Vérité. Tous les péchés ne sont pas mortels; mais il y a mille transgressions douteuses par rapport aux circonstances, et sur lesquelles il est difficile de faire l'application des règles établies, pour discerner le crime d'avec la simple offense. C'est par la disposition du cœur toute seule, qu'on peut décider de la malice de ces sortes de fautes. Saül épargne le roi des Amalécites, et il est réprouvé de Dieu; Josué épargne les Gabaonites, et Dieu lui pardonne : c'est que l'infidélité de l'un vient d'un fonds d'orgueil, d'un cœur relâché dans les voies de Dieu; et que celle de l'autre est une précipitation, une surprise, et part d'un cœur encore soumis et religieux. Or connoissez-vous toute la corruption du vôtre? Paul ne se flatte pas de connoître le sien; il ne sait s'il est digne d'amour ou de haine : David est dans la même incertitude; il prie Dieu de le purifier de ses infidélités cachées : et vous croyez connoître l'état de votre conscience, vous dont presque toutes les actions sont douteuses, vous qui êtes toujours à vous demander à vous-même si vous n'avez pas été trop loin? et vous vous calmez sur des infidélités visibles et habituelles par une prétendue habitude invisible de justice, dont vous ne voyez aucune marque au dehors? Ah! vous ne savez pas que vous êtes pauvre, misérable, aveugle : *Nescis quia tu es miser*, etc.

Une âme tiède est moins capable que toute autre de juger de son état; la tiédeur épaissit ses ténèbres, elle calme ses remords; les guides les plus expérimentés sont dans l'embarras, elle y est toujours elle-même, et sent en soi quelque chose de plus coupable que les infidélités dont elle s'accuse. Il suffit d'en faire le détail pour montrer combien il est en effet difficile de décider si elles ne sont pas de vrais crimes.

IIIe Vérité. La charité habituelle a trois caractères incompatibles avec l'état de tiédeur. 1° La charité nous fait aimer Dieu et sa loi par-dessus toutes choses. Ce caractère peut-il subsister avec l'attention à étudier ses droits contre Dieu même, à ne faire que ce à quoi on se croit étroitement obligé, à n'éviter que ce qui est visiblement digne des peines éternelles? Agir ainsi, c'est se conduire en enfant prodigue; c'est se comporter en esclave; c'est n'aimer véritablement que sa propre satisfaction, que ses intérêts, que soi-même.

2° Un autre caractère de la charité est d'être timorée: elle rend l'âme plus clairvoyante, elle l'entretient dans un saint tremblement, dans de pieuses perplexités, dans une défiance continuelle; au contraire, la prétendue charité des âmes tièdes est ce qui les rassure; peut-elle être si opposée à elle-même, et produire des effets si différents?

3° Enfin la charité est vive et agissante. C'est un feu qui peut quelquefois être couvert; mais il en sort toujours des étincelles, et enfin il se rallume. Rien ne ranimant celle des âmes tièdes, qu'il est à craindre qu'elle ne soit réellement éteinte! Cependant elles demeurent tranquilles dans cet état; elles s'y fixent sans scrupule; elles se croient tout au plus endormies: peut-être, par un jugement terrible de Dieu, leur guide pense-t-il de même, tandis que Jésus-

Christ les déclare mortes, comme autrefois Lazare. Ah! c'est la tranquillité même de cet état qui en fait tout le danger, et peut-être aussi tout le crime. Comprenez qu'une vie toute naturelle n'est point la vie de la grâce, et qu'une vie de paresse est un état de mort. Au commencement de votre conversion vous avez fait les plus grands efforts, les plus pénibles sacrifices; pourquoi les rendriez-vous inutiles, en refusant d'en faire de moins considérables? *Si rem grandem dixisset tibi propheta, certe facere debueras, quanto magis quia nunc dixit tibi: Lavare, et mundaberis.*

LE JEUDI DE LA IIIe SEMAINE.

SECOND SERMON. — SUR LA TIÉDEUR.

La *tiédeur annonce une chute certaine: I. Parce que les grâces spéciales, nécessaires pour persévérer dans la vertu, ne sont plus données dans cet état. II. Parce que les passions qui nous entraînent au vice s'y fortifient. III. Parce que tous les secours extérieurs de la piété y deviennent inutiles.*

Ire Partie. *L'innocence même des plus justes a besoin du secours continuel de la grâce.* C'est elle seule qui opère leur fidélité; mais c'est aussi leur fidélité seule qui mérite la conservation de la grâce. Il faut que Dieu donne des marques plus continuelles de protection à ceux qui lui en donnent de continuelles d'amour : il est juste, au contraire, qu'il paie l'indifférence des âmes tièdes par la sienne; ainsi la peine inséparable de la tiédeur est la privation des grâces de protection.

Cette privation a deux conséquences terribles pour ces âmes infortunées. Premièrement, elles demeurent vides de Dieu, et comme abandonnées à leur propre foiblesse; ayant quelques ressources prises dans la nature, mais qui ne sauroient aller loin; ayant des secours généraux avec lesquels on peut persévérer, mais n'ayant plus ces grâces spéciales avec lesquelles on persévère infailliblement. Secondement, le joug de Jésus-Christ devient accablant pour elles; son calice amer; les devoirs pesants; la retraite ennuyeuse; les prières fatigantes; les mortifications insupportables; la vie, un dégoût perpétuel; leur état, un état de violence et de neutralité qui ne peut être durable, parce qu'il faut, surtout à certains cœurs, un objet déclaré: si ce n'est pas Dieu qui les intéresse, ce sera bientôt le monde.

Il est vrai qu'il y a des âmes qui paroissent se maintenir dans une espèce d'équilibre et d'insensibilité; mais il est vrai aussi que cet état ne défend que des crimes qui coûtent et qui embarrassent; il laisse subsister les passions et les foiblesses secrètes, qui forment toujours une corruption aux yeux de Dieu.

Il est vrai encore que l'onction qui adoucit la pratique des devoirs, manque souvent aux âmes les plus saintes; mais entre elles et les âmes tièdes il y a trois différences. Premièrement, l'âme fidèle se trouve, malgré ses dégoûts, plus heureuse qu'elle n'étoit avant sa conversion, au lieu que l'âme tiède commence à regarder le crime comme la ressource de ses ennuis. Secondement, l'âme fidèle est soutenue au milieu de ses aridités par le calme d'une conscience qui ne lui reproche point de crimes; au lieu que l'âme tiède porte une conscience inquiète, et que n'ayant plus de soutien, cet état d'agitation finit par la paix funeste du péché. Troisièmement, les dégoûts de l'âme fidèle sont des épreuves;

ceux de l'âme tiède sont des punitions : l'une trouve en Dieu un père tendre, qui supplée par une protection puissante aux douceurs qu'il lui refuse; l'autre éprouve la sévérité d'un juge qui, à la soustraction des adoucissements, va faire succéder un arrêt de mort.

Il est vrai enfin que tout excès, même dans la piété, ne vient pas de l'Esprit de Dieu; mais il n'est pas moins vrai qu'on ne persévère qu'en se donnant à Dieu sans réserve; que les âmes qui veulent accommoder la piété avec les maximes du monde, qui se relâchent de leur première ferveur, sont sur le point de retomber dans le crime; et que c'est sur ces indices que les gens mêmes du monde prophétisent la rechute des personnes qui s'étoient converties.

IIe Partie. *Nous pouvons affoiblir nos passions, mais elles ne meurent qu'avec nous : c'est en les combattant qu'on les apaise; en les ménageant, on les rend indomptables. La tiédeur n'étant rien autre chose qu'une indulgence habituelle envers les passions, les fortifie donc continuellement.* De cette nouvelle force qu'elles acquièrent, s'ensuivent trois effets également funestes. Premièrement, dans les occasions essentielles, le devoir trouve en nous des difficultés insurmontables : il en trouve bien quelquefois dans les âmes les plus ferventes, et qui mortifient le plus leurs penchants; comment des cœurs à demi séduits seroient-ils à l'épreuve de ces difficultés? Secondement, le crime s'aplanit, et n'excite pas en nous plus de répugnance qu'une simple faute; nous nous sommes si fort approchés du crime, que nous franchissons le dernier pas sans le savoir; une apparence de vie nous rassure, et nous nous endormons tranquillement dans la mort. Troisièmement, notre cœur demeurant toujours au-dessous de ce qu'il se propose, nous tombons dans le crime, parce que nous n'a-

vons résolu précisément que de l'éviter; les justes mêmes doivent beaucoup entreprendre pour exécuter peu : à combien plus forte raison y sont obligées les âmes tièdes, que le poids de leurs infidélités fait tomber toujours fort loin du lieu où elles avoient cru arriver? En vain voudrions-nous nous excuser, en disant que nous sommes foibles; c'est précisément parce que nous le sommes, que nous devons être plus circonspects et plus fervents.

IIIe Partie. *Les secours extérieurs de la religion sont inutiles aux âmes tièdes.* Premièrement, les sacrements sont pour elles des remèdes usés, dangereux par la tiédeur avec laquelle elles en approchent, et par la confiance qu'ils leur inspirent : n'opérant plus en elles un accroissement de vie, ils y opèrent la mort. Secondement, la prière n'est plus pour elles qu'une occupation oiseuse, où elles ne trouvent aucun goût, d'où elles ne tirent aucun fruit : rien ne les soutient, ni ne les défend, ni ne les ranime; tout les dégoûte, tout les fatigue, tout les accable; dans cet état un souffle les renverse, et pour les voir tomber, il n'est pas même nécessaire de les voir attaquées.

Au reste, où l'expérience parle, les raisonnements sont inutiles. Souvenez-vous d'où vous êtes tombés, pécheurs; remontez à la source de vos désordres : cette source étoit imperceptible; il en est sorti un torrent qui vous inonde; la tiédeur vous a conduits insensiblement dans l'abîme où vous êtes. Le démon ne propose pas le crime du premier coup; il attaque en serpent avant que d'attaquer en lion. Les crimes ne sont pas le coup d'essai du cœur; la chute de David fut préparée par l'oisiveté et par l'indiscrétion; celle de Salomon, par une vie molle; celle de Judas, par l'amour de l'argent; celle de Pierre, par la présomption. Levez-vous donc, âmes lâches : le Seigneur est le Dieu des forts;

il ne récompense que le courage et le travail; son royaume n'est pas la chair et le sang, mais la force et la vertu de Dieu.

LE VENDREDI DE LA IIIe SEMAINE.

LA SAMARITAINE.

Semblables *à la femme de Samarie, nous opposons à la grâce de Jésus-Christ trois excuses. I. Celle de l'état. II. Celle de la difficulté. III. Celle de la variété des opinions et des doctrines sur la règle des mœurs.*

Ire Partie. Lorsqu'on nous propose le modèle d'une vie chrétienne, nous répondons qu'une vie si réglée est inalliable avec notre état, et que le monde a ses usages comme le cloître. Mais, 1° la religion ne distingue que deux sortes de devoirs, dont les uns sont particuliers à chaque état; les autres, sans distinction d'état, sont communs à tous ceux qui ont été baptisés : êtes-vous moins chrétiens que les solitaires? avez-vous une autre espérance, un autre Évangile, un autre chef, une autre patrie, d'autres obligations essentielles, ou au moins des exceptions et des dispenses accordées par Jésus-Christ? ses maximes sont les devoirs du monde, puisque c'est par elles que le monde sera jugé.

2° Cette distinction de ceux qui sont du monde, d'avec ceux qui n'en sont pas, ne provient que de la corruption des mœurs. Elle étoit inconnue aux premiers fidèles; ils avoient tous renoncé au monde : être chrétien et n'être plus du monde, c'étoit pour eux la même chose : vous êtes

du monde, dites-vous? c'est votre crime, et vous en faites votre excuse?

3° De quoi prétendez-vous être dispensés en disant que vous êtes du monde? de la pénitence? oui, si vous y vivez plus saintement: de la prière? oui, si vous y avez moins besoin du secours de la grâce: de la retraite? oui, si le commerce du monde vous porte à Dieu: de la vigilance, des efforts? oui, si les passions sont moins vives dans le monde, les obstacles plus rares, les devoirs plus faciles à remplir.

4° La foi doit être plus ferme dans le monde que dans le cloître, la charité plus enracinée, la vigilance plus soutenue, la prière plus fervente, la résistance plus fidèle; les pratiques du cloître ne sont que des moyens particuliers prescrits pour faire observer plus sûrement des devoirs communs à tous les états: avec moins de secours et plus d'obstacles, vous avez les mêmes obligations à remplir; des vertus sans la pratique desquelles vous êtes perdus, sont plus difficiles à pratiquer dans le monde que dans le cloître. Les austérités que vous reléguez dans le cloître, y sont donc moins nécessaires que dans le monde: cependant les solitaires trouvent encore dans leurs asiles des sujets de crainte, des combats, des agitations; et vous, au milieu des périls, vous seriez dispensés de veiller?

5° Enfin, comparez votre vie passée avec celle des solitaires, les satisfactions que vous devez à Dieu avec celles qu'ils lui doivent; et vous verrez si les gémissements, les privations, les austérités, sont leur partage plutôt que le vôtre. Si la femme de notre évangile fût née à Jérusalem, cet avantage auroit pu lui faire un motif de sécurité: vous pourriez en avoir un, si vous viviez dans la solitude: vous êtes du monde, comme elle étoit de Samarie; comme elle, vous nous opposez un état qui vous éloigne du salut.

IIe Partie. On diffère sa conversion, parce qu'on se flatte que c'est une démarche facile; lorsqu'il s'agit enfin de se convertir, on se rebûte par la difficulté de l'entreprise. Le moyen, dit-on, de sonder les abîmes d'une conscience si long-temps souillée, de refondre un caractère fragile et opposé à la piété, de mener une vie chrétienne, dont le détail est effrayant.

Mais, 1° l'état déplorable de votre conscience devroit lui-même vous porter à l'entreprise qui vous fait peur. Est-ce donc la connoissance de vos maux qui vous éloigne du remède? est-ce le sentiment de votre esclavage qui vous fait refuser votre liberté? souffrez-vous moins en cachant vos plaies? C'est votre soulagement qu'on vous propose, en vous invitant à les découvrir au ministre de Jésus-Christ; vous avez tout à attendre de sa charité : dès que vous aurez ouvert votre cœur, la paix y renaîtra; toute la difficulté que je trouve ici, est de vivre dans la situation où vous êtes.

2° Vous désespérez de pouvoir réformer votre caractère. Mais quand cette réforme vous coûteroit plus qu'à un autre, n'avez-vous point plus de crimes à expier? d'ailleurs l'éternité ne mérite-t-elle pas que vous vous fassiez les violences que vous vous faites tous les jours pour le monde? n'êtes-vous pas obligé sans cesse de surmonter vos penchants, de gêner votre tempérament, de sacrifier vos inclinations, de vaincre vos passions, ou de les contrefaire? Ces contraintes vous ont disposé plus que vous ne croyez à celles de l'Évangile. De plus, cette réforme est peut-être moins difficile maintenant; l'expérience vous a désabusé; la bienséance exige de vous des mœurs plus sérieuses; mille contre-temps vous ont dégoûté du monde, et vous ont appris qu'il vous goûtoit moins. Au milieu de ses amusements vous ne trouvez plus qu'inquiétude et qu'ennui; tout cela vous prépare à l'ou-

blier, à le mépriser. Enfin la conversion est-elle l'ouvrage de l'homme? ce qu'il ne peut seul, ne le peut-il pas aidé de Dieu? Les cœurs les plus corrompus sont quelquefois ceux où la grâce opère de plus grandes choses; elle change les inclinations, elle forme un cœur nouveau, elle est plus forte que la nature.

3° Les rigueurs d'une vie chrétienne vous épouvantent, et il ne vous semble pas que des hommes puissent accomplir exactement l'Évangile. C'est une excuse injurieuse à Dieu; l'Évangile étant sa loi, est nécessairement une loi sage, conforme à nos besoins, proportionnée à notre foiblesse, utile à nos misères: Dieu, en la donnant, n'a point cherché son intérêt, mais le nôtre; et rien en effet de si propre que cette loi à nous rendre heureux. Mais tel est l'artifice du démon, dit saint Augustin; n'ayant pu anéantir l'Évangile en rendant Jésus-Christ méprisable, il a essayé de l'anéantir, en faisant passer cette loi pour impraticable: *Lex illa divina, ineffabilis; sed quis illam implet?* D'ailleurs cette excuse est injuste dans la bouche de ceux qui l'allèguent; ils se plaignent de l'impossibilité de la vie chrétienne, et ils n'en ont jamais fait l'épreuve: qu'ils prononcent sur les peines et les dégoûts de la vie du monde, leur jugement est recevable; n'ayant point essayé de la vertu, ils ne doivent pas décider de ce qu'ils ne connoissent point. Rebutés comme les Israélites, ils disent que la terre où on veut les faire entrer est couverte de monstres et de géants: *Terra devorat habitatores suos.* Témoins du contraire, nous leur disons, comme Josué et Caleb, que cette terre est excellente: *Terra quam circuivimus valde bona est.* Oui, si vous connoissiez le don de Dieu, les consolations qu'on éprouve à son service, la tranquillité qu'on y goûte, les facilités que la grâce y ménage à notre foiblesse, vous ne diffé-

reriez pas un instant votre conversion : vous ne craignez la vertu que parce que vous ne la connoissez pas.

IIIe Partie. La dernière excuse qu'oppose le pécheur, c'est la variété des opinions sur le règlement des mœurs ; de cette variété il conclut que l'Évangile ne renfermant rien de trop assuré, il peut vivre tranquille dans ses égarements.

Mais, 1° il n'y a que des âmes timorées qui puissent se plaindre que cette variété d'opinions les jette dans la perplexité : ne croyant jamais marcher par un chemin assez sûr, elles ont des doutes sur lesquels il n'est pas toujours facile de prononcer, et elles peuvent trouver dans le sanctuaire ici une indulgence qui les rassure, ailleurs une sévérité qui les alarme. Mais le déréglement de la Samaritaine étoit clair pour elle ; il n'y avoit ni à Jérusalem, ni à Garizim, aucune loi qui pût l'autoriser : de même, pécheurs, il n'y a point de variété de sentiments par rapport à vos passions honteuses ; partout on vous condamne ; partout on vous dit que les fornicateurs, les adultères, les impudiques, les adorateurs d'idoles, n'entreront point dans le royaume de Dieu. Cette uniformité d'opinions ne vous ramène point à la vérité. Commencez donc par renoncer à des désordres qui n'ont pour eux aucun suffrage, pas même le vôtre : adorez un Dieu en esprit et en vérité ; alors ne cherchant que Dieu partout, partout vous le trouverez ; alors vous gémirez devant le Seigneur de la variété des décisions, et vous lui demanderez qu'il manifeste sa vérité.

2° On n'allègue cette frivole excuse, que parce qu'on ne veut point se convertir. A l'exemple des Samaritains, on ne sait ce qu'on adore : on veut retenir comme eux le fond de la religion ; mais comme eux on y veut mêler des usages profanes et favorables aux passions : la conscience ne ratifiant point ce mélange, on n'est pas d'accord avec soi-même :

pour se calmer, on suppose que les ministres eux-mêmes ne sont pas d'accord entre eux ; on fonde sa sécurité sur leurs dissensions prétendues ; et parce qu'on craint la vérité, on est bien aise qu'elle soit obscurcie.

Telle étoit la disposition de la Samaritaine. Sollicitée au dedans et au dehors, elle vouloit encore différer sa conversion : Quand le Messie sera venu, dit-elle, il nous annoncera toutes choses ; c'est moi-même, lui répond Jésus-Christ, et si vous laissez perdre l'heureux moment où je vous parle, vous périssez sans ressource. Jésus-Christ nous dit la même chose : Voici le don de Dieu ; ne différez plus une conversion que vous avez attendue en vain de l'âge, du loisir, de la rupture de vos engagements : voici le moment favorable, regardez-le, ou comme le comble de mes miséricordes sur votre âme, ou comme le terme fatal de ma bonté et de ma patience.

LE IVe DIMANCHE DE CARÊME.

SUR L'AUMÔNE.

Division. *I. Le devoir de l'aumône établi contre les vaines excuses de la cupidité. II. Le devoir de l'aumône sauvé des défauts mêmes de la charité.*

Ire Partie. Un peu d'attention à la sagesse de la Providence, aux lois de la nature, à celles de la religion, suffit pour persuader le monde que l'aumône est un devoir. Mais on allègue différents prétextes pour s'en dispenser : on n'est pas assez riche ; les temps sont malheureux ; il y a trop de pauvres à secourir.

Première excuse. Sans avoir un revenu infini, on a, dit-on, une infinité de dépenses à faire. Mais s'il est vrai, d'une part, que les bornes du nécessaire ne sont pas également étroites dans tous les états ; de l'autre, il est incontestable que le superflu des riches appartient aux pauvres. Ce principe supposé, je fais quatre questions. Je demande premièrement, si c'est à la cupidité à régler le nécessaire ? Si c'étoit à elle, plus on auroit de passions à satisfaire, moins on seroit obligé d'être charitable : c'est donc à la foi à le régler ; or la foi adjuge aux pauvres ce qui ne tend qu'à nourrir la vie des sens, qu'à flatter les passions, qu'à autoriser les pompes et les abus du monde. Je demande, secondement, si pour être né riche, on en est moins chrétien ? Non, sans doute, ou bien il faut dire que ce n'est qu'aux pauvres que Jésus-Christ a défendu le faste et les plaisirs. L'Évangile interdit aux riches tous les avantages qu'ils peuvent, selon le monde, retirer de leur prospérité. Ce n'est pas pour vous que vous êtes nés opulents, mais pour la veuve et l'orphelin : vos biens sont des dépôts mis en vos mains pour leur être conservés plus sûrement : vous n'êtes que les ministres de la Providence envers eux : sans cela votre élévation ne seroit pas l'ouvrage de Dieu. Je demande, troisièmement, ce que peuvent retrancher aux besoins prétendus des riches, les modiques largesses qu'on leur demande ? Dieu n'exige pas qu'ils vendent leurs biens, leurs palais ; mais il exige que la dépense qu'ils feront ne les mette point hors d'état de couvrir la nudité de ses serviteurs ; que de leurs tables délicates il tombe quelques miettes pour les Lazares ; que leur goût pour les peintures ne leur fasse pas oublier les images vivantes de Jésus-Christ ; que tandis que le jeu est un gouffre où va fondre tout leur bien, ils n'en allèguent pas la médiocrité, lorsqu'il s'agit de soulager leurs frères.

Je demande, quatrièmement, pourquoi c'est ici la seule circonstance où ils se plaignent de la modicité de leurs revenus, eux qui en toute autre occasion veulent passer pour riches? Ah! ils disent qu'ils sont pauvres, et eux seuls ne veulent pas voir qu'ils sont comblés de biens.

Seconde excuse. Les temps sont malheureux, dites-vous. Mais premièrement, c'est précisément pour cela que vous devez vous attendrir envers les indigents : si vous vous ressentez de ces malheurs, combien n'en doivent-ils pas souffrir? Secondement, ce malheur des temps est la peine de votre dureté envers les pauvres; c'est donc par des aumônes, et non par de vaines prières, qu'il faut apaiser la colère de Dieu : les pauvres ont les clefs du ciel : leurs vœux règlent les temps et les saisons : ce n'est que par rapport à eux que Dieu vous punit ou vous favorise. Troisièmement, vos passions souffrent-elles de la misère publique? Si elle vous oblige à quelque retranchement, retranchez du moins vos crimes, avant que de retrancher de vos devoirs. Dieu, en frappant de stérilité les provinces, veut ôter aux grands les occasions des excès ; regardez-vous comme des criminels publics ; portez seuls l'amertume des fléaux qui ne sont destinés qu'à vous punir. Si les divers abus que vous faites de vos richesses vont toujours leur train, malgré ces fléaux ; si l'indigence seule en souffre, Dieu, en les faisant pleuvoir sur la terre, n'auroit donc voulu frapper que des malheureux?

Troisième excuse. Il y a, dit-on, trop de pauvres à secourir. Mais premièrement, d'où vient cette multitude d'indigents que nos pères n'ont point vue dans les plus grandes calamités? N'est-ce pas d'un luxe qui engloutit tout? Il n'y avoit point d'indigents parmi les premiers chrétiens ; pourquoi y en a-t-il tant parmi nous? C'est que leurs pauvres

mêmes étoient charitables, et que nos riches sont cruels : c'est qu'ils étoient tous modestes et sobres, et que nous sommes fastueux et intempérants : c'est qu'ils n'avoient d'ambition que pour le ciel, et que nous n'en avons que pour la terre : c'est que leurs retranchements faisoient la richesse du pauvre, et que nos profusions font sa misère. Si chacun mettoit à part une certaine portion de ses biens pour la subsistance des indigents, on verroit renaître l'égalité, la sainteté même des premiers fidèles : tout changeroit de face ; et les ennemis de la foi seroient encore forcés de reconnoître la divinité de notre religion. Secondement, c'est précisément parce que le nombre des pauvres est grand, que le devoir de l'aumône est plus indispensable : la miséricorde doit croître avec les misères : elle doit interdire, comme superflues, des dépenses qui hors de là seroient peut-être nécessaires : ni l'humanité, ni la raison, ni la religion, ne vous permettent point d'être seuls heureux. Alors les excès de charité sont pour vous une loi de justice ; alors vos profusions méritent d'être punies même par les lois des hommes : peut-être cependant savez-vous mettre à profit et apprécier la nécessité des pauvres. Dieu les vengera ; ils seront vos accusateurs ; et dépouillés pour jamais de vos biens, il ne vous restera pour partage que la malédiction prononcée contre les riches impitoyables : *Nudus eram, etc. Ite in ignem, etc.*

IIe Partie. Il y a quatre règles à observer en accomplissant le devoir de l'aumône : la charité doit être secrète, universelle, douce, vigilante.

1e Jésus-Christ multipliant les pains dans un lieu écarté, afin de n'avoir pour témoins de sa miséricorde que ceux qui en devoient ressentir les effets, nous apprend que notre charité doit être secrète ; sans cette condition nos aumônes sont

perdues pour l'éternité. On voit peu de gens qui publient leurs œuvres sur les toits; mais on en voit beaucoup qui n'ont des yeux que pour les misères d'éclat : il y en a qui prennent des mesures pour cacher leurs largesses, mais qui ne sont pas fâchés qu'une indiscrétion les trahisse : on n'est pas plus humble dans ses libéralités envers les temples du Seigneur; sur les murs sacrés, des inscriptions immortalisent l'orgueil des bienfaiteurs; à l'autel, le prêtre est revêtu des marques de leur vanité. Salomon dans le temple de Jérusalem ne fit graver que le nom du Seigneur : les plus riches d'entre les premiers fidèles voyoient avec plaisir leurs noms confondus avec ceux de leurs frères qui avoient fait moins de largesses. La charité est cette bonne odeur de Jésus-Christ, qui s'évanouit dès qu'on la découvre : il est bon que nos frères voient nos œuvres; mais il ne faut pas que nous les voyions nous-mêmes : semblables à ces fleuves qui ont presque toujours coulé sous la terre, les aumônes secrètes arrivent bien plus pures dans le sein de Dieu.

2° Jésus-Christ ne rejetant personne de cette multitude qui s'offre à lui, nous apprend que notre charité doit être universelle : il condamne ces libéralités de goût et de caprice, qui ne semblent ouvrir notre cœur à certaines misères, que pour le fermer à toutes les autres; qui ont leurs jours fixes, leurs lieux, leurs personnes; la vraie charité n'est point si méthodique : il condamne cet examen que nous faisons des besoins qu'on nous expose; la vraie charité n'est point si scrupuleuse; c'est Jésus-Christ qui reçoit l'aumône donnée même à un imposteur, et la récompense est attachée à l'intention de celui qui la donne.

3° Jésus-Christ attendri à la vue d'un peuple errant et dépourvu, nous apprend que notre charité doit être douce. Vous accompagnez souvent vos aumônes de tant de dureté,

que le refus seroit moins accablant; vous reprochez aux pauvres leurs forces, et vous ne faites aucun usage des vôtres; leur paresse, et vous vivez dans une mollesse indigne; leur vie inutile, et la vôtre est criminelle. La pitié qui compatit à leurs maux, les console autant que la charité qui les soulage. Au théâtre, les malheurs d'un héros fabuleux vous attendrissent; Jésus-Christ souffrant dans un de ses membres est-il indigne de votre pitié?

4° Jésus-Christ découvrant le premier les besoins du peuple, nous apprend que notre charité doit être vigilante. Cette vigilance est une suite du précepte de l'aumône. Les riches sont les pasteurs des pauvres selon le corps; et ils sont coupables devant Dieu des suites qu'auroit prévenues un secours offert à propos. On n'exige pas que vous découvriez tous les besoins secrets d'une ville; mais on exige que dans votre quartier vous ne soyez pas environnés à votre insu de mille malheureux, qui sont blessés de votre pompe et de votre prospérité; que dans vos terres vous connoissiez les personnes que l'épuisement et les infirmités, le sexe et l'âge, mettent ou hors d'état de gagner leur vie, ou en danger de perdre leur innocence.

Voilà les règles de l'aumône chrétienne : en voici les fruits. Premièrement, elle est une source de bénédictions, même temporelles : c'est une usure sainte, elle intéresse Dieu dans notre fortune. Secondement, elle nous cause la joie la plus pure que nos biens puissent nous procurer : quel plaisir de faire des heureux! quelle consolation de penser que des âmes affligées lèvent les mains au ciel pour nous! Troisièmement, elle aide à expier les crimes de l'abondance, à nous ouvrir les portes du ciel : la grâce se réserve de grands droits sur une âme où la charité n'a pas encore perdu les siens : la conversion d'un bon cœur n'est jamais désespérée. Aimez

donc, secourez, respectez les pauvres, afin qu'au grand jour Jésus-Christ vous dise : *Venez, les bénis de mon Père, etc.*

LE LUNDI DE LA IVe SEMAINE.

SUR LA MÉDISANCE.

Division. *Rien de plus frivole que les prétextes qui justifient à nos yeux la médisance. Elle ne peut être excusée : I. Ni par la légèreté des défauts que nous censurons ; II. Ni par la notoriété publique ; III. Ni par le zèle de la vérité et de la gloire de Dieu.*

Ire Partie. En vain prétendez-vous excuser vos médisances par la légèreté des défauts que vous censurez ; les motifs en sont toujours mauvais, les circonstances criminelles, les suites irréparables.

1° Tout votre but, dites-vous, est de vous réjouir sur des défauts qui ne déshonorent pas. Joie cruelle, qui attriste votre frère ! plaisir pervers, qui naît d'un vice ! Une parole oiseuse est interdite ; découvrir la honte de ses proches est un crime ; un terme de mépris est, selon Jésus-Christ, digne d'une punition éternelle ; et vous seriez innocent ? La charité se réjouit-elle du mal ? un chrétien peut-il s'égayer aux dépens d'un membre de Jésus-Christ ? n'y a-t-il pas mille sujets édifiants de conversations, dignes de la joie des fidèles ? Approfondissez le secret de votre cœur ; n'est-ce point d'une jalousie secrète que naissent vos censures ? elles tombent toujours sur la même personne, et tout autre vous trouve indulgent. Ne voulez-vous point flatter un grand à qui votre frère ne plaît pas ? ne sacrifiez-vous point sa répu-

tation à votre fortune? Non, dites-vous; si je médis quelquefois, c'est pure indiscrétion. Je le veux : ce vice si indigne d'un chrétien, peut-il en justifier un autre? votre frère souffre-t-il moins de votre indiscrétion, qu'il ne souffriroit de votre malice? sa réputation en est-elle moins flétrie? n'est-ce pas un crime d'être capable d'indiscrétion en ce point? Quelle attention scrupuleuse n'avez-vous pas sur ce qui intéresse votre honneur! en ayant si peu pour ce qui touche votre frère, l'aimez-vous comme vous-même?

2°. Le monde aujourd'hui appelle légères des médisances qui ne le sont point. Je suppose que les vôtres le soient en effet, et je dis qu'elles sont toujours criminelles dans leurs circonstances. Premièrement, votre frère n'a que des défauts légers; il en est donc plus digne de votre indulgence, de votre respect; et vous le décriez : quelle dureté, quelle injustice! Secondement, auriez-vous la même idée des défauts que vous censurez, si on vous les reprochoit à vous-même? Alors vous grossiriez tout; tout vous paroîtroit essentiel. Faut-il que tout soit léger contre votre frère, et que contre vous tout soit digne de vengeance? Troisièmement, en censurant des défauts même légers, n'y ajoutez-vous rien du vôtre? ne donnez-vous point à penser, par des conjectures malignes, par certains gestes, par certaines expressions, même par un certain silence? Quatrièmement, la personne que vous attaquez n'est-elle point d'un sexe où tout bruit est un déshonneur public, où n'être pas loué est presque un affront? Cinquièmement, n'est-ce point à vos maîtres que s'en prennent vos censures, à ceux que Dieu a établis sur vos têtes, et que sa loi vous ordonne de respecter? Sixièmement, ne censurez-vous point les oints du Seigneur, auxquels il vous défend de toucher? Leur conversation peut n'être pas toujours sainte : mais, outre que c'est

ordinairement pour punir le déréglement des peuples, que Dieu permet qu'il sorte du sanctuaire même une odeur de mort; et que dès lors les infidélités des prêtres doivent plutôt être le sujet de vos larmes que celui de vos censures; quand même le ministre mériteroit quelque mépris, pouvez-vous, sans sacrilége, ne pas respecter son ministère? Septièmement enfin, n'attaquez-vous point des personnes qui font une profession publique de piété? Vous autorisez donc ceux qui vous écoutent à penser qu'il y a peu de vrais gens de bien sur la terre, et vous confirmez les préjugés du monde contre la vertu? Les justes peuvent chanceler quelquefois; mais ils sont les serviteurs de Dieu, qui prend sur lui les plus légers mépris dont on ose les déshonorer : Il vengea Élisée, Élie, David, de dérisions qui sembloient pardonnables; toucher à ceux qui le servent, c'est toucher à la prunelle de son œil.

3° Enfin les médisances mêmes que vous appelez légères, sont criminelles par rapport à leurs suites toujours irréparables. Tous les crimes peuvent être expiés par les vertus contraires; nul remède, nulle vertu ne peut réparer celui de la détraction. Vous n'avez révélé qu'à un seul les vices de votre frère; mais ce confident en aura bientôt d'autres qui instruiront les premiers venus de ce qu'ils auront appris; chacun, en le racontant, y ajoutera de nouvelles circonstances; ainsi une source presque imperceptible, mais grossie dans sa course par mille ruisseaux étrangers, deviendra un torrent qui inondera la cour, la ville et la province : en un mot, votre frère sur qui vous n'avez voulu que plaisanter, sera décrié formellement, flétri éternellement. En vain, pour vous opposer au déchaînement public, chanterez-vous ses louanges; vous serez seul, et vos éloges, venus trop tard, ne lui attireront que des satires : vous médisez par la

bouche de vos citoyens; vous êtes coupable du crime de ceux qui les écoutent : quelle pénitence pourra expier de tels maux ? votre mort même n'y remédiera pas ; le scandale vous suivra, et des auteurs licencieux l'éterniseront.

IIe Partie. La médisance, lors même qu'elle roule sur des fautes publiques, est criminelle; parce qu'alors même elle blesse l'humilité, la charité, la justice:

1° L'humilité, en nous représentant vivement nos fautes, nous ôte le loisir de remarquer celles de nos frères : elle nous fait bénir Dieu de ce qu'étant tombés peut-être dans les mêmes égarements, nous n'avons pas été déshonorés comme eux : elle nous fait craindre qu'il n'ait épargné notre confusion en ce monde, que pour la rendre plus amère et plus durable en l'autre. *Que celui d'entre vous qui est sans péché*, disoit Jésus-Christ, *jette contre cette femme la première pierre* : je vous dis aujourd'hui la même chose. Cette personne vient de perdre sa réputation, et vous vous glorifiez encore de la vôtre : vous êtes plus heureuse qu'elle; êtes-vous plus innocente? Dieu, peut-être, va révéler votre honte : vous vous armez du glaive de la langue; vous serez percée du même glaive; et quand vous seriez exempte des vices que vous blâmez, Dieu vous y livrera. En effet, la honte est la punition de l'orgueil : Pierre, le plus ardent à détester la perfidie de Judas, tombe lui même dans l'infidélité. Rien ne nous attire tant l'abandon de Dieu, que le plaisir malin avec lequel nous relevons les fautes de nos frères.

2° La charité ne nous permet pas plus que l'humilité de censurer des fautes même publiques. *Elle n'agit point en vain* : or, quoi de plus inutile que de divulguer ce qui est déjà public? Quel est votre objet? de blâmer votre frère? mais, percé de mille traits, il est assez puni : il mérite désormais toute votre pitié. De plaindre son infortune? mais

la compassion rouvre-t-elle les plaies d'un malheureux? De justifier vos soupçons précédents? mais vous venez donc triompher de sa chute, et vous glorifier de la malignité de vos jugements? Ah! vous êtes vous-même dans une occasion de péché dont le public murmure déjà: c'est ici où il faudroit exercer votre art des conjectures. D'ailleurs, la charité gémit des scandales, de l'avantage qu'en tirent les impies et les libertins, de l'occasion qu'ils donnent aux âmes foibles de tomber dans les mêmes désordres: vous devez donc par votre silence contribuer à les assoupir. Quand tout le monde en parleroit, conclure que vous pouvez en parler à votre tour, c'est barbarie: l'humanité seule nous apprend qu'il est beau de se déclarer pour les malheureux.

3° Enfin, en censurant des fautes même publiques, vous violez les lois mêmes de l'équité. Car premièrement, mettez-vous à la place de votre frère: croiriez-vous que l'exemple public lui donnât contre vous le droit que vous prenez contre lui? Secondement, que savez-vous si le premier auteur de ces discours publics n'est point un imposteur? Un ennemi, un concurrent, un envieux, peuvent avoir calomnié votre frère: le public a peut-être recueilli avec malice une simple indiscrétion, et réalisé une pure conjecture. Susanne a été décriée; n'étoit-elle pas innocente? Jésus-Christ l'a été; excuseriez-vous ceux qui parloient de lui comme d'un séducteur? vous vous exposez donc à la calomnie envers votre frère. Troisièmement, que savez-vous si son repentir n'a pas déjà expié sa faute devant Dieu? en ce cas, quelle injustice de faire revivre des fautes que le Seigneur a oubliées! Quatrièmement, on savoit confusément que la conduite de votre frère n'étoit pas exempte de reproche; pourquoi venez-vous éclaircir les faits, expliquer tout le mystère, étouffer un reste d'honneur qu'il conservoit encore? Cinquièmement,

peut-être par un rang, par une naissance qui donnent de l'autorité sur les esprits, confirmez-vous des bruits qu'on ne tenoit que de certaines personnes sans aveu : votre silence seul eût pu arrêter la diffamation publique, et votre censure l'autorise. Ah! Dieu lui-même dissimule les péchés des hommes; dissimulons-les à notre tour, et ne prévenons point le temps de ses vengeances.

IIIe Partie. Enfin la médisance se couvre quelquefois du voile de la piété. Si l'on censure les pécheurs, c'est par zèle, dit-on ; c'est par haine pour le vice. C'est une illusion; la piété, dont la charité est l'âme, ne nous dispense point de la charité. Voici donc les règles que prescrit l'Évangile sur le véritable zèle. Premièrement, le vrai zèle gémit des scandales qui déshonorent l'Église; mais il n'en gémit que devant Dieu ; il lui en parle souvent dans ses prières, mais il les oublie devant les hommes. Secondement, la piété ne nous donne point d'empire sur nos frères; s'ils tombent, ou s'ils demeurent fermes, c'est l'affaire du Seigneur; nos plaintes sur leurs désordres partent d'un fonds d'orgueil, de malignité, de légèreté, d'inquiétude ; elles déshonorent la piété, et justifient les discours des impies contre l'homme de bien. Troisièmement, le zèle réglé cherche le salut et non la diffamation du pécheur; il se rend aimable pour se rendre utile; il est plus touché du malheur de son frère qu'aigri de ses fautes; il voudroit pouvoir se les cacher à soi-même, et il sent bien que les censurer, c'est augmenter le scandale. Quatrièmement, ce zèle censeur est inutile à celui qu'il attaque puisqu'il est absent; il lui est nuisible, puisqu'il ne sert qu'à l'aigrir en blessant sa réputation; il est nuisible à ceux qui vous écoutent, et leur apprend à ne plus mettre la médisance au rang des vices. Le vrai zèle est humble, simple, miséricordieux, délicat et timoré; une langue qui

a confessé Jésus-Christ ne doit plus être inquiète, dangereuse, pleine de fiel et d'amertume contre ses frères : *Lingua Christum confessa non sit maledica, non turbulenta ; non convitiis perstrepens audiatur.* Saint Cyprien.

LE MARDI DE LA IVe SEMAINE.

DES DOUTES SUR LA RELIGION.

Division. *La plupart de ceux qui se disent incrédules, ne le sont pas en effet. I. C'est le déréglement qui propose les doutes, sans oser les croire. II. C'est l'ignorance qui les adopte, sans les comprendre. III. C'est la vanité qui s'en fait honneur, sans pouvoir s'en faire une ressource.*

Ire Partie. Trois réflexions montrent que les doutes des prétendus incrédules sont des doutes de déréglement. Premièrement, c'est le déréglement qui a formé leurs doutes, et non pas leurs doutes le déréglement. Secondement, c'est à leurs passions qu'ils tiennent, et non à leurs doutes. Troisièmement, ils n'attaquent que les vérités incommodes aux passions.

1° On n'a encore vu personne commencer par des doutes sur la foi; et des doutes, tomber dans la débauche : on se livre d'abord au plaisir; ensuite on croit qu'il est impossible de se faire violence; enfin, on conclut que cette violence est inutile. Que pensoit-on avant que d'avoir renoncé à la pudeur? alors, le cœur n'étant point gâté, la foi paroissoit respectable, la raison étoit soumise, on ne se formoit pas même de difficultés : dès que les mœurs ont changé, on

a eu des doutes : ce n'est donc pas la force de la raison qui les a enfantés, c'est la corruption du cœur ; c'est même une lâcheté de courage : on ne peut soutenir les terreurs de la religion ; on tâche de s'étourdir en les traitant de frayeurs puériles ; on cache sa peur sous une ostentation de bravoure. D'ailleurs, quel besoin n'ont pas les passions du secours des doutes ? combattues au dedans et au dehors, elles sont trop foibles, il faut les soutenir ; elles sont trop chères, il faut les justifier ; les vérités de la religion les troublent, il faut tâcher de se persuader qu'on ne les croit pas : c'est-à-dire, que le grand effort du déréglement est de nous conduire au désir de l'incrédulité. Si donc l'insensé dit qu'il n'y a point de Dieu, c'est dans son cœur qu'il le dit : ce langage en est le désir : il voudroit qu'il n'y eût point de vengeur du vice. Il l'anéantit donc par ses souhaits ; mais ses souhaits sont aussi stériles qu'ils sont impies : l'idée d'une puissance infinie et d'une justice redoutable demeure toujours au fond de son être, et ramène ses remords. Les calmeroit-il en se disant qu'il est trop livré à la débauche pour en sortir ? c'est bien plus tôt fait de se dire, que n'y ayant rien après la vie, il est inutile de mieux vivre. Cette idée le délivre de toute contrainte, l'entretient dans l'indolence, l'empêche de s'approfondir lui-même : elle émousse au moins la sensibilité de sa conscience ; et en faisant qu'il se prend pour ce qu'il n'est pas, elle fait qu'il vit comme s'il étoit ce qu'il voudroit être : trop dissolu pour consentir à mener une vie chrétienne, trop foible pour braver un vengeur qu'il reconnoîtroit sans répugnance, il se tient dans une espèce de neutralité entre la foi et l'irréligion, et vit sans vouloir savoir ce qu'il est en effet.

2° Une seconde raison, qui n'est qu'une suite de la première, c'est que les prétendus incrédules, s'ils ne changent

pas actuellement de vie tiennent à leurs passions, et non à leurs doutes. Font-ils quelque retour sur eux-mêmes? leur embarras n'est plus de savoir comment ils pourront croire des choses qui révoltent leur raison, mais de savoir comment ils pourront mener une vie contre laquelle leurs inclinations sont révoltées. D'ailleurs ils vivent pour la plupart dans des variations continuelles sur leur incrédulité même : en certains moments ils sont touchés des vérités de la religion, en d'autres ils s'en moquent : tantôt ils cherchent des serviteurs de Dieu, pour s'instruire; tantôt ils les traitent avec dérision. D'où vient cette vicissitude? c'est que leurs passions n'étant pas toujours également vives, leurs doutes qui en naissent doivent changer comme elles : si leur incrédulité prétendue venoit d'incertitudes réelles sur la religion, ces incertitudes subsistant, l'incrédulité seroit toujours la même. De plus, répondez aux difficultés d'un prétendu incrédule, réduisez-le à ne pouvoir répliquer : il ne se rend pas encore; son air mystérieux et décidé vous fait gémir de son entêtement; gémissez plutôt de sa mauvaise foi : qu'au sortir de là, une maladie mortelle le frappe; vous le trouverez convaincu, confus, repentant, tremblant, et demandant, non pas des preuves, mais des consolations. Son esprit vient-il donc d'être éclairci? non : ses passions vont s'éteindre, ses doutes s'éteignent avec elles : appelez-en avec Tertullien à ce pécheur mourant, il avouera qu'il eu avoit imposé au public par une fausse ostentation d'impiété.

3° Enfin, ce qui achève de prouver que les doutes ne viennent que du déréglement, c'est qu'ils n'ont pour objet fixe que les vérités incommodes aux passions. Si la religion ne proposoit que des mystères, que des vérités spéculatives, les incrédules seroient rares : elle propose des maximes

qui gênent, des vérités qui menacent : c'est sur celles-là qu'on a des doutes, ou c'est à cause d'elles qu'on se vante d'en avoir sur les autres. En vain croiriez-vous que c'est par amour pour la vérité, que l'incrédule ne se rend point à des mystères que la raison rejette : ces vérités ne l'intéressent point; ce qui l'intéresse est de vivre au gré de ses désirs, et de n'avoir rien à craindre après cette vie : passez-lui ce point; il conviendra de tout. Aussi les maîtres de l'impiété se sont attachés à prouver que tout mouroit avec le corps; que les peines éternelles étoient des fables; et ce n'a été que pour en venir là, qu'ils ont attaqué les autres points de la foi : voilà pourquoi les impies dans la Sagesse et les sadducéens dans l'Évangile n'attaquent que la résurrection des morts et l'immortalité de l'âme : voilà le point décisif : on ne secoue le joug de la foi, que pour secouer celui des devoirs; la religion n'auroit point d'ennemis, si elle n'étoit pas ennemie du vice.

IIe Partie. *C'est l'ignorance qui adopte les doutes sans les comprendre.* Les prétendus incrédules blâment ce qu'ils n'ont point examiné : ils blasphèment ce qu'ils ignorent : ils haïssent la religion, et cette haine est la seule science qui forme leurs doutes : *Malunt nescire, quia jam oderunt.* En effet, pour combattre des vérités reçues dans tous les siècles par les plus grands hommes, par les génies les plus élevés, il faudroit des raisons bien décisives, des lumières bien rares et bien nouvelles. Cependant, approfondissez ces esprits forts; ils n'ont pour toute science que des doutes usés et vulgaires : ils ne savent qu'un certain jargon de libertinage : ils n'ont ni fond, ni principes, ni suite : ce sont des hommes légers, superficiels, en qui peut-être la débauche a éteint toute pénétration : ce sont des hommes frivoles, dissipés, ignorants, qui ne savent que répéter ce

qu'ils ont entendu : échos de l'incrédulité, sans être incrédules, ils savent ce qu'il faut dire pour douter; mais ils n'en savent pas assez pour douter eux-mêmes : ils ne doutent pas pour s'éclaircir; ils n'acheteroient pas si cher le plaisir de se dire incrédules; ils en seroient même incapables : ne les appelez ni sociniens, ni déistes, ni athées; ce seroit encore les honorer : ils ne sont rien; du moins ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils sont.

Et ce qui est bien remarquable, c'est qu'eux qui nous traitent d'esprits orédules, de nous rendre à la plus grande autorité qui ait paru sur la terre, défèrent à l'autorité d'un libertin, qui, dans un moment de débauche, a dit qu'il n'y avoit point de Dieu, quoique peut-être il ne le crût pas lui-même. Ils décèlent assez leur ignorance, lorsqu'ils cherchent des impies véritables et intrépides dans l'incrédulité : Spinosa le fut; et il ne chercha personne qui l'affermît dans l'irréligion : ceux qui s'empressèrent de le consulter, attestèrent par cet empressement même leur peu de fermeté et leurs remords; ils firent voir que leur incrédulité prétendue n'étoit en effet qu'un désir formel de devenir impies.

IIIe Partie. *C'est la vanité qui se fait honneur des doutes, sans pouvoir s'en faire une ressource.* Les prétendus incrédules sont de faux braves qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas, et qui, à force de dire qu'ils ne croient rien, croient ne rien croire, et en ont meilleure opinion d'eux-mêmes : Premièrement, parce que cette profession d'incrédulité suppose une supériorité d'esprit, au lieu que les passions ne supposent que du déréglement. Secondement, parce qu'aujourd'hui ceux qui se piquent d'un peu plus de connoissances que les autres, se permettant des doutes sur la religion, et certains prétendus grands hommes, qui

nous ont précédés, ayant fait profession de ne pas croire; on s'imagine partager la réputation des uns et des autres en adoptant leur langage, et se faire honneur en les prenant pour modèles. Troisièmement, parce que ceux avec qui on est lié par la débauche, paroissant ne pas croire, il seroit honteux de paroître croire, et d'être dissolu comme eux : être débauché, et admettre un enfer, c'est être débauché en novice, c'est se sentir encore de l'enfance et du collége : la débauche est de bon air, quand on a pu persuader aux autres qu'on s'est mis au-dessus de ces foiblesses vulgaires : on se moque de ceux qui paroissent encore craindre, et on insulte à leur simplicité : *Adhuc permanes in simplicitate tua!*

Mais quelle ressource trouve-t-on dans ces doutes dont on se fait honneur? aucune : l'impie brave Dieu tout haut, et il le craint en secret : c'est un imposteur, qui ne peut s'en imposer à lui-même; un furieux, qui fait taire la pudeur, parce qu'il ne peut faire taire sa conscience; un homme ivre et emporté, qui sacrifie tout à la déplorable vanité de paroître incrédule. Ah! comprenons ce qu'une telle profession cache de tout ce qu'il y a de plus bas et de plus honteux selon le monde même, 1. de déréglement, 2. de bassesse, 3. de mauvaise foi et d'imposture, 4. d'ostentation et d'indigne vanité, 5. de témérité, 6. d'extravagance, 7. enfin, de superstition : je dis de superstition, puisque nous avons vu ces prétendus esprits forts, consulter les devins, donner dans des crédulités puériles, attendre d'un oracle imposteur leur élévation et leur fortune, et ne croyant point en Dieu, croire ridiculement aux démons. Souvenons-nous que ces hommes pervers sont presque sans ressource pour le salut : s'ils étoient absolument aveugles, leur péché seroit moindre; maintenant ils voient, et leur crime est un blas-

phème contre le Saint-Esprit, qui demeure à jamais sur leurs têtes.

LE MERCREDI DE LA IVe SEMAINE.

DE L'INJUSTICE DU MONDE ENVERS LES GENS DE BIEN.

Division. *I. Le monde attaque les intentions des gens de bien, quand il n'a rien à dire contre leurs œuvres, et c'est une témérité. II. Il exagère leurs foiblesses, et leur fait des crimes des imperfections les plus légères, et c'est une inhumanité. III. Il tourne même en ridicule leur ferveur et leur zèle, et c'est une impiété.*

Ire Partie. *Injustice de témérité qui soupçonne toujours les intentions des gens de bien.* Le monde semble respecter la vertu en idée; mais il méprise toujours ceux qui en font profession. Or le premier objet sur lequel tombent d'ordinaire les discours du monde contre les gens de bien, c'est sur la droiture de leurs intentions, sur lesquelles on se retranche, parce que d'ordinaire leurs actions donnent peu de prise à la malignité et à la censure : or il y a dans cette témérité trois caractères odieux qui en font sentir tout le ridicule et toute l'injustice.

1° C'est une témérité d'indiscrétion : car à Dieu seul est réservé le jugement des intentions et des pensées; en jugeant donc des intentions de votre frère, vous décidez de ce que vous ne pouvez connoître. Mais ce qui rend ici votre témérité plus injuste, plus noire, plus cruelle, c'est la nature de vos soupçons; car vous ne vous contentez pas de soupçon-

ner les gens de bien de quelqu'une de ces foiblesses inséparables de la condition humaine; vous attaquez leur probité et la droiture de leur cœur; vous les soupçonnez de noirceur, de dissimulation, d'hypocrisie; en un mot, de se jouer de Dieu et des hommes, et cela, sur les seules apparences de la vertu. Ainsi, vous portez d'un homme de bien un jugement que vous n'oseriez pas porter, après le crime le plus éclatant, d'un criminel convaincu : faut-il donc que la vertu soit le seul crime qui ne mérite point d'indulgence de votre part?

L'hypocrisie, j'en conviens, est digne de l'exécration de Dieu et des hommes : mais je soutiens que ces soupçons téméraires qui confondent toujours l'homme de bien avec l'hypocrite, fournissent des armes aux impies, et leur aident à croire qu'il n'y a plus de justes sur la terre; que les saints mêmes qui ont autrefois édifié l'Église, n'ont donné aux hommes que le spectacle d'une fausse vertu; et que l'Évangile n'a jamais formé que des pharisiens et des hypocrites : cela doit faire comprendre tout le crime de ces dérisions insensées : on croit rire de la fausse vertu, et on fait blasphémer contre la religion. Ajoutez que par-là tout devient douteux et incertain dans la société : car si ceux qu'on appelle gens de bien, ne sont selon vous que des imposteurs et des hypocrites, nous ne compterons pas davantage sur la probité des pécheurs et des mondains : il n'y a donc plus ni bonne foi, ni droiture, ni fidélité parmi les hommes.

2° C'est une témérité de corruption : en effet, ce fonds de malignité qui voit le crime à travers même les apparences de la vertu, et qui attribue à des œuvres saintes des intentions criminelles, ne peut partir que d'une âme noire et corrompue : comme les passions vous ont gâté le cœur,

à vous que ce discours regarde, que vous êtes capable de toute duplicité et de toute bassesse, vous soupçonnez aisément vos frères d'être ce que vous êtes. Un bon cœur, un cœur droit, simple et sincère, ne peut presque comprendre qu'il y ait des imposteurs sur la terre, parce qu'il trouve dans son propre fonds l'apologie de tous les autres hommes : aussi qu'on examine ceux qui forment ces soupçons affreux et téméraires contre les gens de bien, on trouvera que ce sont d'ordinaire des hommes déréglés et corrompus, qui tâchent de se persuader qu'il n'y a plus de vertu véritable, afin que le vice plus commun leur paroisse plus excusable.

Mais, dites-vous, on a vu tant d'hypocrites qu'on regardoit comme des saints, qui, cependant, n'étoient que des hommes pervers et corrompus : on ne peut le nier. Mais que voulez-vous conclure de là? que tous les gens de bien leur ressemblent? Et où en seroit le genre humain, si vous raisonniez ainsi sur le reste des hommes : on a vu tant d'épouses infidèles, tant de magistrats iniques, etc. ; donc, la pudeur et la fidélité sont bannies du mariage, et la justice et l'intégrité de tous les tribunaux? Quoi de plus injuste et de plus insensé, que de faire à tous un crime de la faute de quelques-uns? La source de cette injustice, c'est que nous haïssons tous les hommes qui ne nous ressemblent pas; et nous sommes ravis de pouvoir condamner la vertu, parce que la vertu elle-même nous condamne.

Mais on y a été si souvent trompé, dites-vous. Je le veux; mais je vous réponds, quand même vous vous tromperiez en ne voulant pas soupçonner vos frères, que vous arriveroit-il de si triste et de si honteux de votre crédulité? vous auriez jugé selon les règles de la charité, de la prudence, de la justice : et qu'y auroit-il dans cette méprise qui dût

tant vous alarmer? il est si beau de se tromper par un motif d'humanité et d'indulgence!

Et d'ailleurs, d'où vous vient ce zèle et ce déchaînement contre l'abus que l'hypocrite fait de la vertu véritable? que vous importe que le Seigneur soit servi avec un cœur double ou sincère, vous qui ne le servez et qui ne le connoissez même pas? Ah! ce n'est pas l'hypocrisie qui vous blesse, c'est la piété qui vous déplaît; si vos censures partoient d'un fonds de religion et de zèle véritable, vous ne rappelleriez qu'avec douleur l'histoire de ces imposteurs qui ont pu quelquefois réussir à tromper le monde, et vous souhaiteriez que ces tristes événements fussent effacés de la mémoire des hommes!

3° C'est une témérité de contradiction. Le monde accuse les gens de bien d'aller à leurs fins, d'avoir leurs vues dans les actions les plus saintes, et de ne jouer que le personnage de la vertu : mais sied-il à ceux, surtout, qui vivent à la cour, de faire ce reproche aux gens de bien, eux dont toute la vie est une feinte éternelle? quand ils n'auront rien à se reprocher là-dessus, on écoutera alors la témérité de leurs censures.

D'ailleurs, les gens du monde se récrient si fort, lorsqu'on est trop attentif à des démarches qui sont selon eux indifférentes, et qu'on les interprète malignement; mais les justes donnent-ils plus de lieu à la témérité des soupçons que le monde forme contre eux? Les gens du monde exigent qu'on juge leurs intentions pures, lorsque leurs œuvres ne le sont pas; et ils croient avoir droit de nous persuader que les intentions des gens de bien ne sont pas innocentes, lorsque toutes leurs actions le paroissent : quelle contradiction!

II° Partie. *Le monde exagère les foiblesses des gens de bien, et leur fait un crime des imperfections les plus légères, et c'est une inhumanité.*

1° Une inhumanité par rapport à la foiblesse de l'homme : car c'est une illusion de croire qu'il y ait parmi les hommes des vertus parfaites ; ce n'est pas la condition de cette vie mortelle; chacun presque porte dans la piété, ses défauts, ses humeurs, et ses propres foiblesses : la grâce corrige la nature, mais ne la détruit pas : ce n'est que dans le ciel que nous serons parfaitement délivrés de toutes nos misères. Tout ce qu'on peut donc exiger de la foiblesse humaine, c'est que l'essentiel soit réglé, et qu'on travaille sans cesse à régler le reste. Et dans le fond, portant, comme nous faisons, au dedans de nous une contradiction éternelle à la loi de Dieu, foibles pour le bien, toujours prêts pour le mal, doit-il paroître étrange que des hommes environnés, pétris de misères, en laissent encore paroître quelques-unes? et si le monde avoit de l'équité, ne trouveroit-il pas les gens de bien plus dignes d'admiration d'avoir encore quelques vertus, que dignes de censure pour conserver encore quelques vices?

D'ailleurs, Dieu a ses raisons en laissant encore aux gens de bien certaines foiblesses sensibles : il veut par-là les tenir dans l'humilité, ranimer leur vigilance, exciter en eux un désir continuel de la patrie céleste, empêcher que les pécheurs ne se découragent par le spectacle d'une vertu trop parfaite, ménager aux justes une matière continuelle de prière et de pénitence, prévenir les honneurs excessifs que le monde pourroit rendre à leur vertu, si elle étoit si pure et si éclatante; peut-être enfin, Dieu veut par-là achever d'endurcir et d'aveugler les ennemis de la piété.

2° Une inhumanité par rapport à la difficulté toute seule de la vertu. Vous paroît-il si aisé, mondains, de vivre selon Dieu, et de marcher dans les voies étroites du salut, que vous deviez être si impitoyables envers les justes, dès qu'ils

s'en écartent un seul moment? Que ne nous dites-vous pas vous-mêmes tous les jours sur les difficultés d'une vie chrétienne, lorsque nous vous en proposons les règles saintes? cependant, par une barbarie étrange, la plus légère imperfection dans les gens de bien, anéantit dans notre esprit toutes leurs qualités les plus estimables; et loin de faire grâce à leurs foiblesses en faveur de leurs vertus, c'est leur vertu elle-même qui nous rend plus cruels et plus inexorables envers leurs foiblesses.

Mais en quoi l'injustice du monde envers les gens de bien est plus cruelle, c'est que ce sont vos censures, mondains, et la corruption de vos mœurs, qui deviennent tous les jours le piége le plus dangereux de leur innocence. Comment voulez-vous que la piété des plus justes se conserve toujours pure au milieu des mœurs d'aujourd'hui? vous êtes les séducteurs des gens de bien; et vous trouvez mauvais qu'ils se laissent séduire?

3° Une inhumanité par rapport aux maximes du monde même. Je vous en fais juges : vous dites tous les jours qu'un tel avec sa dévotion ne laisse pas d'aller à ses fins; qu'un autre est fort exact à faire sa cour; que celle-ci a une vertu fort commode; que celle-là est toute pétrie d'humeur, et insupportable dans son domestique, etc.; et là-dessus vous décidez fièrement qu'une dévotion mêlée de tant de défauts ne sauroit jamais en faire des saints : cependant, lorsque nous venons vous annoncer ici nous-mêmes que la vie mondaine, oiseuse, sensuelle, et presque toute profane que vous menez, ne sauroit être une voie de salut, vous nous soutenez que vous n'y voyez point de mal, et que vous ne croyez pas qu'il en faille davantage pour se sauver. Mais de quel côté est ici l'inhumanité et l'injustice? vous damnez les gens de bien, parce qu'ils ajoutent à leur piété quelques défauts qui vous

ressemblent; et vous vous croyez dans la voie du salut, vous qui n'avez que ces défauts sans la piété qui les purifie.

Ce n'est pas assez : les gens de bien quittent-ils tout pour se donner entièrement à Dieu, vous dites qu'ils poussent les choses trop loin. Tâchent-ils d'accorder avec la piété les devoirs de leur état, et les intérêts innocents de leur fortune; vous dites alors qu'ils sont faits comme les autres hommes, et que vous seriez bientôt un grand saint, s'il n'en falloit pas davantage : accordez-vous donc avec vous-mêmes.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable dans la sévérité avec laquelle vous condamnez les gens de bien, c'est que si un pécheur célèbre et scandaleux, après bien des délais et des répugnances, prononce enfin seulement le nom d'un Dieu qu'il n'a jamais connu, et qu'il a toujours blasphémé; il ne vous en faut pas davantage, vous le rangez parmi les saints, et vous dites qu'il a fait une mort chrétienne : vous sauvez donc l'impie sur les signes les plus frivoles et les plus équivoques de la piété; et vous damnez le juste sur les marques les plus légères de l'humanité et de la foiblesse, sans songer qu'il est même de votre intérêt de ménager les imperfections des gens de bien; puisqu'eux seuls vous épargnent, adoucissent vos défauts, excusent vos fautes; je n'en dis pas assez, eux seuls sont vos amis véritables, eux seuls sont touchés de vos maux, et occupés de votre salut.

IIIe Partie. *Le monde tourne en ridicule la ferveur et le zèle des gens de bien, et c'est une impiété.* Oui une impiété : car en effet, les gens du monde font de la religion un jeu et une scène comique, sans penser que par ces dérisions et ces censures, 1° ils persécutent la vertu, et se la rendent inutile à eux-mêmes : car Dieu pour les punir les prive souvent de l'exemple des gens de bien, qui étoit un moyen de salut que sa bonté leur avoit préparé; ou bien, accoutumés

à décrier la vertu et à la tourner en ridicule, si jamais lassés du monde ils veulent revenir à Dieu, le respect humain les arrête, ils n'osent plus changer ni de mœurs ni de langage.

2° Par ces dérisions vous déshonorez la vertu, et vous la rendez inutile aux autres, qui n'osent se déclarer pour la piété, parce qu'ils craignent de s'exposer à vos railleries profanes, et n'opposent en secret que ce seul obstacle à la voix de Dieu qui les appelle : ainsi, par-là, vous anéantissez le fruit de l'Évangile, et rendez notre ministère inutile.

3° Par vos censures vous tentez la vertu, et la rendez insoutenable à elle-même : car vos dérisions deviennent l'écueil de la piété même des justes; vous ébranlez leur foi, vous découragez leur zèle, vous suspendez leurs bons désirs; et par-là vous privez l'Église de l'édification de leurs exemples; les foibles, du secours qu'ils y trouveroient; et les pécheurs, de la confusion qui leur en reviendroit. N'est-ce pas là le comble de l'impiété?

LE JEUDI DE LA IV° SEMAINE.

DE LA MORT.

Division. *I. La mort est incertaine : vous êtes donc téméraire de ne pas vous en occuper, et de vous y laisser surprendre. II. La mort est certaine : vous êtes donc insensé d'en craindre le souvenir, et vous ne devez jamais la perdre de vue.*

Ire Partie. *La mort est incertaine : pensez-y donc, puisque vous ne savez à quelle heure elle arrivera.* Cependant c'est son incertitude même qui fait que nous n'y pen-

sons pas : or, je dis que c'est là de toutes les dispositions la plus téméraire et la moins sensée. En effet, un malheur qui peut arriver chaque jour, est-il plus à mépriser qu'un autre qui ne vous menaceroit qu'au bout d'un certain nombre d'années? quoi! parce que le péril est toujours présent, l'attention seroit moins nécessaire? ce devroit être tout le contraire. Aussi, le grand motif dont Jésus-Christ s'est servi pour nous exhorter à veiller sans cesse, c'est l'incertitude du dernier jour. Il n'est point en effet de motif plus pressant que celui-là : car si la mort, vue de loin, mais à un point sûr et marqué, nous effraieroit, nous détacheroit du monde, nous occuperoit sans cesse; son incertitude, si nous étions sages, devroit faire sur nous des impressions infiniment plus fortes. Remarquez en effet que cette incertitude est accompagnée de toutes les circonstances les plus capables d'alarmer, ou du moins d'occuper un homme sage.

1° La surprise de ce dernier jour que vous avez à craindre n'est pas un accident rare; c'est un malheur familier : il n'est pas de jour qui ne vous en fournisse des exemples, puisque presque tous les hommes sont surpris de la mort.

2° Si cette incertitude ne rouloit que sur l'heure, sur le lieu, ou sur le genre de votre mort, elle ne paroîtroit pas si affreuse; mais ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'il est incertain si vous mourrez dans le Seigneur ou dans votre péché : la mort seule vous découvrira ce secret; et dans cette incertitude vous êtes tranquille!

3° Dans toutes les autres incertitudes, ou le nombre de ceux qui partagent avec nous les mêmes périls peut nous rassurer, ou des ressources dont nous pouvons nous flatter nous laissent plus tranquilles, ou enfin, tout au pis, la surprise n'est qu'une instruction pour l'avenir. Mais dans l'incertitude terrible de la mort, rien de cela ne s'y trouve,

et surtout la surprise est sans retour, parce que nous ne mourons qu'une fois ; et cependant nous ne sommes point alarmés !

Mais sur quoi donc pouvez-vous justifier cet oubli incompréhensible dans lequel vous vivez de votre dernier jour ? Sur la jeunesse ? mais la mort respecte-t-elle les âges non plus que les rangs ? Sur la force du tempérament ? mais qu'est-ce que la santé la mieux établie ? une étincelle qu'un souffle éteint. Après tout, prolongez vos jours au delà même de vos espérances ; ce qui doit finir peut-il vous paroître long ?

Tirons les conséquences naturelles de l'incertitude de la mort : la première, c'est que la mort étant incertaine, c'est une folie de s'attacher à ce qui doit passer en un instant ; la seconde, c'est que nous devons donc mourir chaque jour, et ne nous permettre aucune action dans laquelle nous ne voulussions point être surpris ; la troisième, c'est que nous ne devons donc pas différer notre pénitence. Voilà les réflexions sages et naturelles où doit nous conduire l'incertitude de notre dernière heure.

IIe Partie. *La mort est certaine : pensez-y donc, parce qu'elle doit arriver.* Rien ne nous effraie tant que ce qui nous rappelle le souvenir de la mort : aussi est-ce ce que nous fuyons avec le plus de soin. Mais si ces frayeurs étoient pardonnables à des païens, on doit être surpris que la mort soit si terrible à des chrétiens, et que la terreur de cette image leur serve même de prétexte pour l'éloigner de leur pensée.

Car, 1° je veux que vous ayez raison de craindre la mort : mais puisqu'elle est certaine, je ne comprends pas que parce qu'elle vous paroît terrible, vous ne deviez pas vous en occuper et la prévenir ; au contraire, plus le malheur dont

vous êtes menacé est affreux, plus vous devez ne le pas perdre de vue, et prendre sans cesse des mesures pour n'en être pas surpris.

2° Si en éloignant cette pensée, vous pouviez aussi éloigner la mort, vos frayeurs auroient du moins une excuse : mais pensez-y, n'y pensez pas, la mort avance toujours. Que gagnez-vous donc en détournant votre esprit de cette pensée ? vous vous rendez la surprise inévitable.

3° Quand cette pensée feroit sur vous des impressions de frayeur et de tristesse, où seroit l'inconvénient ? vous n'êtes pas sur la terre pour ne vous y occuper que d'images douces et riantes.

Mais, dites-vous, si on pensoit tout de bon à la mort, on en perdroit la raison. Mais tant d'âmes fidèles qui mêlent cette pensée à toutes leurs actions, en ont-elles perdu la raison ? Vous en perdriez cette raison fausse, mondaine, orgueilleuse, charnelle, qui vous séduit; mais vous y acquerriez la véritable sagesse, puisque cette pensée vous apprendroit à regarder le monde comme un exil, les plaisirs comme une ivresse, le péché comme le plus grand des maux, les honneurs et la fortune comme des songes, le salut comme la grande et unique affaire.

Mais, ajoutez-vous, cette pensée, si on l'approfondissoit, seroit capable de faire tout quitter, et de jeter dans des résolutions violentes et extrêmes. C'est-à-dire, elle seroit capable de vous détacher du monde, de vos vices, de vos passions, pour vous faire mener une vie chrétienne, seule digne de la raison : voilà ce qu'on appelle des résolutions violentes et extrêmes. D'ailleurs, ne craignez rien; quand vous iriez d'abord trop loin, les premiers transports se ralentiront bientôt : prenez seulement des mesures contre la tiédeur et le relâchement; voilà, indolent et sensuel comme vous êtes,

le seul écueil que vous avez à craindre. Outre cela, quelle illusion! de peur de faire trop pour Dieu, on ne fait rien du tout, tandis qu'on ne trouve jamais rien de trop pour le monde.

4° C'est à vous une ingratitude criminelle envers Dieu d'éloigner la pensée de la mort, seulement parce qu'elle vous trouble et vous alarme : cette impression de crainte et de terreur est une grâce singulière dont Dieu vous favorise, tandis qu'il la refuse à tant d'autres : c'est par la pensée de la mort qu'il veut vous ramener à lui; c'est à ce remède que votre salut paroît attaché. Tremblez plutôt que votre cœur ne se rassure contre ces frayeurs salutaires, et que Dieu ne retire de vous ce moyen de salut : ainsi, mettez à profit pour le règlement de vos mœurs, cette sensibilité, tandis que Dieu vous la laisse encore.

5° Remontez à la source de ces frayeurs excessives, qui vous rendent l'image et la pensée de la mort si terrible; vous la trouverez surtout dans les embarras d'une conscience criminelle. Ce n'est pas la mort que vous craignez, c'est la justice de Dieu qui vous attend au delà : purifiez donc votre conscience; alors vous verrez arriver ce dernier moment avec moins de crainte et de saisissement. En effet, qu'a la mort d'effrayant pour une âme juste? elle ne lui ôte que des choses dont l'usage est environné de plaisirs souvent criminels, et qu'elle ne pouvoit conserver long temps, et elle lui rend des biens immuables et des plaisirs éternels, qu'elle goûtera sans crainte et sans remords. Aussi la mort est le seul point de vue et la seule consolation qui soutient la fidélité des justes : arrivés à cet heureux moment, ils voient sans regret périr un monde qui ne leur avoit jamais paru qu'un amas de fumée, et qu'ils n'avoient jamais aimé.

LE VENDREDI DE LA IVe SEMAINE.

HOMÉLIE SUR L'ÉVANGILE DE LAZARE.

Division. *Trois réflexions renfermeront toute l'histoire de notre évangile. I. Combien est affreux et déplorable l'état d'une âme qui vit dans l'habitude du désordre. II. Par quels moyens elle en peut sortir. III. Quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à opérer le miracle de sa résurrection et de sa délivrance.*

Ire Réflexion. *Combien est affreux et déplorable l'état d'une âme qui vit dans l'habitude du désordre.*

1° Lazare devenu déjà un amas de vers et de pouriture, répand l'infection et la puanteur : *Jam fetet ;* et voilà la profonde corruption d'une âme dans le péché d'habitude. Car il n'est pas d'image plus naturelle d'une âme qui croupit dans le désordre, que celle d'un cadavre déjà en proie aux vers et à la pouriture. Or la mort produit deux effets sur le corps où elle s'attache : elle le prive de la vié ; elle altère ensuite tous ses traits, et corrompt tous ses membres. Elle le prive de la vie ; et c'est par-là que le péché commence à défigurer la beauté de l'âme : car Dieu est la vie de nos âmes, la lumière de nos esprits, le mouvement pour ainsi dire de nos cœurs ; or, par un seul péché cette vie cesse, cette lumière s'éteint, cet esprit se retire, tous ces mouvements sont suspendus.

Ainsi l'âme sans Dieu est une âme sans vie : mais l'habitude du péché, qui est une mort invétérée, va plus loin. Lazare répand l'infection dans le tombeau, parce qu'il y

est depuis quatre jours : *Jam fetet, quatriduanus est enim.* Le premier péché, en nous faisant perdre la grâce, nous laisse à la vérité sans vie aux yeux de Dieu; on peut dire néanmoins qu'il nous reste encore certaines semences de vie spirituelle, certaines facilités à recouvrer la grâce perdue : mais à mesure que l'âme persévère dans le crime, tout s'éteint, tout se corrompt en elle, la corruption devient universelle, et change en un spectacle d'horreur et les dons de la grâce et les dons de la nature.

Mais comme un cadavre ne sauroit être long-temps caché, sans qu'une odeur de mort se répande à l'entour, on ne peut croupir long-temps dans le désordre sans que l'odeur d'une mauvaise vie se fasse bientôt sentir : ainsi la corruption ne se borne pas au pécheur tout seul; or ses excès venant à être connus, servent de modèle en mille lieux, et le spectacle de ses mœurs rassure peut-être en secret des consciences que le crime troubloit encore. Nous ajouterions, si nous l'osions, que la corruption que l'habitude du crime met dans tout l'intérieur du pécheur est si universelle, qu'elle infecte son corps même.

2° Un voile lugubre couvre les yeux et le visage de Lazare : *Et facies ejus sudario erat ligata;* et voilà l'aveuglement funeste d'une âme dans le péché d'habitude. J'avoue que tout péché est une erreur qui nous fait prendre les faux biens pour le bien véritable; cependant une première chute n'éteint pas tout-à-fait nos lumières : mais à mesure que le péché dégénère en habitude, la lumière de Dieu se retire, les ténèbres croissent, et arrive enfin la nuit profonde et l'aveuglement entier; alors tout devient une occasion d'erreur à l'âme criminelle, parce que tout change de face à ses yeux.

3° Lazare paroît dans le tombeau, les mains et les pieds liés : *Ligatus pedes et manus institis;* et voilà la triste ser-

vitude d'une âme dans le péché d'habitude. Le monde a beau décrier la vie chrétienne comme une vie d'assujettissement et de servitude, le règne de la justice est un règne de liberté, parce que l'âme fidèle et soumise à Dieu devient indépendante et même maîtresse de toutes les créatures : le pécheur, au contraire, quoiqu'il paroisse vivre sans joug et sans règle, n'est pourtant qu'un vil esclave dépendant de tout, de son corps, de ses passions, de ses biens, de ses amis, de ses ennemis, etc. D'abord, la passion ménage encore, pour ainsi dire, la liberté du cœur ; mais dès qu'une fois elle se sent maîtresse, combien nous fait-elle sentir tout le poids et toute l'amertume de notre servitude : servitude honteuse par l'assujettissement de l'âme déréglée aux sens, par l'indignité des démarches que la force de la passion obtient d'elle, par le sacrifice des devoirs les plus importants à la passion injuste, par l'avilissement et le mépris public qu'attire toujours une vie déréglée, etc.

On se plaint quelquefois des rigueurs de la vertu, et l'on craint la vie chrétienne comme une vie d'assujettissement et de tristesse ; mais on conviendroit qu'il ne s'y trouve rien de si triste que ce que l'on éprouve dans le désordre, si l'on osoit se plaindre de l'amertume et de la tyrannie de ses passions.

IIe Réflexion. *Par quels moyens l'âme peut sortir de l'habitude du désordre.*

Le premier moyen, c'est la confiance en Jésus-Christ. *Si vous aviez été ici*, dit une des sœurs de Lazare au Sauveur, *mon frère ne seroit pas mort : mais je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.* Aussi l'illusion dont le démon se sert tous les jours, pour rendre inutiles nos désirs de conversion, c'est de nous jeter dans la défiance et le découragement : et là-dessus on s'abandonne à la paresse et à l'indolence ; et après avoir ir-

rité la justice de Dieu par nos égarements, nous outrageons sa miséricorde par l'excès de notre défiance. Ce n'est pas que je prétende qu'il n'en coûte à une âme depuis long-temps morte dans le péché, pour revenir à Dieu : mais je dis que ses misères doivent augmenter sa componction, et non pas son découragement; et que la première démarche de sa pénitence doit être d'adorer Jésus Christ comme *la résurrection et la vie*, avec une confiance secrète que nos misères sont toujours moindres que ses miséricordes. En effet, quelle que puisse être l'horreur de vos crimes passés, il est à croire que le Seigneur n'est pas éloigné de vous faire grâce, dès qu'il vous inspire le désir et la résolution de la demander; c'est donc à tort que l'état de votre conscience vous décourage, et que vous vous persuadez que c'est fait de vous sans ressource. Je vous réponds comme la mère de Samson à son mari : Si le Seigneur vouloit vous perdre, il ne feroit pas descendre le feu du ciel sur votre cœur : s'il vouloit vous laisser mourir dans l'aveuglement de vos passions, il ne vous montreroit pas les vérités du salut; il ne vous les mettroit pas dans un jour qui vous éclaire, et qui vous trouble. Dieu veut toujours le salut de sa créature; dès que nous voulons retourner à lui, ne nous défions que de notre volonté.

D'ailleurs, et ceci doit bien nous rassurer; que savez-vous si Jésus-Christ n'a pas permis que vous tombassiez dans cet état déplorable, pour faire du prodige de votre conversion un attrait pour la conversion de vos frères, et pour manifester sa gloire?

Second moyen. L'éloignement des occasions qui mettent un obstacle invincible à notre résurrection et à notre délivrance; obstacles figurés par la pierre qui fermoit l'entrée du tombeau de Lazare, et que Jésus-Christ commande qu'on ôte avant de le ressusciter : *Tollite lapidem.*

Et voilà pourquoi tant de pécheurs passent tristement leur vie à détester leurs chaînes, et à ne pouvoir parvenir à les rompre ; c'est qu'en prenant des mesures de changement, ils ne prennent pas de ces mesures qui éloignent les périls par l'éloignement des occasions : c'est une erreur de croire qne le cœur puisse changer, tandis que tout ce qui l'environne est encore à notre égard le même. C'est donc une pure illusion de venir nous dire que vous ne manquez pas de bonne volonté, mais que le moment n'est pas encore venu. Comment peut-il venir au milieu de tout ce qui l'éloigne? et quelle est cette bonne volonté renfermée au dedans de vous qui ne conduit jamais à rien de réel, et à aucune démarche sérieuse de changement? c'est-à-dire, que vous voudriez changer sans qu'il vous en coûtât rien. Commencez par éloigner toutes ces occasions fatales à votre innocence ; ôtez la pierre qui ferme à la grâce l'entrée de votre cœur : après cela vous aurez droit de demander à Dieu qu'il achève en vous son ouvrage.

Troisième et dernier moyen. Le ministère de l'Église qui délie nos liens; moyen marqué dans l'Évangile par ces paroles que le Sauveur adresse à ses apôtres : *Solvite, et sinite abire;* déliez-le, et le laissez aller.

Il n'est pas question ici de vous apprendre que la rémission de nos crimes ne nous est accordée que par le ministère de l'Église : vous ne l'ignorez pas. Ce que je dis, c'est que comme Jésus-Christ n'ordonna à ses disciples de délier Lazare qu'après qu'il fut sorti entièrement du tombeau, de même le pécheur d'habitude ne doit espérer d'être délié qu'en se montrant tout entier hors du tombeau de ses désordres : il faut une manifestation universelle qui remonte jusqu'aux commencements de sa vie, sans compter sur les sacrements qu'il a reçus et qu'il doit mettre au nombre de ses crimes :

Premièrement, parce que n'ayant pas eu de douleur véritable de ses fautes, les remèdes de l'Église, loin de le purifier, ont achevé de le souiller. Secondement, parce que ne s'étant pas connu, il n'a pu se faire connoître. Troisièmement, parce que quand même il se seroit connu, comme il n'y a que la douleur qui sache s'expliquer comme il faut, jamais il ne s'est fait connoître, s'il n'a jamais eu de douleur véritable : et c'est en vain qu'il alléguerait les difficultés d'une telle démarche pour s'en dispenser : les difficultés nous rebutent-elles jamais, lorsqu'il s'agit d'éclaircir nos affaires ?

IIIe Réflexion. *Quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à opérer le miracle de sa résurrection et de sa délivrance.*

Le premier motif que le Seigneur paroît se proposer dans la résurrection de Lazare, c'est de consoler les larmes, et de récompenser les prières et la piété de ses deux sœurs : et voilà aussi le premier motif qui détermine souvent Jésus-Christ à opérer la conversion d'un grand pécheur; les larmes et les prières des âmes justes qui la demandent. Comme tout se fait pour les justes dans l'Église, dit l'Apôtre, on peut dire aussi que tout se fait par eux; c'est donc une espérance de conversion pour les plus grands pécheurs que de rechercher la société des gens de bien, estimer leur confiance, et les intéresser à leur salut. Il semble que notre cœur se lasse déjà de ses passions, dès que nous nous plaisons avec ceux qui les condamnent. Et vous qui autrefois, comme peut-être Marie, étiez esclaves du monde, et qui depuis, touchés de la grâce, ne bougez plus comme elle des pieds du Sauveur, que désormais un des plus importants devoirs de votre nouvelle vie soit de demander continuellement à Jésus-Christ la résurrection de vos frères, et de dire, comme elle :

Seigneur, celui que vous aimez est malade. Mais que les pécheurs, d'un autre côté, ne comptent pas si fort sur les prières des gens de bien, qu'ils attendent d'elles seules le changement de leur cœur, et le don de la pénitence; ce seroit une pure illusion : les prières des gens de bien rendent le Seigneur plus attentif à nos besoins, mais non pas plus indulgent pour nos crimes.

Le second motif, c'est de ranimer la tiédeur et la lâcheté des justes, comme Jésus-Christ en ressuscitant Lazare voulut réveiller la foi de ses disciples encore foible et languissante. *Gaudeo propter vos*, leur dit-il, *ut credatis.* En effet, il opère des conversions soudaines et surprenantes, aux yeux de ceux qui marchent depuis long-temps dans ses voies, pour confondre par la ferveur et par le zèle de ces âmes depuis peu ressuscitées, leur tiédeur et leur indolence.

Troisième motif. La justice divine y ménage pour certains pécheurs, comme pour ces Juifs incrédules qui furent témoins de la résurrection de Lazare, une nouvelle occasion d'endurcissement et d'incrédulité. Et c'est là en effet le seul fruit que la plupart des gens du monde retirent d'ordinaire, de la conversion et de la résurrection spirituelle des grands pécheurs; ils ne font que s'endurcir davantage dans le mal. Avant que la miséricorde de Jésus-Christ eût jeté sur une âme criminelle des regards de grâce et de salut, ils paroissoient touchés de ses égarements et de son ignominie; mais à peine la grâce de Jésus-Christ l'a rappelée à la vie, ils deviennent les censeurs de sa piété même, et ils trouvent dans les miracles mêmes de la grâce si capables d'ouvrir les yeux, un nouveau motif d'aveuglement et d'incrédulité.

FIN DES ANALYSES.

f.27834

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

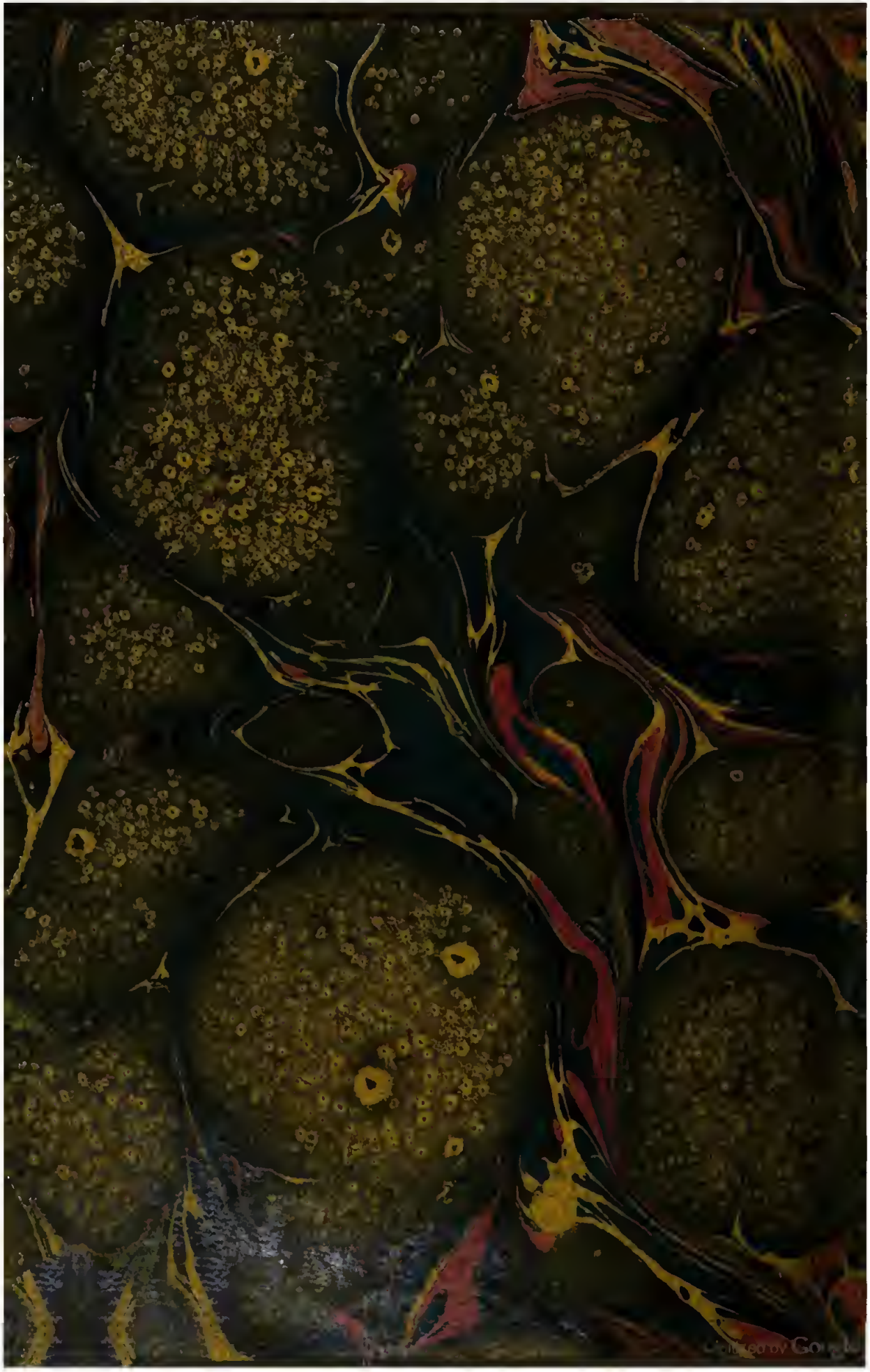
Pour le jeudi de la troisième semaine de Carême. Sur l'incertitude de la justice dans la tiédeur. Page 1
Pour le même jour. Sur la certitude d'une chute dans la tiédeur. 36
Pour le vendredi de la troisième semaine. La Samaritaine. 78
Pour le quatrième dimanche de Carême. Sur l'aumône. 124
Pour le lundi de la quatrième semaine. Sur la médisance. 172
Pour le mardi de la quatrième semaine. Des doutes sur la religion. 213
Pour le mercredi de la quatrième semaine. Sur l'injustice du monde envers les gens de bien. 257
Pour le jeudi de la quatrième semaine. Sur la mort. 305
Pour le vendredi de la quatrième semaine. Homélie sur l'évangile de Lazare. 345
Pour le même jour. Sur les fautes légères. 392

FIN DU IIIe VOLUME DE CARÊME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google